

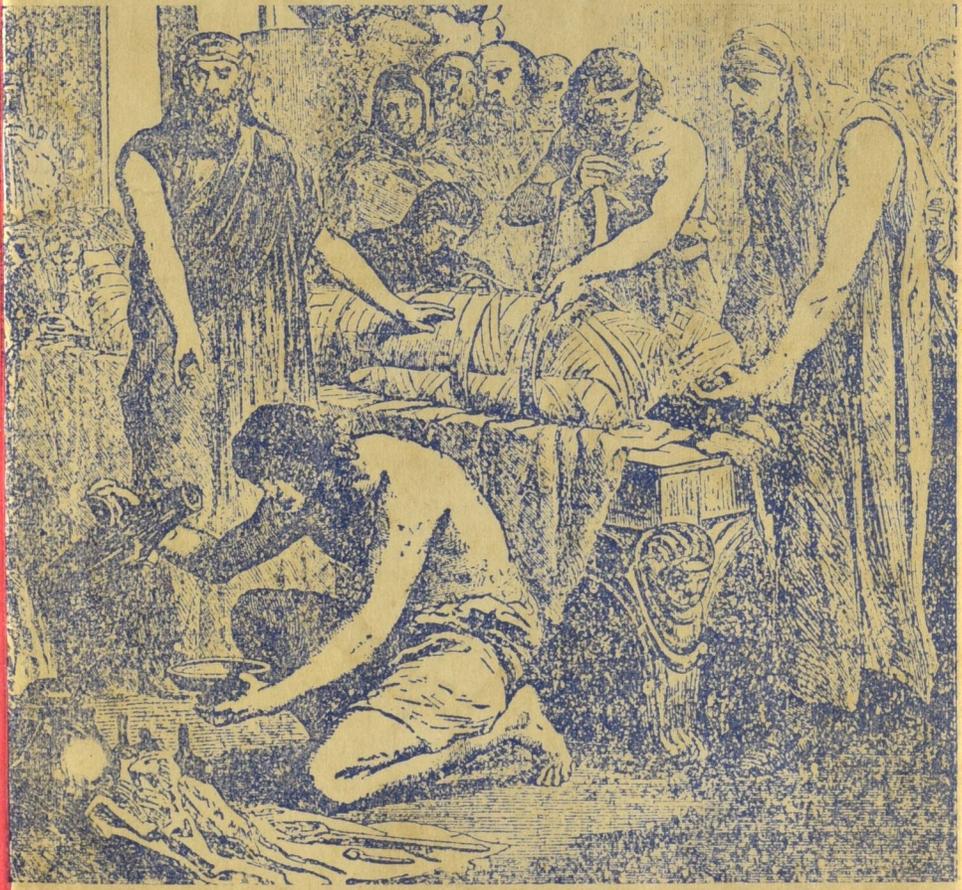
La Revue 15c

Populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 16, No 5

Mai 1923



NOTRE ROMAN : CE QUE FEMME VEUT
Par JACQUES VINGENT

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les *sommités médicales*. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 hrs p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 320 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

ARTICLES RELIGIEUX POUR CADEAUX

Première Communion, Anniversaires,
Mariages, Ordinations et Pro-
fessions Religieuses

Livres de Prières, reliures artistiques, très
élégantes nouveautés.

Livres de Méditations, Prédications, Bréviaires,
Missels.

Médailles en or, sujets variés avec chaînettes très
appréciables.

Statues, or nouveau, or vert et or mat, tous les
sujets et grandeurs.

Croix, palissandre et acajou avec Christ vieil
ivoire, bronze doré et artistique.

Chapelets, roulés or, alliage d'or et or solide,
pierres véritables.

Images, assorties pour toutes les occasions.

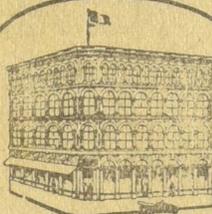
Nous accordons une attention toute spéciale aux
commandes par la poste.

*Un personnel compétent et courtois est à la
disposition des visiteurs.*

GRANGER FRÈRES LIMITED

Libraires. Papeteriers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus
importante
Librairie et



Papeterie
Française
du Canada.

EDMOND-J MASSICOTTE

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

MME DENISE ROY, DEPT. 5, BOITE POSTALE 2740, MONTREAL



NE SOUFFREZ PLUS!

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de cœur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons

GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du *Traitement F. Guy*.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 320 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25



ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . \$1.50
Six Mois . . 75c

Montréal et ban-
lieue exceptés

**PARAIT TOUS
LES MOIS**

La Revue Populaire

Vol. 16, No 5

Montréal, mai 1923

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la pos-
te entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

**POIRIER,
BESSETTE
& CIE,**
Edits.-Props.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.



LES FEMMES SONT-ELLES D'AFFAIRES ?

La femme moderne est-elle une femme d'affaires? Certains représentants du sexe fort prétendent que non, d'autres prétendent le contraire. Lesquels ont raison et lesquels ont tort?

La femme moderne cherche les occasions, peu importe qu'elle ait un besoin immédiat de ce qu'elle achète, pourvu que ce soit une occasion.

Une femme part pour acheter une paire de gants de suède et reviendra inmanquablement avec un chapeau, deux candélabres, une nouvelle marque de poudre de riz, deux petits souliers vernis pour chausser ses petits pieds mignons et une robe légère qui moulera sa taille de déesse.

Il existe des femmes qui trouveront moyen de dépenser dans leur samedi après-midi toute la paye de leur mari en occasions "uniques" de toutes sortes.

Par contre la femme moderne n'a pas peur de marchander dans un magasin, et, elle n'achètera que ce qu'elle veut bien acheter et rien autre.

Il n'en est pas toujours de même de l'homme — le roi de la création, — l'homme sera alléché par une annonce d'une chemise, dans une vitrine, marquée à \$2.95, il entrera au magasin et achètera une chemise de \$12.98.

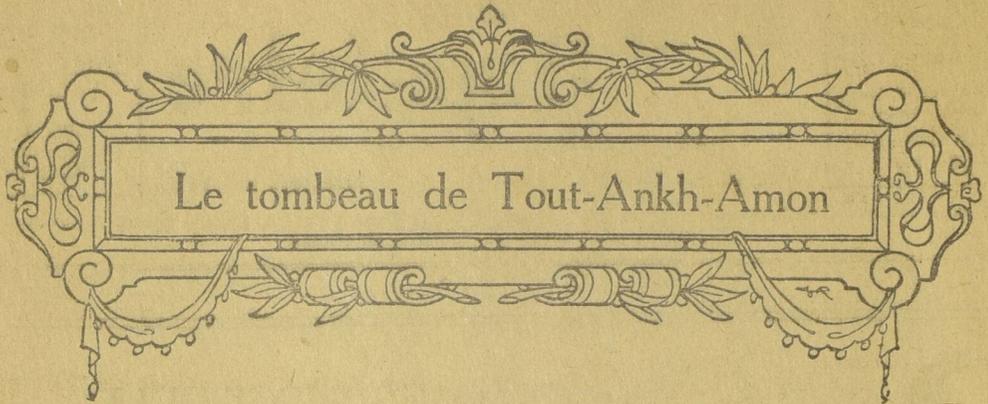
La femme sait refuser lorsque la marchandise n'est pas celle qu'elle veut avoir; l'homme ne sait pas.

Tout en dépensant beaucoup la femme dépense encore moins que l'homme et, de plus, elle sait donner au foyer un confort que l'homme seul ne peut donner.

La femme saura toujours se tirer d'affaire avec la paye de son mari, mais le mari, laissé à lui-même, aura toujours besoin du secours d'un ami pour se rendre au bout de sa semaine.

Allons, laissons les femmes conduire nos foyers et nous nous en trouverons beaucoup mieux.

Paul COUTLEE.

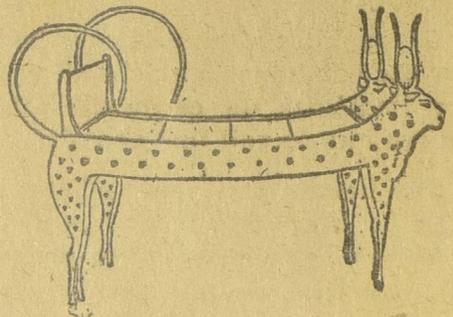


La leçon d'histoire et d'archéologie qui se dégage de la découverte du tombeau d'un Pharaon de la Haute-Egypte.—Les richesses incommensurables qu'il contenait.—Ce pharaon de la XVIIIe dynastie fut-il le grand ennemi du peuple hébreu ? Un contemporain de Moïse, quinze siècles avant Jésus-Christ.

Depuis le mois de février dernier, il n'est question dans tous les pays du monde que de la découverte, en Haute-Egypte, du tombeau de Tout-Ankh-Ammon, Pharaon de la dix-huitième dynastie. L'exhumation des trésors incalculables découverts dans le tombeau de Tout-Ankh-Ammon a passionné non pas seulement l'Angleterre, mais aussi la France qui fut la première nation à étudier savamment l'égyptologie, l'un de ses enfants, Champollion, ayant découvert l'alphabet égyptien, l'Amérique, en un mot tous les pays. Les colonnes des journaux furent remplies de cette affaire; les magazines lui consacrèrent et lui consacrent encore des pages entières. La "Revue Populaire" n'est pas restée en arrière de ses confrères et a déjà parlé de la merveilleuse aventure de ce Pharaon qui revient à notre civilisation après

être resté 3,000 ans oublié dans son sarcophage.

Jamais le public ne s'est intéressé aussi vivement à une découverte historique. Ce n'est pas seulement le monde savant qui en fut le plus stupéfait, mais le peuple pour qui elle fut tout un cours d'histoire.



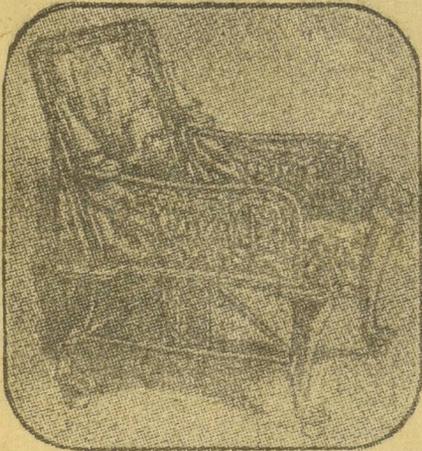
Dans la première salle de l'hypogée on a trouvé un lit de parade entièrement doré soutenu par des boeufs sacrés.

C'est un archologue britannique, M. Howard Carter, encouragé par lord Carnarvon, qui eut la chance unique de mettre au jour, le 5 novembre de l'année dernière, dans la fameuse Vallée des Rois, près de Louqsor, une crypte insoupçonnée, emplie d'un amoncellement de trésors les plus merveilleux, que trente siècles écoulés avaient laissés intacts. De toutes les villes de l'Egypte, des caravanes de

touristes ne cessèrent de se diriger vers le tombeau.

Plusieurs mois de travaux furent nécessaires pour dégager le caveau et accéder à toutes les chambres, surtout à la dernière où se trouvait la momie royale.

On peut dire à cette heure que ce tombeau contenait en notre monnaie pour près de cinquante millions de dollars. Comment, se demande-t-on, les voleurs et profanateurs de tombes ont-ils épargné celle-là ? Vers l'an 1500 avant J.-C., il n'y avait pas en



Trône royal en ébène et ivoire. Les pieds de devant sont surmontés de têtes de lion. En arrière des bras sont figurés deux serpents sacrés.

effet de besogne plus lucrative que celle-là. Des bandes organisées, puissamment armées, violaient les tombeaux des Pharaons aussi facilement qu'on fait aujourd'hui de la contrebande. C'est que personne ne pouvait parvenir aux chambres contenant les plus grandes richesses.

D'ailleurs, à cette époque, on prenait des précautions inouïes pour camoufler les tombeaux et les défendre des profanateurs. C'est ainsi que finalement on décida de faire les tom-

beaux des rois loin de leur temple dans une vallée perdue et de les enfouir dans la terre le plus profondément possible.

Cette vallée prit le nom de Vallée des Rois. Le Pharaon Tout-Ankh-Ammon ne laissa pas d'héritier, paraît-il, et c'est pourquoi, sa dynastie en s'éteignant, on enfouit avec son corps toutes ses richesses, tout l'ameublement de son



Femme de pharaon

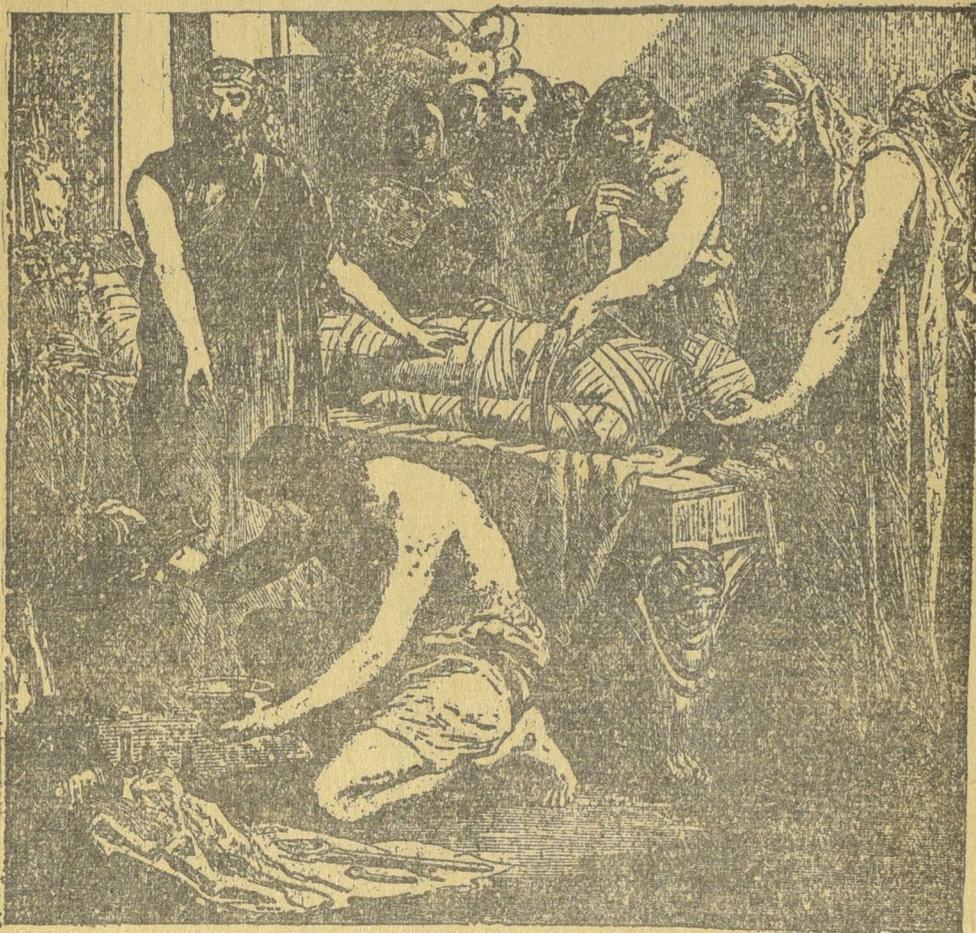
palais, tout ce qu'il possédait enfin et qui lui avait servi de son vivant. Et les chambres dans lesquelles on disposa ces trésors furent si bien closés qu'il fallait nos instruments modernes pour en violer l'entrée.

Les tombes royales étaient toutes des palais souterrains pleins d'incommensurables richesses; il faut en chercher la raison dans l'idolâtrie que le

peuple égyptien tout entier avait pour la personne royale. Un Pharaon n'est pas en effet un simple chef politique, auquel la loi du pays ordonne d'obéir, il est de tous points assimilé à la divinité et reçoit un véritable culte. Pour les Egyptiens, ce qui se passe sur la

raison que le roi est appelé fils d'Ammon, qui est le Soleil.

Quand Alexandre traversa le désert pour aller dans le temple d'Ammon se faire proclamer dieu et fils d'Ammon, il ne fit qu'accomplir une cérémonie qui, aux yeux des Egyptiens, légitimait



La momification d'un pharaon, avant la mise au sarcophage.

terre n'est que la reproduction exacte des phénomènes célestes. Par cela seul qu'un Pharaon monte sur le trône, il est assimilé au soleil levant, personnifié dans Horus. Aussi l'épervier, oiseau consacré à Horus, figure sur la bannière royale, et c'est pour la même

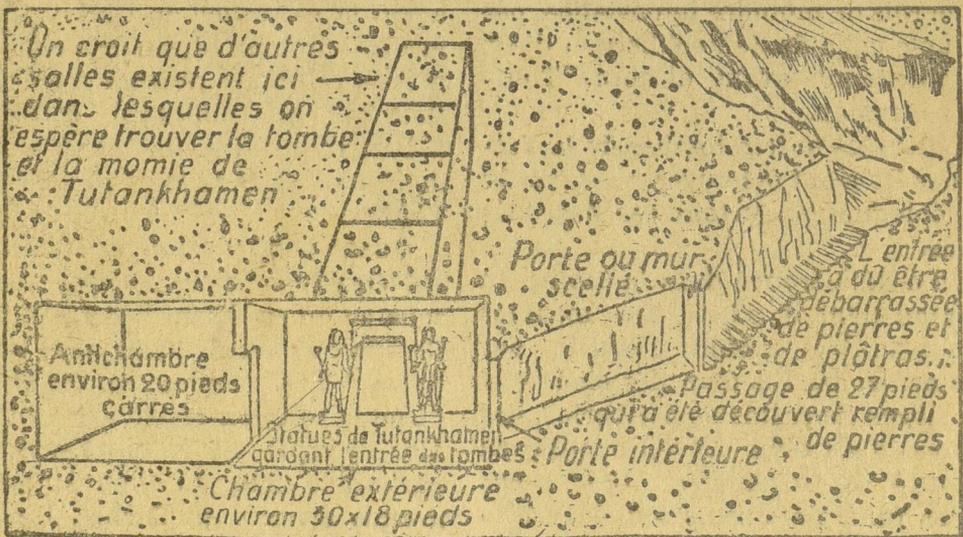
son droit à porter la couronne. Diodore de Sicile a raconté l'entrevue du roi avec le chef des prêtres d'Ammon. Lorsque Alexandre fut introduit dans le temple et qu'il aperçut la statue du dieu, le prophète, homme très âgé, s'avança vers lui et lui dit: "Salut, ô

mon fils, recevez ce nom de la part du dieu.—Je l'accepte, ô mon père, répondit Alexandre, et désormais je me ferai appeler ton fils si tu me donnes l'empire de toute la terre." Le prêtre entra alors dans le sanctuaire et il assura Alexandre que le dieu lui accordait sa demande."

Les monuments figurés sont d'accord avec les textes pour nous montrer le Pharaon avec les attributs divins. Le caractère de divinité attribué au Pharaon est

tes, quels qu'ils soient, sont en dehors et tout contrôle, par la raison que le Pharaon résume en sa personne l'idée de suprême justice, en même temps que l'idée de suprême puissance.

Les Pharaons portent en général les mêmes attributs que la divinité. L'emblème propre du Pharaon est le sphinx, et les avenues de sphinx, qui précèdent le temple représentent l'image des rois qui ont exercé le pouvoir, au nom de la divinité dont ils sont fils et à laquelle ils sont assimilés. Le



La progression des fouilles depuis l'entrée où se trouvaient les statues du pharaon Tout-Ankh-Amon

prouvé par les inscriptions et reconnu par tous les égyptologues. La divinité du roi commence sur la terre et se perpétue au delà du tombeau. Chaque fois qu'un Pharaon meurt, le panthéon égyptien s'enrichit d'une divinité nouvelle à laquelle ses successeurs offriront des sacrifices.

Diodore de Sicile a parlé d'un prétendu jugement que le peuple prononçait sur les actes du roi défunt. C'est faux, car quand il s'agit d'un véritable Pharaon, et non d'usurpateurs, ses ac-

sphinx, c'est-à-dire l'animal qui est pourvu d'un corps de lion uni à une tête d'homme, était aux yeux des Egyptiens le symbole de la force unie à l'intelligence; c'est pour cela que le sphinx est consacré à la représentation des rois. Quelquefois la tête numaine est remplacée dans les sphinx par une tête de bélier, emblème du dieu Ammon. Le lion a été, en même temps que le sphinx, adopté comme emblème royal. C'est surtout vers la

XVIIIe dynastie que cet emblème aurait été fréquent.

D'après les égyptologues, l'ouverture de la tombe de ce prince de la XVIIIe dynastie dont le nom s'écrit tout-Ankh-Ammon (du dieu Ammon) a été de beaucoup la plus riche trouvaille faite dans la nécropole de l'ancienne Thèbes. On a pour ainsi dire découvert toutes les tombes des anciens rois d'Égypte, dont le plus grand nombre avaient été pillées par les profanateurs de tombes du pays. Il ne reste plus que trois tombes royales à découvrir au plus et ce sont celles de rois de moindre importance, par exemple celle de Semenkhare et d'Ay, qui ont régné avant et après Tout-Ankh-Ammon.

Toutes les autres tombes de la Vallée des Rois ont été ouvertes et par les archéologues et surtout par des brigands.

On a déjà trouvé dans la tombe du pharaon dont il s'agit des meubles royaux en très grande quantité, des vêtements, des lits d'or, des charriots, des sièges incrustés de pierreries, des œuvres d'art d'un travail exquis, en quantité extraordinaire. Les ornements funéraires seuls tout incrustés de pierres précieuses ont une valeur de plusieurs millions.

Mais on espère trouver surtout des documents historiques datant de quinze siècles avant le Christ.

Une des plus intéressantes théories que les documents pourraient prouver ou détruire est celle qui a été avancée par M. Arthur Wiegall, ancien inspecteur général des antiquités auprès du gouvernement égyptien est un des meilleurs égyptologues. Il avait avancé l'opinion que Tout-Ankh-Ammon était le pharaon qui avait opprimé les enfants d'Israël et

dont l'armée poursuivant les Israélites au moment de leur sortie d'Égypte, avait été, d'après la Bible, engloutie dans la Mer Rouge. De nombreux documents soutiennent le contraire ou du moins nous empêchent de chercher en Tutankhamen le pharaon qui restaura le culte d'Ammon abandonné par quelques princes d'une dynastie précédente et fit la guerre aux Hébreux. Le culte d'Amon fut en effet restauré par Armais.

Ce qui est certain, c'est que l'Exode eut lieu dans les dernières années de la dix-huitième dynastie, 15 siècles avant la naissance du Christ. Quant à la dix-huitième dynastie, elle commença 1.703 ans avant notre ère pour finir 241 ans plus tard, soit en l'an 1.462. Cette dynastie fut la première du Nouvel Empire et eut pour capitale Thèbes.

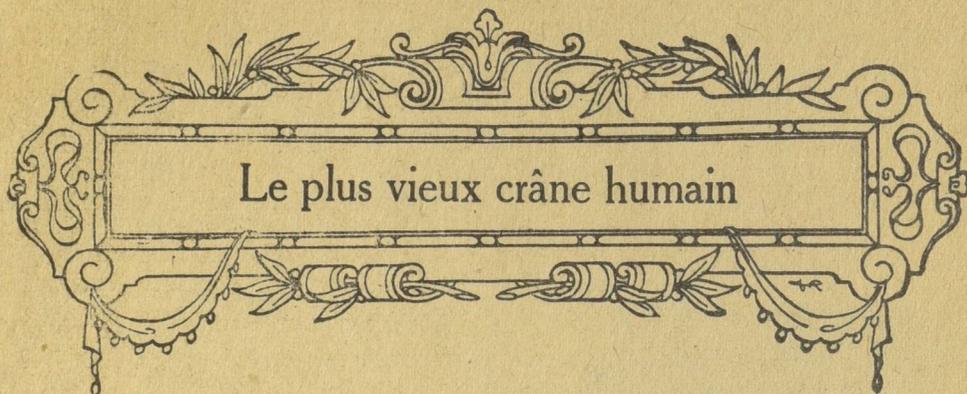
Quant aux révolutions religieuses qui éclatèrent alors, nous reproduisons ce qu'en disent René Ménard et Claude Sauvageot dans leur grande histoire des peuples de l'antiquité : "Une révolution religieuse vint troubler l'Égypte et le fanatisme effaça partout le nom du dieu Ammon, la grande divinité de Thèbes. Une multitude de monuments nous montrent en effet ce nom mutilé".

—o—

Quand l'ascension des gens du peuple n'en est encore qu'à ses débuts un de ses traits typiques c'est que les hommes se trompent dans le choix des livres et les femmes dans le choix des parfums...

—o—

De même que l'aimant attire la limaille de fer, l'homme énergique attire la limaille humaine.



Le plus vieux crâne humain

On l'a trouvé, paraît-il, en Patagonie. La découverte d'un crâne humain fossile de la période tertiaire a été annoncée aujourd'hui par le Dr J. G. Wolf, qui vient d'arriver d'un voyage d'exploration de deux ans dans la Patagonie pour le compte du musée de La Plata.

Le Dr Wolf a déclaré que la pétrification était celle de la période tertiaire et qu'il n'y avait aucun doute que ce fut autrefois le crâne d'un être humain et non une formation accidentelle.

La mâchoire inférieure manque, mais le reste du crâne est presque parfait. L'œil, et ce qui convainc davantage, les alvéoles des dents dans la mâchoire supérieure sont nettement définies. Le crâne est long et oval et le front est très bas et fuyant.

Le Dr Wolf, autrefois, était attaché à la division d'anthropologie du bureau de géographie canadienne. Il se rendit en Patagonie d'abord pour étudier le langage et la mythologie des indiens et il trouva le crâne en possession d'un colon blanc sur le versant des Andes. Celui-ci l'ayant ramassé il y a quelques années et l'avait gardé comme une curiosité, ne réalisant pas sa valeur scientifique.

Le Dr Wolf a dit qu'il avait laissé le fossile en la possession du colon dont c'est la propriété et qu'il avait soumis un mémoire au musée de La Plata, afin que le musée fasse ce qu'il jugera bon de faire pour l'obtenir.

Le savant a aussi annoncé la découverte des ruines d'une ancienne ville fortifiée dans la région jusqu'ici inexplorée au nord du lac Cardiel dans le territoire de Santa Cruz, qu'il croit être les restes d'une civilisation antérieure probablement à celle des Incas du Pérou.

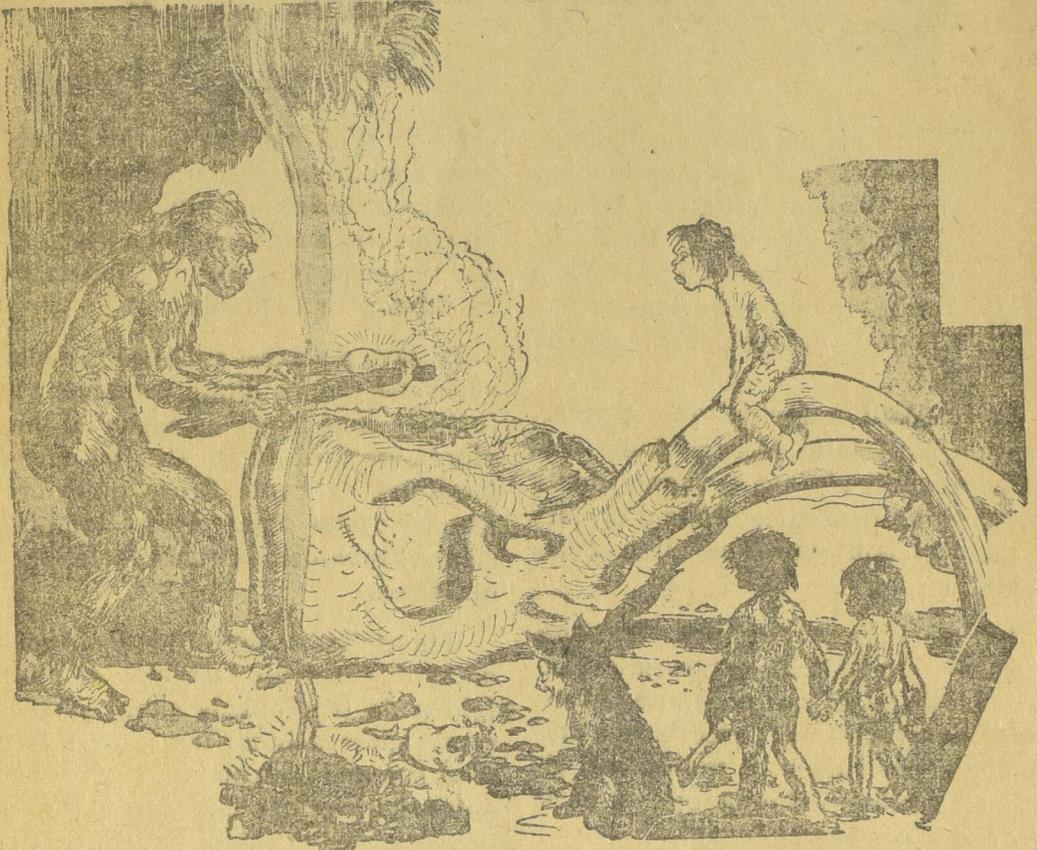
Des parties de murailles de 45 pieds de haut, construites en bloc de pierre taillée de trois pieds cubes chacun, sont encore debout. Les murs s'étendent sur une distance de 150 verges entre des collines qui servent d'arc-boutants. A l'intérieur se trouvent les ruines des habitations.

Le Dr Wolf dit que le fait que les murs contiennent des arches indiquent que leurs constructeurs avaient atteint un degré relativement avancé de civilisation et de développement intellectuel. Les murs sont aussi sculptés avec des inscriptions sacrées étranges qui diffèrent de celles des Aztèques, des Incas, ou des Chibchas de la Colombie.

Il a remarqué une sculpture qui semble représenter un animal ressemblant au glyptodon, aujourd'hui disparu. Il calcule que les ruines doivent avoir deux à trois mille ans d'existence, mais il croit que des fouilles aideraient à déterminer leur âge d'une manière plus définitive.

sont couverts d'inscriptions semblables.

Après avoir laissé son mémoire au musée, le Dr Wolff projette de retourner le mois prochain dans la Patagonie pour rechercher la cité enchantée de la mythologie des Patagonsiens et qui est supposée être située dans les An-



Une caricature de l'homme primitif.

Il y a d'autres vestiges d'une ancienne civilisation dans la Patagonie, mais ceci, dit-il, est la première découverte de ruines existantes. A quelque distance plus au sud il a trouvé ce qui était peut-être un ancien chemin public le long duquel, sur plus d'un d'un mille de distance, les rochers

des. Il croit que l'endroit dont les Indiens parlent comme de la demeure de leur dieu sera les ruines d'une autre ancienne ville.

Le crâne pétrifié est celui d'un homme qui a vécu il y a quelques millions d'années, dit le Dr Wolf. Les peuples qui vivent dans des villes fortifiées

sont relativement modernes si l'on compte par l'âge de l'humanité.

Le crâne humain pétrifié que l'on croit être de la période tertiaire, qui a été découvert par le Dr Wolf et annoncé à Buenos-Ayres, aujourd'hui, est antérieur, s'il est prouvé authentique, à toute relique humaine trouvée jusqu'ici, a déclaré ce soir le Dr Franz Boas, ethnologue de l'université de Columbia et savant renommé dans le monde entier.

Le crâne serait même plus vieux peut-être, dit le Dr Boas, que le crâne de l'homme singe connu sous le nom de pithecanthrope, vieux lui-même de 500,000 ans, qui a été trouvé il y a 29 ans à Java.

Cette découverte qui semble trop merveilleuse pour être vraie jettera de la lumière sur une période jusqu'ici inconnue, dit le Dr Boas. Jusqu'ici les savants ont simplement spéculé sur l'existence possible de l'homme pendant la période tertiaire quoique des vestiges montrant l'existence d'un animal ressemblant à l'homme aient été trouvés sur différents rochers.

— o —

LE TIR CONTRE LA GRELE... IL Y A 175 ANS

—

Tous les agriculteurs connaissent les controverses très vives qui se sont élevées entre les partisans et les détracteurs de la méthode qui consiste à attaquer à coups de canons les nuages de grêle. Ce que l'on sait peut-être moins, c'est que cette méthode est ancienne, qu'elle fut couramment employée, il y a 150 ans, en Allemagne et en Styrie, et que même sa pratique fut officiellement réglementée.

Le document ci-après en est la preuve.

“Nous, Marie-Thérèse, par la grâce de Dieu, impératrice romaine, reine d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Croutie, d'Esclavonie, etc.

“Nous faisons savoir ce qui suit à tous nos Etats, autorités, sujets et communes établis dans notre grand-duché de Styrie:

“Nos autorités nous ont représenté l'abus qui résulterait du tir contre la grêle pratiqué sur une grande échelle dans tout le pays, ce qui, l'expérience l'a démontré, irrite encore plus le nuage, qui est poussé chez le voisin avec une force plus grande, tandis que sans cela il se serait dissipé ou tout au moins n'aurait pas crevé avec une aussi grande violence, et, dans tous les cas, n'aurait atteint que ceux que le sort et le malheur auraient désignés, si on avait laissé à la Nature son libre cours.

“Nous voulons réprimer sérieusement ces agissements nuisibles. Nous ordonnons donc par les présentes, que le tir contre la grêle soit interdit à tout le monde, dans tout le pays, sans distinction de personne et de situation.

“Toute contravention sera passible de 12 thalers pour chaque coup irrémissiblement; en cas de récidive, la peine sera doublée, avec faculté, pour les endurcis, d'augmenter encore l'amende. Ceux qui ne pourront pas payer l'amende seront, suivant les circonstances de personne et de fait, punis corporellement.

“Ceci est sérieux.

“Donné en notre palais impérial, royal et princier de Graetz le 4er avril 1747.”

Lisez aussi l'article que nous avons sur ce sujet, intitulé : “L'avion fait tomber la pluie!”



Dans la cité sainte de Kalrouan, en Tunisie, ainsi qu'à Constantine, en Algérie, de fanatiques musulmans, enfants et hommes mûrs, avalent des scorpions mortels, s'enfoncent des couteaux dans l'estomac, se traversent de longues broches dans la gorge, les bras et les joues sans éprouver la moindre douleur et sans mettre leur vie en danger.—Autres tortures.

Il existe à cent milles de Tunis, en Algérie, à Kairouan exactement, une secte d'Arabes fanatiques qui dans leurs cérémonies religieuses, avalent des scorpions et s'enfoncent des couteaux dans l'estomac sans se tuer.

Bâtie dans une plaine dénudée, la ville de Kairouan, la cité sainte, est entourée de hautes murailles dentelées, percée de cinq portes principales. Ce qui fait l'originalité de la ville ce sont ses édifices religieux. De ces dernières, la plus célèbre est la Grande Mosquée, dont la grande salle est soutenue par une forêt de colonnes et prend jour sur une immense cour, entourée d'une double colonnade où se pratiquent les rites étranges dont nous allons parler dans un instant.

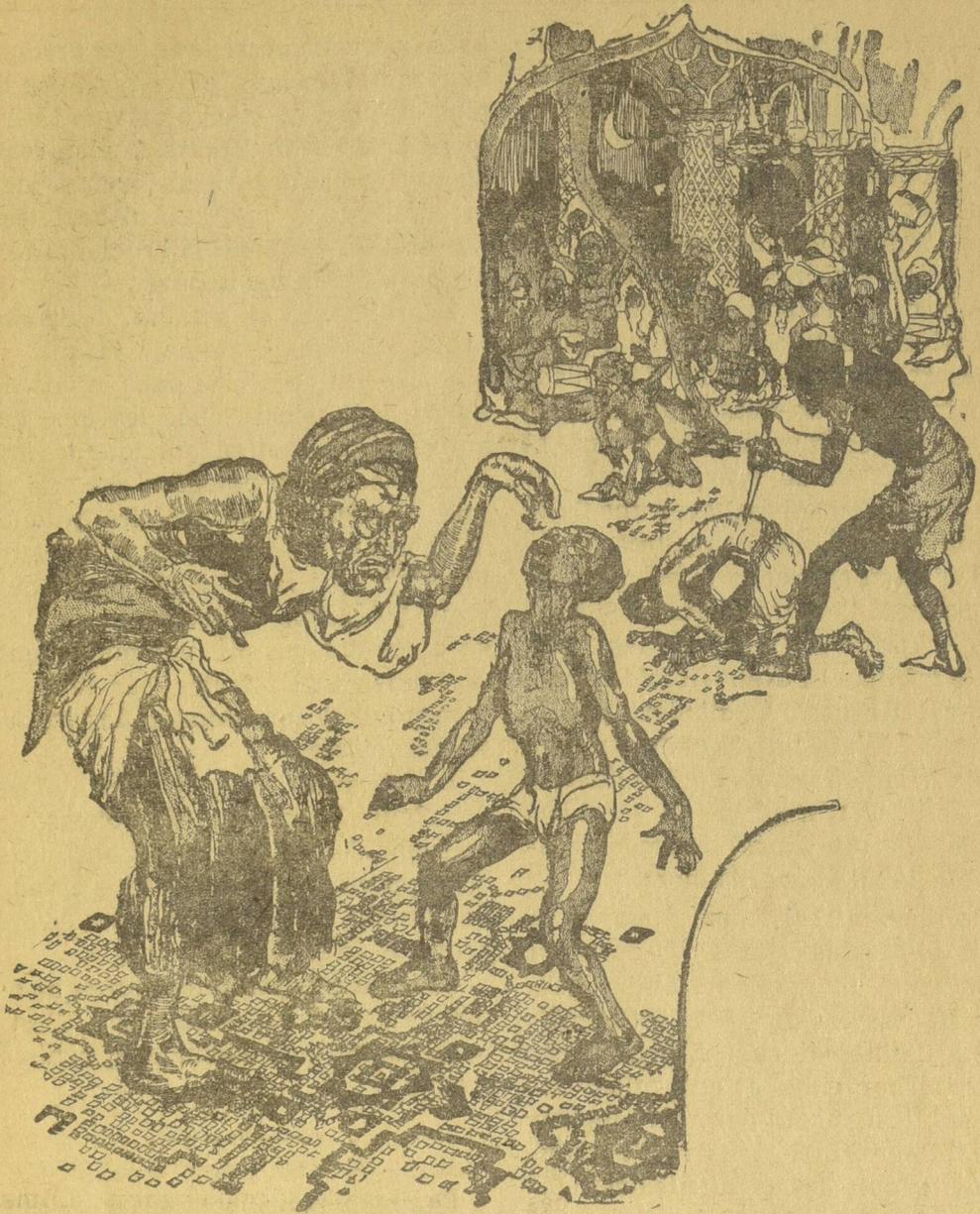
Les prêtres de cette secte mahométane pénètrent les premiers dans la mosquée les jours de grandes réjouis-

sances, alors que les enfants choisis parmi les plus beaux et les plus vigoureux auront l'insigne honneur d'avaler des scorpions mortels et de se faire enfoncer des couteaux dans le corps, pour attirer sur toute la population les bénédictions du dieu.

Ils enlèvent leurs sandales couvertes de poussière et un serviteur leur donne des babouches neuves et indique à chacun une natte où il doit prendre place.

Les musiciens arrivent ensuite, par groupes de douze, avec des flûtes, des haut-bois, des tam-tams qu'ils font résonner à tour de rôle en dansant autour d'un feu de bois. Les petits garçons qui doivent servir aux sacrifices se tiennent derrière eux, le corps presque complètement nu. Les vieillards des deux sexes sont rangés tout autour de la cour intérieure. Ils doivent chanter et crier avec la musique.

La cérémonie commence. L'Iman ou grand prêtre jette d'abord par terre d'énormes feuilles de cactus, vertes et armées de pointes aigues, et deux garçons nus se jettent et se roulent dessus comme sur le tapis le plus moelleux, s'enfonçant dans la chair ces milliers de dards. Ils poussent des cris d'une joie hystérique pendant qu'un troisième saisit une large feuille épineuse et mord dedans à pleines bou-



Les yeux fous, la bouche baveuse, les jambes tremblantes, le petit musulman attrapa le scorpion, le mâcha et l'avalait en se tordant de douleur.

chées, pendant que sa bouche, sa figure puis tout son corps se couvrent de sang.

La musique, qui jusque-là n'avait joué qu'en sourdine, éclate. D'autres garçons, nus eux aussi, se précipitent à ce moment au milieu de la cour en se sciant la poitrine avec de grands

couteaux. Ils s'arrachent ce couteau et se jetant aux pieds de l'Iman lui indiquent l'endroit où il doit l'enfoncer de nouveau. Dans la vignette que vous avez sous les yeux, vous voyez au second plan l'Iman en train de faire pénétrer un couteau dans les chairs d'un petit garçon prostré devant lui.

La foule des vieillards hurle, se lamente, gémit et pleure. C'est maintenant au tour des mangeurs de scorpions, les victimes privilégiées, le scorpion étant considéré par ces fanatiques comme un animal purificateur. Un petit garçon, la figure toute ravagée par la multiplicité des émotions qu'il éprouve, la bouche baveuse, se tient péniblement sur ses deux jambes devant l'Iman. L'Iman tient dans sa main droite au-dessus de sa tête quelque chose d'immonde, vivant et frétilant. C'est un scorpion que les yeux du garçon suivent avec une fixité douloureuse. Lentement, très lentement, l'Iman approche le scorpion de la bouche de l'enfant; celui-ci le happe au passage en fermant les yeux puis le mâche et l'avale en faisant une grimace affreuse. La douleur est si vive qu'il éclate en sanglots pendant que de sa bouche coule un filet de sang noir. Cinq fois, il répète ce sacrifice, cinq fois il avale ainsi le scorpion susceptible de lui donner la mort.

L'affolement est à ce moment si grand que les assistants se dévorent les mains et que quelques autres garçons, les mêmes qui s'étaient roulés sur les feuilles de cactus, brisent par terre des bouteilles et en avalent les tessons. Ils mangent des débris de bouteilles! Cet exemple soulève d'enthousiasme la foule des assistants qui viennent tous se rouler dans les morceaux de verre cherchant à se faire les blessures les plus douloureuses.

À Constantinople, en Algérie, il se pratique encore des cérémonies de ce genre, les scorpions en moins toutefois. Là ce sont des petits garçons et des petites filles qui se percent les joues de broches de fer de façon à ce que les deux extrémités de la broche ressortent de chaque côté de la figure.

Ils se percent aussi avec des broches la gorge et les bras, et ce qu'il y a de plus étrange, en ceci, c'est que, affirmement tous les voyageurs, il n'en reste aucune trace sur la peau. Ni cicatrices, ni entailles, ni balafres, ni coupures. Ces enfants enlèvent la broche et rien n'y paraît plus sur la peau.

Des hommes se passent de même des épées dans l'estomac jusqu'à ce que la pointe ressorte dans le dos. Ils s'arrachent ainsi l'épée les uns aux autres et se l'enfoncent tour à tour dans le corps en poussant des cris de joie! Qu'est-ce que sont les avaleurs de sabres à côté de ces fanatiques religieux? Il ne faudrait pas croire qu'il y eût là-dedans du truquage, du "fake", comme on dit communément. Ces faits sont attestés par tous les voyageurs et sont connus des autorités françaises.

D'autres ont la spécialité d'avaloir des clous de quatre et six pouces à la douzaine. Mieux encore à Constantine on rapporte qu'un individu s'enfonça une broche de dix-huit pouces dans la prunelle de l'oeil.

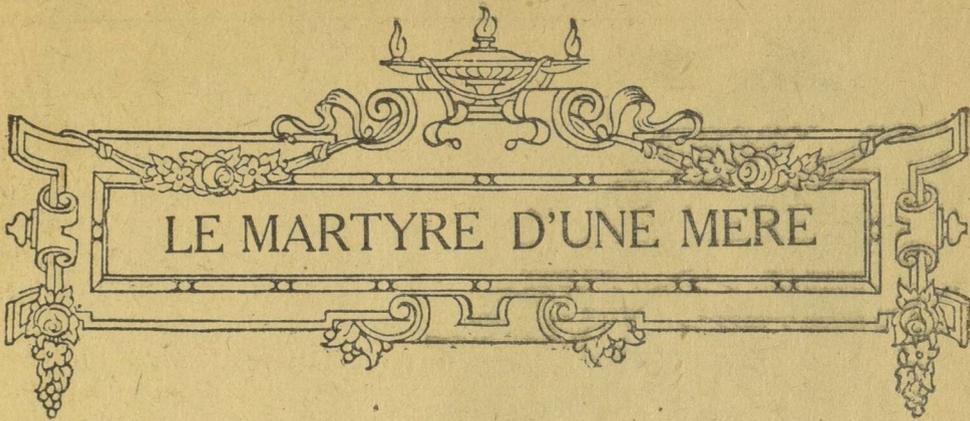
Et il est excessivement rare que ces tortures fassent des victimes. C'est à peine si un homme sur cinq cents en meurt.

—o—

Combien exquis sont ces couples de fiancés qui se disent encore "vous" des lèvres et se disent déjà "tu" des yeux!

—o—

En dépit de ses éternelles jérémiades, l'humanité n'a pas à maudire son destin: car, d'une façon générale, si les gens sont moins heureux qu'ils ne désirent, ils sont encore plus heureux qu'ils ne méritent.



Le récit d'un des drames de famille les plus douloureux de toute la guerre civile américaine. — Comment une mère fut privée de son enfant après avoir vu son mari tué sous ses yeux par son propre frère. — L'enfant est confié à une négresse.

Quoi de plus touchant, de plus étrange aussi que ces idylles de guerre dont les dénouements ne nous sont connus qu'au bout de longues années? Combien de mystères sur la dernière grande guerre seront éclaircis dans vingt-cinq ans et comme alors le récit de ces drames intimes qui se sont déroulés en même temps que le drame principal qui coûta tant de larmes aux mères remuera le cœur de nos enfants.

Il s'agit ici d'un drame de famille que provoqua la célèbre guerre de Sécession, guerre fratricide que se livrèrent pendant de nombreuses années les habitants du Nord et du Sud des Etats-Unis. Pour bien situer l'action de ce drame, peut-être serait-il bon de faire en quelques mots l'historique de cette guerre pour nos petits lecteurs qui n'en sont pas encore là:

C'est la question de l'esclavage qui sépara le pays en deux fractions enne-

mies: Etats du Sud, partisans de l'esclavage, et Etats du Nord, partisans de l'abolition. Abraham Lincoln, abolitionniste, fut élu président en 1861, ce qui détermina la scission. Une confédération fut créée entre tous les Etats du Sud. Les confédérés eurent une capitale à part, Richmond; un président, Jefferson Davis; une armée. Les deux armées, du nord et du sud, se livrèrent de sanglantes batailles où se distinguèrent, du côté des fédéraux, les généraux Scott, Sherman, Grant; du côté des confédérés, les généraux Beauregard, Jackson, Lee. La victoire définitive, âprement disputée, fut gagnée par l'Union (1865), c'est-à-dire par les partisans de Lincoln qui abolirent l'esclavage.

Le pays fut long à se remettre d'une crise aussi grave et l'apaisement définitif et complet ne se fit guère qu'en 1877. L'Angleterre, dans cette guerre, avait soutenu les confédérés, c'est-à-dire les partisans de l'esclavage.

Nous voilà fixés sur la guerre de Sécession. Revenons à notre histoire, en comprenant bien l'animosité, la haine même qui existaient entre les gens du Nord et les gens du Sud. Ces sentiments ne se sont guère adoucis d'ailleurs, car pour les Amé-



Les adieux déchirants d'une mère à l'enfant qu'on lui arrache brutalement pour le confier à une esclave noire.

ricains du Sud, leurs compatriotes du Nord, désignés dérisoirement sous le nom de Yankees, restent toujours plus ou moins les frères ennemis, ou si l'on veut, les frères antipathiques.

Il y a deux ans, un certain Frank "Hill" réclama devant les tribunaux

de la Californie l'héritage laissé par Anna Amélie Kyle, morte "ab intestat", au mois d'avril de l'année 1921.

Les Kyles avaient vécu à Oakland, lieu où mourut Anna, quarante ans auparavant. Ils étaient quatre à cette époque—la mère, le père, Anna et un

frère, Robert Bruce Kyle. Ils étaient, avant la guerre de Sécession, connus comme les plus aristocrates et les plus riches des habitants du Sud. Tous moururent ou disparurent, Anna habita seule la maison ancestrale jusqu'à sa mort. Personne ne la fréquentait et elle ne recevait personne. Sa maison était la "Maison du Mystère" et on la désignait simplement sous le nom de Vieille Fille.

Mais quel ne fut pas l'étonnement de la population quand, au jour de sa mort, on retrouva sous ses oreillers deux petits souliers d'enfant! On se demanda comment une vieille fille avait pu s'attacher à de pareilles petites choses. Puis l'on comprit que son coeur avait eu son secret, sa vie son mystère.

Quand Frank "Hill" réclama son héritage, l'on comprit que les petits souliers avaient dû lui appartenir et que cet homme ne pouvait être que son fils. Pendant cinquante ans, ces souliers d'enfant avaient été son unique consolation et le seul souvenir conservé d'un enfant de sa chair! Et cet enfant, issu d'une des plus vieilles familles de Kentucky, avait grandi chez une ancienne esclave noire, avec la conviction qu'il avait du sang noir dans les veines.

Jusqu'à l'âge de quarante ans, il avait considéré comme sa mère la vieille négresse qui l'avait élevé et choyé comme son propre fils et à laquelle il s'était profondément attaché.

Cependant, parvenu à l'âge d'homme, son instinct de blanc avait réagi. Se croyant encore cependant en partie noir, il ne pouvait malgré tout frayer avec les nègres. Leur voisinage le faisait souffrir; il ne pouvait non plus se mêler aux blancs qui, de leur côté, le prenaient pour un métis, bien

que sa peau fût tout à fait blanche et qu'il n'eût aucune des caractéristiques des hommes de couleur. Et c'est ainsi qu'il traversa une partie de sa vie, plus malheureux encore que l'homme sans pays. Lui, il était l'homme sans race.

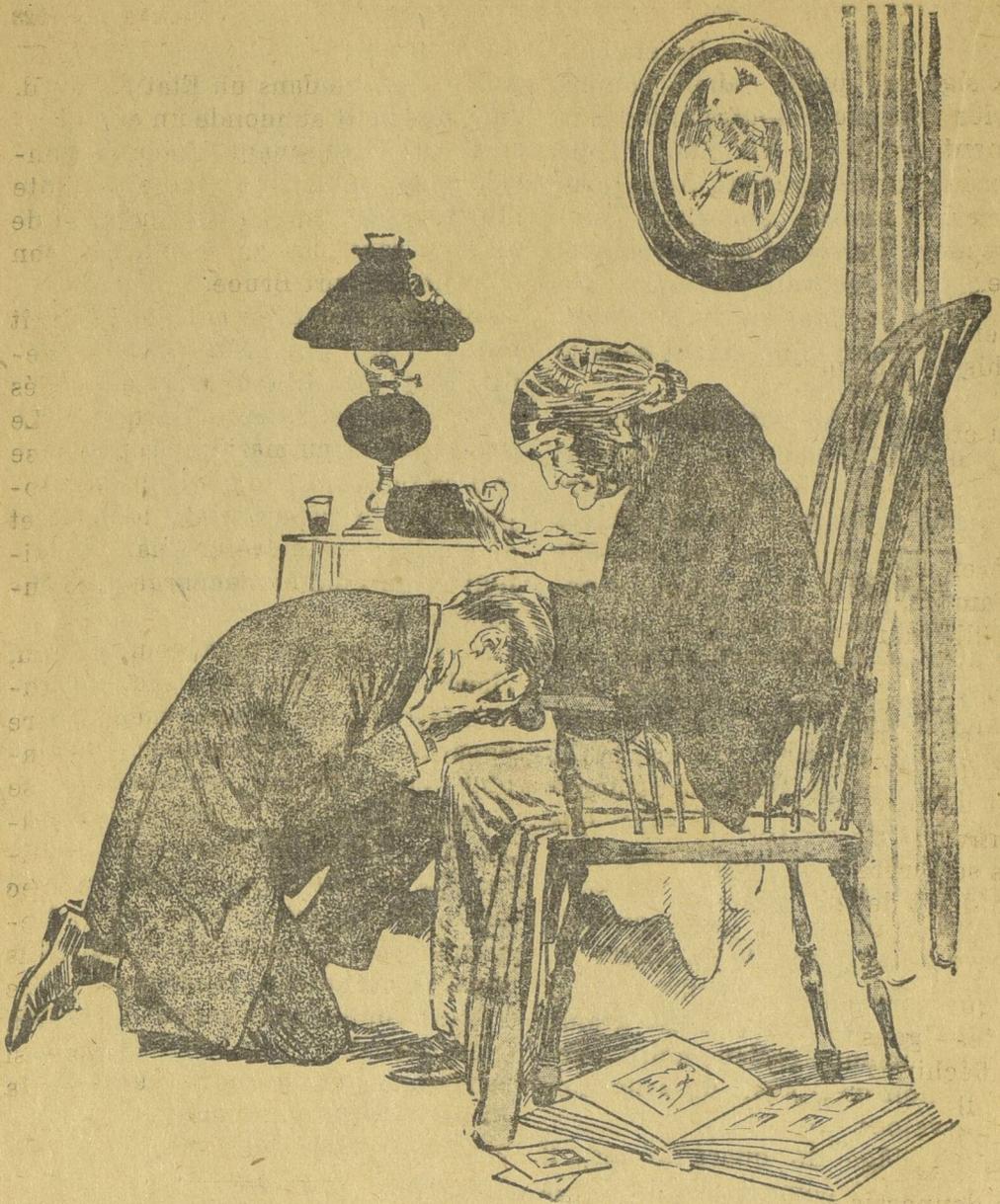
Enfin, la mort de sa mère délia la vieille négresse de sa promesse et elle put confesser son secret au fils adoptif. Elle avait quatre-vingt-dix ans alors et sentait venir la mort. Cette promesse, c'est celle qu'elle avait faite à la famille Kyle, où elle avait servi jusqu'à leur départ pour le Mexique, de garder secrète la naissance de l'enfant et de l'élever comme s'il lui appartenait.

—Tu n'es pas mon enfant, mon chéri, lui dit-elle. Dieu sait pourtant que je t'ai aimé comme si tu m'avais appartenu. Tu n'es pas de ma race non plus. Tu es un homme blanc.

Et alors, elle fit à "Hill" le récit de sa naissance et du martyre de sa mère. Elle ne voulut pas lui dire où vivait son oncle, le frère de sa mère, craignant qu'il ne le mit à mort. Lui, pourtant, le rechercha longtemps, et le hasard voulut qu'il arrivât à Oakland pour recueillir son héritage juste le lendemain de la mort de son oncle, Robert Bruce Kyle, l'auteur de tous ses maux et des souffrances de sa pauvre mère.

Il eut l'héritage et se fit reconnaître. Le notaire, s'aidant de tous les papiers de famille et des choses qu'il avait apprises, lui refit le dramatique récit du mariage de sa mère, de sa naissance, du meurtre de son père et de la dispersion des siens—ainsi que de son abandon à lui.

Ceci se passait en 1865, dans les derniers mois de la guerre de Sécession. Un jeune officier de l'armée du



La vieille négresse fait à son fils adoptif le récit de sa naissance et lui apprend que sa mère vient de mourir, après quarante années de martyre.

Nord, beau et intelligent, arriva à Louisville. C'était John Pembroke Spofford. Il avait été colonel de cavalerie durant toute la guerre civile et avait acquis par son courage une réputation des plus flatteuses. Né à New-York de parents très honorables, c'é-

tail, aux yeux des parents Kyle, un jour Yankee, c'est-à-dire l'être suprêmement détesté.

Spofford, durant ses campagnes, avait pris le goût du Sud. A tel point qu'il avait vendu son commerce du Nord pour venir s'établir à Louisville.

La paix signée, il put se faire des amis parmi les gens du Sud et fut bientôt hautement considéré dans cette ville. Mais, tous ne l'entendaient pas ainsi — et il restait dans la ville un fort parti d'irréconciliables qu'inspirait le père Kyle.

Robert Kyle, le père d'Anna, était un richissime manufacturier. Les ancêtres des Kyles, nous l'avons dit, avaient été les pionniers du Kentucky. Son fils, Robert Bruce, avait fait toute la guerre civile contre les gens du Nord. Quant à Anna, pour présenter régulièrement tous les membres de cette famille, elle était l'une des plus belles filles du Kentucky et le plus beau parti aussi, sans contredit. Spofford ne fut pas admis chez les Kyle, bien entendu, mais lui et Anna se connurent dans d'autres grandes maisons et devinrent vite amoureux l'un de l'autre. Une nuit, au milieu d'un bal, ils se jurèrent de s'aimer toute la vie, en dépit des obstacles que l'un et l'autre s'attendaient à trouver sur leur chemin. Elle conservait, malgré la haine que son père ressentait pour tous les gens du Nord, l'espoir qu'il fléchirait devant leur amour. Mais il fut impitoyable et lui dit qu'il la tuerait plutôt que de lui laisser épouser un Yankee. "Je te donnerais à un noir plutôt que de te permettre d'unir ta vie à un Yankee", lui cria-t-il, blême de colère.

Mais l'amour est plus fort que la mort; l'amour n'entend rien aux principes, aux considérations ou empêchements de race; l'amour est violent et aveugle. Ils se marièrent en secret et continuèrent de vivre chacun de leur côté. Ils projetaient, quand elle aurait vingt et un ans, de s'échapper avec lui

et d'aller vivre dans un Etat du Nord. Mais Anna mit au monde un enfant.

Le père l'apprenant décida de confier l'enfant à sa plus vieille servante qu'il avait été obligé d'affranchir et de faire tuer le mari de sa fille par son fils à lui, Robert Bruce.

La mère et son enfant, lequel prit tout de suite le nom de la vieille négresse, Frank Hill, furent enfermés dans la cabane de cette dernière. Le père fit savoir au mari que son épouse l'attendait là. Au jour dit, le fils Robert Bruce Kyle se posta à la porte et attendit son beau-frère. Quand celui-ci se présenta, il lui déchargea son fusil en plein cœur.

La mère entendit le coup de feu, perdit connaissance et pendant plusieurs semaines resta elle-même entre la vie et la mort. Quand elle fut rétablie, le père, la mère et le frère se sauvèrent au Mexique, la laissant seule dans la maison ancestrale et remirent le nouveau-né à la négresse avec une forte somme d'argent pour l'élever. La négresse dut se sauver dans une petite ville éloignée et la mère de Frank, la malheureuse Anna Spofford, du nom de son mari, ne sut jamais si son enfant avait été aussi tué dans la même nuit que son mari.

—o—

Un trait touchant des gens pauvres, c'est que l'objet le plus insignifiant possédé par un riche leur semble un objet précieux, car il reflète à leurs yeux toute la fortune de son propriétaire.

—o—

Pour un écrivain, il est beau de se survivre — mais seulement après sa mort.



Le chef des Comitadjis, redoutable association de bandits macédoniens, s'empare d'une jeune Anglaise qui s'était enfoncée dans ce pays sauvage pour aller prier sur la tombe de son frère, tué en Macédoine pendant la guerre. Comment elle tomba aux mains de ces brigands et quel fut son sort.

Les artistes du cinéma ne sont pas les seuls à courir des dangers inouïs dont ils sortent toujours indemnes et à se trouver dans des situations si périlleuses, en pays lointains et inconnus, qu'eiles nous font dresser les cheveux sur la tête. Mais, il y a aussi des drames dans la vie réelle qui valent bien tous ceux de l'écran et dont les héros ne s'en tirent pas toujours avec tous leurs membres. Ainsi, l'aventure que vient de traverser une jeune anglaise, en Macédoine. La Macédoine, comme on sait, n'est pas à la porte. C'est aujourd'hui une province de l'empire ottoman, comprise entre l'Albanie et la Thrace. La population, d'environ 2 millions d'habitants, diffère beaucoup de races, de religions et de langues. Elle compte des Grecs, des Slaves et des Albanais. C'est le principal foyer d'agitation de toute la péninsule des Balkans. Dans la partie la

plus déserte et la plus montagneuse du pays vivent des bandes organisées de brigands qui pillent les voyageurs. La bande la plus redoutable est celle des Comitadjis.

C'est dans ce décor que se passera le drame. Or, une jeune anglaise du nom de Dorothy Robinson, voulut un jour aller prier sur la tombe de ses deux frères tués pendant la guerre, l'un en France et l'autre en Macédoine. La visite en France fut vite faite, sans encombre, mais il n'en alla pas de même pour l'autre voyage. Malgré les conseils de ses parents et amis, elle ne voulut pas d'escorte et entendit faire seule ce pieux pèlerinage à l'endroit où son frère bien-aimé avait rencontré la mort.

Elle débarqua à Salonique et là, pour s'enfoncer à l'intérieur jusqu'au cimetière britannique dont l'emplacement était porté sur sa carte routière, elle prit les services d'un charretier grec qui lui promit de faire le voyage en trois jours. La charrette était tirée par deux boeufs. A la seconde journée, la femme était brisée de fatigue. Ils étaient maintenant tous les deux dans la zone dangereuse où vraisemblablement se tenaient les brigands Comitadjis. Au milieu de la nuit, elle s'endormit. C'est alors qu'un Comi-



Le chef la poussa brutalement à l'intérieur d'une caverne, creusée dans le roc, où elle tomba sur une couche faite de quelques guenilles.

tadji, caché derrière une roche élevée sur le bord de la route, se jeta sur elle et l'emporta dans ses bras puissants en maintenant une main sur sa bouche pour l'empêcher de crier et d'attirer ainsi l'attention du charre-

tier qui continuait paisiblement sa route sans soupçonner un instant le drame qui se déroulait derrière lui.

Elle perdit connaissance et ne revint à elle que quelques heures plus tard. Une dizaine d'hommes habillés

de loques mais armés de pied en cap la dévisageaient d'un air méchant. Le chef de la bande s'avança vers elle et lui fit comprendre qu'elle deviendrait sa femme. Les bandits montèrent sur de méchantes mules, la femme sur celle du chef, et le cortège s'achemina vers le repaire de ces desperados.

Les habitations de ces hommes étaient creusées à même le roc escarpé. C'étaient des carrières aménagées en habitations qui rappelèrent vaguement à la jeune femme des troglodytes vus en Touraine.

Le chef, à l'entrée de l'une de ces cavernes qui semblait la plus importante, mit la main à l'épaule de la malheureuse et après lui avoir rappelé que dans quelques jours, il l'épouserait suivant la coutume du pays, la poussa brutalement à l'intérieur. Elle tomba sur une couche faite de quelques guenilles et éelata en sanglots, en songeant au sort terrible qui allait lui échoir, à la vie qu'il lui faudrait mener auprès de cet homme barbare dont la seule vue la faisait frissonner de peur et de dégoût. Avisant une arme oubliée dans cette caverne, sa première idée fut de s'en servir pour se donner la mort, mais très chrétienne, elle eut honte de ce geste et se remit entre les mains de la Providence, certaine que Dieu écouterait sa prière.

Le jour du mariage approchait, jour néfaste qui devait unir un chef barbare à une belle jeune femme civilisée, pour faire d'elle une véritable esclave. La veille de la cérémonie, les hommes chargés de la garder se tintrent dans sa cabane et jouèrent aux cartes et burent abondamment, tard dans la nuit. Ils regagnèrent aux petites heures leurs huttes et Dorothy resta seule avec une sentinelle. Elle le fit boire tellement, ce pauvre hom-

me, qu'il s'effondra. En un tour de main, elle lui enleva ses vêtements et s'en revêtit. Puis, elle sortit de la cabane, sauta sur une mule et gagna le large. Il y avait une sentinelle encore à tromper, mais elle avait entendu encore ce jour-là les hommes se transmettre le mot de passe. S'il n'avait pas été changé, son salut était assuré. Elle le jeta à l'homme qui lui barra la route; celui-ci releva son arme et la laissa fuir n'ayant pu sous son déguisement deviner que c'était la fiancée du chef qui se sauvait ainsi.

Quelques heures plus tard, l'alerte était donnée dans le camp, mais il était trop tard — la jeune Anglaise ayant rencontré une caravane grecque bien escortée qui la conduisit jusqu'à Salonique.

—o—

SUBTILITES DIPLOMATIQUES

On sait ou on doit savoir qu'un procès vient au tribunal, puis va à la Cour d'appel. Mais beaucoup de gens instruits ignorent la hiérarchie des entrevues diplomatiques.

Quelle différence y a-t-il entre une conférence, une conversation, un échange de vues et un conseil?

Renseignements pris dans les milieux bien informés, voici ce que nous croyons pouvoir faire connaître sur cette question, sans dépasser la réserve qui s'impose :

L'"échange de vues" rapproche les manières de voir.

"L'entretien" laisse les interlocuteurs contents l'un de l'autre.

L'"entrevue" prépare les plus heureuses solutions.

La "conversation" permet de concevoir les plus grands espoirs.

Et la "conférence" ajourne à une rencontre ultérieure les diplomates pleinement satisfaits.

Nous ne croyons pas, quant à présent, pouvoir en dire davantage, et cela dans un intérêt supérieur que tout le monde comprendra.



LES APACHES DE PARIS

Beaucoup d'étrangers ne connaissent de Paris que ses apaches et rien de ses musées et de ses magnifiques monuments historiques.— Dans les grands cafés de Montmartre, les apaches qui ont des manières se déguisent en professeurs de danse.— Comment un millionnaire se fait voler des bijoux de \$500,000 par l'un de ces danseurs.

Les étrangers à Paris, les Américains surtout, perdent toute retenue et ont une audace folle. Il n'est pas d'endroit dangereux et louché qu'ils n'affrontent; les épouses y vont avec leur mari, les mères avec leurs filles. Et c'est ensuite tout un scandale quand quelqu'un d'eux se fait voler ou reçoit un mauvais coup de poing. Depuis quelque temps, dans les cercles d'étrangers les plus riches, la mode était de descendre à Montmartre le soir et là d'y danser le tango avec ce qu'on est convenu d'appeler les gigo-

loles. Les jeunes gens à la mine pâle, aux allures nonchalantes, qui n'ont pas dans la vie de besoins bien précis à remplir. Il y a parmi ces individus sans aveu des gigolos bien mis, à peu près bien élevés, et d'autres absolument vulgaires. Les plus frusqués, les plus élégants, se tiennent dans les ca-

barêts à la mode. C'est vingt francs, soit deux dollars, au taux du change, pour danser avec ces messieurs.

Ils ont cette qualité, d'être de parfaits danseurs. C'est pourquoi ils se font vite toute une riche clientèle, gagnant jusqu'à trente et quarante dollars par jour.

Il arriva bien quelquefois qu'une femme, dans quelqu'un de ces cabarets, se plaignit d'avoir perdu sa bourse ou d'avoir égaré un collier, mais personne ne s'était plaint encore d'un vol certain dont seuls ces beaux danseurs inconnus eussent pu être les auteurs.

Mais voilà que tout à coup un fameux scandale éclata qui mit en danger la réputation de ces peu intéressants individus, de ces sortes d'apaches déguisés qui vivent des étrangers parce que les étrangers sont assez stupides—disons le mot—pour aller se fourrer dans leurs quartiers.

Une millionnaire américaine, Mme Benjamin Thaw, femme du demi-frère de Harry Kendall Thaw, le meurtrier de Stanford White, se passa ainsi pendant quelques semaines la fantaisie d'un danseur. Son mari trouva la chose d'abord très amusante, ne voyant rien de mal à ce que sa femme dansât sous ses yeux avec un véritable artiste du tango, mais à la suite de ce

scandale, il trouva bon de lui défendre à l'avenir ces distractions.

Or, un soir, Mme Thaw était à danser et à bavarder avec son danseur quand celui-ci, sous couleur qu'on crevait de chaleur dans la salle, l'invita à aller prendre une légère consommation sous une tonnelle. Là, il versa dans son verre un soporifique et pendant son inconscience, lui vola tous ses bijoux, puis quitta le cabaret avec l'allure d'un homme dont la conscience est tranquille. On ne s'aperçut du vol que quelques minutes plus

richissime famille, et l'on dit qu'il fait encore profiter à vue d'oeil sa colossale fortune, étant l'un des meilleurs hommes d'affaires de toute l'Amérique.

Or donc, cette femme, d'une réputation à l'abri de tout blâme, d'une fortune, comme nous venons de le voir, très respectable, se fit voler des bijoux évalués à la bagatelle de cinq cent mille dollars? Que fit-elle? Porta-t-elle plainte à la préfecture de police, chose que tout autre eût fait à sa place? Pas du tout, en parfaite



tard, alors que le bandit était déjà hors de portée. Il n'y était pas allé de main morte, ayant emporté dans sa fuite pour près de cinq cent mille dollars de bijoux. C'est effrayant, direz-vous, que de porter un demi-million de bijoux dans de pareils endroits! En effet, c'est effrayant, mais qu'est-ce que cela peut bien faire à une femme qui jouit d'un revenu de quelques milliers de dollars par semaine.

Son mari, Benjamin Thaw, a hérité de presque tous les millions de cette

Américaine qu'elle est, elle résolut de recouvrer elle-même son collier, ses bagues, ses épingles, et tout le reste.

Elle fit part de sa résolution à son mari et à quelques intimes qui l'approuvèrent. Pour bien réussir, ils se remirent de concert à parcourir tous les cabarets et les boîtes de nuit que le voleur, que tous reconnaîtraient facilement, avait l'habitude de fréquenter avant son coup. Naturellement, ils ne purent le revoir de sitôt. Car notre bonhomme fut assez pru-

dent pour ne pas se remontrer tout de suite. Mais, par contre, ils firent la connaissance d'autres gigolos qui le tenaient en haute estime, l'appelaient Cho-Cho et apprirent à cette dame et aux messieurs qui l'accompagnaient qu'ils leur révéleraient la cachette du danseur pour un billet de mille francs. Plus encore, pour un billet de cinq mille, ils prendraient rendez-vous avec lui et l'amèneraient sous un prétexte quelconque à l'hôtel où logeait le couple Thaw.

Ce qui fut convenu fut fait. Et un jour, Mme Thaw vit entrer dans le vestibule du magnifique hôtel des Champs-Élysées son danseur avec l'un des individus qu'ils avaient connu dans un cabaret de Montmartre, la veille. Mme Thaw fit un signe au maître d'hôtel et à trois chasseurs qui entourèrent les deux nouveaux venus. Quant à elle, elle pointa son revolver sur son ancien tangoeur, pendant que les domestiques le ligotaient. On retrouva sur lui une partie des bijoux, pendant que les autres tombaient en possession des agents qui avaient été faire des perquisitions dans les trois ou quatre garnis dont l'escroc se servait comme de magasins pour receler les objets volés par lui ou par ses camarades.

Inutile de dire que ces célèbres danseurs inconnus ont bien perdu de leur vogue, depuis cette affaire, dans les cercles d'étrangers.

— qui l'aurait inventé —

QUI A INVENTÉ LE STYLO ?

Les Anglais ont réclamé récemment la paternité d'une invention, celle du stylo, et ils en font remonter l'origine chez eux à l'année 1754. Eh bien! il faut le dire, ils ont tort—comme par hasard.

C'est en France que l'idée de la plume-réservoir a vu le jour. On lit, en effet, dans le *Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658*, publié par M. Faugère, cette curieuse remarque :

“Nous fûmes voir un homme qui a trouvé une merveilleuse invention pour écrire commodément. Il fait des plumes d'argent, où il met de l'encre qui ne sèche point et, sans en prendre, on peut écrire de suite une demi-main de papier. Si son secret a vogue, il se fera riche en peu de temps, car il n'y a personne qui n'en veuille avoir. Nous lui en avons aussi commandé quelques-unes. Il les vend dix et douze francs à ceux qu'il sait avoir fort envie d'en avoir.”

Mais ce n'est pas tout. Le porte-plume réservoir est décrit, avec figures à l'appui, dans un ouvrage publié en 1723 et dont voici le titre : “*Traité de la construction et des usages principaux des instruments de mathématique*, par N. Bion, ingénieur du Roi.”

Enfin, toujours au XVIII^e siècle, Leibnitz faisait déjà usage d'un de ces appareils, qu'il nommait une “plume sans fin”. Le philosophe en parle, dans une de ses lettres, comme étant “d'une curiosité et d'une commodité extraordinaires”.

Le stylo existait, on le voit, bien avant qu'on eût songé, de l'autre côté de la Manche, à l'imaginer. Quant à la plume d'or qui termine, de nos jours, nos appareils modernes, elle était en usage depuis longtemps. Voltaire s'en faisait expédier de Paris à Cirey, ainsi qu'en témoigne cette lettre qu'il adressait à Thiriot, le 24 novembre 1734 :

“Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec des plumes d'oison.”

L'AVION QUI FAIT TOMBER LA PLUIE

Depuis l'antiquité la plus reculée, les hommes cherchent à tenir un moyen de faire tomber la pluie à leur seul commandement. — Le sable électrisé déchargé d'un canon en aéroplane aurait cet effet. — Quelque chose pour plaire aux cultivateurs.

L'aéroplane n'est pas qu'un instrument de mort. En temps de guerre, son rôle est horrible; c'est lui qui de quelques torpilles massacre les femmes et les enfants des villes de l'arrière, détruit les plus vieux monuments de l'histoire et jette partout la consternation. C'est un objet de répulsion et d'horreur. Mais en temps de paix, l'aéroplane s'ennoblit; il fait oeuvre de civilisé, il fait oeuvre de savant.

Il aura bientôt une nouvelle besogne, très curieuse et très inattendue celle-là, qui consistera, ni plus ni moins qu'à faire tomber la pluie et à disperser les brouillards. En épandant dans l'espace du sable électrisé, il crèvera les nuages et ainsi dispersera les brouillards et obligera la pluie à tomber. Cette idée, prétend l'inventeur, sera bientôt réalisable. Il se peut qu'ainsi Londres devienne une ville de clarté et de soleil; il se peut que les sécheresses deviennent de plus en plus rares et qu'ainsi la vie soit moins chère.

Nous aurions enfin le scientifique Tombeur de pluie que réclament depuis plusieurs années les infortunés cultivateurs. Depuis cette époque reculée où les thérapeutes ou médecins

sacrifiaient de jeunes chèvres pour adoucir les dieux courroucés et les supplier de donner de la pluie aux pauvres hommes, l'humanité n'a cessé de trouver une façon à elle d'ouvrir à sa commande les écluses du ciel.

Le guerrier sauvage lançait sa flèche le plus haut qu'il pouvait dans les airs pour percer les ballons nuageux. L'Hindou mettait dans les cassolettes qui fumaient devant l'idole un encens particulier qui avait la vertu, à ce qu'il pensait, de briser les barrages qui tenaient les eaux dans l'atmosphère. Mais, cette fois, c'est la science qui intervint, en notre siècle, pour dompter les éléments. La Science ne doute de rien. Deux aviateurs, deux savants, ont fait l'an dernier une expérience décisive. Ils bombardèrent les airs de sable électrisé et firent réellement tomber de la belle pluie en même temps qu'ils dissipaient des brouillards. Est-ce coïncidence? Est-ce l'effet immédiat du sable sur les nuages. Il faudrait que toute une série d'expériences le démontrât de façon catégorique. Si les mêmes causes entraînent infailliblement les mêmes effets, nous serons forcés de convenir que ces savants ont inventé quelque chose de réellement merveilleux.

Comment, maintenant, expliquer ce phénomène? Nous allons essayer, avec nos faibles moyens, de le faire.

Électrisée ou chargée d'électricité, une parcelle de poussière constitue un aimant des plus invitants pour l'humidité. A la vérité, beaucoup de gouttes dans les nuages pluvieux sont chargés



L'avion en temps de guerre.

d'électricité, positivement ou négativement. Et chaque nuage pourrait être marqué d'un signe de plus ou de moins, suivant que ses parcelles sont positives ou négatives.

Si un nuage pluvieux est arrosé de milliards de parcelles électrisées, il y aura énormément plus de centres de condensation. De là, on déduit que la condensation sera plus grande dans le nuage ou le brouillard. Le nuage ou le brouillard crèvera. La vapeur, se condensant autour de ces millions de parcelles, tombera vers la terre. Si l'air entre la terre et le nuage s'y prête, la vapeur tombera en pluie sur la terre et si le nuage s'y prête, la vapeur tombera en pluie sur la terre. Sinon, elle flottera quelque temps et disparaîtra.

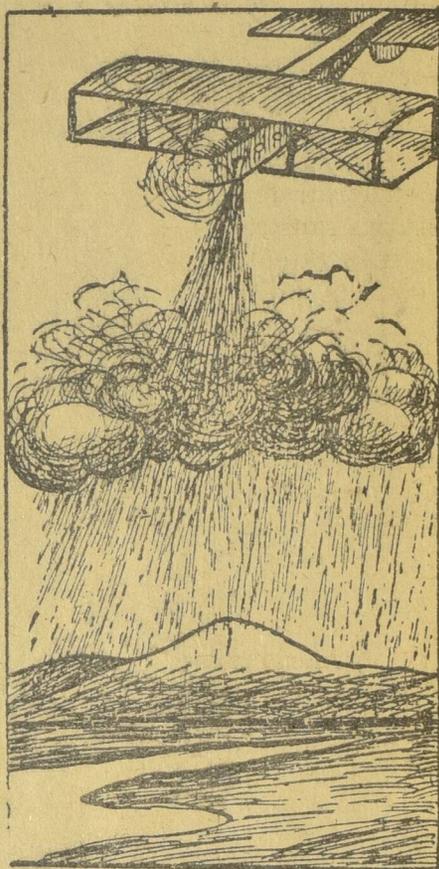
C'est pourquoi les aviateurs dont il s'agit montèrent dans des appareils très rapides munis de canons destinés à bombarder l'atmosphère de sable électrisé. Ils mirent à la gueule des canons des tuyaux chargés d'électriser le sable au fur et à mesure qu'il sortait.

Le pouvoir ou l'habileté de disperser des nuages serait pour le commerce d'une valeur inestimable. Ce sont les compagnies maritimes qui en bénéficieraient surtout. Des cités comme Londres par exemple seraient toutes changées par l'emploi de cette invention. On ne parlerait plus de la capitale anglaise comme de la ville du brouillard et de la suie; elle ne serait que la ville de la pluie. Tous les pays deviendront fertiles; ce sera l'âge d'or du cultivateur.

Si un homme pouvait à sa guise faire tomber la pluie, il deviendrait certainement l'auteur de la découverte la plus sensationnelle du siècle. La face de la terre en serait toute transformée. Jusqu'ici, la chose, au moyen de l'aviation, n'est possible que là où

se rassemblent des nuages chargées de pluie. Mais il faudrait qu'on en arrivât à faire tomber de la pluie dans le désert pour que l'invention fût complète.

Naturellement le monde savant a avalé cette invention avec une pincée de sel! Elle rencontra beaucoup de sceptiques. Voilà exactement ce que



L'avion en temps de paix.

l'inventeur de cette méthode pour faire tomber la pluie prétend pouvoir faire et avoir fait:

—Je puis, dit-il, dissiper les brouillards.

—Je puis crever des rideaux de fumée et éclaircir ainsi le temps.

—Je puis faire éclater les nimbus ou nuages pluvieux. La pluie tombera sur la terre si la surface de la terre remplit les conditions nécessaires; sinon, l'humidité précipitée des nuages s'évaporerait dans l'air entre ces nuages et la terre. On ne peut assurer que tous les nuages renferment de grandes quantités potentielles d'humidité. D'un autre côté, peu de nuages contiennent assez d'humidité pour donner une bonne averse, ou, si vous préférez, une bonne ondée.

Nous parlions tout à l'heure de Londres et disions combien cette ville bénéficierait de cette invention. Et ce n'est pas sans raison, car le brouillard et la suie gâtent les plus beaux monuments. Les visiteurs qui admirent les magnifiques constructions gothiques qui s'élèvent sur les bords de la Tamise, remarquent combien souvent ces édifices sont emprisonnés dans des échafaudages. C'est que l'atmosphère de Londres chargée du débit de ses milliers de cheminées, grandes et petites, qui exhalent tout le jour de la suie et des gaz, fait s'écrouler les murs de ces antiques monuments.

On estime que les dégâts que l'atmosphère cause aux monuments se chiffrent à près de \$20,000,000 par année.

—o—

PUBLICATION D'UNE ARTISTIQUE BROCHURETTE

Nous signalons avec plaisir la publication récente par le département de la Publicité du Pacifique Canadien, d'une magnifique brochure illustrant d'une façon tout à fait artisti-

que, les luxueux services transatlantiques offerts au public voyageur par l'Empress of Scotland, l'Empress of France et l'Empress of Britain. Ces trois paquebots, qui sont classés parmi les plus belles unités de la flotte de la grande organisation de transport canadienne, font durant la saison d'été, la navette entre Québec, Cherbourg, Southampton et Hambourg.

Cette brochure, qui est publiée en français, porte le titre "Les Empresses de l'Atlantique". Elle est abondamment illustrée de reproductions en couleurs d'aquarelles par l'artiste montréalais bien connu, Chs Simpson, dont on put souvent admirer les œuvres au Salon. Quelques scènes du vieux Québec et des villages situés le long du fleuve, en descendant vers le golfe, sont de vrais petits tableaux d'une grande perfection d'exécution, qui dénotent de la part de l'artiste, un goût sûr et une parfaite compréhension de ce caractère si spécial des lieux et des choses du Canada français. Une étude représentant l'imposante cathédrale de Notre-Dame de Paris la nuit, mérite aussi d'être signalée. D'autres illustrations reproduisent des scènes de la vie à bord des luxueux Empresses de l'Atlantique et font voir le confort dont jouissent ceux qui prennent passage sur ces paquebots.

En publiant en langue française cette coûteuse plaquette, la Cie du Pacifique Canadien donne une preuve de l'intérêt qu'elle porte à sa clientèle canadienne-française, laquelle n'est pas à négliger lorsqu'il s'agit de trafic maritime transatlantique. On sait en effet qu'un grand nombre de nos concitoyens font chaque année le voyage d'Europe.

UNE RACE D'ANIMAUX GEANTS

Les races d'animaux géants qui peuplaient la terre aux âges préhistoriques.—On découvre en Patagonie le fossile d'un dinosaure qui mesure 130 pieds.— Quels animaux vivaient sur notre planète avant l'époque quaternaire? Petit cours de paléontologie à l'usage de tout le monde.

Nous avons — quand je dis, nous avons, c'est au nom de toute l'humanité—été bien près, à ce que racontent certains savants, d'être menacés dans notre existence par une race de géants aussi hauts de taille que sanguinaires. Tout le monde connaît ces histoires fantastiques que diverses traditions nous ont léguées et qui veulent que des races de géants aient existé dans une antiquité très éloignée. Les légendes sur lesquelles reposent cette croyance universellement répandue viennent d'avoir un semblant de confirmation. La découverte dans la Patagonie d'un monstre préhistorique marchant sur ses deux pieds comme un homme et mesurant 130 pieds du talon au sommet de sa tête repoussante de laideur, a fait dire à quelques savants que nous avions échappé à une race de géants-animaux. Le fossile patagonien appartenait à la famille des dinosaures, ordre de reptiles qui, suivant les paléontologues, avaient pour caractères : dents à couronne comprimée, implantées dans des alvéoles; membres allongés, os longs, peau nue ou couverte de plaques osseuses. Les dinosaures

étaient des animaux lourds et puissants carnassiers, qui atteignaient et dépassaient même, comme dans le cas du monstre patagonien, cent pieds de hauteur. C'est dans l'étage géologique de la Patagonie, nous l'avons déjà dit, que fut découvert ce fossile qui intéresse présentement le monde savant. La Patagonie forme la partie méridionale de l'Argentine, dans l'Amérique du Sud. C'est certainement le premier dinosaure du type marcheur qui ait été découvert. Ces animaux devaient se tenir sur leurs pattes de derrière, en s'appuyant sur leur queue. Dans l'antiquité, les reptiles commandaient; les singes les ont remplacés; il y avait alors des sur-reptiles, d'une taille élevée qui marchaient, tel le nôtre, sur leurs pattes de derrière; tous ont disparu et les grands singes les ont remplacés.

Les géants dinosaures ont bien changé! Ils ont disparu petit à petit, sous l'influence des climats, et sont devenus les simples petits lézards d'aujourd'hui qui mesurent difficilement dix pouces!

En effet, d'après un professeur de paléontologie australien, le lézard est un véritable dinosaure. Il marche et court comme faisaient ses ancêtres et sa structure est la même en miniature.

Aussi redoutable que le dinosaure patagonien était le iguanodon. Les iguanodons paraissent eux aussi avoir marché. C'étaient de lourds animaux herbivores qui marchaient, comme les kangourous, sur leurs pieds de derrière en se servant de leur queue com-

me contrepoids; leurs membres antérieurs étaient très courts. Leur taille atteignait jusqu'à cinquante pieds.

C'est dans l'étude de la paléontologie que nous trouvons l'histoire de l'évolution de ces animaux préhistoriques. La paléontologie est la science qui traite des fossiles, c'est-à-dire des animaux et végétaux conservés sous forme de débris ou d'empreintes dans les couches géologiques. Il est raisonnable de considérer Cuvier comme le fondateur de cette science, mais elle a eu ses précurseurs; s'il faut en croi-

gère et sur les traces de qui nous marchons encore, après quatre siècles, Léonard de Vinci, disons-nous, semble pressentir la vérité.

L'étude de l'évolution fait intimement partie de la paléontologie; le savant qui étudie les fossiles doit les suivre à travers les âges géologiques et établir la filiation des genres et des familles d'une couche à l'autre.

Bien des lacunes, à la vérité, existent au milieu des séries observées. Les plus anciens êtres que l'on ait recueillis à la base des formations du



Ce que devraient être, d'après une reconstitution paléontologique, les monstres dinosauriens de la Patagonie, qui marchaient comme les kangourous sur leurs pieds de derrière et mesuraient jusqu'à cent pieds.

re Hérodote, la connaissance de l'origine marine de certaines coquilles fossiles remonterait aux prêtres égyptiens. Mais la plupart des savants du moyen âge en faisaient les histoires les plus extraordinaires pour expliquer la présence des restes organiques dans les terrains. Seul, vers la fin du XVe siècle, Léonard de Vinci, le plus puissant cerveau humain, l'homme qui à lui seul incarne tout le génie de la Renaissance, l'homme à qui aucune connaissance n'a été étran-

système silurien, offrent une organisation qui accuse des ancêtres, dont les restes auraient été détruits par de rapides décompositions ou par l'action énergique du métamorphisme. Au surplus, les fossiles que l'on retrouve avec leur ossature, ou même à l'état de débris, représentent des exceptions; cependant, la vie fut si exubérante en tout temps que les sédiments azoïques sont plus rares que les sédiments fossilifères, et que certaines roches sont tellement criblées

de débris organiques, que ces derniers constituent parfois, et à eux seuls, la roche entière.

La paléontologie comprend deux grandes divisions, dont l'une renferme les fossiles animaux et l'autre les végétaux.

Mais la classe la plus importante parmi celle des animaux, est bien la classe de mammifères dont les plus inférieurs descendent des reptiles. C'est au début de l'ère tertiaire que cette classe prend une réelle importance.

— o —

LES TRUCS DE CONTREBANDE

On a arrêté récemment, en gare de Molsheim, onze femmes dont les formes par trop plantureuses avaient attiré l'attention des douaniers alsaciens. Toutes les onze furent trouvées porteuses de bidons répartis autour de leur corps et ces bidons contenaient de l'alcool qu'elles espéraient passer en fraude.

On ne compte plus les inventions diaboliques destinées à faire franchir la frontière, sans payer de droit, aux dentelles, au tabac, aux allumettes ou à l'alcool. Il existe d'ailleurs des musées spéciaux de ces engins truqués et l'on y peut voir des blocs de pierre creusés, des carreaux de ciment, des rouleaux de tapis, des pompes à bière, des boîtes à bonbons, des livres transformés en réservoirs secrets. Tous ces moyens sont connus de nos jours et les douaniers ont vite fait d'éventer la mèche.

Voici pourtant une histoire moins répandue, une histoire comico-macabre, qui m'a été contée jadis par un haut fonctionnaire des douanes :

Dans un train de marchandises qui pénétrait en France, se trouvait un wagon transformé en chapelle funéraire et qui contenait le cercueil d'une personne fort riche, disait-on, et morte peu de temps auparavant, à l'étranger. Bien entendu, ce wagon semblait, si j'ose dire, le plus catholique du monde. A la frontière, on n'y prêta pas attention. Mais, à l'arrivée à Paris, les douaniers de service remarquèrent l'étrange allure des employés des pompes funèbres qui vinrent, avec une voiture de transport, prendre livraison du cercueil.

Les employés ordinaires faisant ce métier-là tout les jours ont l'air indifférent. Ceux-ci semblaient exagérément tristes. On les épia. Quelques mots saisis au vol parurent étranges. On fila la voiture qui, au lieu de se diriger vers une autre gare ou vers un cimetière, entra tout de go dans une villa de banlieue. La police, avertie, fit irruption dans cette villa au moment précis où l'on venait d'ouvrir le cercueil. Au lieu de ce qu'on imagine, il contenait des métrages et des métrages de dentelles de prix.

Les fraudeurs avaient trouvé se moyen inédit pour leur faire passer la frontière.

— o —

LE PREMIER GRAND QUOTIDIEN

Ce fut Girardin, fondateur de la "Presse", le premier journal à un sou à Paris, qui inaugura dans sa feuille les annonces payées, procédé que les journaux vieux jeu qualifièrent d'anti-littéraire et de mercantile. En trois mois, ce journal compta dix mille abonnés, chiffre remarquable pour l'époque, et recueillit pour 150,000 francs d'annonces.

UN ROMAN COMPLET

CE QUE FEMME VEUT

Par JACQUES VINCENT

I

—Tiomane?
—Eh! voilà Tiomane!
—Holà! Tiomane!
—Tiomane?
—Tiomane?
—Tiomane?

Et les oris se croisaient, se mêlaient, se confondaient, emplissaient toute la plage de ce seul nom : Tiomane!

Garçonnetts et fillettes s'étaient mis à courir, d'autres dégringolaient les perrons des chalets, d'autres appelaient des terrasses, une presse, une bousculade, un entrain, une ardeur;— tout cela à l'aspect d'une petite carriole, en bois brut, attelée d'un âne gris, conduit par une paysanne coiffée d'un béguin blanc.

O'était à Berck, un dimanche. Un beau dimanche de septembre, plein de soleil. Deux heures. Tout étincelait: la grève nue, immense, au sable teinté d'or; la mer d'un bleu clair, le ciel d'un bleu foncé, les toits d'ardoise et de tuile, qui semblaient vraiment d'argent et de pourpre.

La carriole s'était arrêtée à l'entrée de la large rue qui relie Berck-ville à Berck-plage, au bas de l'escalier d'un grand et élégant chalet.—Une première bande d'enfants ayant atteint le rustique équipage, les clameurs redoublèrent.

Debout, au milieu de sa carriole, à la main une branche de coudrier chargée de ses feuilles, qui lui servait surtout à chasser les mouches, l'anière souriait paisiblement aux suppliants.

—Mais non, c'est impossible, répliquait-elle, je ne peux pas vous prendre... personne, personne...

—Par exemple!

—Moi, je suis retenue pour toute la journée ; mais il n'en manque pas d'autres, ajouta-t-elle en montrant, à quelques mètres de là, une vingtaine d'attelages, semblables au sien, qui attendaient,

et dont les conducteurs et les conductrices prodiguaient à la "pratique" les plus engageants appels.

Tiomane était déjà presque une grande fille. A sa taille on lui eût facilement donné quatorze ans; mais son visage, bien que hâlé, bronzé à la fois par la bise et par le soleil, restait celui d'une enfant aux joues rondes, aux traits encore indécis. Coiffée de son petit béguin qui enfermait toute sa chevelure, laissant à peine dépasser deux minces bandeaux clairs et bien collés avec de l'eau, qui faisaient d'autant mieux ressortir la couleur cuivrée du front; dans sa robe de matelote en grosse toile bleue fanée, trop longue et trop large, qui l'habillait gauchement, presque ridiculement ;— certes, jamais les belles demoiselles de douze à quinze ans, qui réglaient le ton sur la plage, ne se fussent avisées d'aller lui découvrir le moindre attrait. Et pourtant ce n'était point là une physionomie vulgaire, ni même insignifiante. Les yeux très bleus, d'un bleu de pervenche, à la fois vifs, caressants, profonds, volontaires, intelligents et bons, révélaient un caractère et une âme. Le sourire, qui découvrait des perles, saisissait par une grâce particulière due à un défaut, parfois charmant: la lèvre supérieure, se retroussait légèrement, accentuant ainsi ce qu'en langage picard on nomme "le chapeau de Napoléon". Enfin les façons posées, presque graves, dénotaient une réelle distinction native, d'autant plus surprenante chez une campagnarde de ce pays très brut.

Cependant, malgré sa réponse si nette, Tiomane n'obtenait aucun répit. Dans toutes les circonstances de la vie, comme dans toutes les situations et dans toutes les classes, il y a les soumis et les révoltés. Les soumis commençaient à se replier et examinaient les autres carrioles. Les révoltés, au contraire,—et les fillettes étaient surtout de ce camp-là,— s'acharnaient d'autant plus devant l'obstacle.

—Tant pis! à l'assaut! cria soudain une voix aiguë de gamine.

—A l'assaut! répéta le choeur.

Et l'attaque commença.

Calottes et jupons, pêle-mêle, on se hissait, se pendait aux rênes, aux brancards, aux guides, jusqu'aux oreilles du baudet. Ce fut un indescriptible tumulte. Un peu étourdie de l'agression, mais ne perdant pas la tête, l'anière se mit courageusement à défendre son bien. Installée dans la place, elle repoussait vigoureusement les assiégeants, se servant à la fois de ses pieds, de ses mains, de sa branche verte que se dépouillait en s'abattant au hasard sur les larges chapeaux de paille bise où demeuraient accrochées quelques brindilles.

Tout à coup une voix jeune et forte retentit sur la terrasse du chalet.

—Bravo, l'anière! tu es une crâne, toi!

L'anière, ayant levé la tête, aperçut un grand garçon qui l'applaudissait des deux mains.— Comme par enchantement les récalcitrants s'apaisèrent.

—Guillaume de Sorgues! Guillaume de Sorgues!

L'accent de ces enfants trahissait presque une nuance de respect.

—Parbleu! oui, la voiture est pour moi! reprit le grand garçon.

La terrasse s'était garnie de monde.

Sa branche de coudrier, devenue un simple bâton, posée auprès d'elle sur la planchette, Tiomane, tout en rajustant son béguin et en défrapant son taillier de cotonnade usée entendit vaguement comme un colloque entre deux dames. Sur un ton aigre les mots: imprudence, convenance, lui parvinrent, en même temps que cette réponse d'une jolie voix douce et impérative:

—Mais si, mais si, à Berck, ils peuvent courir seuls, à leur aise, sans le moindre inconvénient.

—Oui, oui, maman, tu as raison, répliqua le grand garçon.

Et il se précipita par l'escalier suivi d'une mignonne fillette: un nuage blanc! un froufrou de voile, de dentelles, de noeuds de ruban sous une énorme capote à la vicille en surah blanc, avec brides autour du menton. Un paquet de boucles, légères et voltigeantes comme de la soie brune piquée de fils fauves, tranchait seul dans toute cette blancheur. Derrière eux, un grand diable basané, aux longues moustaches effilées jusqu'aux oreilles, coiffé d'une calotte rouge à gland bleu, vêtu d'une sorte de petit jupon blanc plissé et d'une veste soutachée d'argent, s'avavançait gravement, les bras chargés du bagage.

Une fois sur le sable, le grand garçon enleva la jolie fillette.

—Allons! hop, la "duchesse!" cria-t-il en la posant droite dans la carriole.

Après un premier mouvement de stupéfaction devant cette merveille, qui riait du plus gentil rire du monde, Tiomane, avec un geste emprunté, comme si elle craignait de souiller tant de splendeur par le contact de ses pauvres vêtements, rajusta la banquette de bois pour y faire asseoir la "demoiselle".

—Tiens! voilà pour elle! dit le garçon en jetant un châle et un coussin qu'il prit sur les bras tendus de Kifos, le domestique grec.

D'un bond, dédaignant le marchepied, il enjambe l'un des brancards et se casa auprès de la fillette, qui, bien assise sur le beau coussin de peluche rouge brodé de trente-six couleurs, appuyait au rebord de la carriole une délicieuse menotte finement gantée de soie blanche.

On les regardait du balcon.

—Guillaume, ne vous attardez pas.

—Sois tranquille, maman, nous serons ici pour goûter. Maintenant, l'anière, décampons..

Comme Tiomane, s'accroupissant, ramassait les guides:

—Non, donne, dit le garçon, et la badine av

Une bonne cinglée s'abattit sur les côtes de bête, qui détalait.

II

Ils suivaient la grande route, vers le village. L'âne galopait presque, houspillé par les coups réitérés de la badine du conducteur, qui se tenait debout, à la façon des automédonns antiques.

—Décidément, ta bourrique trotte, l'anière!

—Oui, riposta Tiomane.—Et avec quelque hésitation:— Mais vous tapez dur... ma pauvre "Grise!"

—Voyons, Guillaume! dit une jolie petite voix de dessous la capote blanche.

—Tais-toi donc, la "duchesse", tu n'y entends rien, répliqua-t-il, excité par la course et secouant violemment les guides de l'animal pour activer encore son allure.

Tout lassé, même les prouesses d'un baudet. Cinq minutes plus tard Guillaume s'était rasseis et, laissant flotter les guides, se contentait de l'allure ordinaire de la "Grise", qui, d'ailleurs, jeune et vigoureuse, et d'un bon caractère, avait l'habitude d'un trot menu, mais régulier.

Tiomane respirait, un peu rassurée pour sa bête. Toujours accroupie, les mains croisées sur ses genoux, la paysanne regardait à la dérobée sous l'énorme capote blanche, qui laissait seulement apercevoir un petit nez fin aux narines roses com-

me un intérieur de coquillage, et une petite, toute petite bouche, couleur de fraise à peine mûre.

—Comment t'appelles-tu, l'anière? demanda la petite bouche.

—Tiomane.

—C'est pas un nom, ça... s'écria Guillaume.

—Non, c'est pas un nom.

Avec cette prolixité et l'abondance de gestes familières aux enfants, l'anière expliqua qu'elle s'appelait Armande. En patois picard, "tiote" signifie: pet'ite. Les gens du village avaient dit d'abord: "tiote" Armande, puis l'abréviation avait suivi: "tiote" Mande: "tiote" Manc. Et les baigneurs, les "bourgeois" avaient joint les deux mots: Tiomane.

—Alors, quel âge as-tu? Tiomane? demanda la fillette.

—Douze ans.

—Sapristi, Maritza, s'écria le garçon, un an seulement de plus que toi... sais-tu que tu as joliment à faire pour la rattraper!

—Oh! la demoiselle a déjà onze ans! s'exclama la grande et forte campagnarde, considérant avec une surprise presque mêlée de commisération cette merveilleuse poupée qu'elle eût portée dans ses bras.

—Eh bien! oui, certainement, j'ai onze ans, répliqua un peu aigrement la merveilleuse poupée en se redressant avec un sentiment déjà très marqué d'orgueil, comme si elle avait pleine conscience de la beauté suprême de son petit être.

—Va, la "duchesse", dit Guillaume en l'empoignant par le cou pour l'embrasser, ça n'empêche pas que tu es la belle des belles, comme tout le monde dit.

Mais le chapeau de marin cogna la jolie capote et la fit tomber en arrière, ce qui découvrit brusquement la tête de Maritza.

Tiomane demeura stupéfaite. Bien qu'elle fût incapable, comme tout enfant, du reste, de savoir apprécier, de discerner la beauté, la rayonnante perfection de celle-ci s'imposait.

Rien ne saurait rendre la pureté accomplie, la finesse exquise des traits de cet adorable visage. Les cheveux bruns nuancés d'or se crépelaient naturellement autour du front dessiné à l'antique, légèrement bombé et un peu bas, sur lequel tranchaient deux minces sourcils. Les yeux immenses, ombrés de cils très longs, invraisemblables, légèrement frisés du bout, offraient une singularité ravissante: leurs larges prunelles noires semblaient pailletées d'or. La délicatesse du teint égalait celle d'une rose de Bengale. Enfin le petit nez bien droit apparaissait dans toute sa correction, tandis que

la bouche mignonne riait jusqu'à en perdre la respiration.

D'un coup de main, le grand frère répara l'accident, non sans tonner plaisamment contre les affluents des filles.—Et tous les trois de rire de plus belle.

L'anière achevait de s'enhardir.

—Et vous? demanda-t-elle au garçon, quel âge avez-vous?

—Quinze ans, répondit-il d'un accent superbe.

Guillaume de Sorgues formait en tout l'antithèse de cette délicieuse créature qui était sa soeur. Bien bâti, très brun, le regard noir et vif, le nez long, mais d'une belle ligne, la bouche largement fendue, le menton saillant, l'ovale du visage d'un dessin ferme;—cet ensemble représentait un beau, solide gaillard, très crâne, très simple, naturellement chevaleresque, l'humeur expansive et chaleureuse, facilement emportée et n'admettant guère de frein; bref, un bon coeur, un franc, joyeux et intrépide compagnon.

Sans s'inquiéter de l'opportunité de ses discours et de l'intérêt que pouvait bien prendre l'anière à ses petites affaires, accoutumé à parler ses pensées, il raconta comment sa soeur et lui étaient arrivés à Berck de l'avant-veille.

—Notre docteur a ordonné cette plage pour la "duchesse"; et puis, nous y avons des amis.

Lui, Guillaume, comptait se faire soldat. Ce grand garçon adorait la panache. Pour le moment, il se trouvait en vacances. Le reste du temps, claquemuré à l'école Monge, il ne voyait pas sa famille. Son père était consul général à Smyrne.

—A Smyrne? répéta Tiomane, en écarquillant ses yeux bleus.

—Oui, ne t'inquiète pas... tu ne peux pas savoir où ça se trouve... mais c'est loin... très loin.

La petite soeur ajouta qu'il fallait sept jours sur mer, de Marseille... et en bateau à vapeur... Et, alternativement, ou plutôt tous les deux à la fois, les enfants du consul se mirent à décrire le beau pays si lointain. Des oranges pleins les arbres, des raisins gros comme des prunes, et des figues, des cédrats...

—Eh bien! et toi? demanda la fillette à Tiomane, qu'est-ce qu'ils font, tes parents?

—Moi, je n'ai pas de parents... Je suis une enfant de l'hospice...

—De l'hospice? répétèrent ensemble le frère et la soeur, avec la vision de quelque chose de douloureux, de profondément misérable.

A son tour, fort simplement, n'ayant pas conscience de la tristesse de sa situation, Tiomane narra sa courte histoire. Elevée à l'hospice de Boulogne, depuis deux ans elle était au service

chez la mère Jean... Jean Bousquier... à Berckville...

—Pauvre petite! murmura Guillaume.

—Bah! répliqua-t-elle bravement, l'été, je suis ànière, et j'aime mon métier, allez! J'aime les maîtres, j'aime la "Grise", j'aime les "bourgeois"; et les "bourgeois" m'aiment bien aussi, vous avez pu voir... ajouta-t-elle, non sans quelque orgueil.

—Mais quand il n'y en a plus, de "bourgeois", Phiver?

—Ah! l'hiver, c'est dur! On va à la pêche, avec le père Jean.

Ils atteignaient le village. Partis depuis une heure à peine, ils avaient tout loisir d'allonger la promenade. Tiomane offrit de revenir par la baie d'Authie, en suivant la grève. La proposition agréée, on tourna à droite.—Après une nouvelle traite, la petite carriole arrivait devant la mer.

Déjà loin de la "page" et complètement à l'écart du village, la baie d'Authie n'est même pas un hameau; çà et là, sur le rivage nu, quelques cabanes où vivent des pêcheurs. Pour l'instant, on eût pu se croire au désert. Les pêcheurs fêtaient le sabat dans les cabarets de Berck. Les barques échouées sur le sable trahissaient l'abandon dominical.

—Si nous nous arrêtons? s'écria Maritza.

Justement, la marée basse laissait à découvert une belle étendue de terrain ferme qui invitait à la course. Les trois enfants descendirent.

La "Grise" avait l'habitude de ces haltes en plein air et les appréciait. Tiomane, sachant qu'elle pouvait impunément confier l'ânesse à elle-même, escorta ses jeunes clients qui la réclamaient.

Ce joli sable était mouillé. Il n'importait guère aux espadrilles du garçon et aux pieds nus de Tiomane, mais les fines bottines de chevreau blanc de la "duchesse" hésitaient à se risquer. Toutefois, après quelques éclaboussures, elles prirent crânement leur parti.

Quelle bonne flânerie que celle d'enfants à l'aise sur une grève! Guillaume, passionné pour les bateaux, furetait les barques de pêche. Puis c'étaient les orbes, les coquilles de toute espèce, des algues, des crevettes. Les longues dissertations se mêlaient aux découvertes. L'expérience de Tiomane valait d'amusantes surprises. A un moment, elle ramassa une barre de fer rouillé et s'en servit comme d'une pelle pour soulever le sable. Ce fut un triple hurra.

—Des "hénons!" des "hénons!"... s'écria Guillaume en saisissant toute une poignée de ces friands coquillages, si goûtés des baigneurs de Berck.

Aussitôt Guillaume et Maritza voulurent s'improviser un outil. Guillaume avisa une sorte de pieu dans l'une des barques. Maritza s'empara d'une étroite planchette. Et tous les trois se mirent activement à creuser.

La récolte n'était point aussi aisée qu'elle semblait tout d'abord. En vain ils s'escrimaient à la besogne: les nombreux coups de pioche n'apportaient aucune nouvelle trouvaille.

—La mer monte, cria tout à coup Tiomane; il faut nous en aller...

Mais Guillaume restait sourd, acharné à la tâche, courant dans tous les sens, enjambant les flaques d'eau, traversant les mares. Sa soeur, animée du même zèle, se précipitait sur ses pas, sans vouloir, elle non plus, rien entendre.

—Monsieur Guillaume! Mademoiselle Maritza! répétait Tiomane, la mer monte... la mer monte... Et elle monte vite ici...

La mer montait très vite, en effet, comme par bonds gigantesques, formant de gros tourbillons d'écume. Les entêtés n'écoutaient toujours pas.

—Mon Dieu! poursuivait désespérément Tiomane, je vous dis que c'est une mauvaise place... Il y a des trous... voyons!... mademoiselle?... monsieur?... je vous en prie... revenez...

Elle se lamentait inutilement, tout en les suivant pourtant.— Brusquement elle saisit le bras de Maritza pour la contraindre.—Mais la petite lui échappa.

Soudain un cri effroyable retentit, ou plutôt, trois cris fondus en un seul... Maritza venait de disparaître dans un des trous dont cette grève est semée.

Il y eut une seconde de stupéfaction épouvantable. Emporté par sa bravoure, le frère, qui ne savait pas nager, allait gauchement s'élançer, quand il se sentit retenu par une main vigoureuse.

—Restez, ne bougez pas, dit Tiomane, ne pouvant se méprendre à l'ignorance de son mouvement, laissez-moi faire...

Cette voix impérieuse le cloua, immobile. Elle se précipita dans le flot.

Tout le drame dura à peine trois minutes, mais Guillaume en garda le souvenir de plusieurs siècles de torture sans nom. Le cœur, comme arrêté, glacé d'effroi, il suivait, hébété, les mouvements de Tiomane dont la jupe se gonflait sur l'eau. Tout à coup, il la vit saisir une forme blanche. Au même instant, une vague couvrit les deux corps; aussitôt, la vague suivante les souleva... et, pendant un moment, ils roulèrent ainsi, secoués, ballottés... toujours enlacés, attachés l'un à l'autre... Il ne respirait plus.—Enfin, il crut assister à un miracle. La mer elle-même venait de rejeter les

fillettes sur le rivage. Le pauvre garçon poussa un sanglot de délivrance... Mais, seule, Tiomane se releva.

—Vite, vite, lui cria-t-elle haletante et brisée, portez votre soeur à la maison... là... tout en face.

Eperdu et obéissant, il s'approcha. Il saisit dans ses bras Maritza inanimée, rigide, blême, et se mit à courir comme en quelque horrible rêve...

III

Ils eurent bientôt atteint la maison. Tiomane tourna le loquet de la porte. Ils pénétrèrent dans une pièce au sol de terre battue. Une soeur de charité était assise auprès d'un vieux fauteuil de paille occupé par une paralytique. A l'entrée des arrivants, elle bondit sur ses pieds.

—Eh! Jésus! qu'est-ce que ce déluge?

—Ah! Soeur Victoire! s'exclama Tiomane comme si elle eût aperçu le Sauveur lui-même.

Sous la cornette blanche, le visage de la religieuse, encore jeune, décelait la bonté avisée et énergique.

D'un coup d'oeil elle avait tout deviné. Elle courut à la cheminée où couvaient quelques tisons, et y jeta plusieurs fagots entassés dans un coin du foyer. Après quoi, enlevant la noyée aux bras de son frère :

—Tenez, garçon, allez-vous-en avec Tiomane jusqu'à l'entrée du village... chez la Pauline... vous me rapporterez du rhum... du bon... dites que c'est pour moi...

Au bout d'une demi-heure, quand Tiomane et Guillaume rentrèrent, ils eurent un même cri de surprise, d'allégresse. Maritza était ressuscitée! Assise sur les genoux de Soeur Victoire, à la vue de son frère, elle tendit les bras. Au sortir d'une si vive épouvante, Guillaume crut qu'il devenait fou de bonheur.

—Maritza! Maritza!

Il l'étreignit avec une sorte de fureur.

—Maritza! tu vis!... Oh! que tu es gentille, gentille! ma mignonnette, ma petite "duchesse"...

Mais qu'elle était drôlement affublée, la "duchesse"! Une jupe de futaine, trop longue, relevée avec des épingles; un caraco de mérinos où son buste fréle dansait; de grosses pantoufles où ses petits pieds se perdaient. Soeur Victoire avait emprunté à leur hôtesse son costume de fête. A travers ses larmes de joie, Guillaume ne put s'empêcher de rire.

De son côté, Soeur Victoire remarqua soudain la robe toute ruisselante de Tiomane.

—Ah ça, tu sors donc du bain, toi aussi?

—Parbleu! riposta Guillaume, c'est elle qui s'est jetée à l'eau... C'est elle qui a sauvé Maritza.

Lui-même s'était mouillé en emportant sa pauvre chérie. Pendant qu'il se séchait à l'ardent brasier, Tiomane, dans une pièce voisine, revêtait quelques nippes empruntées également à la garde-robe de la paralytique. Un grog chaud, bien préparé par Soeur Victoire, acheva le réconfort. La religieuse organisa même un succulent goûter de pain bis et de beurre. Les enfants dévoraient.

L'heure du retour était sonnée depuis longtemps. La nuit commençait à descendre, Guillaume se prit à songer à l'inquiétude de sa mère et pressa le départ. Tiomane alla chercher son équipage, tranquillement demeuré, dans toute cette bagarre, à la place où elle l'avait laissé. Puis, Maritza réinstallée sur son coussin, emmitouflée du châle resté sur la banquette,—après l'échange de bons gros baisers avec Soeur Victoire,—tout le monde casé, la carriole s'ébranla. Cette fois, l'aînée conduisait.

Il était profondément mélancolique, ce retour sous un ciel sans étoiles, par la grève déserte, sombre et silencieuse, bordée de hautes dunes semblables à d'énormes fantômes. Maritza, la tête sur l'épaule de son frère, dormait lourdement. Guillaume ne parlait plus, absorbé par la pensée des angoisses de leur mère. Quant à Tiomane, tout en guidant sa bête d'une main sûre, elle frissonnait à l'idée de ce qui allait suivre. Ne serait-elle pas accusée d'imprudance, de maladresse, grondée, punie pour cet accident qu'elle n'avait su empêcher?

Ils arrivèrent sur la plage. Au bruit des sonnaillles de la carriole, plusieurs ombres accoururent.

—C'est nous! c'est bien nous!... cria Guillaume de sa voix de stentor.

Toute tremblante, Tiomane arrêta au bas de l'escalier du chalet. Le grand Kifos saisit Maritza dans ses bras. De force, Guillaume entraîna l'aînée.

Effarouchée, confuse, stupéfiée, la paysanne se trouva au milieu d'un beau salon, aveuglée par les lumières. Dans un éblouissement, elle aperçut une jolie dame, tout en larmes, que Guillaume et Maritza couraient de baisers. Des gens se précipitaient vers le frère et la soeur, les accablant de questions: Que s'était-il passé? Que signifiait ce costume de Maritza? D'où arrivaient-ils? Depuis deux heures on les cherchait partout: sur la plage, dans les rues, chez les amis. La voix de Guillaume racontait l'accident. Tiomane comprenait qu'il exaltait son courage. Et elle se sentit attirée sur les genoux de la jolie dame, qui l'embrassait, elle aussi, en pleurant et en riant. Toute rouge, de

plus en plus effarée, elle demeurait comme paralysée, malgré son envie folle de s'enfuir.

Elle ne sut jamais comment elle se retrouvait dans sa voiture, assise sur la planchette, et regardant le village. Elle se ressouvint pourtant que Guillaume l'avait reprise par une main, en lui mettant dans l'autre plusieurs pièces d'or. Une véritable escorte l'avait ensuite accompagnée jusqu'à sa carriole.

IV

Le lendemain, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé, Tiomane et la "Grise", l'après-midi venue, occupaient leur poste à la plage. Ce n'était point seulement sur le monde civilisé des baigneurs que la gentille ânière faisait impression. Ses incultes camarades lui reconnaissaient une supériorité, et ils en subissaient le prestige, sans jalousie, sans rancune, la saluant toujours au passage d'une franche bienvenue.—Ne participant jamais à leurs jeux grossiers, elle tricôtait, ce jour-là, suivant son habitude, assise dans sa carriole, paisible, mais non toutefois sans tourner souvent les yeux vers la terrasse du beau chalet où logeaient ses petits amis de la veille. Soudain, elle reconnut la voix de Guillaume.

—Eh! l'anière, comment ça va?

Prestement il dégingola l'escalier et bondit jusqu'à la carriole. Elle eut beau se défendre, cette fois encore; il l'emmena au chalet, où tout le monde la réclamait.

La première personne qu'elle distingua fut la jolie Maritza qui avait remis un de ses élégants costumes tout blancs. Comme la veille, ses beaux cheveux mêlés d'or tombaient bouclés sur ses épaules, attachés par un gros noeud de satin. Et, comme la veille aussi, l'anière la contemplait, ressaisie de sa même impression d'admiration craintive.

—Voyons! la "duchesse", embrasse-la donc, cette brave fille qui t'a repêché! s'écria Guillaume.

Tiomane devina que si la belle demoiselle hésitait devant sa vieille robe de toile, plus déteinte que jamais, et elle la comprit, sans lui en vouloir.

Cependant la paysanne se trouvait élevée au rang d'héroïne. De nouveau, on s'empressait autour d'elle. La mère de Maritza la comblait de caresses.

Mme de Sorgues ressemblait absolument à sa fille, ou plutôt Maritza, comme une adorable réduction, reproduisait en tout la splendide beauté maternelle: mêmes cheveux, mêmes yeux, même teint, même suavité, même perfection de lignes, jusqu'à ce calme hautain, cet air délicat et pré-

cieux, cet orgueil excessif de soi, cette morgue inconsciente d'idole, ignorante de l'existence pratique et naïvement persuadée que le monde entier a pour fonction unique de la servir et de l'adorer. Toute petite et très mince, cette si jolie maman avait gardé des mains presque de jeune fille; chacun la prenait aisément pour la grande soeur de ses enfants. Au reste, Smyrnicte et d'origine arménienne, comme la plupart des Orientales, elle s'était mariée très jeune, à seize ans. Son caractère rappelait bien celui des femmes de sa race: molle, indolente, exclusivement occupée du soin de se parer, le cerveau légèrement ngourdi par l'abus des cigarettes turques; néanmoins volontaire et fantasque, fastueuse, prodigue, susceptible à l'occasion d'enthousiasmes, d'engouements surtout.

Certes, la pauvre Tiomane n'aurait jamais attendu si magnifique récompense pour une action que son âme généreuse estimait fort naturelle.— Le même jour, à la brume, elle venait à peine de rentrer la "Grise", quand une calèche, attelée de deux chevaux, s'arrêta devant la misérable chaumière. Mme de Sorgues et ses enfants en descendirent. Tiomane allumait le lumignon de pétrole. Assise auprès du poêle où cuisait la soupe aux choux du souper, la maîtresse du logis, la mère Jean, allaitait son dernier-né, tandis que deux gros marmots, l'un de cinq ans, l'autre de trois, jouaient au milieu de la pièce avec des épluchures de pommes de terre.

En pénétrant dans ce taudis, la grande dame eut un haut-le-corps et fit presque un mouvement de retraite. Tiomane, ahurie, se précipita pour débarrasser une chaise boiteuse, à demi dépaillée, et l'offrit à la visiteuse, qui la refusa. La mère Jean regardait, sans se bouger, hébétée par la surprise. Avec son franc sourire, Guillaume raconta que, au retour d'une promenade au bois de Verton, en passant, sa mère avait tenu à venir elle-même acquitter une dette.

—Nous te devons bien une visite, l'anière, ajouta-t-il galement, et nous t'apportons un petit souvenir... Tiens! voici un livre de la Caisse d'épargne... Soeur Victoire y a déposé deux mille francs de notre part, à ton nom. Ainsi, ma brave fille, il paraît que, quand tu seras grande, tu seras un parti dans ton village... tu auras une dot...

Le coeur est un incomparable maître d'éloquence. Tiomane, violemment émue, avait accepté le petit livre, sans comprendre la valeur du cadeau, mais pénétrée de l'intention de bonté, ayant l'instinct de la délicatesse d'une telle démarche. En face des trois visiteurs restés debout, presque sur le seuil, elle les regardait, tour à tour, comme si

elle les eût confondus dans une même adoration.— Elle fondit en larmes.

—Oh ! madame ! madame ! Comme vous êtes bonne, bonne... et comme je vous aime... de tout mon cœur...

—Pauvre petite ! murmura Mme de Sorgues en l'embrassant.

La mère de Maritza emporta de cette visite une impression de compassion qui devait accroître encore sa bienveillance pour celle qui avait sauvé sa fille.

Les jours qui suivirent resserrèrent l'intimité de Tiomane et de ses riches amis. Dès que Guillaume apercevait l'anière, il courait à elle et l'emmenait au chalet. Mme de Sorgues la faisait jaser, riait de son patois, de plus en plus intéressée à cette misère inconsciente et que l'abandonnée portait dignement, sans une plainte, courageuse, dévouée avec tant de naturel.

Une après-midi les enfants goûtaient sur la terrasse, tandis que la "Grise" dételée se prélassait sur le sable. Mme de Sorgues, tout en fumant ses cigarettes, s'amusa à bourrer sa protégée de friandises, et Tiomane, toujours craintive, effarouchée, se croyait obligée de se défendre contre la gourmandise de son robuste appétit.—Tout à coup, comme elle mordait dans une brioche, son bras retomba avec un geste d'effroi, son visage cuivré s'empourpra : elle venait de reconnaître le père Jean, son maître, qui passait devant le balcon. Il rentra de la pêche, le filet presque vide, ce qui présageait une rude humeur. Déjà elle espérait se dissimuler, quand, à son tour, il aperçut sa servante et s'arrêta pour lui reprocher durement sa paresse. Mais Guillaume l'interrompit brusquement.

—C'est bon ! c'est bon ! D'abord, on vous les paye, les heures de votre bourrique.

Et il jeta cent sous.

L'homme les ramassa en se confondant en excuses.

Toutefois, ce petit incident allait décider de la destinée de Tiomane. Mme de Sorgues, exaspérée de l'algare, avait applaudi au mouvement généreux de son fils.—Dans le redoublement de sa pitié, une inspiration surgit à la grande dame. Pourquoi ne corrigerait-elle pas le sort à l'égard d'une enfant qui semblait si bien digne d'une meilleure fortune ? Cette réparation ne lui incombait-elle pas un peu comme un devoir, presque comme une dette ? Et quelle douce charge, après tout, d'arracher la pauvre petite victime à ceux qu'elle nommait des bourreaux !

Ce fut à Soeur Victoire, la collaboratrice du miracle, devenue une amie, que Mme de Sorgues

exposa son projet : elle voulait son oeuvre complète ; sa générosité n'admettait pas de limites. Bref, en se chargeant de Tiomane, elle comptait lui faire partager l'éducation de sa fille Maritza, et pourvoir à son avenir.

Mais si la femme du consul se complaisait à ce rôle de bonne fée, elle entendait n'avoir d'autre travail que celui de lever sa baguette, bien étendue sur son sofa et fumant paisiblement sa cigarette. Au reste, nul ne pouvait être mieux en situation que Soeur Victoire pour tout arranger. En résumé, il s'agissait d'obtenir de l'administration de l'hospice de Boulogne la cession de l'enfant déjà confiée à la mère Jean Bousquier : affaire de quelques démarches dont le résultat était acquis d'avance.

A une semaine de là, une scène délicieuse eut lieu entre Mme de Sorgues et Tiomane. La bienfaitrice possédait l'autorisation réclamée, avec les renseignements exacts sur l'origine de la protégée qui s'appelait : Armande Laurin.—Le père, professeur de mathématiques au lycée de Boulogne, avait épousé une jeune fille sans fortune. Il était mort deux ans après. Puis, la phthisie avait emporté la mère. L'enfant, demeurée sans famille et sans ressource, avait été portée à l'hospice par des voisins.—Mme de Sorgues, entourant l'orpheline de ses bras, lui proposa de vivre auprès d'elle, toujours, comme la soeur de Guillaume et de Maritza. A une si incroyable proposition, Tiomane demeura stupéfiée. Et ce fut pour la protectrice une besogne charmante que de persuader la pauvre, de l'amener peu à peu à la réalité de ce bonheur inouï.

Les choses furent vivement conduites. Mme de Sorgues devant quitter Berck le lendemain dans l'après-midi, Soeur Victoire signifiait à la mère Jean la décision qui lui enlevait sa servante. Bien rétribuée, la paysanne se résigna aisément.

Le même soir, Tiomane faisait son entrée dans ce monde qui allait devenir le sien. Soeur Victoire s'était chargée de l'habiller de neuf à un des magasins de l'endroit.

Certes, l'anière ne pouvait passer encore pour une élégante, avec ses "clappettes" sonores, sa robe de molleton bleu et son bonnet de mousseline blanche à double rang de tuyaux. En l'apercevant, sa brillante protectrice laissa percer une petite moue, tandis qu'un éclat de rire moqueur traduisait tout haut l'impression comique qu'éveillait la vue de Tiomane ainsi endimanchée.

—C'est mal, mademoiselle, s'écria sévèrement Guillaume, ce n'est pas toujours l'habit qui fait le moine, savez-vous... et plus d'une jupe de soie,

que je connais, hésiterait à se jeter à l'eau, dans des circonstances... que je connais aussi...

Tiomane regarda la personne ainsi interpellée.

Mlle Emmeline Pascale, l'institutrice de Maritza, touchait à la trentaine. Grande, laide, maigre, sa physionomie anguleuse n'était pourtant dépourvue ni d'intelligence ni de distinction. Elle avait affecté de rire de la boutade du garçon en fixant sur l'ânière ses yeux durs, presque agressifs. Le cœur de Tiomane se serra sous l'empire d'un pressentiment.

Mais Guillaume fit diversion en lui saisissant amicalement le bras.

— Sois tranquille, ma brave fille, nous nous rattraperons à Paris. Que diantre! les chiffons n'y manquent pas, tu verras ça! et tu apprendras vite, comme les autres, à t'attifer.

On annonçait le dîner. Il l'entraîna à la salle à manger et la plaça à table, à ses côtés.

Dans un si étonnant désarroi, il semblait à Tiomane qu'un rêve extravagant l'avait soudain jetée en quelque contrée fantastique où elle se sentait égarée, perdue. Au milieu de nombreux convives, — Mme de Sorgues tenant volontiers table ouverte, — elle regardait vraiment sans voir, n'osait manger, ne savait plus manger. Son intelligence lui donnait la perception assez rare de toute la distance qui la séparait de cette société raffinée. Elle en avait peur. Pourtant son voisin et ami Guillaume continuait à lui témoigner la plus gentille complaisance. Il la servait, devinant qu'elle eût été incapable de se risquer seulement à toucher au plat présenté gravement par le maître d'hôtel en gants blancs.

Au dessert, il y eut une seconde altercation entre le jeune garçon et "mademoiselle", comme chacun désignait l'institutrice. Au cours de la causerie, le souvenir de l'accident, encore si présent, ayant été évoqué :

— Oh! moi, dit-elle sèchement, j'ava's averti qu'il était imprudent d'abandonner ainsi des enfants à eux-mêmes... je m'attendais sûrement à un malheur...

— Evidemment, mademoiselle, répliqua Guillaume; vous, d'abord, vous annoncez toujours la tempête... quelque temps qu'il fasse...

— Guillaume! dit sévèrement Mme de Sorgues.

Mais le reproche était si bien mérité, qu'elle ne put réprimer un imperceptible sourire aussitôt saisi par l'institutrice. Et, de nouveau, les yeux de Tiomane croisèrent le même regard haineux qui semblait lui imputer cette disgrâce.

Tous les habitués de l'hospitnière maison s'étaient donné rendez-vous pour fêter les dernières heures du séjour de Mme de Sorgues à Berek.

Comme on pense, l'aventure prodigieuse de l'ânière défrayait les causeries.

Toutefois, dans le chaos de ses impressions, Tiomane débrouilla une idée qui devait être le point de départ de ses appréciations sur la vie. Le cercle des enfants formait une véritable cour à Guillaume et à Maritza. Sous l'empressement de ce petit monde, on sentait aisément percer l'admiration servile. Les héritiers du consul général de France, entourés d'un luxe princier, jouissaient d'une souveraineté incontestée. Ils avaient déjà leurs flatteurs.

La femme de Kifos, Elli, une Grecque de vingt ans, vêtue, à la mode d'Asie Mineure, de la jupe à ramages, de la chemisette de soie sous la veste courte brodée d'argent, coiffée de la calotte rouge à long gland bleu, sur laquelle s'enroulait la natte de cheveux noirs, fut chargée de conduire Tiomane à une belle chambre à coucher et de la déshabiller. Mais l'ânière eût été fort en peine de se prêter à pareil office. Comme toute chose, la richesse veut un apprentissage.

V

Le départ s'effectua le lendemain. Mme de Sorgues prit place dans une voiture avec les trois enfants. Une seconde voiture contenait les gens : l'institutrice, la première femme de chambre, Anaïs une Parisienne; puis le ménage grec: Kifos et Elli.

Ce fut là, du reste, le troisième grief de Mademoiselle, fort humiliée de ce voisinage avec la domesticité. Décidément, la pauvre fille lui volait sa place. De plus, en y songeant, cette sorte d'adoption lui apparaissait comme une rivalité menaçante. En toute occasion, sa nature inquiète et jalouse se complaisait à sonder l'horizon pour en percevoir les moindres points noirs, toujours disposée à les grossir. Qui sait? L'intruse, qui avait si bien débuté par un acte d'héroïsme entraînant une inoubliable reconnaissance, ne pouvait-elle, intelligente et adroite, s'insinuer dans les bonnes grâces de chacun et, plus tard, absorber à son profit toute influence, et, en conséquence, tous avantages? — Dès cette heure, la pauvre ânière eut une ennemie résolue à la combattre, à l'anéantir.

On traversa le village de Berek pour gagner la gare de Verton. Tiomane regardait cette route si connue, ces maisons, ces champs qui s'enfuyaient; une dernière fois, elle aperçut la chaumière où elle avait vécu. Malgré elle, ses yeux se mouillèrent sous l'impression de l'adieu.

Mme de Sorgues traitait sa protégée comme elle eût fait d'un petit animal curieux que l'on s'é-

gaye à débarbouiller, à apprivoiser, à éduquer. Dès l'arrivée à Paris, elle s'occupa de la métamorphose. Mlle Anaïs, très experte en matière de chiffons, avait chaudement offert son assistance qui n'aurait pas été sans bénéfices pour l'habile camériste. Mais la bienfaitrice revendiqua la besogne. Elle passa une excellente journée aux magasins du Louvre, à courir les nombreux "rayons," charmée de ce labeur si féminin et, cette fois, y employant tout son zèle, une fiévreuse activité.

À l'heure du dîner, dans un riche salon du premier étage de l'hôtel Continental, réservé à la famille de Sorgues, Tiomane fit son entrée en "demoiselle". Des bottines mordorées qui lui enserraient les pieds comme des étaux; des bas de soie couleur de sa robe bleu paon. Grâce au fer d'Ellie, qui avait dû s'essorimer sans grand résultat, les cheveux, tombant sur les épaules, esquissaient quelques anneaux. Franchement l'anière ne gagnait pas à la transformation. Néanmoins, Mme de Sorgues la déclara originale avec ses façons de sauvage déguisée. Jusqu'à la peau cuivrée et les taches de rouille qui semblaient des attraits aux yeux de la protectrice. Elle raffolait aussi de cette gaucherie, de ce patois picard. Tout dans son joujou la ravissait.

À l'issue du repas, une grave question fut discutée: comment Tiomane nommerait-elle Mme de Sorgues? L'anière, tout en enroulant câline ment sur ses doigts les jolies boucles de Maritza, insinua que "Madame" était la seule appellation qui convenait.

—Vous, mademoiselle, vous avez toujours des idées à la vinaigrette! s'écria Guillaume; pourquoi pas maman, comme nous... puisque tu la prends pour ta fille, n'est-ce pas, maman?

Mme de Sorgues trancha le différend.

—Tu m'appelleras marraine, Tiomane, quoi que je te conserve ton nom barbare... il te va... et il m'amuse...

De ce séjour à Paris, Tiomane ne devait garder qu'une vision où tout se confondait, choses et gens. Quel mouvement! quel fracas! quelle vie agitée, variée, extraordinaire! Que de tableaux étranges, fabuleux! Combien tout lui paraissait imposant, écrasant! Le luxe de l'appartement où elle osait à peine marcher et s'asseoir, cette armée de domestiques qui remplissait l'hôtel, ces riches toilettes, et cette belle voiture qui l'emportait.— Puis c'étaient les courses dans les magasins, si divers et si magnifiques, des visites dans quelques-uns de ces somptueux intérieurs de la colonie grecque. Un soir même, on alla au théâtre, dans une avant-scène, assister à une féerie. Pour le

coup, elle se crut vraiment transportée en quelque monde enchanté.

Cependant, aucun bonheur n'existe absolument sans ombre. Tiomane continuait à pressentir chez Mademoiselle ce parti pris d'éloignement qui la déconcertait et l'épouvait, d'autant plus que l'ennemie lui apparaissait comme une puissance. C'était Mademoiselle, en effet, qui semblait régler leur train de vie, payait les dépenses, dirigeait le personnel. Son indolente maîtresse, enchantée de se soustraire à tous soucis, lui témoignait une absolue confiance; Maritza, l'enfant gâtée, l'adorait, conquise par les flatteries; les domestiques la redoutaient et lui obéissaient sans conteste. Seul Guillaume se cabrait contre cet ascendant, son caractère hostile, d'instinct, aux ruses de l'hypocrisie.

Une semaine s'écoula ainsi. Une après-midi les fillettes accompagnèrent, dans le grand landau, Mme de Sorgues qui reconduisait son fils à l'école Monge. La séparation du frère et de la sœur fut un déchirement. Pour Tiomane, elle sentit une grande mélancolie en se retrouvant dans la belle voiture, auprès de la place vide de leur gentil compagnon.

Le surlendemain on partait pour Marseille.

L'anière, brusquement enlevée à son pays du Nord, ne connaissant qu'une mer grise et des grèves désertes, s'extasiait devant la Méditerranée bleue, la rade magnifique, et ce port, vraie forêt de mâts, l'un des plus animés du monde. On ne fit d'ailleurs que traverser la fameuse Canebière pour se rendre au quai d'embarquement.

Ce grand navire, dont l'intérieur ressemblait à un palais, confondait Tiomane. Le temps était superbe, et, par conséquent, la gaieté régnait à bord, une gaieté expansive et briyante, particulière aux Levantins qui dominaient parmi les passagers. Mme de Sorgues occupait à table la place d'honneur, à la droite du commandant. Toujours parée comme une déesse, elle semblait marcher dans une apothéose, entourée de l'admiration, des hommages de tous, sa resplendissante fillette participant de sa gloire, tandis que l'anière, malgré les riches atours qui faisaient honneur à la liberté de la bienfaitrice, formait un peu repoussoir.

Mme de Sorgues gardait auprès d'elle, dans sa cabine, sa première femme de chambre, Anaïs. Mademoiselle partageait la cabine voisine avec les deux fillettes.

En traversant l'Adriatique, il y eut quelque mouvement. L'institutrice esquiva la crise ordinaire en demeurant immobile dans sa couchette, et imagina, dès cet instant, l'habitude de se faire servir par Tiomane, estimant que la servante des

ânes, comme elle l'appelait, pouvait, sans déroger, devenir la sienne. Pour son compte, la pauvre Tiomane n'était pas sans ressentir quelque malaise, mais elle se crut obligée de le dominer. Elle y gagna d'apprendre ce que peut la volonté même sur la mal de mer.

Ce voyage de Marseille à Smyrne est charmant par les escales qui rompent la monotonie de la traversée. Les enfants n'ont guère le sentiment de la nature. Ce qui frappait Tiomane, c'étaient la bizarrerie de ces pays nouveaux, l'étrangeté des costumes, les idiomes inconnus.

Le huitième jour, tous les passagers, même Mme de Sorgues, furent debout dès l'aube et monterent sur le pont, muni de leurs lorgnettes. On naviguait entre les terres, longeant ces côtes d'Asie Mineure tant célébrées par les poètes de tous les âges. Le navire semblait glisser sur un beau fleuve aux bords semés de montagnes, de bois, de villes singulières où la Grèce se marie à Byzance. Puis, devant soi, peu à peu, l'horizon d'eau se rétrécissait. De nouvelles montagnes s'estompaient, se dessinaient, avec d'autres bois, d'autres villes; et tout cela grandissait, se rapprochait, prenait son plan.

Enfin, il se fit sur le bateau une manœuvre à la fois pleine d'agitation et de précision. Du rivage, qu'on apercevait nettement, se détachait une foule de petites barques. Tout à coup, un bruit retentissant; on jetait l'ancre. Aussitôt, un arrêt subit. C'était Smyrne.

VI

Tiomane entra dans cette féerie de la grande vie orientale. Ce luxe européen qui l'avait tant étonnée, tant ébloui, se trouvait éclipsé, effacé du coup, comme une faible lumière par un soleil. Une barque pavoisée, où flottait le pavillon de France, garnie de tapis et de coussins, abritée par un tendelet en grosse soie de Brousse et conduite par douze rameurs, s'arrêta au bas de l'escalier des premières. Le commandant se précipita pour recevoir un personnage qui gravissait vivement les marches de fer. A l'empressement de Mme de Sorgues et de Maritza, Tiomane devina qu'il s'agissait du consul.

Le bonheur du revoir sembla parfois compenser la peine de l'absence. L'étreinte fut chaleureuse. Le père serra dans ses bras la mère et la fille. Tiomane entendit qu'il s'informait de Guillaume. — Puis, comme il offrait son bras à sa femme pour la faire descendre, elle lui montra sa protégée. Avec beaucoup d'aménité, il posa ses lèvres sur le front de l'étrangère, et lui adressa quelques

paroles de remerciement et de bienvenue. L'enfant comprit qu'il était au courant de l'histoire.

Dans la barque, Tiomane se trouva entre Maritza et Mademoiselle; M. et Mme de Sorgues, en face, causant à demi-voix. Le consul paraissait beaucoup plus âgé que sa femme, quoique, en réalité, il eût à peine une douzaine d'années de plus qu'elle. Quarante-quatre ans, légèrement voûté, très grisonnant, le visage sillonné de rides profondes, il avait grand air, et l'on devinait l'extrême bonté sous l'apparence froide et sévère du diplomate.

La baie de Smyrne est réputée pour une des merveilles du monde. Un poète l'a comparée à une coupe de saphir en fusion qui reflète une terre céleste. C'est l'Ionie magnifique et serene, la douce contrée à l'air bleu, saturé de parfums; c'est la nature aimée des anciens où tout séduit, berce, enivre; c'est la patrie des fictions pimpantes, le séjour d'élection des déesses rieuses; c'est l'Olympe aimable!

La barque du consul accosta un embarcadere fort élégant: un escalier de marbre, à double rampe dorée, au-dessus duquel se rejoignent en berceau d'énormes jasmins de Virginie. Une large avenue, au sol de cailloutis formant de bizarres mosaïques, bordée de plates-bandes d'oeillets, traverse les jardins, véritable bois d'orangers, et conduit droit à l'habitation. Cette habitation, où se mêlent le style grec et le byzantin, est un modèle de pittoresque, de richesse et de délicatesse: colonnes, colonnades, arabesques, balcons de bois découpés comme de la dentelle, et ces verandahs orientales, sortes de boudoirs aériens tapissés de fresques, de faïences, de végétation luxuriante.

Le mariage de M. et de Mme de Sorgues fournirait un délicieux chapitre de roman. A vingt-huit ans, alors consul à Tripoli et en tournée à Smyrne, le jeune diplomate, accompagné d'un Italien de ses amis, traversait, un jour de printemps, vers cinq heures, la rue des Roses, pavée de larges dalles en marbre blanc, tendue de vlums aux couleurs flamboyantes, et où vous grise réellement l'odeur des roses qui foisonnent dans les nombreux jardins du voisinage. Tous les touristes ont gardé le souvenir du spectacle que présentent, dans la tiède saison, sur la fin de l'après-midi, les rues du quartier européen de Smyrne et, en particulier, cette rue des Roses, qu'on nomme aussi: des Grâces, peuplée surtout par les familles autochtones où s'est conservé le type grec le plus pur. La sieste faite pour les maîtres et pour les gens, de chaque côté de la rue, les portes des résidences s'ouvrent, laissant apercevoir les vestibules spacieux, frais, où la pluie des jets d'eau dia-

mante les bouquets de myrtes, ornés comme des salons, et mieux que les salons, car on y exhibe l'important du mobilier. Là parade sur les divans toute la maisonnée féminine, mollement et savamment étendue, vêtue de ses plus éclatants atours, occupée à rouler, à fumer des cigarettes, — les Smyrniotes fument d'une manière charmante, — tout en dégustant des confitures et en jasant, comme une nichée de bengalis, dans cette langue ionienne si mélodieuse. L'usage, prétend-on, autorise le passant à entrer dans ces vestibules parés. Il faut ajouter qu'à Smyrne tout le monde se connaît, au moins de vue. Quant aux étrangers, ils apparaissent, en général, escortés de quelque habitant du lieu. Quoi qu'il en soit, les présentations sont des plus sommaires. On fait accueil à qui plaît. L'une des jeunes filles de la famille, et elles sont nombreuses d'ordinaire, offre une cigarette au visiteur. Il s'assied: on devise... Que d'inconnus ont ainsi passé! Il faut avouer que beaucoup sont revenus.

M. de Sorgues devait être de ces derniers. Quoique initié aux hospitalières façons, il s'était juré, ce jour-là, de satisfaire surtout sa curiosité. Il voulait parcourir tout l'attrayant quartier, repaître ses yeux de cette réunion de beautés qui passent, à bon droit, pour les plus parfaites de la terre. — Mais l'homme propose. — Arrivé à mi-chemin de la rue, il s'arrêta. Un grand regard noir, pointillé d'or, l'avait cloué, fasciné. Il entra. Avec la double coquetterie d'une Smyrniote, elle se leva pour venir à lui et le fit asseoir auprès d'elle. Après quoi, elle roula une cigarette et la lui tendit. Il la prit. La séduction était achevée.

Quelques semaines plus tard le jeune consul épousait Mlle Annig Mouradian. — Seize ans, catholique romaine, aucune dot, — mais reconnue pour la plus belle dans ce pays où les noms courants de Aphrodite, Erycine, Astarté, Cypris, ne font pas sourire. Très bien vu au ministère des affaires étrangères, M. de Sorgues obtient facilement un congé et, comme voyage de noces, amena sa femme à Paris où, d'emblée, elle fut proclamée déesse.

Il n'est point aussi aisé qu'on le pense, ce métier de mari d'une déesse, surtout d'une déesse d'Ionie. Le consul fut bientôt obligé de s'apercevoir et de se convaincre que son admirable compagne ne saurait se plier aux règles d'aucune arithmétique. La belle Annig ne pouvait admettre de marchander avec ses fantaisies, et elles étaient nombreuses. De plus, si elle roulait parfaitement les cigarettes, — parce que cela lui plaisait, — elle ne condescendrait jamais à s'occuper du ménage, ni à embarrasser sa cervelle des mille détails d'un

intérieur. A Smyrne, chez ses parents, elle se levait, s'habillait, grignotait des confitures, des olives, du riz. Puis, elle faisait la sieste, regrignotait des fruits ou des pâtisseries, rendait des visites, en recevait. — Quoi encore? Elle dansait le soir, assistait le dimanche à la messe de midi. Quelquefois elle se montrait au "Jardin", les Champs-Élysées de l'endroit.

M. de Sorgues connaissait trop l'Orient et les femmes orientales pour essayer d'entreprendre la moindre lutte. Il était de ceux qui acceptent avec une aimable vaillance les conséquences de leurs actes. Possédant quelque fortune, il s'ingénia à placer heureusement ses fonds, aventureux et téméraire comme tous ceux qui poursuivent de gros gains; le succès l'ayant favorisé, son consulat de Tripoli fut bientôt monté sur un grand pied. De plus, agent diplomatique de valeur et sachant user des protections, cinq ans après son mariage, il était nommé consul général à Smyrne.

D'autres années avaient passé sans que rien changât, en apparence, dans cette existence molle et brillante de la plus belle des Smyrniotes. Le temps lui-même avait respecté ce chef-d'œuvre, et, en vraie déesse, elle eût eu presque le droit de croire à quelque privilège d'immuabilité, si elle n'avait vu ses deux enfants grandir et son jeune mari se transformer, auprès d'elle, en homme mûr. Quoi qu'il en fût, elle demeurait l'idole des siens et du monde.

Dès le jour de l'arrivée, Tiomane entra dans le détail de ce fanatisme. Par exception, pour le premier soir, les fillettes furent admises au dîner, Enchantée de se retrouver dans son pays, la belle Annig avait revêtu le délicieux costume national, malheureusement abandonné: la longue jupe fourreau de soie blanche lamée d'or; la petite veste de velours bleu bordée de passementeries d'or sur la chemise en soie frisée de Brousse, aux manches fendues jusqu'au-dessus du coude; et la petite calotte de drap rouge recouverte d'or et de perles, avec le gland d'or tombant jusque sur l'épaule. — Elle apparaissait ainsi comme quelque princesse de Mille et une Nuits, dans cette immense salle à manger aux murs revêtus de rares faïences de Damas, aux portes magnifiques enlevées à quelques mosquées du Liban, avec ses larges baies de "moucharabieh", garnies de camélias fleuris, parmi lesquels, enfermés par une légère glace, semblaient voler en liberté des oiseaux de la Chine et du Japon.

La tendresse de M. de Sorgues pour sa rayonnante compagne était pleine de minutieuses gâteries presque paternelles. A table, il la servait comme une enfant, choisissait pour elle les plus

fins morceaux, les lui découpait, pelait jusqu'aux fruits qu'elle désignait. Et cela, aussi naturellement des deux parts. On sentait que l'un avait assumé pour lui seul les responsabilités et les charges de l'existence commune, tandis que l'autre trouvait simple de n'en recueillir que les agréments. Maritza, marchant en tout sur les traces de sa superbe maman, n'avait garde de ne pas copier cette jolie paresse, cette indolence suprême, d'une certaine grâce, à la vérité. Debout derrière sa chaise, Elli était chargée de prévenir le moindre souhait. Les femmes orientales s'épargnent même le plaisir de désirer. Par exception aussi, les fillettes parurent dans les salons où les visiteurs affluaient. Le consul recevait presque chaque soir, la belle Annig aimant à trôner, mais chez elle, bien à son aise. Au reste, elle bornait son rôle d'hôtesse à respirer l'encens brûlé à ses pieds mignons.

VII

Pour les uns les désillusions commencent tôt dans la vie. Dès les premiers jours qui suivirent la brillante arrivée à Smyrne, Tiomane fut bien forcée de constater quelque ralentissement dans le zèle de sa bienfaitrice. Son bon petit cœur, si vivement pris d'affection pour cette belle et bonne marraine, ressentit un réel chagrin d'une disgrâce que la parvrette ne savait à quoi attribuer. La raison pourtant était bien simple : le joujou, ayant perdu sa nouveauté, avait perdu son intérêt. Par bonheur, M. de Sorgues était là, et, comme il dirigeait ses affaires diplomatiques et financières, son intérieur, le bien-être, les palisirs de sa femme, ainsi qu'il surveillait, à l'occasion, l'instruction de sa fille, il se chargea de l'étranger, c'est-à-dire qu'il s'occupa de régler cette existence nouvelle introduite dans sa maison. Il la commit tout simplement aux mains de Mademoiselle, avec laquelle il délibéra la façon définitive. Puisque Mme de Sorgues en avait ainsi décidé, il convenait que Tiomane partageât l'éducation de Maritza. L'âge venu, on la marierait et on la doterait au besoin.

Pas plus que les autres, d'ailleurs, le consul n'échappait à cette influence prépondérante de Mademoiselle, témoignant volontiers sa reconnaissance à l'auxiliaire intelligent et actif qui lui allégeait une partie de sa tâche. A Smyrne, comme à Paris, l'institutrice soldait les dépenses, transmettait les ordres, s'ingéniait aux choses du ménage. Elle rédigeait encore la correspondance de sa maîtresse, même avec son fils, lequel ne lui en savait pas gré, au contraire. Elle tranchait au

besoin, les graves questions de chiffons. Bref, Emeline Pascalo était de celles qui savent se plier à toute besogne utile... à leur intérêt. Aussi avait-elle atteint son double but en ce monde: s'enrichir et dominer. Royalement payée, comblée de cadeaux, elle gouvernait vraiment la maison. Et ce règne avantageux et glorieux durait depuis six ans.

Ce fut donc à cette autorité très absolue que Tiomane appartint tout entière. Dans le grand et magnifique palais, élèves et institutrices habitaient de vastes appartements. Mademoiselle soignait son confort. Outre sa chambre, son cabinet de toilette, sa salle de bain et sa lingerie, elle possédait un salon particulier, avec sa bibliothèque et son piano. Les fillettes occupaient chacune une chambre, se partageaient un salon d'étude et une salle de récréation. Ell et une seconde servante syrienne, à long voile de gaze noire, s'employaient exclusivement à leur service.

Mademoiselle cessait étonnamment ordonnée et exacte, le nouveau train de vie se trouva promptement tracé. Le matin, deux heures de classe. A midi, les enfants assistaient au déjeuner qui se passait en famille, sauf, parfois, un hôte qui en faisait presque partie: le chancelier du consulat, M. de Riez, un vieux garçon, ami dévoué de M. de Sorgues, et qui logeait dans la partie du palais réservée au personnel et aux bureaux. Mme de Sorgues, qui ne se levait jamais avant onze heures, apparaissait en personne fort élégant. C'était là, malgré ses effacements persistants, un bon moment pour Tiomane, qui continuait à adorer sa marraine, bouleversée de bonheur par un regard, une parole, un sourire de la belle fée.—La sieste suivait le repas; ensuite revenait l'étude. A quatre heures, les enfants étaient libres.

Le monde est un vaste système de compensations; du haut au bas de l'échelle, toute servilité use volontiers de reprisailles. Incapable de discerner la raison des causes, Tiomane en subissait les effets. Elle se sentait dédaignée et détestée par la nombreuse valetaille, qui ne lui ménageait pas les affronts. Ell elle-même, qui, pourtant, n'avait pas mauvais cœur, croyait faire sa cour à Mademoiselle en affectant avec "l'anière" des façons brusques, hargneuses. Il arriva bientôt que, dans ce coin de palais où Mademoiselle régnaît seule, Tiomane fut traitée à peu près comme une domestique. Par malheur, Elli se chargeait de mille besognes ménagères. En classe, Mademoiselle la dérangeait à tout instant, réclamant d'elle les plus fûtes services. Enfin Maritza la considérait comme sa chose, la traitait en petite esclave créée pour lui complaire.

Les fillettes dinaient à part, dans la salle à manger attenante à leurs salons. Mademoiselle présidait. Pour Tiomane ce repas était un supplice. Au déjeuner, devant les maîtres, l'institutrice, trop adroite pour découvrir son jeu, se bornait à l'indifférence, sans manquer toutefois de mettre en évidence les nombreuses petites fautes de tenue de la paysanne. Le soir, Mademoiselle épanchait tout son fiel. Quoi qu'elle fit, Tiomane encourait les plus rudes semonces: son silence était hypocrisie, chacune de ses paroles une sottise.—On ne saurait croire jusqu'à quel point de stupidité et de méchanceté peut atteindre la malveillance, même chez une personne intelligente.—Et les moqueries sur la figure, le teint de chandron, la tournure de garçonne d'âne, sur cette lèvre si naïvement retroussée.... Maritza, inconsciemment cruelle, riait, tandis que le cœur de Tiomane bondissait dans sa poitrine.

En ce sentiment de stricte justice particulier aux enfants, la pauvre victime eût admis les durs reproches sur son ignominie, sur sa gaucherie, sur son accent, en même temps qu'elle estimait naturel de continuer, dans la maison opulente, ce métier de servante qui avait été le sien dans la chaumière picarde. Mais là, au moins, les rudesses du père Jean se trouvaient souvent compensées par quelque bonne naïve parole de sa femme, et surtout par les baisers si francs des marmots qui l'adoraient. Maintenant nul ne l'aimait. Sa marraine se détachait de plus en plus. Le consul, quoique juste et même indulgent, lui faisait peur. Maritza qu'elle eût si volontiers considéré comme une soeur chérie, tenait, par son petit air imposant, sa triste humilié à distance. En dépit du rapprochement d'âge des deux enfants, de leur vie en commun, l'une n'était vraiment que la suivante de l'autre. Mlle de Sorgues portait haut l'orgueil de sa supériorité, et l'institutrice, par des insinuations constantes, n'avait garde de lui laisser oublier, veillant à empêcher toute familiarité, toute intimité entre ses élèves. Dans l'opulent palais, jusqu'aux visiteurs faisait sentir à l'étrangère l'infériorité si marquée de sa condition. Pour eux aussi, elle ne comptait pas, délaissée dans son coin quand toutes les adulations entouraient Maritza, les compagne de jeux elles-mêmes attentives et soumissives envers la fille du consul, indifférente ou exigeante, volontairement blessante avec la protégée.—Et elle évoquait ces chameurs de bienvenue qui les accueillaient, elle et sa cariole, sur la plage de Berck, la considération de ses camarades, cette bienveillance générale qui la transportait d'aise et de fierté.—Dans toute situation, il y a une première place qui vaut une

royauté pour celui qui l'occupe.—Déjà formée à la pensée par la souffrance, elle comparait et regretta. Le bonheur était dans le passé, dans la misère d'autrefois. Sa richesse d'aujourd'hui ne lui valait que rebuffades et mortifications.

Malgré tout, l'enfance porte en soi un tel besoin d'oubli, de renouvellement; elle est poussée d'un si bel élan vers la vie, vers l'espérance, vers le plaisir, que cette existence sombre offrait de réelles embellies. Parfois, les deux fillettes accompagnaient Mme de Sorgues dans sa promenade de l'après-midi. Un splendide équipage conduisait ces dames au "Jardin". La marraine, qui exhibait les modes parisiennes et les imposait, s'y montrait d'humeur gaie, et Tiomane recueillait à l'occasion quelque encourageant sourire, une de ces saillies aimables qui lui rappelaient l'indulgence de jadis.—Elle eût payé ces moments-là de sa vie.

Parfois aussi la barque du consulat emmenait les fillettes, sous la surveillance d'Ellie et de Kifos, par la baie, le long de ce rivage ravissant. Tiomane avait gardé le goût de la mer et des bateaux. Et puis, l'absence de Mademoiselle était un si grand soulagement!—D'autres fois, encore, toujours sous la garde du ménage grec, on allait au "Bezestein" (quartier turc): qu'elles étaient amusantes, ces ruelles bordées de boutiques si pittoresques!

Mais, plus que tout cela, elle adorait les courses libres par les vastes et magnifiques jardins du consulat. Sa vigoureuse nature avait besoin d'exercice. Tandis que la frêle Maritza se faisait promener en chaise à porteurs, toujours à l'exemple de sa mère, sa compagne courait à travers les parterres, sous les orangers. Elle affectionnait une espèce de pavillon, mi-partie grec et italien, qui se dressait vers le milieu de la large avenue en cailoutis. Des colonnes de marbre rose soutenaient le toit formant terrasse, auquel on accédait par un petit escalier extérieur dissimulé sous la lambrusque. Quand elle était là, toute seule, sous la voûte uniformément bleue, comme plongée dans un océan de verdure, suivi d'un autre: la mer! plus bleue encore que le ciel,—il lui semblait vraiment avoir quitté la terre, et ses misères, et ses haines.

Un matin en arrivant au salon d'étude, Maritza courut à sa compagne et l'embrassa sur les deux joues. Cette tendresse, si inaccoutumée, laissait Tiomane stupéfaite de plaisir.

—C'est une commission de Guillaume, dit Maritza.

Et elle tira de la poche de sa robe de guipure blanche un papier assez mal griffonné.

—Vois-tu, il m'a écrit, ajouta-t-elle avec un charmant orgueil; mais oui... il m'a écrit... à moi... et voici ce qu'il y a pour toi... écoute...

Elle déplia le papier et lut la dernière phrase : "A propos, embrasse bien Tiomane de tout ton coeur, entends-tu? de tout ton coeur, pour son frère Guillaume..."

Sans trouver rien à répondre, Tiomane fondit en larmes.

La belle journée! la pauvrete ne se lassait pas de se redire ces quelques mots de souvenir de son ami, venus de France... Etait-il possible! Quelqu'un songeait donc à elle! Quelqu'un l'aimait donc!

VIII

Tiomane n'était pas une soumise. Il y avait en elle beaucoup de droiture, un sentiment très net de l'équité, un coeur chaud, une raison précoce qui démêlait déjà les devoirs et les charges de la vie; mais, en revanche, une fierté native qui se cabrait sous l'offense, une sensibilité d'impressions qui exaltait ses moindres chagrins, une rare puissance d'énergie qui l'eût aisément poussée à la révolte. Seule, la perspicace Mademoiselle présentait ces combats secrets, ces rébellions étouffées sous la passivité glacée; seule, elle sentait sourdre les colères sous cette tranquillité guindée, dans les éclairs du regard épeuré, les pâleurs soudaines, les tressaillements, dans les contractions surtout de cette lèvre retroussée dont le sourire forcé devenait, par instants, presque féroce. Ses craintes d'avenir en redoublaient avec son aversion.

Mais ce qui n'est possible à aucun haine, c'est d'arrêter l'essor d'une intelligence, de comprimer l'étincelle que certains êtres portent en eux. Toute l'instruction de la paysanne consistait à lire, à peu près couramment, et à tracer maladroitement ses lettres. En deux mois, elle avait complètement rattrapé Maritza, dont le savoir était fort limité. Comme par bonds, elle l'eut bientôt dépassée, douée d'une mémoire extraordinaire, avec ce don d'analyse qui raisonne, approfondit chaque chose.

Cette année-là, une altération dans la santé de M. de Sorgues empêcha le voyage en Europe habituel. Oct ajournement désola Tiomane. Rentrer en France, à Berck! lui apparaissait la délivrance. Que de fois, en ses heures sombres, s'était-elle revue auprès de la mère Jean, rendue à sa véritable destinée, ayant repris ses occupations, ses vêtements de petite ànière libre et satisfaite!—Par surcroît, il ne pouvait être question d'appeler le cher collégien pour le temps des vacances. Tout gamin, Guillaume avait attrapé la fièvre locale.

Au dire des médecins, son séjour en Orient à l'époque des plus grosses chaleurs serait un réel danger. Il fut donc décidé qu'il irait passer le long congé chez son correspondant, un richissime banquier arménien qui possédait à D'eppe une somptueuse habitation.

La famille de Sorgues s'installa pour l'été à Bournabat, ce lieu de villégiature si goûté des Smyrniotes et qui s'éleva sur l'emplacement même de la première Smyrne. Toute cette campagne est semée de ruines de l'antiquité grecque. Tiomane, qui avait dévoré son histoire ancienne, se complaisait à reconstituer dans son esprit la fière et gracieuse époque disparue, confondant volontiers le mythe avec la réalité. Au cours des promenades, elle admira le bain de Vénus : une petite mare d'eau salée par le sable roux; la pierre qui marque le tombeau de Tantale, au pied du mont Sisyphus; Ephèse au temple brûlé; les murs des Cyclopes; le repos d'Heroule; et encore, abritées par le agus, les grottes des nymphes tapissées de lauriers-roses.

L'hiver suivant fut marqué d'un grand événement. Les deux fillettes firent ensemble leur première communion. C'est alors que s'accomplit en Tiomane une révolution intérieure. Jusqu'alors elle avait prié comme un enfant, avec ses lèvres; elle connut la prière du coeur. Son âme tumultueuse s'apaisa et s'emplit d'ineffables pensées. Elle acquit la vraie force. Elle ne fut plus seule, ni abandonnée. Elle apprit à se résigner, abdiqua ses rancunes et ses haines; elle pardonna avec la charité si haute d'une chrétienne.

Un autre bonheur vint encore ajouter à ces joies suprêmes. En leur belle ferveur, durant la dernière quinzaine qui précéda le jour sacré, les fillettes avaient dressé, dans un coin du salon de récréation, une blanche chapelle à la Vierge, et là, vers quatre heures, elles récitaient leurs prières en commun. Une après-midi, accompagnée au piano par Maritza, Tiomane chantait un cantique. Cette voix d'enfant, déjà timbrée, très pure, presque savante, tant l'instinct artistique la dirigeait sûrement, attira le consul et sa femme, qui causaient justement dans le boudoir de Mme de Sorgues, situé au même étage. C'était un émerveillement! Sur l'heure on décida que Tiomane apprendrait la musique.

Une circonstance toute fortuite l'empêcha, peut-être, de prendre en dégoût un art pour lequel elle était née, et que les gourmandises de Mademoiselle lui eussent rendu pénible. Un pianiste autrichien, récemment établi à Smyrne, fut appelé pour donner des leçons aux deux fillettes, l'institutrice, assez médiocre musicienne, consentant volontiers,

en cette circonstance, à résigner ses fonctions de professeur.

Tiomane ravit son maître. Après quelques séances, il put se convaincre de la valeur de l'élève; elle possédait de très rares dispositions musicales. Il n'était pas trop incapable de les diriger et s'y appliqua, du moins, avec enthousiasme.

IX

Une seconde année s'était écoulée. Cette fois on passait bien l'été en France. Quelle joie pour tous! Un moment même, il fut décidé que M. de Sorgues serait du voyage. Mais, son congé obtenu et tous arrangements pris avec son chancelier qui remplirait l'intérim, le consul se trouva retenu par des complications imprévues dans ses affaires personnelles. Ces dames partirent seules.

Tiomane exultait. Elle touchait donc à son beau rêve!—Elle s'embarqua, follement heureuse. Les tristes souvenirs s'enlevaient un à un, à mesure qu'elle se rapprochait du paradis perdu, Berok! le village! les gens!—tout ce passé tant pleuré!—Et celui qui s'appelait lui-même son frère! le cher Guillaume!

Quand elle descendit à Marseille, sur ce quai d'où elle était partie deux années auparavant, tout son cœur se fondit dans une allégresse sans nom.

L'arrivée à Paris précédait quelque peu les vacances scolaires.—Dès le lendemain, Mme de Sorgues et les fillettes se rendirent à l'école Monge.

Guillaume atteignait ses dix-sept ans, et, suivant son expression, il avait poussé comme un champignon. De quelle belle venue! Très grand, svelte et vigoureux, la tournure leste et élégante, le visage aux traits accentués, un soupçon de moustache très noire estompant la lèvre, il avait gardé dans toute sa physionomie, dans toute son allure, cet air franc, animé, crâne, d'une irrésistible sympathie,—son air d'artilleur, disait volontiers sa mère.

Le commencement de l'entrevue se passa en délicieuses reconnaissances. Le grand garçon saisit dans ses bras sa jolie maman qu'il retrouvait toujours aussi jeune. Puis vint le tour de Maritza.

—Voyons, la "duchesse", as-tu grandi?

Sa grimace de désappointement désola la petite sœur.—Aussitôt il effaça la fâcheuse impression sous une pluie de baisers. Enfin il aperçut Tiomane.

—Ah! voilà l'anière!

Mais il s'arrêta, interdit. Non, ce n'était plus l'anière, cette grande fille de quatorze ans qui en paraissait seize, si blanche et si rose, éclatante de fraîcheur sous un mignon chapeau à aigrette d'ou

dépassaient de longues boucles blondes attachées par un ruban; très à l'aise dans son costume de foulard bleu marine à pois crème; les façons d'une personne distinguée, accoutumée à toutes les opulences.—Après une hésitation, il lui sauta au cou.

—Ma foi! tant pis! Bonjour, grande sœur! cria-t-il dans un sincère élan de cœur.

Deux semaines plus tard, Guillaume ayant en poche son diplôme de bachelier, la famille de Sorgues s'installait de nouveau dans le même beau chalet de Berok.

Quelle sensation Tiomane produisit au village et sur la plage! Le petit peuple des anières et des anières,—les anciens camarades,—osait à peine la reconnaître: la mère Jean l'examinait, ébaubie, comme quelque chose d'extraordinaire; les enfants avaient grandi et l'avaient oubliée, la "Grise" existait toujours, conduite par une autre servante. Et Sœur Victorine! Elle lui planta un gros baiser sur chaque joue.

—Toujours brave, j'en suis sûre, lui dit-elle; mais comme tu es changée!

Oh! oui! bien changée! Dans son ancien milieu, la jeune fille retrouvait difficilement la Tiomane d'autrefois. Était-il possible que ce fut là tout ce qu'elle avait regretté, tout ce qu'elle se fût acharnée à reconquérir? Quelle folie! Mais elle n'aurait même plus au vivre dans cette chaumière malpropre, parmi ces brutes, employée à des travaux grossiers. Son métier d'anière, qui faisait sa gloire, lui semblait aujourd'hui la pire des déchéances.

Sur son passage, matelots, paysans, baigneurs, tous se la montraient. Elle entendit chuchoter ces mots:

—C'est Tiomane! l'ancienne anière! une enfant de l'hospice!...

Et le rouge lui montait au visage. Elle avait honte de tous ces souvenirs. Les plus blessants lui venaient surtout de ses petites amies du moment, qu'elle avait jadis promenées dans sa carriole.

—To souviens-tu, Tiomane, quand tu nous menais à Merlimont?

—Tiomane, indique-moi la meilleure carriole, ta t'y entends, toi!

—Tiomane, tiens, la "Grise"! elle te reconnaît.

Le thème était inépuisable. Tout d'abord, Tiomane se troubla, s'offensa, feignit de ne pas comprendre, ou laissa maladroitement percer son dépit. Puis, elle estima cette défensive d'autant plus piteuse qu'elle s'y appliquait. A force de volonté, elle dompta sa confusion sottie, alla elle-même au-devant des quolibets, parut s'en amuser, plaisanta son ancienne condition, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les moqueries s'émoussèrent

contre l'indifférence.—On se lasse bientôt de frapper dans le vide.

—Décidément, tu es un fier caractère, lui disait Guillaume, qui ne manquait jamais de la soutenir en toute circonstance. Il n'est personne qui saurait se tirer comme toi de toutes les situations.

Redevann vite l'ami des premiers temps, à cette sympathie d'instinct se joignait une réelle considération qui la flattait et la charmait. Il se plaisait à causer avec elle. Parfois le grand garçon, le bachelier! s'arrêtait tout à coup, frappé de quelque repartie de cette fillette.

—Tu es surprenante, ma parole! à ton âge, tu as le jugement exact... En moins de deux années, ton esprit s'est formé... Tu as une intelligence prodigieuse, et, par-dessus le marché, tu sa's déjà beaucoup... Où diable as-tu puisé ton bagage si varié ?

—J'ai lu, voilà tout.

—Et tu comprends, tu creuses... ce qu'il y a de plus fort... Avec toi, on cause comme avec une raison faite..

Il s'étonnait encore qu'elle eût parfaitement appris le turc, le grec et l'italien, lui qui avait tant de peine à se fourrer un peu d'allemand dans la cervelle.

—Mais je les parle comme Kifos et Elli, disait-elle en riant.

Et son piano! et sa voix! Presque chaque soir, il la faisait chanter. Fou de musique, il l'écoutait dans l'extase.

Souvent, le matin, avant le lever de Mme de Sorgues et de Maritza, ils se rencontraient sur la terrasse, dès l'aube, et ils demeuraient là,—appuyés à la rampe de bois, baignés des roses clartés de l'aurore,—à voir s'éveiller la plage, devinant, mêlant leurs réflexions, leurs pensées. Les bons moments d'intimité! Avec ce grand frère, elle se départait de sa réserve habituelle, soudainement épanouie sous l'influence d'une vraie affection. Elle s'abandonnait doucement aux confidences, étonnée de cet allègement qu'elle ressentait en se racontant, en se découvrant, sans le moindre voile. Il voulait tout savoir, curieux, intéressé aux moindres détails, remontant jusqu'à ces impressions d'enfant dépayrés, transportées dans un milieu si entièrement neuf.

—Ce devait être drôle, hein, au sortir de la baraque à la mère Jean ?

Elle retraçait l'éclatante arrivée à Smyrne, sa première déception en constatant le refroidissement de sa marraine, et la haine de Mademoiselle, son existence de souffre-douleur.

—Méchante gale! interrompait Guillaume avec fureur, en serrant le poing pour menacer l'absente.

Tout à coup, un rayon de soleil. Son souvenir à lui, ce gentil post-scriptum de la lettre adressée à Maritza. Comme elle lui avait été reconnaissante d'un tel bonheur.

—Petite bête! riposta-t-il tout ému, c'était bien simple...

Il s'étonnait pourtant que sous cet air tranquille pussent couvrir tant de révoltes.

—Oh! oui, murmura-t-elle, je me sentais devenir méchante... et je le devenais...

Alors, elle décrivit cette belle année de sa première communion, l'apaisement sous la foi et la charité.

—Oh! si tu savais, reprit-elle, ses grands yeux bleus levés vers le ciel bleu, comme il y a là-haut de douceur et de consolations pour tous...

Mais rencontrant le sourire du collégien sceptique :

—Vilain païen! dit-elle presque avec chagrin.

—Non, répliqua-t-il, attendri malgré lui, car en te voyant, en s'écoutant, il faut bien croire à tout ce qui est beau et bon!

Ce que Tiomane n'osa complètement avouer, ce fut cette joie intense dispensée par l'attachement très réel de Guillaume, cette fierté surtout qu'elle ressentit de sa confiance. Lui aussi se mit à penser devant elle. Il lui dépeignait avec complaisance son ardeur pour le métier militaire. Toutefois, son père exigeait qu'il se préparât à l'École polytechnique, de préférence à celle de Saint-Cyr, estimant que, au cas d'un changement de vocation, il pourrait ainsi opter pour quelque autre carrière de choix. Au reste, il lui convenait par-dessus tout d'être artiller.

Ce grand garçon, d'une intelligence d'élite, apportait à tous ses actes une fougue aussi profitable que nuisible. Il travaillait avec rage, quitte à s'amuser avec la même ferveur, suivant l'occasion. Violent dans ses affections comme dans ses antipathies, il se fût fait tuer pour défendre la cause d'un ami, et aurait sottement giflé un camarade qui lui déplaisait, sans raison. Il raconta que, l'hiver dernier, en sortie chez son correspondant, il s'était ridiculement emporté un soir, à une partie de baccara, contre le maître de la maison qui l'avait traité en gamin, l'empêchant de jouer et de pointer foiblement.—Depuis lors, il avait passé ses congés à l'école.

—C'est ma tête, ma tête qui me joue des tours.

L'affectueuse protection de Guillaume semblait influer sur toute la maison. Entre son frère et Tiomane, la "diocèse" s'était départie de ses grands airs imposants, gentiment enfantins et folâtres. Mme de Sorgues traitait les trois enfants sur un pied presque égal, Mademoiselle rentrait ses gri-

fes, sachant trop bien qu'elles couraient risque d'être rognées. Enfin, Elli, s'étant un jour permis devant le jeune maître une de ses rebuffades accoutumées, avait été tancée d'importance.—L'ami avait tout pacifié.

Hélas! il vint de nouveau, ce jour du départ, de la séparation. Les larmes coulaient de tous les yeux. Maritza épanchait bruyamment son chagrin, tandis que Tiomane étouffait ses sanglots, le cœur brisé. Guillaume lui fit promettre de lui écrire.

—Bah! je serai peut-être paresseux à répondre, ajouta-t-il; mais sois indulgente, ne compte pas avec moi... Je vous aime tant, tous! et toi aussi... entends-tu bien...

X

Cinq années se sont passées.

Ce soir-là, c'était fête à Smyrne, au palais du consulat général de France. De nombreux cordons de gaz illuminaient la pittoresque façade rehaussée d'écussons et d'oriflammes, y dessinaient des chiffres flamboyants, des croissants, des arabesques, incendiaient toute la rue, agitée, tumultueuse, rougissaient le ciel criblé d'étoiles. A travers la double haie de curieux maintenus par les "cawas", la longue file des voitures avançait au pas, avec ordre. Sous cette aveuglante clarté, les femmes, en grande toilette, apparaissaient nettement dans les landaus aux glaces baissées, les diamants piqués parmi les chevelures scintillant comme des éclairs. Même quelques calèches s'étaient risquées toutes ouvertes, cette soirée de janvier ayant déjà des tiédeurs de printemps, un air tout embaumé d'orangers et de roses. Dans la lentour du défilé, l'animation orientale gagnait des piétons aux équipages et semblait confondre, en une gaie rumeur, l'attente bavarde des uns et des autres. Cette multitude, composée surtout de Grecs qui ont conservé le goût inné et le culte de la Beauté, s'érigeait en aréopage; elle jugeait, audacieusement, effrontément, discernait des prix, octroyait des triomphes, allant jusqu'à nommer tout haut ses divinités d'une minute. Dans les voitures, des mains applaudissaient à ces choix qui montaient du pavé; des bravos d'élégants répondaient aux enthousiasmes populaires. Et les plus belles, ainsi saluées, passaient, émues et ravies, plus fières de cette gloire spontanée, bruyante, un peu brutale, que de l'encens raffiné qui se préparait pour elles dans les salons diplomatiques.

A son tour, chaque véhicule s'arrêtait en face du portail resplendissant, sous un dôme de tentures pourpres, frangées d'or. On pénétrait, par

une porte vitrée, dans un vaste vestibule; une serre féerique. Devant les hautes psychés encastrées de verdure mêlée aux gazes de couleur, les femmes se défaisaient, servies par de jeunes et jolies filles portant toutes le même costume des Iles: sorte de tunique en mousseline blanche sur le pantalon bouffant de satin cerise, les deux longues nattes nouées de sequins tombant sur les épaules.

Au premier étage une immense galerie, toute tapissée de camélias nuancés, précédait les quatre magnifiques salons à l'orientale, reliés par des arcades en dentelle de bois de c'èdre, drapées de superbes soies de Brousse et de Damas. Dans le premier salon, le consul accueillait ses hôtes debout auprès de sa femme, à demi étendue sur un divan, toujours admirablement belle, et parée de ses bijoux de sultane: diamants célèbres catalogués à l'armorial des gemmes précieuses.

On dansait dans le second salon, l'orchestre habilement dissimulé derrière un rideau de myrtes et d'orangers. Là régnait la vraie souveraine. Ce bal se donnait en l'honneur de ses dix-huit ans, le jour même de l'anniversaire de sa naissance.—Vêtue de tulle blanc semé de camélias, un diadème de perles sur ses cheveux noirs à reflets dorés, Maritza de Sergues absorbait tous les regards. Petite, cependant, toujours trop petite, mais une telle perfection de traits, la taille si charmante, les épaules menus d'une ligne si suave, les bras délicats si bien modelés, l'attache de la tête si gracieuse et si noble.—On eût dit Hébé.

Une autre toilette semblait presque reproduire celle de l'héritière adultère du consul: même robe moussueuse en tulle rose pâle garnie de roses pâles.—La jeune fille qui la portait était grande, blonde, les yeux bleus, si fraîche, si rose elle-même que le ton de sa peau se noyait dans tout ce rose. Cette fleur vivante, c'était Tiomane. Elle venait d'avoir dix-neuf ans.

Pour un observateur, le contraste moral entre les deux compagnes devait frapper au moins autant que le contraste physique. Maritza était demeurée l'enfant indolente et gâtée dont le cerveau n'a d'autres préoccupations que les mille futilités de l'existence de la coquette Tiomane, au contraire, s'était merveilleusement épanouie. A son seul aspect on devinait la créature supérieure. Sous la frange cendrée des frisettes vaporeuses, le front bombé accusait le sérieux, la netteté du jugement, l'élévation de l'intelligence, la puissance d'une volonté sans cesse exercée. Ses doux yeux bleus s'animaient d'une flamme: ils regardaient un peu comme s'ils apprecevaient au delà. Jusqu'au sourire de la jolie bouche, à la lèvre re-

troussée sur les dents éclatantes, qui imposait son charme complexe: à la fois verve, profondeur, bienveillance, pénétration, avec une très légère pointe de malice.

Toutes les deux, du reste, dansaient avec la même ardeur, cette belle ardeur enivrée du premier bal. — A un moment, la "rose" et la "blanche" comme venait de les surnommer un jeune officier de marine, se trouvèrent réunies dans le même quadrille. Maritza avait pour cavalier un fort joli garçon, de pur type arabe, avec des façons correctes et élégantes d'Européen raffiné. Elancé, très brun, les yeux sombres fendus en amandes, le nez fin, légèrement busqué, il portait le fez égyptien et, tranchant sur l'habit noir d'un bon faiseur, le grand cordon du Medjidié. C'était le prince Hassan, fils du feu prince Mourad, de famille vice-royale, déjà célèbre à vingt-quatre ans par de véritables prouesses dans les guerres d'escarmouches stupides et terribles qui désolèrent l'Egypte ces dernières années. Fixé depuis peu à Constantinople où l'attendaient de hautes fonctions diplomatiques, il se trouvait, pour une semaine, en séjour chez son oncle, gouverneur de la province.

Evidemment, la ravissante Maritza faisait impression sur son danseur. Attentif, empressé, le prince se mettait en frais, habile à mêler de délicats compliments aux banalités d'une causerie mondaine. Au cours des chassés-croisés, comme une très exquise flatterie, il évoqua plusieurs rencontres: sur les quais, au "Jardin", au pont des caravanes. Et, avec beaucoup de grâce, il laissa deviner l'émotion chaque fois ressentie, — ce qui, à la rigueur, n'offrait rien de trop improbable; — puis, ayant cru reconnaître dans le rose vis-à-vis la compagne inséparable, il demanda aimablement à lui être présenté, laissant bien comprendre que ce désir allait toujours à la même adresse.

La contredanse terminée, Maritza, ayant promis la valse prochaine, acquiesça gentiment au vœu de son danseur. Elle le conduisit à Tiomane et le lui nomma. L'orchestre attaquant alors les premières mesures d'une polka, l'Altesse offrit son bras à l'amie de Mlle de Sorgues.

Tout d'abord, l'amie eut à entendre l'éloge détaillé des perfections de Maritza. A coup sûr, le prince tenait à témoigner son admiration, et même quelque chose de plus, avec un enthousiasme très discret, du reste, et du meilleur goût. Après quoi, toujours avec sa parfaite convenance, sans paraître poser une question, il fit causer Tiomane, intéressé aux moindres détails de cette maison où vivait la plus jolie petite personne du monde.

Trop fine pour ne pas soupçonner un peu le dessous des cartes, l'interlocutrice satisfaisait une curiosité où elle flairait quelque mystérieux projet. La découverte n'avait rien que d'encourageant pour une amie sincère. Un prince! jeune, beau, fameux par sa valeur, distingué, élégant, aimable! Quelle tête de jeune fille pourrait jamais renier un tel héros! Elle voyait déjà Maritza portant sur ses cheveux noirs à reflets d'or la couronne fermée: la couronne de princesse. Et quel bijou semblait mieux fait pour elle!

La polka achevée, le prince avait entraîné Tiomane au buffet, et, tandis que tous les deux prenaient un sorbet, le captivant entretien se poursuivait. Il cherchait maintenant à pénétrer le caractère de Maritza. Ensuite, il confessa son goût pour l'Europe, pour Paris en particulier; ce qui semblait insinuer qu'il y mènerait volontiers sa femme.

Ils discouaient ainsi depuis un assez long moment, quand une petite voix aigre les fit se retourner.

— Comment! vous êtes là, tous les deux?

C'était Maritza, au bras de Mlle Pascale, toujours aussi sèche, avec un air plus accusé encore d'assurance dominatrice, richement habillée d'une robe de velours noir surchargée de jais. Au sourire de triomphe méchant que l'institutrice lança à Tiomane, celle-ci craignit presque une manœuvre désobligeante.

— Eh! savez-vous, prince, poursuivit Maritza de son même ton dépité et hautain, que vous m'avez tout à fait oubliée... mais oui... notre valse est plus qu'à moitié... entendez-vous... elle s'achève...

— Grand Dieu, mademoiselle, s'écria le prince confus et sincèrement désolé, comment m'excuser jamais? Pour me justifier, il me faut invoquer l'attrait de la causerie de votre aimable amie... et avouer aussi, ajouta-t-il avec une intention de fine galanterie, que, quoique absente, vous n'y étiez pas absolument étrangère...

— Oh! interrompit-elle avec ironie, épargnez-vous donc la peine de vous défendre, je vous en prie... Au reste, soyez tranquille, je ne venais pas vous relancer jusqu'ici, je meurs de soif, tout simplement...

Brusquement, elle saisit un verre d'orangeade, mais y trempa à peine ses lèvres.

Le prince s'était rapproché; d'un charmant accent de prière, digne d'apaiser tous les courroux, il demanda qu'on voulût bien lui accorder, en guise de pardon, la faveur des dernières mesures de la chère valse promise et si maladroitement manquée par lui.

— Certes non, répliqua Mlle de Sorgues, en dressant fièrement sa jolie petite tête.

— Maritza! intervint doucement Tiomane.

A son tour, l'institutrice affecta un mouvement de générosité et essaya d'intercéder pour le suppliant.

Sans daigner rien entendre, Maritza tourna le dos à l'Altesse, et, reprenant nerveusement le bras de Mademoiselle, elle s'éloigna, de son allure altière et décidée.

Un court moment de désarroi suivit cette sortie déplacée. Le prince demeura quelques secondes silencieux devant Tiomane, peinée de l'incident, et pressentant trop que les suites en pourraient retomber sur elle.

— Franchement, dit-il, la punition est dure... Mlle Maritza ne se pique guère de bienveillance à l'égard de ses admirateurs...

— Elle est un peu vive, c'est vrai... murmura Tiomane.

— Et comme elle s'entend à mener les gens! Sa petite main, au moins, ne ménage pas les gourmades. Quelles façons tranchantes! Quelle rigueur sans appel!

— Non, pas autant qu'il le semble, je vous assure... Au fond, elle n'est pas méchante... c'est une enfant gâtée...

— Pour cela, on le voit du reste.

Le pardon fut pourtant octroyé, car, une heure plus tard, le prince menait le cotillon avec Maritza; tous les deux, souriants et satisfaits, semblaient avoir oublié l'algarde si récente.

Un souper somptueux devait clore la fête. Une grande table d'honneur, et, de-ci de-là, des petites tables où l'on se groupait, à sa guise. Naturellement le consul et sa femme présidaient la table d'honneur, Mme de Sorgues ayant à sa droite le Pacha-Gouverneur; presque en face de sa mère, Maritza, à côté du prince Hassan, Tiomane s'était dissimulée à l'une des petites tables.

Ce repas, à la fois tardif et matinal, où se glissent les premières lueurs de l'aube parmi les embrasements des lustres et des girandoles, livre essor à toutes les gaietés. La maîtresse de maison y montrait une animation qui excitait encore l'entrain général. Dans son entourage, plusieurs commentaient tout bas ses empressements auprès de l'oncle du jeune prince et l'amabilité de Maritza pour l'Altesse elle-même.

Comme on se levait de table, Mme de Sorgues fut subitement entourée par un cerole de solliciteurs. Avant de se retirer, il s'agissait d'entendre la voix de la filleule dont les intimes disaient merveille. Le Gouverneur soutint chaudement la

requête. Lui et son neveu se déclaraient amateurs passionnés de musique.

Appelée par sa marraine, la fillette s'exécuta de fort bonne grâce. Pour faire valoir son héritière, médecin virtuose, la femme du consul prétendit que Maritza accompagnât la chanteuse au piano. Tiomane eût certes préféré une collaboration plus entendue. Néanmoins, elle accepta le morceau désigné par la pianiste elle-même, qui comptait y trouver son effet. Ce fut la sérénade de Braga.

Les dons de la fillette avaient tenu toutes leurs promesses. Sa voix, continuant à se développer, à s'enrichir, réunissait la suavité, l'éclat, la courtoisie, l'ampleur, l'autorité, le pathétique; c'était une de ces voix rares, extraordinaires, inoubliables, absolument belles, naturellement parfaites, si qui font événement. — Dès les premiers sons l'auditoire était ravi. La chanteuse surportait vraiment les âmes sur les ailes de l'idéal mélodique. L'extase de l'enfant de la légende pénétrait tous les cœurs. — Quand elle fut achevée, les applaudissements éclatèrent. Le premier, le prince Hassan s'élança pour la féliciter.

Un peu confuse de son triomphe, Tiomane, rougissante, toujours debout, après du piano, tandis que Maritza, fort négligée, demeurait assise sur le tabouret, essayait de se défendre avec la modestie obligatoire, quand Mademoiselle, se rapprochant des deux jeunes filles, rappela à l'Altesse la charmante accompagnatrice dont l'exécution avait surtout brillé par les fausses notes.

— Mes compliments, ma mignonne, dit-elle, en serrant les petites mains de sa favorite; il vous revient une part de ces bravos; n'est-ce pas, prince?

— Certainement, certainement, balbutia vivement le prince sans aucune conviction; Mlle de Sorgues a beaucoup de talent...

Mais, aussitôt, il implora de Tiomane un nouvel air... quoi que ce fût. Et il appela à son aide Mme de Sorgues, et le consul, et son oncle lui-même, toute l'assemblée appuyant ces instances.

Tiomane se mit au piano.

— Ah! cette fois, nous voulons tout! dit méchamment Mademoiselle derrière son dos.

Sur des thèmes indigènes, primitifs, bizarres, Tiomane avait composé de curieuses cantilènes qu'elle chantait d'une façon étonnante d'expression et d'originalité. L'accord final fut couvert de bravos frénétiques. L'événement dura un long moment. Le prince Hassan, transporté, ne tarissait plus d'éloges. Il les traduisait même à Maritza, comme si elle devait naturellement s'associer à l'admiration générale.

—Quelle artiste! Je n'ai jamais été aussi frappé, aussi pénétré...

Agacée, jalouse d'un intérêt dont elle n'était pas l'objet, Maritza agitait nerveusement son éventail, sans répondre.

—Mademoiselle Tiomane est votre parente ? poursuivit le prince, ne pouvant détacher son attention de la chanteuse.

—Par exemple, répliqua Maritza avec un dédain presque haïeux. Tiomane, une parente ! C'est une enfant que ma mère a recueillie par charité... une enfant... d'hospices!...

Elle avait élevé le ton pour prononcer ces derniers mots, avec l'intention évidente d'être entendue par Tiomane, debout devant elle. En effet, subitement, comme-çinglée par l'affront, Tiomane se retourna. Le regard des deux jeunes filles se croisa en une sorte de défi. Puis, vivement, Tiomane baissa les yeux pour dérober ses larmes. Mais le prince les aperçut.—Saisi de pitié:

—Eh bien! il n'importe, reprit-il d'une voix haute et nette, je maintiens que vous êtes vraiment scème, par la beauté et le génie!

Maritza tressaillit sous la leçon qui lui parut une mortelle offense. L'heure de la retraite ayant sonné, à peine répondit-elle aux derniers compliments très empressés de l'Altesse, incapable de lui voiler son dépit.

XI

Tous les invités partis, le consul avait gagné sa chambre, fatigué, impatient de repos. Mme de Sorgues, au contraire, très éveillée, très animée, accompagna les jeunes filles et Mademoiselle à leur appartement.

Il faisait presque jour, mais les rideaux baissés devant les fenêtres prolongaient la nuit. Des lampes éclairaient le salon "des enfants"; le feu brûlait dans la cheminée.

En veine de bavardage, la belle Annig, ayant envoyé chercher des cigarettes, s'installa dans un fauteuil.—Elle était enchantée. La fête avait pleinement réussi. Tout avait marché à miracle; on semblait s'être follement amusé. Elle récapitulait les compliments, les éloges de toute sorte. Leurs toilettes étaient vraiment réussies. Mademoiselle, elle-même, reçut une mention d'élégance.

—Mais oui, Pascalle, c'est ainsi! vous avez fait des conquêtes. M. Harify vous trouve très distinguée, et sa femme s'est informée du moment où je vous rendrais votre liberté, maintenant que voilà Maritza une demoiselle, afin de vous confier l'éducation de son Aspasie.

—Et vous avez répondu, madame ? demanda malignement l'institutrice évidemment flattée, en

arrangeant un coussin sous les pieds de sa maîtresse.

—Je tiens, je garde, ma chère! répliqua très gentiment Mme de Sorgues.

En opposition à ce badinage où se traduisait la satisfaction excessive, presque enfantine, de la maîtresse de la maison, l'orage continuait à gronder dans les coeurs des jeunes filles, toutes les deux indifférentes à ce colloque, n'écoutant que le tumulte de leurs pensées, agacées de ce prolongement de veille qui exaspérait leur contrainte. Maritza, cédant à son impatience, se décoiffait nerveusement devant une glace, tandis que Tiomane, forcée à la déférence, affectait, pour masquer son ennui, de ranger sur le piano quelques cahiers de musique épars, guettant l'instant de dire bonsoir à sa marraine et de se retirer seule, chez elle.

Les cigarettes apportées, Mme de Sorgues en alluma une, joyeusement.—Après quelques légères bouffées:

—Ah ça! et toi, Maritza? demanda-t-elle tout à coup, voyons! belle silencieuse! t'es-tu amusée? tout à fait amusée?...

Maritza ne parut même pas entendre, appliquée à retirer les épingles de sa coiffure.

—Sais-tu que tu as fait tourner toutes les cervelles, reprit la mère, qui continuait à fumer délicatement, la tête gracieusement penchée, et observant du coin de l'oeil,—oui, mademoiselle, toutes les cervelles, toutes...

Elle souligna avec complaisance le dernier mot. Cette fois, la jeune fille haussa impatiemment les épaules, mais toujours sans répondre.

—Décidément, tu es muette, poursuivit Mme de Sorgues. Allons, mignonne, viens t'asseoir là, sur ce tabouret, en face de moi... Tu ne comprends donc pas que je veux t'interroger... je ne suis même ici que pour ça... Mais oui, c'est pour vous confesser, mademoiselle, que je vous empêche de dormir... Vois-tu, ma chérie, je grille de connaître... tes impressions... à toi aussi... ajouta-t-elle avec une malice souriante qui révélait assez clairement le fond de sa pensée.

Intriguée, à la fin, de cette maussaderie étrange, de ce mutisme obstiné, elle jeta sa cigarette, se leva, et saisit les deux mains de sa fille, comme pour forcer son attention.—D'un mouvement brusque, Maritza se détacha.

—Non, laisse-moi...

—Pour Dieu! qu'as-tu donc?

—Rien... je suis lasse, lasse, lasse...

Sa voix se brisa dans un sanglot.

—Maritza! s'écria la mère subitement alarmée.

—Chère petite! ajouta Mademoiselle en s'élançant comme au secours de l'affligée.

Elle la prit entre ses bras, et appuya doucement le front de l'enfant sur son épaule.

—Voyons! ne vous tourmentez pas, ma jolie chérie... Ne savez-vous pas combien l'on vous adore?... Voyons, voyons! ne pleurez pas... ne pleurez plus...

—Maritza! que signifie ce chagrin?... murmurait Mme de Sorgues penchée sur le charmant visage ruisselant de larmes.

A cet éclat d'un désespoir dont elle savait si bien la cause, Tiomane avait arrêté sa machinale besogne, sans se rapprocher toutefois, frémissante d'une crainte vague, ayant le pressentiment d'un péril suspendu et, instinctivement, s'apprêtant à y tenir tête.

—Allons! allons! poursuivit Mme de Sorgues en essuyant de son fin mouchoir entouré de dentelle les yeux rougis de sa fille, calme-toi, mon trésor... et parle.., je le veux... je t'en prie... Qu'y a-t-il? que se passait-il?

Maritza se redressa, et avec sa violence désordonnée d'enfant gâtée qu'aucun frein n'avait jamais contenu:

—Il y a que, chez moi... dans ma maison... devant tous... à ma face... on me brave... on m'outrage...

—Comment cela? interrompit Mme de Sorgues confondue.

—Oui, le prince Hassan lui-même...

—Le prince Hassan? Es-tu folle! Il ne venait ici que pour toi... Il t'a vue... tu l'as enchantée... Il me l'a dit et redit... Oui, certes, ajouta-t-elle en prenant doucement dans ses mains la tête de sa fille et l'embrassant sur ses beaux cheveux, il te suffit d'un signe, mademoiselle la duchesse, pour devenir, quand bon te semblera, madame la princesse...

De nouveau, Maritza recula, et d'un accent de fureur indicible:

—Non, non, jamais, jamais! Le prince m'a insultée, mère, entends-tu? à cause de l'étrangère... de cette intrigante... de cette perfide...

A cette attaque si blessante, Tiomane eut un cri de révolte, et bondissant jusqu'à l'accusatrice, pâle, impérieuse:

—Moi! moi! Maritza!... c'est de moi que tu oses parler ainsi?...

—Oui, ma soeur!... riposta Maritza avec une ironie mordante; quel honneur insigne! On a même daigné me le déclarer dans une comparaison des plus flatteuses pour moi... Et, franchement, tu n'es pas une sotte, il faut le reconnaître... Vraiment, ce bal était donné à point pour servir ton triomphe, que tu as fort habilement préparé...

—Préparé!... releva Tiomane avec éclat.

—Ah! si tu crois que tes manœuvres sont demeurées à ce point secrètes qu'il n'en est rien transpiré! Sans doute, ta malice averti facilement deviné quelque chose des intentions de prince... et ta jalousie, ton ambition... enfin, pour me supplanter, tu as usé de procédés inouïment faibles... Mère, si tu savais jusqu'où a été l'outrage? Le prince m'avait invitée à valser... devant elle... et elle l'a entraîné... au buffet, l'y retenant... afin de l'empêcher de remplir son engagement... de m'infliger la honte d'avoir été oublié... aux yeux de tous... moi! moi!...

—Ah! méchante, menteuse!... s'écria Tiomane exaspérée d'une si fausse accusation.

—J'en appelle à Mademoiselle, poursuivit Maritza.

Tiomane regarda l'institutrice, comme si elle en attendait quelque justification.

—Voyons, Pascale? interrogea Mme de Sorgues.

—Hélas! répliqua Mademoiselle d'un ton de componction que démentait la joie involontaire de son regard, il me faut avouer, en effet, que dans cette circonstance, la conduite de Tiomane a manqué, au moins, de correction...

Tiomane blêmit à cette réponse, et faisant un effort suprême pour contenir son indignation:

—Peut-être même, riposta-t-elle en fixant ses yeux sur l'institutrice hypocritement triomphante, doit-on à la sollicitude de Mademoiselle la découverte de toutes mes noirceurs?...

—Justement, ma chère, répliqua Mademoiselle fermement. Mon devoir de surveillante, de directrice de votre éducation, m'impose encore cette charge de guider vos premiers pas dans le monde et de vous apprendre à vous y conduire... Je vous avoue que j'ai été singulièrement surprise et affligée de votre manque de tenue... Je croyais vous avoir inculqué, déjà, des principes, des façons qui devaient vous préserver de trop graves incartades. S'il faut vous le dire, je vous ai trouvée coquette, d'une coquetterie déplacée avec le prince, que vous voyiez pour la première fois... J'ai observé que, la danse achevée, il vous conduisait... ou vous l'entraînait au buffet... peu importe...

—N'était-ce pas un grand crime, en vérité, interrompit impétueusement Tiomane, que de se permettre d'avoir soif et d'aller prendre une glace, au milieu d'une cinquantaine, au moins, d'autres personnes?...

—Sans doute, le crime n'était pas là, poursuivait Mademoiselle avec la sécurité tranquille d'atteindre sûrement au but. Rien de plus simple, de plus convenable, que d'accepter le bras d'un danseur pour aller prendre une glace, comme vous di-

tes... Seulement, il est fort malséant, pour une jeune fille, de prolonger l'aparté, de soutenir, d'encourager la tête-à-tête...

—Dont Maritza faisait tous les frais, interrompit de nouveau Tiomane.

—Je veux bien le croire, pour mon compte... mais ce n'était pas moins vous donner toutes les apparences d'un manège... bizarre.., que le monde n'est que trop prédisposé à interpréter défavorablement. En outre, une invitation à Mlle de Sorgues est chose qui marque dans ses salons, puisqu'elle la force à se réserver, à se refuser à nombre de concurrents. Celle du prince avait donc été notée. On vous avait vue partir à son bras. La valse commença, Maritza demeurant à attendre... les commentaires, qui ne tardent jamais, se donnèrent libre cours. Inutile de vous répéter les réflexions très franchement désagréables que j'entendis sur votre compte...

—Mais tout ceci est abominable! s'écria Mme de Sorgues, si prompte à l'emportement.

—Tu vois bien! tu vois!... ajouta Maritza, assise sur les genoux de sa mère qui avait repris sa place dans son fauteuil, en face de Mademoiselle et de Tiomane, debout l'une devant l'autre.

Enfin, poursuivit l'institutrice de son même ton digne et assuré, il m'appartenait, à moi, de me souvenir que ce petit scandale rejallirait sur la famille à laquelle je suis attachée. Je ne pouvais, je ne devais pas le souffrir. Il me convenait d'y mettre un terme au plus tôt. C'est pourquoi, Tiomane, j'ai entraîné Maritza de votre côté. J'espérais qu'elle regagnerait la salle de bal au bras du prince, et que votre fugue en serait ainsi atténuée.

Et comme toujours, Pascal, conclut Mme de Sorgues, vous avez intelligemment et sagement agi.

Tiomane avait écouté, croyant, tout d'abord, à quelque rêve fou, ne pouvant imaginer possible une telle audace mensongère, une méchanceté aussi inique. Chacune de ces paroles outrageantes l'étonnait, l'effarait, comme quelque chose de trop invraisemblable, de monstrueux. Plusieurs fois ses lèvres s'étaient entr'ouvertes dans une sourde exclamation d'horreur. Plusieurs fois elle avait essayé d'interrompre, de riposter, de se défendre; mais les mots expiraient dans sa gorge serrée. Peu à peu une clarté terrifiante l'aveuglait, une épouvante nouvelle de ce semblant de vérité que revêtait, sous les paroles mesurées de Mademoiselle, l'infâme calomnie.

—C'est inouï, vraiment! reprit Mme de Sorgues, outrée d'une pareille aventure, blessée de ce qu'elle prenait pour l'effronterie d'une orgueilleuse, courroucée surtout qu'on eût pu se permettre de

faire souffrir, de faire pleurer sa Maritza;—tant d'astuce... d'impudence... c'est à ne pas croire...

—Aussi, marraine, balbutia la pauvre Tiomane éperdue, vous n'y croyez pas... n'est-ce pas... c'est impossible...

—Mère, ce n'est pas tout encore, poursuivit Maritza en se mettant debout et dardant sur Tiomane un regard enflammé. Après souper, il y a eu ce chant...

—Ah! murmura Tiomane avec une amertume poignante, me reprocher jusqu'à ma voix...

—Que tu nous dois, ma chère, répliqua maladroitement Mme de Sorgues, sans attendre d'autre éclaircissement sur ce nouveau grief, comme tu nous dois tout le reste... tout ce que tu es devenue... tout ce que tu es aujourd'hui...

—Oui, poursuivit Maritza, emportée par une véritable rage, ramassée par nous dans un village... sur les grands chemins... abandonnée... misérable servante...

—Hélas! reprit àprement Tiomane, il fallait m'y laisser, dans mon village...

—Ingrate, dit durement Mme de Sorgues.

—Non, pas ingrate, mais humiliée, torturée... du premier jour jusqu'au dernier... subissant les plus atroces injustices... non seulement sacrifiée en tout... mais méconnue toujours...

—Au contraire, interrompit ironiquement Mademoiselle, trop connue, malheureusement...

—Eh bien! triomphez, vous! répliqua la pauvre victime hors d'elle, car tout ceci est encore votre oeuvre... commença dès mon entrée dans cette maison...

—Vous osez attaquer Mademoiselle, maintenant, dit sévèrement Mme de Sorgues, quittant le tutoiement habituel, comme pour mieux marquer la désaffection soudaine, —celle qui a pris soin de votre éducation... Ah! ceci passe les bornes.. taisez-vous, je vous l'ordonne...

—Non, marraine, il faut que je m'explique enfin, il faut que mon cœur se vide... Je ne dénie pas vos intentions généreuses à mon égard... Comme le dit Maritza, vous m'avez ramassée sur les grands chemins, abandonnée, misérable servante... Mais ici, dans ce palais, j'ai vécu mille fois plus abandonnée, plus misérable, plus opprimée que dans mon village... Une haine acharnée s'attaquait à moi, sans cesse, avec tous les raffinements d'une cruauté infatigable... Oh! la navrante enfance! Que de larmes, de désespoirs dérobés... Que de fureurs! d'épouvantables débats!...

Elle s'arrêta, comme étranglée.

Mme de Sorgues n'était pas méchant. Mais, à cette heure, la colère la dominait. Tiomane ne lui

apparaissait plus que comme une rebelle indigne dont chaque parole aggravait la faute.

— Mes félicitations tardives pour ces prouesses de votre passé, dit-elle cruellement; cela prouve que déjà, alors, vous portiez en vous les instincts les plus pervers.

C'était le comble. Sous ce dernier coup qui l'atteignait en plein cœur, Tiomane chancela. Il lui semblait que sa vie venait de se briser. Pendant quelques secondes, elle demeura immobile, suffoquée. Puis, comme mue par une résolution suprême, elle se redressa, le visage livide, glacé.

— Marraine, un mot encore, balbutia-t-elle : permettez-vous que je quitte votre maison?

— Comme il vous plaira, répondit Mme de Sorgues impitoyable.

Tiomane ne put rien ajouter. Elle était à bout de forces. Prise d'une irrésistible mouvement de désespoir, elle s'enfuit dans sa chambre.

XII

La crise de larmes, de fureur, d'affolement, de désolation passée, Tiomane retrouva sa raison ferme, ce jugement droit et net qui l'avait toujours guidée dans ses nombreuses épreuves.

Il faisait grand jour. Certes, elle ne songeait guère à dormir. Elle jeta une mantille sur ses épaules demi-nues et ouvrit une fenêtre. À l'air frais du matin, ses yeux se séchaient, sa fièvre se calmait. Elle s'efforçait à penser avec suite, à réfléchir. — C'était sa vie tout entière qui allait se trouver brusquement transformée. Après un affront pareil, cette opinion si hautement exprimée de son indignité; devant la jalousie haineuse de Maritza, incapable de désarmer, il n'y avait pas à se leurrer: sa présence dans cette maison n'était plus possible.

La tourmente la surprenait en pleine sécurité, dans une quiétude relative. En effet, depuis cinq ans, son existence s'était réellement éclaircie, ou plutôt cette vaillante s'était peu à peu créée une existence à part, au-dessus des mesquineries qui l'entouraient. Au reste, peu à peu aussi, dans le train journalier, l'accoutumance avait achevé son œuvre. Sa place établie dans cette famille d'adoption, il fallait bien finir par la lui tolérer. En maintes circonstances, elle avait pu deviner l'estime du consul, qui prenait plaisir à causer avec elle et l'avait souvent félicitée sur son instruction, son érudition très remarquable, son organisation musicale exceptionnelle. Sans autrement approfondir ses mérites, sa marraine ne laissait pas que d'être flattée de sa belle voix et goûtait un charme à l'entendre. Maritza, devant son rôle toujours

effacé, la supportait volontiers, presque attachée à une compagne invariablement aimable et soumise. Seule Mademoiselle avait gardé une animosité dont la forme pourtant revêtait moins de rigueur. Les progrès surprenants de l'élève, son courage persévérant, son rapide développement artistique joints à l'acquis de la tenue, du bon ton, — les occasions de reproches s'espacèrent, disparaissaient; les railleries manquaient d'aliments. Depuis longtemps l'hostilité ne trouvait plus guère à se traduire que dans la dureté du regard, la sécheresse dédaigneuse de l'accent. Mais Tiomane ne s'en préoccupait plus, et payait cette malveillance de la plus fière impassibilité.

En revanche, elle avait un ami, un ami sincère que l'éloignement n'avait pas découragé, mais, bien au contraire, de plus en plus attaché. En ces cinq années, elle l'avait revu une seule fois, il y avait trois ans: les dernières vacances passées à Berok. Elle avait seize ans, alors, et, pour lui, c'était déjà la grande sœur qu'il initiait à ses projets, à ces rêves immenses de la vingtième année. Tous les deux avaient tenu leur promesse de correspondance: lui, comme il l'en avait avertie, un peu inexactement, manquant parfois le courrier, elle, régulièrement, avec une fidélité scrupuleuse. Et ils s'étaient retrouvés comme si le lien d'intimité n'eût jamais été interrompu. De nouveau, les bons jours s'étaient écoulés; une autre séparation était venue. Depuis, le cher artilleur était entré à l'École polytechnique. Par un hasard désolant, chaque été de ces trois dernières années, quelque circonstance avait entravé les voyages en Europe. Malgré tout, son entente avec l'absent se resserrait avec le temps, avec le développement de leurs idées, la maturité de leurs caractères, dans cette correspondance plus activement, plus sérieusement poursuivie, semaine à semaine.

C'était tout cela que cette scène atroce détruisait, irrévocablement, sans remède. Déjà, elle sentait la rupture définitive entre ce passé où elle vivait encore, désemparée, ne trouvant plus rien où se raccrocher, comme perdue au milieu de ruines, et l'avenir inconnu qu'il allait lui falloir édifier.

Que faire? que devenir, ainsi rejeté soudainement dans l'isolement des abandonnés, des créatures sans famille, sans attaches, sans ressources, loin de son pays, de ses premières protections qui lui semblaient, du reste, bien insuffisantes à cette heure? Elle n'avait même pas d'ailleurs la possibilité matérielle de les rejoindre. Une seule situation possible s'offrait à elle: instruite, musicienne, parmi les nombreuses relations du consulat, peut-être obtiendrait-elle quelque emploi de gou-

vernante ou de demoiselle de compagnie?— Mais, au préalable, elle devait s'assurer de l'assentiment de Mme de Sorgues, ne se reconnaissant pas le droit d'agir à l'insu de sa bienfaitrice, engagée, avant tout, par les bienfaits reçus jusque dans l'injustice présente.

À onze heures, elle commença à s'habiller pour le déjeuner. À midi elle descendit comme d'ordinaire, pâle, les yeux rouges, mais ferme, soutenue par la dignité des êtres énergiques qui puisent leur force dans la sécurité de leur conscience.

Le consul était seul à table; ces dames reposaient. Il parut surpris de l'apercevoir.

—Bravo, la vaillante! déjà debout!

Il ne savait encore rien. Il poursuivit en souriant:

—Ah! le bel âge! Une nuit de danse vous donne des ailes pour le lendemain... Voilà l'effet du succès!

Le repas en tête à tête fut lestement expédié.

Tiomane remontait chez elle, quand elle se croisa, au haut de l'escalier, avec Anaïs, la première femme de chambre, qui descendait sur un plateau les restes d'une collation.

—Est-ce que marraine est levée? demanda la jeune fille.

Sur la réponse affirmative, elle se dirigea vers la chambre de Mme de Sorgues. Elle frappa.—Ce fut la voix de Mademoiselle qui répondit: Entrez.—Tiomane ouvrit la porte.

Au milieu de la véranda meublée comme le plus coquet des boudoirs, Mme de Sorgues, en peignoir de surah rose, était étendue sur une chaise longue, Mademoiselle assise en face d'elle. L'expression animée des deux physionomies trahissait l'intérêt de la causerie.

Tiomane referma la porte et s'approcha.

La mère de Maritza, sans quitter son éternelle cigarette, s'était soulevée dans un geste de surprise et de contrariété, son visage subitement rembruni.

En se retrouvant là, devant celle qu'elle avait tant aimée, adorée, celle qui, après tout, s'était un jour, généreusement chargée de sa vie, Tiomane se sentit tout attendrie.

—Veuillez m'excuser, marraine, balbutia-t-elle, je regrette de vous déranger peut-être... mais j'ai espéré que vous consentiriez à m'accorder... un instant... d'entretien...

—Ah bah! répliqua Mme de Sorgues d'un ton de hauteur méprisante, en secouant négligemment la cendre de sa cigarette; je suis vraiment curieuse de savoir ce qu'il vous reste à ajouter à toutes vos impudences de cette nuit...

Les paupières de Tiomane battirent faiblement, comme s'il y montait des larmes. Elle fit un effort énergique pour assurer sa contenance et son accent.

—Oui... je sais... j'étais exaspérée... folle... Je vous demande pardon, marraine... je vous demande mille fois pardon de ces mouvements d'emportement... impossibles à réprimer... sur le moment... J'étais trop touchée... trop profondément blessée... Le coup était si inattendu... si épouvantable... A cette heure, j'ai beaucoup réfléchi... j'ai eu le temps de me calmer... et je suis certaine qu'aucune parole ne peut plus m'échapper qui pourrait vous offenser... et que j'aurais, par conséquent, à déplorer...

—Eh bien! parlez, je vous écoute! répliqua sèchement Mme de Sorgues.

Tiomane eut une hésitation. Puis d'un ton plus ferme:

—Marraine... je voudrais vous parler... à vous seule...

Son regard ayant croisé celui de Mademoiselle, il se dégaa comme un double éclair. Mais, tout aussitôt, l'institutrice se leva.

—Restez, Pascale, dit Mme de Sorgues.

—Cependant, madame, il est bien naturel... cette malheureuse enfant désire vous entretenir...

—Cette malheureuse enfant, comme vous dites, parlera devant celle qui lui a réellement servi de mère, à laquelle elle doit tout ce qu'elle est, et qui, tout à l'heure encore, après les odieuses injures de cette nuit, s'occupait de son avenir et se préoccupait d'y pourvoir...

—Oh! marraine!... protesta sourdement Tiomane.

—Comment! riposta sévèrement Mme de Sorgues, vous assurez, il me semble, de votre parfaite déférence...

—Je vous en prie, madame, implora de nouveau l'institutrice faisant mine de gagner la porte.

—Pascale, rasseyez-vous... je vous l'ordonne...

Mademoiselle obéit avec un petit soupir de résignation.

C'en était fait du dernier espoir de Tiomane. Il y avait quelques minutes encore, il lui semblait impossible qu'une si atroce iniquité fût irrévocable. Elle se disait que, seule avec sa marraine, elle trouverait certainement les accents de vérité qui arriveraient à la persuader, à la fléchir; tout en s'éloignant, au moins, laisserait-elle un souvenir dépourvu d'amertume, quelque pitié pour l'enfant reconquise et si injustement condamnée. Mais, devant l'implacable ennemie, l'entretien ne pouvait être que froideur et contrainte. Elle sentait d'avance les paroles se glacer sur ses lèvres.—Tou-

jours debout devant sa marraine impérieuse, qui fumait par courtes bouffées, elle se roidit dans un effort suprême de volonté, et d'une voix presque sûre :

—Marraine, je suis venue vous prier de vouloir bien décider de moi... J'ai cru que, pour tous, il valait mieux que la question fût réglée au plus tôt... Je ne voudrais pas être plus longtemps une charge... ma place dans cette maison me paraissant désormais impossible...

—C'est aussi mon opinion, interrompit Mme de Sorgues.

Il y eut un court silence. Tiomane reprit gravement :

—Grâce à l'éducation que j'ai reçue de vous, je crois possible de me placer dans quelque famille... mais je ne voudrais tenter aucune démarche sans y être autorisée par votre volonté...

—Et je m'y oppose formellement. Il ne me conviendrait guère de retrouver celle qui a été presque ma fille, en service chez des amis, pas plus qu'il ne me plairait, si jamais vous aviez cette idée, de vous rencontrer, dans les rues de Smyrne, courant le cachet de piano ou de chant. Au reste, ma décision est toute prise. Nous venions justement de résoudre votre sort lorsque vous êtes entrée. Voici. J'écris aujourd'hui, par le courrier anglais, à Soeur Victoire, à Berck, que vous retournez auprès d'elle. Elle vous logera à la communauté jusqu'à nouvel ordre. Je mentionne à peine cette petite somme déposée pour vous à la caisse d'épargne et que vous retrouverez, augmentée des intérêts...

—Marraine, je vous en prie, interrompit fièrement Tiomane, ne parlons pas d'argent.

—Mais il le faut, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir sur votre situation actuelle.

—Je prétends être en état de subvenir à mon existence.

—Ce sont choses qui se disent, ma chère. Je continue. Mon intention est de vous faire tenir une petite rente ou d'en verser le capital...

—Je n'accepte rien, dit-elle.

—Je m'en remettrais d'ailleurs, à Soeur Victoire, poursuivit Mme de Sorgues sans paraître entendre, du soin de me dicter ce qui convient le mieux à cet égard. Elle est fort intelligente et essayera, au moins, de vous sauvegarder; elle veillera aussi à vous trouver quelque établissement. En tout cas, j'aurai fait mon devoir envers l'enfant abandonnée dont je m'étais chargée. A vous de ne pas achever de gâter l'avenir... Maintenant, vous pouvez vous préparer à prendre le prochain bateau de Marseille... il part dans cinq jours.

Tiomane écouta, froide et calme, la décisive condamnation dictée, sans doute, par Mademoiselle un instant avant sa venue. Mais, cette fois, elle se garda même d'un dernier regard de mépris à l'adresse de l'ennemie triomphante. A quoi bon? N'était-il pas plus digne de porter vaillamment la défaite, d'y opposer la ferme sensibilité d'une âme sûre de son droit?—Sans un mot de revendication, sans un geste, le visage impassible :

—Permettez-moi, marraine, ajouta-t-elle tranquillement, d'implorer de vous une dernière faveur... Ces cinq jours, qui me restent à passer dans cette maison, veuillez m'accorder de les vivre à l'écart... dans ma chambre... où je vous serais obligée de m'autoriser à prendre mes repas...

—Parfaitement, je conçois que cela vaudra mieux pour tous.

—Voulez-vous aussi vous charger de toute ma gratitude pour M. de Sorgues, que je ne verrai plus, peut-être... et, de nouveau, agréer pour vous-même mes plus sincères remerciements... l'expression la plus ardente de mon éternelle reconnaissance, de mon inaltérable dévouement...

Pas un éveil d'émotion n'agita le cœur de la mère de Maritza. Tiomane s'étant approchée pour lui prendre la main et la baiser, elle la laissa faire, non sans quelque impatience.

—C'est entendu, reprit-elle pour couper court, le bateau part dans cinq jours, lundi soir, à six heures. La barque du consulat vous conduira à bord, où votre passage aura été arrêté... Adieu...

La jeune fille sortit.

XIII

Elles étaient lourdes, bien lourdes, ces journées d'entière solitude qui précédaient le départ. Toutefois, cette réclusion épargnait à Tiomane l'embaras, la contrainte atroce de l'existence en commun, et, à ce compte, c'était encore un allégement.

Enfermée dans sa chambre, elle n'en sortait plus étrangère désormais. Au premier mouvement du palais où elle se trouva déjà exclue. Dans les pièces voisines, elle entendait vivre Maritza, sa voix mêlée souvent à celle de Mademoiselle. Elle connaissait si bien toutes leurs habitudes: les heures du lever et du coucher; les impatiences de la jeune fille pendant ses trois ou quatre toilettes de chaque journée; ses orâilleries aux servantes... et la sieste de l'après-midi, les tapotages capricieux sur le piano, les fredonnements maladroits. De sa fenêtre, vers cinq heures, elle apercevait quelques robes claires à travers les arbres du jardin. C'était le moment des visites. On louchait volontiers sous

les orangers fleuris durant ces mois d'hiver, le printemps oriental. Et elle s'étonnait d'une impression étrange: il lui semblait qu'un long temps, un temps immense, la séparait de ces choses...

Après tant d'années passées dans toutes les opulences, elle allait revoir Berck, seule, presque rendue à sa condition première. Qu'y ferait-elle? Sans doute, elle n'y resterait pas. D'abord Soeur Victoire, si bonne, si avisée, aurait bientôt démêlé la vérité, et lui gèderait son estime. Parmi les habituées de la plage, ou par l'entremise de quelque convenit, il était à croire qu'une situation s'offrirait bientôt.

En dépit de sa très haute instruction, elle n'était munie d'aucun brevet d'institutrice: une infériorité pour la France. En revanche, elle parlait couramment l'anglais et l'italien, sans compter les idiomes orientaux, et possédait un solide talent de musicienne, initiée même aux principes de l'harmonie. Elle accepterait d'ailleurs l'humble fonction de gouvernante de très jeunes enfants. Avant tout, elle voulait se suffire, résolue à rejeter cette dernière aumône de ceux qui la chassaient.

Toutefois, il lui restait encore à subir un déchirement: le plus douloureux. Elle écrivit à Guillaume une lettre d'adieu, très digne, très touchante, généreuse par son silence sur la cause de la rupture.—N'était-elle pas certaine que l'ami, le frère la défendrait toujours dans son cœur? Quoi qu'il entendit, quoi qu'on s'acharnât à lui prouver, il demeurerait incrédule à toute allégation dirigée contre ce caractère qu'il connaissait si bien.—Elle l'avertissait de son retour en France, et de l'ignorance complète de ce qu'elle allait y devenir. Le reverrait-elle jamais? Elle osait à peine conserver un espoir, une rencontre entre eux ne lui paraissait admissible qu'autorisée par l'assentiment de Mme de Sorgues. Elle terminait par quelques gentils conseils, le testament, disait-elle, de la grande sœur. Enfin, elle l'assurait de son attachement dévoué qui subsisterait, malgré l'absence définitive, et lui envoyait ses vœux si sincères de bonheur.

Bien des larmes se mêlèrent à ces paroles dernières qui fermaient l'unique affection qu'elle eût possédée.

Dans son âme le calme était revenu, avec le sentiment d'avoir rempli toutes ses obligations. La conscience n'est pas un vain mot. De plus, Tiomane était une chrétienne, et il se rencontre toujours chez la chrétienne une force morale née de la résignation à la volonté supérieure et de la confiance en cette miséricorde divine.

Les préparatifs semblaient devoir être courts. Dès le deuxième jour, Elli lui ayant offert son aide pour commencer les emballages, elle la remercia, signifiant son intention de n'emporter de sa garde-robe, très riche, que le strict nécessaire. Mais, le lendemain, la servante grecque, qui avait rapporté le propos à sa maîtresse, se trouvait chargée d'un ordre formel: Mme de Sorgues entendait que sa protégée gardât tous ses dons.

Tiomane se soumit jusqu'à la fin. Les malles commencèrent. Au cours de la besogne, la baronne Elli raconta une grande nouvelle: le prince Hassan venait de se déclarer, et sa demande avait été agréée.—A cet instant, Maritza fredonnait dans la chambre voisine.

—Hein! ajouta Elli, non sans une arrière-pensée railleuse, en voilà, un bonheur! On peut dire qu'ils seront joliment assortis... le prince et la princesse...

XIV

Cette avant-veille du départ avait été une de ces journées d'orage accablantes, énervantes, insupportables, particulièrement pénibles dans la douce contrée ionienne.—La nature paraît se complaire aux antithèses.—Depuis midi, l'air soufflait du feu. Vers trois heures, le ciel, d'abord d'un gris de cendre, puis subitement très noir, semblait s'être abaissé sur la ville comme un suaire morne, écrasant. Par instants des tourbillons s'élevaient, formés d'une fine poussière roussâtre et brûlante. Au loin la mer grondait, ou plutôt des mugissements surgissaient de tous côtés, comme si la foudre menaçait partout à la fois. A cinq heures on avait dû allumer dans les appartements.

Tiomane, suffoquant dans sa chambre, avait tenté, à diverses reprises, d'ouvrir une fenêtre; mais la poussière entraînait par bouffées embrasées qui augmentaient encore la pesanteur de l'atmosphère irrespirable.—Cependant, Elli, en lui apportant son dîner, lui apprit qu'il y avait gala au palais; gala intime. Une quinzaine d'invités, parmi lesquels le Gouverneur et le prince. Malgré la grandeur des appartements, on se plaignait aussi en bas; les domestiques étaient harassés. Très probablement, les convives se retireraient de bonne heure.—Effectivement, vers onze heures, Maritza regagnait sa chambre. Bientôt un silence profond enveloppait la maison, troublé seul par ces roulements sourds qui continuaient à présager l'orage.

Il éclata brusquement dans la nuit, par un coup de tonnerre violent. Réveillée en sursaut, Tiomane s'assit sur son lit. Dans la pièce voisine,

Maritza appelait, effrayée.— Oubliant tout, elle allait s'élaner vers la porte de communication, quand elle distingua la voix d'elli qui accourait vers sa jeune maîtresse.— Au même instant un second coup retentit, plus épouvantable encore. Cette fois, on eût dit que la foudre venait de tomber sur le palais, et comme si, en effet, il eût éclaté quelque désastre, ce fut soudain une agitation pleine d'alarmes.— Au-dessus, au-dessous, de toutes parts, des bruits de voix, de pas; des portes brusquement ouvertes; tout un mouvement de précipitation, d'inquiétude sinistre. Des rumeurs, où dominaient des honnisements, montaient des dépendances situées dans le jardin, à droite, derrière le haut rideau des sycomores.— Que se passait-il?— Tremblante, elle se précipita hors de son lit, se couvrit vivement d'un peignoir et alla à la fenêtre pour en ouvrir les contrevents, tâcher d'apercevoir quelque chose.— Comme elle écartait le panneau de bois, un éclair brilla. Elle se sentit chanceler. Le sol se déroba sous ses pieds. Elle comprit, et tout son sang se glaça... C'était un tremblement de terre.

Il faut avoir subi cette sensation unique, cette indéfinissable, irrésistible, vertigineuse angoisse, qui stupéfie les plus braves et ressaisit du même invincible effroi les plus aguerris, pour arriver à se la figurer.— Pendant quelques secondes, elle attendit, pétrifiée, se retenant toujours à la poignée de la croisée. Un nouvel éclair lui montra l'oscillation très prononcée de la glace de la cheminée, en même temps qu'elle perçut le cliquetis d'objets qui se choquent. Puis, il lui parut que la maison se soulevait, arrachée de sa base. Un tintamarre effrayant l'emplit tout entière: chute de meubles, brisements de porcelaine, carillon de sonnettes... tout ce branle terrifiant des choses sous la seconde souterraine.

Aussitôt des cris d'affolement, des clamours désespérées, les gémissements des bêtes. Elle reconnut vite qu'on se sauvait. Alors, obéissant à l'impulsion si connue de ceux qui ont assisté à cette espèce de chaos de la nature,—où il semble que la terre se désagrège pour tout engloutir,—éperdue, haletante, elle prit sa course, elle aussi, ouvrit sa porte, s'élança dans le corridor, le traversa, parmi d'autres affolés, gardant toujours cette impression atroce du vide sous ses pieds.

La porte du vestibule était ouverte. Elle gagna le jardin, sinistrement illuminé par les éclairs qui se succédaient sans intervalles, ou plutôt se confondaient en une seule lueur immense, aveuglante, comme si le ciel embrasait la terre. Là, tous les habitants du consulat s'étaient jetés, se précipitant par la large allée qui coupait le bois d'o-

rangers, courant comme à travers une fournaise, sous les crépitements formidables du tonnerre mêlés à ces horribles bruits souterrains qui semblent des voix de volcans réveillés.— Elle suivit les autres et atteignit ainsi, à l'extrémité du bois, loin de toutes constructions, une vaste esplanade, le plus sûr refuge contre le pire des dangers: l'écrasement.— A cette clarté fulgurante, elle vit des groupes affaîsés sur le sable... Elle reconnut Mme de Sorgues et Maritza. Elle alla s'agenouiller auprès d'elles.

Cependant, le jour se levait, semblant ramener quelque calme. Les secousses avaient cessé; des roulements s'espaçaient; les lamentations s'apaisaient.

Soudain, ces mots retentirent:

— Et le consul?

C'était la voix du chancelier, M. de Riez.

Tout le monde fut debout.

— Mon mari!... cria Mme de Sorgues, brusquement arrachée à sa torpeur.

Chacun regardait autour de soi, gagné par une oppression nouvelle. On se comptait. On scrutait chaque groupe. On répétait le nom de M. de Sorgues, on le criait... Rien... Le consul ne paraissait pas. Quel malheur était donc survenu?...

Dans l'effarement de cette disparition, plusieurs s'étaient déjà précipités vers le palais dont, heureusement, on apercevait le toit intact, ce qui excluait l'idée d'un effondrement grave. Mais il s'agissait d'une chute, peut-être, dans la hâte de fuir... d'un malaise subit... Pourtant, Mme de Sorgues se souvenait d'avoir été entraînée dehors par son mari. Il avait même eu cette prévoyance de les couvrir de manteaux, elle et sa fille, de les chausser de leurs mules. Une fois au jardin, on s'était trouvé séparé. Ensuite, elle ne savait plus... sa mémoire s'arrêtait là.

C'était donc au jardin qu'il fallait chercher. L'espace était vaste; mais il paraissait peu probable que M. de Sorgues se fût écarté du chemin pour ainsi dire tracé devant tous par la large avenue en cailloutis qui aboutissait à l'esplanade. Le chancelier parcourut d'abord l'esplanade, en courant, appelant, appelant sans trêve... Toujours rien... Il revint sur ses pas.

Ceux qui étaient restés l'accompagnaient. Mme de Sorgues, enfiévrée d'inquiétude, essayait de suivre, Maritza lui donnant le bras; derrière elles, Tiomane, l'esprit tendu par l'angoisse, ne sentant pas le menu gravier qui déchirait ses pieds nus.— On gagna ainsi l'entrée du bois. Aucune trace, aucun vestige, pas le plus léger indice. On s'engagea dans l'avenue qui partageait ce bois d'orangers tout en fleur. Maintenant les voix las-

sée se faisaient, et cette recherche, dans le silence, devenait plus lugubre noir.— Comme on atteignait le milieu de l'avenue, il y eut un mouvement d'inexprimable détresse... des exclamations d'horreur... Trois des colonnes de côté du pavillon grec gisaient brisées sur le sol. Sous leurs débris un corps était enseveli, la face écrasée contre la terre. Une main, coupée au poignet par un morceau de chapiteau, montrait au petit doigt la bague armeriée que portait le consul.

Le chancelier fit un geste impératif en désignant Mme de Sorgues, ain qu'on l'empêchât d'avancer. Mais la pauvre femme s'était élancée, approchée malgré tous.— Elle poussa un effroyable cri et s'évanouit.

XV

Une semaine s'était écoulée. La triste dépouille avait été inhumée avec un appareil où s'étaient affirmés les plus sincères regrets.

A la suite de l'émotion terrible, la veuve avait pris le lit. Une fièvre intense s'était déclaré; le cerveau ébranlé ne reliait plus les idées. C'était un demi-délire, avec des alternatives de torpeur; l'insensibilité d'une âme brisée.— Cette inconscience lui épargna, au moins, la cruauté des derniers apprêts. Tout se passa loin d'elle, à son insu...

Tiomane soignait sa marraine, se contentant, toutes les vingt-quatre heures, de quelques heures de repos, sur une chaise longue, dans la pièce même. La femme de chambre Anaïs, Elli et la servante syrienne la secondaient. Mademoiselle, prétendant ménager les nerfs de la délicate Maritza, la tenait enfermée dans leur appartement, si bien écartée de toute agitation, et esquivait ainsi, pour son propre compte, les maussades fonctions de garde-malade.

Le dixième jour qui suivit l'enterrement, Mme de Sorgues se réveilla, le matin, après une nuit presque entière de sommeil tranquille. Elle reconnut ceux qui l'entouraient. Tiomane était à son chevet et reçut le premier regard lucide. Aussitôt, comme si cette résurrection de la raison était aussi celle de la souffrance, la veuve éclata en sanglots.—Tiomane fit appeler Maritza, qui se précipita avec beaucoup de tendresse dans les bras de sa mère; leurs trois douleurs unirent leurs larmes.

Sur ces entrefaites arriva la lettre de Guillaume, en réponse au télégramme qui lui annonçait l'horrible accident. Combien il lui coûtait d'être loin en un pareil moment! Que n'eût-il donné pour revoir une dernière fois ce pauvre corps tant

chéri! Mais la distance était telle qu'il lui fallait renoncer à cette âpre consolation. Enfin, son correspondant l'avait impérieusement retenu à l'École, comme un ordre suprême de son père.

Toutefois, la convalescence accomplit son cours. La veuve se laissa lever, habiller, rapprit à marcher, à vivre dans ses crêpes.. redemanda ses cigarettes. Elle consentit à recevoir le prince Hassan, qui apportait ses compliments de condoléance, après avoir fait prendre chaque jour des nouvelles. Maritza retrouva son sourire pour accueillir le fiancé dont la visite fut naturellement courte et grave.

A cette heure, nul ne se souvenait des scènes qui avaient précédé le lamentable événement. Mademoiselle elle-même affectait l'oubli de tout conflit, fort aise, au fond, qu'une autre assumât la pénible charge de consolatrice. Par exemple, elle comptait bien se rattraper plus tard.

Une nouvelle semaine avait passé. Maritza n'avait pas revu son fiancé. Au lendemain de sa première visite, un billet du prince leur avait annoncé son départ subit pour Constantinople, où l'appelait le grand vizir. La fillette attendait impatiemment le retour, qui ne pouvait tarder, lui semblait-elle.

Une après-midi, Mme de Sorgues, réfugiée sous la véranda de sa chambre, causait tristement avec les jeunes filles; Mademoiselle lisait un journal. Elli survint pour demander à sa maîtresse la permission d'introduire le chancelier. Sur un signe d'acquiescement, la servante fit entrer M. de Riez. Il tenait sous son bras un assez volumineux rouleau de papiers.

La mine du nouveau venu dénotait une extrême préoccupation, due certainement à toute autre cause qu'à la gêne d'une visite de condoléance plusieurs fois renouvelée.

Quand il se fut assise près de la chaise longue, il attendit quelques minutes, comme s'il hésitait à aborder le véritable objet de sa démarche. Il se décida pourtant.

—Chère madame, j'ai différé le plus possible à venir vous distraire de votre douleur, pour appeler votre attention sur des questions matérielles... toujours si pénibles en pareille circonstance... particulièrement insupportables pour vous... je le sais... mais je ne puis reculer davantage... Il faut enfin que je vous tienne au courant...

Tiomane et Mademoiselle, pressentant quelque entretien confidentiel, se levèrent discrètement.

—Non, non, restez donc, dit la veuve; je n'ai pas de secrets pour vous, mes pauvres chères...

Le chancelier appuya ces paroles d'un regard encourageant.

— Sans doute, ajouta-t-il, Mme de Sorgues a raison, mesdemoiselles, de réclamer à cette heure, auprès d'elle, tous ses dévouements... dont elle n'aura jamais eu plus besoin...

L'institutrice et Tiomane reprirent leurs places, Maritza, par un mouvement de crainte instinctive, saisit la main de sa mère qu'elle garda. Le chancelier poursuivit :

— Vous ne comprenez, n'est-ce pas, chère madame? il s'agit de vos affaires...

La veuve interrompit par un geste de fatigue.

— Je vous en prie, madame, continua-t-il d'une voix pressante, il faut vous résigner à m'entendre, à juger, à résoudre. Il le faut absolument... Encore une fois, il s'agit de vos affaires... de vos intérêts les plus impérieux, immédiats...

Elle haussa les épaules avec ennui.

— Non, c'est inutile... je suis incapable de penser, de comprendre... Et puis, vous savez que je n'y entends rien... rien du tout... à toutes ces choses d'affaires... d'intérêts...

Certes, il le savait, il connaissait, comme tous ceux qui l'approchaient, cet esprit futile, ce caractère resté si enfant, dominé par le caprice seul, répugnant à toute idée sérieuse, à tout effort, même de raisonnement. Il poursuivit néanmoins.

— C'est qu'elles sont si graves, madame, toutes ces choses... que vous ignorez... complètement. Voyons, c'est pourtant à vous, désormais, qu'il appartient de prendre un peu la direction de votre maison... de sauvegarder l'avenir de vos enfants.

A cette évocation de son malheur, Mme de Sorgues ne put retenir ses larmes. Le visiteur dut s'arrêter un instant pour laisser passer cet accès de chagrin.

— Mais vous me torturez, monsieur de Rez, s'écria-t-elle; vous voyez bien que vous me torturez abominablement...

— Hélas! madame, ne comprenez-vous pas jusqu'à quel point ma tâche est pénible? et encore... je ne suis pas au bout... Ce qui me reste à vous apprendre est épouvantablement cruel...

— Après ce qui m'arrive? dit-elle, son mouchoir sur la bouche pour étouffer ses gémissements.

Il la regarda d'un air de commisération si profonde qu'elle frissonna.

— Eh bien, quoi donc?... murmura-t-elle.

— D'abord, madame, je suis obligé de vous avertir que le gouvernement français envoie... très prochainement... le... remplaçant... Il faudrait donc vous préparer à quitter cette habitation.

— C'est vrai! je n'avais même pas pensé... le

remplaçant!... Mais c'est horrible de m'arracher ainsi... de chez moi...

De grosses larmes coulaient sur ses joues pâlies.

— Oh! quitter notre maison! Est-ce possible? s'écria Maritza.

— Voyons, Riez, reprit Mme de Sorgues, n'y aurait-il pas moyen... Si vous arrangez cela, vous... C'est tout ce qui me reste... ces pauvres murs... où nous avons vécu tous les deux... Il ne manque pas à Smyrne d'autres maisons... d'autres palais... J'achèterais celui-ci...

À l'émission de ce vœu qu', pourtant, semblait si simple à la veuve, le chancelier tressauta, et son visage prit une expression d'effarement douloureux.

— C'est que vous ne savez pas, madame; vous n'avez jamais rien su... Votre pauvre mari tenait à vous épargner tous les soucis... il vous débattait soigneusement les siens... Il ne prévoyait pas, d'ailleurs, ce dénouement si fatal, à tous égards... Moi-même, qui croyais soupçonner la vérité, j'en étais bien loin encore...

— Que voulez-vous dire?... balbutia la pauvre femme, tandis que les deux jeunes filles et l'institutrice enveloppaient l'interlocuteur d'un regard anxieux.

— Il faut bien que vous le sachiez, répondit-il, que vous sachiez tout enfin... La situation actuelle comporte certaines mesures... qu'il est urgent de prendre au plus tôt...

— Mais parlez donc, dit Mme de Sorgues tout agitée.

— Permettez-moi, madame, d'abrégier le plus possible des détails... pénibles... En quelques mots, voici les faits. M. de Sorgues, très expert en matière de finances, s'était lancé dans les spéculations les plus audacieuses. Pendant longtemps, il a gagné beaucoup d'argent que son train d'existence engloutissait à mesure... Ces dernières années ont été mauvaises... désastreuses... mais il était de ceux qui comptent toujours sur la revanche... Bref, pour ne rien changer à son luxe, depuis deux ans, il empruntait. Tout porte à croire qu'il se fût tôt ou tard relevé, s'il eût vécu... Mais, à l'heure actuelle...

Mme de Sorgues écoutait, dans l'hébétude de quelque catastrophe dont elle ne saisissait pas encore toute la portée, n'osant regarder cet abîme si inopinément ouvert sous ses pieds, peu consolante de cet inconnu qui la menaçait, mais en proie, malgré elle, à un frissonnement de terreur.

— Alors?... balbutia-t-elle, reculant à achever sa pensée.

M. de Riez esquiva la réponse trop directe.

—Vous voyez, madame, que la situation est très grave, et qu'elle mérite d'être sérieusement pesée par vous. Maintenant que vous voilà avertie, initiée, vous plaît-il que nous examinions ensemble le détail de vos affaires, dont je me trouve chargé, à la fois comme chancelier du consulat, ayant en cette occurrence toute responsabilité devant la loi française, et aussi, et surtout, comme ami du cher défunt? Vous avez connu toute mon amitié, tout mon dévouement pour lui. Je voudrais continuer à le servir en reportant sur les siens ce même attachement, ce même zèle.

Mme de Sorgues ne répondit rien, accablée par la surprise, incapable encore de mesurer toute l'étendue du désastre.

—J'ai là, reprit M. de Riez, en montrant le paquet de papiers qu'il avait placé sur une table auprès de lui, tous les documents: contrats, engagements, factures; toutes pièces qui doivent vous être soumises...

Il prit le rouleau et commençait à le déplier, quand Mme de Sorgues l'arrêta, en posant sa main sur son bras, et de sa voix dolente :

—Chez monsieur... non... je ne puis pas... je ne sais pas... je m'en remets à vous... j'ai toute confiance en vous... épargnez-moi cet examen horrible... Tenez, ajouta-t-elle en désignant l'institutrice, voici ma meilleure amie... et aussi... la plus intelligente des amies... entendez-vous avec elle... ce que vous déciderez... tous les deux... je m'y soumetts d'avance...

Mais Mademoiselle, la physionomie soucieuse, refrognée plus encore qu'attristée, eut un geste de dénégation :

—Oh! madame, vous n'y songez pas... je ne puis accepter une pareille charge... c'est là, vraiment, une responsabilité que je ne saurais assumer... toute décision de cette sorte vous revient... à vous seule... entièrement à vous...

Le ton de ces paroles était si froid que Mme de Sorgues en demeura presque confondue. Mais, au même instant, Tiomane s'était levée :

—Ma bonne marraine, dit-elle, voulez-vous me permettre, à moi, d'essayer de vous suppléer... de vous épargner l'affreuse épreuve que vous redoutez tant?

Et se tournant vers le chancelier :

—Monsieur, je ferai de mon mieux... en tout cas, je transmettrai vos avis.

M. de Riez regarda avec étonnement la jeune fille qu'il avait toujours connue si humble, si effacée, dans sa position de subalterne. Elle lui apparaissait soudain comme grandie. Son clair regard, brillant d'énergie, lui révélait une volonté et un dévouement. Il comprit que cette enfant

serait son aide le plus sûr, le soutien de ces infortunées. Il se leva.

Tiomane entraîna M. de Riez tout à l'extrémité de la chambre. Autour d'un guéridon de mosaïque, quelques sièges, isolés par des paravents, formaient un coin à part dans la vaste pièce. Ils s'assirent de chaque côté de la table, en face l'un de l'autre.

—Maintenant, monsieur, dit-elle, je vous écoute. Ce que je puis vous assurer d'avance, moi, c'est de mon entière dévotion à celle qui m'a élevée, et qui me trouvera toujours pour la soutenir dans ses malheurs. Je vous jure aussi d'avoir du courage... du courage pour tous.

Le chancelier ne put se défendre de serrer la petite main loyale qui se tendait vers lui dans un geste de résolution.—Cette fois, il pouvait s'expliquer sans détours. Le désastre était absolu. Il n'y avait plus rien à espérer, à attendre, d'aucun côté. Quelques mois auparavant, M. de Sorgues avait justement placé ses derniers capitaux en actions de la banque Zadig frères. Les Zadig venaient de déposer leur bilan. C'était la ruine complète.

—Pauvre, pauvre marraine!... murmura Tiomane.

Sans s'attarder aux lamentations, elle pria M. de Riez de lui tracer un plan de conduite, qu'elle se chargerait de soumettre à sa marraine. Le chancelier y avait déjà réfléchi, et toutes mesures étaient arrêtées dans son esprit. D'abord, en premier lieu, la liquidation de ce train de maison écrasant. Mais où emmener Mme de Sorgues qui avait perdu ses parents, et dont les deux socurs vivaient mesquinement à Malte, mariées à des Italiens? A l'hôtel, peut-être, car si modeste qu'eût été une installation nouvelle, son contrat de mariage, l'associait à la fortune de son mari, la rendait également solidaire de ses pertes, de ses dettes. Les créanciers, et ils étaient nombreux, s'abattraient certainement sur les bricbes de la succession. Ils poursuivraient la veuve de réclamations, de saisies. En y songeant, mieux valait encore quitter immédiatement le pays, se réfugier à Constantinople, par exemple! Pendant ce temps, Mademoiselle dînait à la salle à manger et s'y attardait.

Mme de Sorgues, pleurante, accablée, semblait avoir décliné toute volonté. Cependant, elle refusait d'admettre ce qu'elle considérait comme une déchéance dans un milieu où elle avait si longtemps brillé au premier rang. Constantinople, c'était Smyrne; les communications fréquentes des bateaux reliant les deux villes l'une à l'autre, et ramenant sans cesse les habitants de l'une et

de l'autre. Elle préférait l'exil, l'exil complet, définitif, où elle s'ensevelirait, morte à tout son passé. Et puis, elle se rapprocherait de Guillaume, le fils adoré qui demeurerait son unique appui et sa consolation suprême. Maritza encourageait cette résolution du départ immédiat pour la France. Elle aussi voulait soustraire leur malheur aux yeux qui les avaient si longtemps enviés, et aspirait à rejoindre son frère, sa plus grande affection. Toutefois, ce mot de ruine était chose si neuve à ces opulentes qu'elles n'arrivaient guère à en saisir, du premier coup, toute la portée. Forcée de quitter sa maison, de se séparer du personnel du consulat, Mme de Sorgues ne pouvait concevoir la privation totale de son propre domestique. Elle parlait tout simplement d'emmener ses femmes de chambre et l'institutrice. Tiomane dut longuement démontrer l'impossibilité de telles dépenses; elle prétendait désormais remplir auprès de sa marraine et de Maritza le double service d'Anaïs et d'Ellie, et s'engageait, par surcroît, à procurer aux deux servantes des places avantageuses.

— Soit! répliqua enfin la veuve, mais, en tout cas, je ne puis congédier ainsi Mademoiselle.

Comme si elle eût voulu répondre elle-même à cet amical scrupule, au même instant, Mademoiselle entra. Son allure froidement résolue était celle d'une personne qui vient de prendre une détermination et s'apprête à l'exécuter. Elle s'approcha de Mme de Sorgues, et s'asseyant auprès d'elle :

— Chère madame, dit-elle d'un accent bref, comme si elle eût hâte d'esquiver les préliminaires d'un aven difficile, décidément, je ne puis augmenter plus longtemps vos charges... J'ai beaucoup réfléchi... je dois me séparer de vous... quoi qu'il puisse m'en coûter...

Mme de Sorgues, la regarda, abasourdie. En dépit de la phrase correcte, affectueuse dans la forme, le maintien était si guindé, le ton si sec, que, pour la seconde fois dans cette journée, il lui sembla qu'une lumière se faisait en elle. Après ce premier éveil, peu à peu, le voile se déchirait. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Rien ne témoignait la sollicitude, pas même la pitié, chez celle qui lui avait inspiré tant de foi, et qu'elle avait comblé de ses dons. L'ingratitude perceait clairement à l'heure où l'intérêt ne commandait plus.

— Eh quoi! vraiment, vous voulez me quitter, Pascale?... balbutia-t-elle.

Mademoiselle se méprit au sens de cette question qui exprimait surtout la désillusion si soudaine, et, pour devancer une insistance qu'elle estimait importune au moment présent, elle reprit

vivement sa thèse, non sans laisser percer quelque agacement. La raison, l'avantage même de sa maîtresse lui imposaient l'éloignement. Elle était bien déterminée au sacrifice, certaine d'accomplir son devoir. Au reste, elle laissait Mme de Sorgues en bonnes mains. Cette brave Tiomane, si dévouée, si sage, la servirait utilement et fidèlement. Elle prononça ce nom de Tiomane sans rancune, se complaisant, au contraire, à rendre justice, ravie de rejeter sur une autre tout le fardeau de la situation, se préoccupant simplement de ménager son prompt départ. Tiomane riposta par un regard de mépris qui, une dernière fois, fit tressaillir l'institutrice de colère. Pour conclure, dans sa hâte d'en terminer, Mademoiselle eut un mot maladroit. Elle déclara s'être engagée déjà avec Mme Harify.

— Bah! répliqua Mme de Sorgues en retrouvant son accent hautain, c'était donc pour aller vous offrir que vous êtes sortie aussitôt après la visite de M. de Riez? Au moins, vous ne perdiez pas de temps.

L'institutrice ne put se défendre d'une légère rougeur, mais elle recouvra vite son aplomb.

— Pardon, madame, répliqua-t-elle de son ton le plus rigide, vous me permettrez de vous rappeler que c'est à vous, tout d'abord, que Mme Harify avait témoigné son très vif désir de me demander mon concours...

— Sans doute, et vous donniez alors la préférence à celle qui paraissait la plus riche.

Mademoiselle se leva d'un mouvement brusque.

— Enfin, madame, quand m'autorisez-vous à quitter votre maison?

— Quand il vous plaira, répondit Mme de Sorgues de son ton de reine. Dès aujourd'hui, vous êtes libre. M. de Riez verra à vous régler.

L'institutrice esquissa un court salut et sortit.

Dès qu'elle fut seule avec les deux jeunes filles, tout l'orgueil révolté de la veuve l'abandonna, et ses larmes recommencèrent à couler.

Elle se rendait compte de cette première épreuve de la pauvreté. Tiomane s'agenouilla auprès de la chaise longue.

— Marraine, je vous en prie... un peu de courage... je ne vous manquerai jamais, moi!

A travers ses pleurs, Mme de Sorgues contempla un moment ce doux visage qui rayonnait d'énergie et de dévouement.— Elle l'attira sous ses lèvres.

— Pardonne, pardonne-moi, dit-elle; est-il possible que j'aie été si aveugle et si injustel...

XVI

Quelques jours plus tard, trois femmes en grand deuil montaient sur le "Mocris", qui faisait le courrier de Smyrne à Marseille. M. de Riez escorta Mme de Sorgues jusqu'à sa cabine, une cabine des premières, l'une des mieux situées, des plus vastes, qu'elle allait occuper seule avec sa fille et Tiomane. C'était le dernier luxe de celle qui les avait connus tous. Elle avait tenu à quitter son pays comme elle y avait vécu: en grande dame.

Durant la traversée, relativement calme pour un mois de mars, Tiomane se multiplia; la mère et la fille purent oublier l'absence des femmes de chambre. Quelle semaine! La veuve, qui ne consentit pas un instant à quitter sa couchette, ne cessait de se lamenter. Tiomane passait des heures à la consoler, comme une enfant, la câlinant, la grondant tour à tour, sans cesse occupée d'elle. D'autre part, Maritza, très exaltée, s'abandonnait à des crises d'emportement, presque de fureur. Elle raillait amèrement la retraite de celui qui l'avait courtisée, riche; elle étalait sa honte de délaissée, plus touchée, à la vérité, dans son orgueil que dans son cœur.

—Bah! lui répétait Tiomane, avec son accent ferme de protectrice vaillante, n'est-ce pas, au moins, un bonheur pour toi d'avoir échappé à un pareil mariage? Que peut être le caractère, l'âme d'un homme que la perte d'une dot éloigne? Ce que le prince recherchait, ma pauvre chère, c'était ton argent; tu en es trop sûre, et, vraiment, tu vaux mieux que cela, toi! la plus belle de toutes les belles.

Mais cette beauté, dont Maritza avait été si fière, commençait à perdre à ses yeux mêmes la plus grande part de son prestige? N'avait-elle pas brillé surtout de l'éclat de la fortune?

Seul, le nom de Guillaume ramenait quelque calme. Toutes les trois s'associaient dans l'impatience du revoir. C'était la lueur d'espérance qui éclairait le terme du triste voyage.

Tout passe et tout arrive. Elles débarquèrent à Marseille. Du bateau, on se transporta directement au chemin de fer. Le lendemain étant un dimanche, le polytechnicien put les recevoir à la gare de Paris. Quel échange de baisers! Pendant quelques minutes, toutes tribulations furent oubliées. Avec un respect ému, il serra les mains de Tiomane, n'osant plus, cette fois, sauter au cou de cette grande et imposante amie. Il semblait même hésiter à la tutoyer, mais elle prit bravement les devants, ce qui rétablit d'emblée les franches relations d'autrefois. Ce fut elle encore

qui trancha la question du logis provisoire. M. de Riez l'avait munie de l'adresse d'une pension de famille, située rue de Vaugirard, dans le vieux faubourg Saint-Germain. C'en était fait des hôtels coûteux et des habitations opulentes. Ils montèrent dans un fiacre à galerie.

La maison de la rue de Vaugirard avait l'aspect d'une fort modeste demeure de province. Mme de Sorgues, Guillaume et Maritza attendirent dans une sorte de parloir, mal chauffé par un calorifère portatif, pendant que Tiomane débattait les prix avec l'hôtesse. Au bout d'un instant, la jeune fille vint chercher sa marraine pour la conduire au second étage, dans une chambre à deux lits, presque convenable, à laquelle attenait un pauvre cabinet avec un petit lit de sangle.

—Nous serons bien un peu serrées, dit-elle avec son brave sourire, mais nous ne nous en défendrons que mieux contre le froid...

En effet, malgré le pâle rayon de ce soleil de mars qui pénétrait par les étroites fenêtres donnant sur un jardinet, encore tout dénudé, la chambre semblait glaciale à ces Orientales qui grelottaient sous leurs châles.

Tiomane s'occupa vivement d'allumer du feu. Pour le jour de l'arrivée, elle obtint qu'on les dispensât de la table d'hôte, et le fort simple déjeuner des pensionnaires fut monté dans l'appartement.—Quand ils se trouvèrent tous les quatre à table, devant le foyer gaiement éclairé, ils éprouvèrent une impression commune de détente et de bien-être.

L'après-midi s'écoula en causeries. La mère redit au fils, dans ses lugubres détails, la terrible histoire qu'il ne connaissait encore que par lettre. Et la révélation qui avait suivi l'événement, ces poignantes épreuves de la ruine, l'éloignement de ceux que l'on croyait dévoués, les visites de condoléance où perce la jalousie vengée, l'affreux déchirement de cette séparation d'avec les choses acoutumées... jusqu'à cet affront de la défection du fiancé.

—C'est un lâche et un indigne! s'écria Guillaume.

Comme Tiomane, il félicita sa soeur de la rupture.

—A cet égard, ma mignonne, tu as une fière chance. A quel sort misérable as-tu échappé là!

Il l'embrassa chaleureusement, en l'appelant sa "duchesse", comme aux beaux jours.

A son tour, Tiomane expliqua au jeune chef de famille la situation actuelle. Contre les avis, les supplications, les emportements mêmes de M. de Riez, Mme de Sorgues avait abandonné aux créanciers ses bijoux et ses dentelles, estimés à plus

de six cent mille francs; mais, grâce à ce sacrifice, toutes les dettes avaient pu être payées. La petite-maitresse avait accompli ce renoncement avec le plus fier, le plus noble, le plus tenace des courages, ne songeant qu'à conserver intacte la chère mémoire de son mari; seule, Tiomane l'avait prise et approuvée. Son fils, si hautement loyal, ne sut, lui aussi, que la féliciter.

—Je t'en devrai d'autant plus d'amour et de dévouement, dit-il en baisant ses jolies mains dénuillées de ses riches bagues.

Que restait-il pour vivre? Un véritable miracle les sauvait de la misère immédiate. M. de Sorgues avait pris autrefois quelques actions d'une société agricole tombée dès le début. Cette société venait de se relever tout à coup. Les trente mille francs engagés dans cette mauvaise affaire par le consul allaient rapporter à ses héritiers, dès ce mois, cinq pour cent, soit quinze cents francs par an, payables par trimestre.

—Mais ce n'est rien, presque rien! s'écria Guillaume épouvanté à l'annonce de si faibles ressources. C'est la pauvreté noire pour des femmes accoutumées au luxe. Et quelle sécurité offre un pareil placement?

Tiomane lui fit un léger signe d'intelligence en lui montrant Mme de Sorgues et Maritza, toutes deux la tête basse, comme pour dissimuler les larmes qui coulaient sur leurs joues, malgré elles.

—Allons donc! reprit la vaillante, tu crois cela, monsieur le prodigue. Ignorez-tu qu'il est des gens pour qui mille francs de rente sont une fortune? Et ne suis-je pas là, d'ailleurs, pour diriger le ménage? Je m'y entends, sois tranquille. N'ai-je pas connu la réelle indigence, moi?

Elle ajouta que si le placement, en effet, manquait de garanties absolues, il promettait des chances d'augmentation. Enfin, n'était-ce pas la manne pour attendre que Guillaume fût en état de se créer une situation?

—Et j'y arriverai, dit-il, enflammé lui-même par ce beau courage de Tiomane, qu'il regardait et écoutait, transporté d'admiration.

Puis, ressaisissant les deux mains de sa mère, qu'il força ainsi à lever les yeux:

—Écoute, mon adorée maman, je travaillerai pour toi, entends-tu? Aie confiance. Je réussirai, je te le jure. Peut-être ne pourrai-je te rendre tout ce que tu as perdu; mais tu retrouveras, au moins, le confort de ta vie.

Il renonçait, sur l'heure, à cette carrière militaire tant convoitée. Eh bien! quoi? il serait ingénieur, industriel, boutiquier, épicier! s'il le fallait.

Avant de quitter Smyrne, Mme de Sorgues avait vendu secrètement sa riche garde-robe pour

un prix dérisoire. Les frais excessifs du voyage avaient déjà absorbé la plus grande partie de cet argent; il lui restait à peine trois mille francs.

Sur cette somme, confiée aux mains de Tiomane, la mère donna au fils un billet de mille francs, pour les frais de son Ecole et de son entretien jusqu'aux vacances. Il comprit qu'elle obéissait encore à un conseil de la jeune fille, désormais l'économe de la maison, à laquelle il eût répugné de remettre à lui-même cet argent par portions, selon ses besoins. Profondément ému de cette délicatesse exquise, il prit gravement l'engagement de sortir ingénieur à la fin de l'année, ou, en cas d'échec, de se pourvoir d'une occupation, d'une place. En tout cas, c'était bien là le dernier subsidé qu'il acceptait de celles qu'il entendait bientôt soutenir.

Le souvenir de Mlle Pascale fournit la note presque gaie de la soirée. Guillaume enterra ce nom exécré sous d'amusants sarcasmes.

XVII

Le mercredi suivant, le polytechnicien, en congé dès deux heures de l'après-midi, accourut aussitôt rue de Vaugirard. On y avait déjà grand besoin du réconfort de sa présence. Il trouva Tiomane aux prises avec le double abatement de la mère et de la fille. A sa vue, les plaintes débordèrent. Le froid, d'abord, les faisait oruellement souffrir. Puis, c'était l'installation—cette triste chambre, ce logement resserré, dépourvu des recherches encore si présentes... la table d'hôte, maigrement servie, piteusement composé. Et que les heures étaient longues! Sortir! où? pourquoi? Dans leur découragement, Mme de Sorgues et Maritza ne parlaient de rien moins que de mourir, vite, pour en finir au plus tôt avec cet enfer.

—Fil les ingrates! s'écria Guillaume en affectant de grossir sa forte voix pour mieux masquer sa compassion; alors vous ne pensez même pas à ceux qui vous aiment... à moi... à cette incomparable Tiomane qui se consacre si entièrement à vous?

Il les força à se secouer.

—D'abord, je vous apporte le printemps, sans que vous ayez l'air de vous en douter.

Il demanda à Tiomane les manteaux et les chapeaux, et, avec les plus drôles de façons, aida lui-même à les revêtir. Il fallut bien que les mines se déridassent.

Le temps était engageant. Une de ces claires journées de mars où le soleil, déjà tiède, fait éclater les premiers bourgeons. La mère au bras de son fils, les deux jeunes filles marchant au-

près d'eux, on se dirigea vers le jardin du Luxembourg. Le grand air, la limpidité du ciel, les nombreux promeneurs, les fraîches toilettes, toute cette gaieté charmante des êtres et des choses, très particulière au renouveau parisien, opéra une salutaire diversion. Maritza recouvra même l'animation de son regard doré et la belle couleur pourpre de ses lèvres. Elle se sentait beaucoup admirée, et la coquette ne savait se défendre de quelque regain d'orgueil.

Cependant cette existence, déjà si étroite, se trouvait trop onéreuse. Le dimanche suivant, après le diner que, cette fois encore, en l'honneur de Guillaume, Tiomane avait fait apporter dans la chambre, malgré le léger surcroît réclamé pour le service, la jeune fille tira une enveloppe de sa poche et en sortit trois billets de mille francs qu'elle étala triomphalement sur la table.

—Voici votre dessert, marraine; je veux que vous voyez bientôt chez vous, dans vos meubles... Ceci va me permettre de monter notre nouveau ménage...

Ce trésor représentait le capital et les intérêts de cette somme déposée autrefois, à son nom, à la Caisse d'épargne de Berok, par la bienfaitrice. Elle la destinait à leur petite installation, un chez soi où l'on dépenserait moins, tout en vivant mieux. La marraine protesta contre cette offre généreuse.

—Eh quoi! s'écria Tiomane, quand je vous suis encore une chose..

D'ailleurs, elle exigeait... et ne disposait-elle pas de la caisse générale?

A la vérité, Mme de Sorgues et Maritza envisageaient comme une délivrance leur départ de cette maussade maison où tout leur déplaisait, leur répugnait. Guillaume ne savait qu'approuver et admirer la sage prévoyance de celle qu'il continuait à nommer sa "grande soeur". Il avait été peu accoutumé à l'épargne, lui aussi, et il eût été fort en peine, à cet égard, d'aider de ses conseils. Il avait déjà fort à faire de veiller sur lui afin de ne pas trop tôt vider sa bourse. Tiomane fronçait légèrement le sourcil quand elle l'apercevait, à chaque arrivée, orné de trois bouquets de violettes, qui valaient bien cinq sous pièce, et qu'il payait quinze, sans songer à marchander. Mais elle n'osait rien dire et acceptait le sien avec son sourire d'intime contentement: sa lèvre joliment relevée, bien au milieu, sur ses dents naçrées.

Dès le lundi matin Tiomane se mit en route. Qui a connu ces courses, si désagréables et si pénibles, à la recherche d'un logis parisien, imaginera difficilement encore l'accablante fatigue de la jeune fille au bout d'une semaine d'exploration, obligée

de se diriger seule dans la grande ville inconnue, ignorante du parcours, des distances, abusant de la marche pour économiser les omnibus. Elle réussit pourtant à battre tous les quartiers. Le hasard trancha l'alternative.

Un matin, au déjeuner de la table d'hôte, une vieille demoiselle parla du désir d'une de ses amies de céder à la fois logement et meubles, afin de retourner vivre en province. Une description pompeuse suivit. Le chiffre du loyer, quatre cents francs par an, attira l'attention de Tiomane. Elle s'informa de l'adresse.

Le soir elle rentra, enchantée. Mme de Sorgues et Maritza ne purent obtenir d'autre réponse à leur curiosité que celle-ci:

—Vous jugerez vous-mêmes.

Le lendemain, dans l'après-midi, toutes les trois partirent, légèrement agitées et impatientes. C'était près de là: rue d'Assas.

Une maison d'apparence convenable, une porte cochère, une loge de concierge très propre... Grand Dieu! il s'agissait de monter au cinquième.

—Allons, marraine, dit calmement Tiomane, l'escalier est doux.. il y a un tapis...

L'ascension s'opéra, non sans quelques soupirs...

De fait, pour le prix, le logement était une trouvaille: une petite antichambre, trois chambres et une minuscule cuisine.

Toutefois, bien des débats précédèrent la décision. Le mercredi suivant, Guillaume fut appelé à donner son avis, conforme en tout à celui de Tiomane, qui assurait créer une bonbonnière à leur cinquième étage. Ce cinquième étage surtout effrayait Mme de Sorgues, quoique l'entrée, la loge, l'escalier, plaidassent un peu en faveur du perchoir. Elle se sentirait moins humiliée d'être vue sortir d'une maison convenable ou d'être aperçue y rentrant. Maritza envisageait avec plaisir la proximité du jardin où s'était réveillée sa joie de coquette. Elle savait qu'on y faisait parfois de la musique. C'était quelque chose du monde qu'elle comptait retrouver là.

Le marché se conclut. Tiomane acquit au nom de Mme de Sorgues le bail du logement de la rue d'Assas, et emporta de mobilier tout complet pour la somme de mille francs, prise sur la récompense offerte, à l'anière, au premier héroïsme de cette sublime dévouée.

VIII

Tout n'est-il pas comparaison pour nous? JAMAIS palais ne fut édifié avec plus de soin, souhaité avec plus d'ardeur que ce pauvre nid si médicrement pourvu.

Quinze jours plus tard, on cmménageait. Les frais d'hôtel avaient absorbé une partie du modeste capital; par contre, le premier trimestre de la rente promise avait été payé.

Mme de Sorgues, ses cinq étages laborieusement gravis, eut, en pénétrant chez elle, une exclamation de surprise charmée. Le goût ingénieux avait transformé les mansardes. Le papier sali des murs disparaissait sous une perse à jolie dessins; un tapis couvrait le carreau; sur la vieille commode, sur les sièges fanés, de ci, de là, des morceaux d'étoffe gentiment drapés; aux fenêtres, des rideaux bien blancs. Tiomane, il est vrai, avait dû entamer de nouveau son petit pécule...

Le dimanche suivant, Guillaume arriva avec une brassée de lilas et de giroflées, parmi lesquels se glissaient quelques roses.—Une folie ! songea Tiomane. Néanmoins, elle en para gaiement les chambrettes, qui s'emplirent de parfums.

Cette question du logis résolue, la jeune fille n'en demeurait pas moins en lutte avec toutes les difficultés de l'existence matérielle. A la rente insuffisante de quinze cents francs, elle ajouta mille francs, pour l'année courante, sur l'argent en réserve. A ce taux, on avait ainsi devant soi un peu plus de deux années, le temps de permettre à Guillaume de conquérir quelque place.

Cependant, en dépit de son adresse et de son activité, le mois se ferma par un déficit. Le froid ayant subitement repris, il avait fallu acheter du bois, Mme de Sorgues n'admettant pas d'autre chauffage. Maritza avait été souffrante. La marraine avait réclamé un abonnement à un cabinet de lecture. Enfin les paquets de cigarettes de lattié, que Tiomane devait aller chercher jusqu'au magasin du Grand-Hôtel, formaient un surcroît considérable.

Alors elle prit un parti violent contre elle-même et s'imposa la plus dure des épreuves. Elle remercia la concierge qui, chaque soir, montait confectionner le dîner dont les restes servaient au déjeuner du lendemain, s'acheta un livre de cuisine, et se soumit à ce dur office de laver les assiettes. Mme de Sorgues et Maritza la laissaient faire, accoutumés à s'en reposer sur elle. Mais Guillaume se révolta. Elle lui imposa silence.

— Bah ! je suis encore moins en peine que Robinson dans son île... j'ai du charbon...

Il souprait en songeant au moment où il pourrait transformer le pauvre intérieur. En attendant, il picchait comme un forcené.

Tiomane n'était qu'au commencement de la lutte. Jour à jour, loin de s'aplanir, les obstacles se multipliaient. Plus encore que tous ses travaux pénibles, les exigences de ses deux compagnes la

jetaient en de perpétuels tracas. Durant les premières semaines de leur séjour rue d'Assas, elles avaient montré quelque apaisement dans ce bien-être qui suivait les répulsions de la maison meublée, dans le confortable relatif de leur petit intérieur. Mais les plaintes s'étaient bientôt ranimées.

Et puis l'ennui, le lourd ennui des oisives les accablait. A aucun prix Mme de Sorgues n'eût consenti à revoir les anciennes relations ; elle s'abstenait même de sortir, craignant quelque rencontre, et elle avait amené Maritza à partager cette terreur d'être vue dans la misère. Aussi la jeune fille dédaignait-elle maintenant le grand jardin tout fleuri de lilas, et d'où lui arrivaient, à certains jours, les sons d'un orchestre militaire.

Tiomane finit pourtant par obtenir de les emmener dehors plusieurs après-midi. Mais la marche lassait vite ces Orientales. Par une anomalie de son caractère versatile et enfantin, malgré son parti arrêté de fuir le monde, la marraine, sortie seule avec Maritza, un beau jour de mai, eut l'envie d'une course en voiture aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, ce qui avait coûté huit francs... plus d'une journée d'existence ! Tiomane avait un peu murmuré, mais on lui avait signifié que la promenade en omnibus était impossible. Dans la même quinzaine, elles renouvelèrent deux fois l'escapade : elles parcoururent les boulevards, les voulevards si chéris jadis, et voulurent prendre une glace au restaurant de la Cascade.

Au reste, elles rentraient de ces excursions plus surexcitées encore. La vue de ce luxe parisien avivait leurs convoitises et leurs regrets. Les équipages, les toilettes, ces magasins pleins de séductions, il leur semblait assister, du fond de l'enfer, à la vision de quelque Eden. Le jour vint bientôt où elles cédèrent aux tentations. Ce furent des achats de chapeaux, des robes nouvelles, toutes ces menues babioles des toilettes féminines, si nombreuses et si coûteuses.— En vain Tiomane implorait, montrant le gouffre béant.

Ce troisième mois avait été un désastre. Les folies ne se comptaient plus. Quelle opposition, dorénavant, Tiomane pouvait-elle même essayer ? Ses observations agaçaient, irritaient sans aboutir jamais. On avait fini par la traiter en fâcheuse de laquelle on s'émançipe, et dont on méprise les sermons.— Une dernière fois, pourtant, elle avait dû parler. Ce jour-là, après le déjeuner, elle avait supplé sa marraine de l'entendre. Du petit capital en réserve, indispensable pour ajouter aux ressources trop précaires de la rente, il restait juste quatre cents francs. Et ensuite ? Si Guillaume ne

sortait pas ingénieur de l'Ecole? En ce cas, aucune place ne lui était assurée.

—Pour Dieu, Tiomane, assez de jérémiades, avait répliqué Mme de Sorgues en feignant de se boucher les oreilles.

Tiomane s'était vivement levée pour desservir, et, voulant dérober ses larmes, elle était sortie.

Elle marchait, sans trop savoir, lassée, découragée, indignée... se disant que, décidément, les inconscientes avaient peut-être raison. Rien ne les sauverait. Elles étaient de celles qui épuisent toutes les chances et qui, fatalement, courent au précipice et y tombent.

Et pourtant, non, elle ne pouvait renoncer à les défendre. Le sacrifice aussi à son ivresse, sorte d'aspiration surhumaine qui soutient le martyr. Elle se reprocha sa défaillance et rappela son fier courage. Qu'imaginer pour accroître leurs ressources? Elle cherchait, toute prête à assumer de nouveaux labeurs. Mais quoi? Déjà presque absorbée par les soins multiples du ménage, en admettant qu'elle trouvât le temps de donner quelques leçons, où s'adresser pour se les procurer? Dépourvue, d'ailleurs, du brevet officiel, quelle mère la choisirait de préférence à tant d'autres diplômées? Quant à sa musique, ses doigts, désaccoutumés depuis de longs mois, avaient dû se rouiller. Et puis, si elle comptait à Smyrne pour un talent, quel effet produirait-elle à Paris?

Sans y prendre garde, elle avait gagné le magasin du Bon Marché, et, toujours songeant, machinalement, elle s'était arrêtée devant l'établissement. Tout à coup elle tressaillit... Ces jolies broderies faites de soies de couleur enlacées, et qui formaient des arabesques variées, elle les reconnaissait sûrement: c'était le travail smyrniate par excellence, l'industrie des femmes de Bournabat devenue une mode à Paris. Elle entrevit comme un miracle. Elle avait appris dans ses séjours à la campagne, cet élégant ouvrage. Elle possédait même au fond de sa malle quelques dessins particulièrement charmants. Sur-le-champ, elle s'arma d'assurance et entra dans le magasin.

Tiomane en ressortit le visage rayonnant. Certes, oui, on accepterait ses broderies, et on les lui payerait cher.

Le soir, elle se mettait à l'oeuvre, veilla une partie de la nuit. Mme de Sorgues pleura d'attendrissement sur ce nouvel effort d'une énergie si éprouvée, et jura à la chère dévouée de se soumettre dorénavant à sa seule sagesse. Maritza voulut aider. Elle savait un peu. Tandis que sa mère dévidait les soies, elle exigea que Tiomane lui commençât une bande facile.

—Comment! s'écria Guillaume, le mercredi suivant, en trouvant Tiomane appliquée à sa broderie; mais c'est insensé de se surmener ainsi...

Et il répéta pour la centième fois, au moins, ce mot qui résumait toutes ses aspirations:

—Quand pourrai-je remplacer tout cela?...

Au bout de la quinzaine, Tiomane présentait son premier échantillon, qui lui valut toutes les commandes qu'elle pourrait satisfaire. Elle gagnerait trois francs par jour. Bien entendu, le zèle de Maritza commençait à se refroidir. Elle ne travaillait guère plus d'une demi-heure sans être prise de bâillements. Mais le peu d'attention qu'elle prêtait au joli travail la sortait un moment de ses maussades rêveries.

Juillet venu, le polytechnicien sortit le cinquième de l'Ecole. Les craintes de Tiomane se trouvaient justifiées. Le jeune homme ne pouvait prétendre à un place du gouvernement.

XIX

A une semaine de là, un matin, Guillaume tomba comme une bombe dans la chambre de sa mère.

—Hourra! hourra! vous êtes riches!... me voilà casé!...

Un ancien copain de Monge, un vrai camarade, Henri Sancède, dont il leur avait souvent parlé, sorti depuis un an déjà de l'Ecole polytechnique, lui procurait une place chez son oncle, chef de l'importante usine de Blinville. Il y serait employé à la construction du matériel des chemins de fer: cent cinquante francs d'appointements par mois, table et logement. Ses dimanches lui appartendraient, et il les promettait tous à la famille, Blinville se trouvant à deux heures de Paris.

Dès ce jour, l'espérance ranima le pauvre nid. Mme de Sorgues elle-même, fière de son ingénieur, souriait à ses superbes projets de fortune.

Tout d'abord, le jeune homme exigea qu'on reprit la concierge, qui non seulement viendrait préparer le dîner, mais encore le déjeuner. Il entendait aussi qu'elle fit le petit ménage. Mais Tiomane s'entêtait à continuer ses broderies. Oui, vraiment, on allait être presque riches, si la maraine et Maritza consentaient à un peu de raison.

Le quatrième dimanche du mois, l'ingénieur apparut avec toute sa paye, qu'il jeta sur les genoux de Tiomane; il ne voulait rien se réserver.

—Tu sais bien que je suis un prodigue, dit-il, extrême en sa générosité comme en tout; quand j'aurai besoin, je viendrai puiser dans ta caisse...

Un moment après survint un piano, que Guillaume fit triomphalement poser dans la chambre de Tiomane.

—O le gaspilleur! s'écria-t-elle.

—Bah! vingt-cinq francs par mois!

—C'est énorme pour nous...

—Mais c'est notre fête de t'entendre, et, franchement, tu nous dois un fameux arriéré..

Ce second hiver s'ouvrait donc moins sombre. Avec l'augmentation du petit budget, l'avenir ne menaçait plus. Sans doute, la mode des dentelles asiatiques passerait, la rente de Smyrne pouvait cesser; mais Guillaume avait le pied à l'étrier: intelligent, travailleur, il avançait vite.

Tiomane avait retrouvé la plus ardente de ses joies. Chaque soir, elle faisait de la musique. Sa belle voix emplissait le logis de ses accents puissants. La concierge prétendait même qu'on l'entendait dans toute la maison, jusque chez M. Desgoffes, célèbre professeur de chant, lequel occupait les deux appartements réunis du premier étage.

Cependant, malgré son parti bien arrêté de réclusion, Mme de Sorgues ne pouvait refuser d'accueillir le jeune protecteur de son fils. Un dimanche, Guillaume amena Henri Sancède, le grave Henri, Oaton, comme on l'appelait à l'École.

Le camarade était de taille moyenne, bien tourné; il portait les cheveux coupés ras; son visage, sans avoir rien de précisément beau ni de joli, frappait par l'opposition de deux yeux bruns énergiques, presque durs, et la tendresse du sourire d'une bouche très fraîche au milieu d'une barbe légèrement frisotée et taillée en pointe. Fils d'un obscur médecin du Jura qui exerçait dans la montagne, admis à l'école Monge avec une demi-bourse, et entré neuvième à l'École polytechnique, tout en lui décelait le piocheur calme, persévérant, d'une volonté nette et ferme, sans défaillance; il était de ceux qui, au début de la vie, se tracent leur voie et y marchent sûrement jusqu'au but.

Un incident assez plaisant marqua cette présentation. A l'arrivée, les jeunes gens avaient trouvé Tiomane au piano; Mme de Sorgues fumait en l'écoutant. Maritza, qui achevait de nouer le ruban de sa coiffure dans la pièce voisine, survint seulement quelques minutes plus tard.— Comme ébloui par l'apparition, Henri Sancède s'était brusquement levé... l'austère visage s'empourpra. L'émotion était si visible, et le pauvre garçon en paraissait ressentir un si vif dépit, que Guillaume faillit éclater de rire dans sa moustache, qu'il commençait à pouvoir tirer. Néanmoins, il poursuivit l'entretien avec sa verve acoutumée. Mais le trouble du camarade persistait. Rien n'est amusant comme le manège inconscient d'un admirateur malgré lui. Maritza assise presque en face

du visiteur, celui-ci s'efforçait de détourner ses yeux du charmant vis-à-vis; involontairement, ils y revenaient sans cesse; et si, par hasard, ils croisaient ceux de la jeune fille, aussitôt, les joues rougissaient comme braise.

—Sapristi! Oaton est inflammable! s'écria Guillaume dès que l'ami eut pris congé. Ça, c'est trop fort, on ne me l'eût jamais fait croire.. Vrai, il a fallu tes yeux d'or, la "duchesse", pour opérer le prodige...

Ce fut la plaisanterie de la soirée. Maritza n'était pas peu fière de cette impression foudroyante, et, grâce peut-être à une sorte de choc en retour, ou à l'indulgence de la vanité satisfaite, elle daigna trouver Oaton très gentil.

—Sois tranquille, je le lui répéterai, conclut son frère.

Quinze jours plus tard, Sancède dînait à la rue d'Assas. A son entrée, le même coup de soleil reparut sur son front et ses joues.

—C'est un sort, décidément, murmura Guillaume à l'oreille de Tiomane.

Avec un joli sourire, Maritza tendit sa petite main à l'étranger. Confus de la faveur, il osa à peine la prendre entre ses doigts gantés de frais pour la circonstance.

A table, il se trouva entre Mme et Mlle de Sorgues. Recouvrant peu à peu son aplomb, il se montra aimable, avec cette réserve qui exclut la banalité, et donne du prix aux discrets té oignages d'une attention qui semble difficile à conquérir. Loin d'être un morose, Oaton avait la plaisanterie à froid, la plus drôle certainement, et, dans les escarmouches avec l'impétueux Guillaume, les pointes les mieux aiguës partaient de son côté, excitant les plus irrésistibles éclats de rire.

Bref, Sancède conquit d'emblée toute la famille. Invité pour chaque semaine, à son grand regret, il ne put promettre qu'un dimanche sur deux, sa jeunesse exigeant la moitié de ses loisirs.

La jeunesse est toujours la grande magicienne. Ces dimanches de quinzaine devinrent bientôt de vrais jours de fête. Les deux jeunes gens arrivaient ensemble, de bonne heure. Par les temps de belle gelée, ils emmenaient ces dames au jardin du Luxembourg. Parfois, la paresseuse et frileuse maman demeurait au coin du feu. Alors ils parlaient tous quatre: Guillaume donnant son bras à Tiomane, Sancède forcé d'offrir le sien à Maritza, et se redressant avec la fierté d'un roi. La jolie "duchesse" marchait gaiement, sans se faire prier; elle jacassait même avec entrain, vidant au hasard toutes les futilités de sa petite tête. Et Oaton l'écoutait, buvait ses paroles, absolument comme si

elles lui eussent révélé les plus importants problèmes.

Où bien, s'il pleuvait, on gardait la maison, qui s'emplissait d'animation, de bavardages, Tiomane chantait surtout pour Guillaume qui ne se lassait pas de l'entendre. Pour Sancède, aucune musique ne se pouvait comparer au rire flûté de Maritza.

Le dîner étincelait de gaieté. Tiomane ne manquait guère d'y offrir quelque gâterie, contentant, à tour de rôle, le goût favori de chacun. Elle avait même essayé de connaître celui de Sancède.

—Ne cherche pas, Eaton, s'était plaisamment écrié Guillaume, demande à la "duchesse".

Cette fois, tous les deux avaient rougi ensemble : la soeur et l'ami.

XX

Un lundi, vers une heure, comme on sortait de déjeuner, quel ne fut pas l'étonnement des trois femmes en voyant entrer Guillaume ! Le visage bouleversé, un air de désordre jusque dans le costume, il s'élança vers sa mère qu'il étreignit presque avec fureur.

—Maman, maman... embrasse-moi... embrasse-moi bien...

Puis il saisit sa soeur dans ses bras, la serrant à lui faire mal.

—Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? demanda Tiomane subitement alarmée.

Il la regarda avec une sorte d'égarement.

—Voyons ! poursuivit-elle, comment te trouves-tu à Paris aujourd'hui... tu ne nous avais pas averties hier... Ta place ?

—Mais non, mais non, répliqua-t-il aussitôt, coupant court à d'autres questions. Sois tranquille, j'ai un jour de vacances...

Il accompagna ces paroles d'un imperceptible coup d'oeil qui contenait une supplication et un appel. Elle comprit qu'il avait à lui parler, à elle seule.

À cet instant, la femme de ménage survenait avec le courrier de Smyrne. Pour la mère et la fille, ce souvenir de la patrie lointaine ramenait chaque fois une joie nouvelle. Elles se précipitèrent sur une lettre marquée aux armes du consulat de France. Tiomane saisit vivement l'occasion.

—Dis-moi, Guillaume, reprit-elle, affectant les libres façons accoutumées, tandis que marraine et Maritza vont lire et relire le journal de M. de Riez, tu devrais m'aider à relever mes comptes du mois.

Sur ces mots, tous deux gagnèrent la chambre de Tiomane.—La porte refermée sur eux :

Eh bien ! voici, répondit-il d'une voix brève et précipitant les mots. Hier soir, je vous avais

quittées de bonne heure pour rejoindre des camarades. Nous avions projeté une partie, un souper. Je devais prendre un train de nuit, et me trouver ce mati nà l'usine, sans m'être couché, mais à l'heure obligée. Après le souper, à peu près gris, je me suis laissé entraîner dans un cercle borgne, un tripot ! Nous avons joué, oubliant tout. Bref, je sors de là, il y a une heure, ayant perdu six mille francs.

Elle écoutait, osant à peine comprendre, opprimée, stupide, écrasée sous la soudaineté, l'énormité du désastre.

—Ainsi, tu n'es pas rentré, balbutia-t-elle ; tu as joué, tu as perdu ?...

—Six mille francs, entends-tu ? six mille francs ?

—Six mille francs, répéta-t-elle ; est-il possible ?

—Oui, voilà où j'en suis. Mais le pire, c'est que je ne puis payer... j'ai dû l'avouer, le déclarer... J'ai affaire à un gredin, une sorte d'Italien qui vit du baccara... un voleur... Il m'a menacé, et il en a le droit, ajouta-t-il avec rage, et je n'ai pas le droit, moi, de lui répondre... car on ne se bat pas avec un homme à qui l'on doit de l'argent... on ne peut s'exposer à le tuer... et à se libérer ainsi...

—Tout cela est horrible ! murmura Tiomane avec une amertume pleine de sourdes révoltes.

—Ecoute, reprit-il, comme s'il recouvrait soudain quelque volonté, j'ai voulu tout te confier... à toi... mais laisse-leur tout ignorer, à elles ; tu leur diras ce que tu voudras...

—Que comptes-tu faire ? demanda-t-elle.

Il eut un geste de sombre découragement.

—Je n'en sais rien.

—Cependant...

—Mais non, je ne sais pas... car tu sens bien qu'après cette absence non justifiable, je n'ai pas à retourner à l'usine...

—Ta place aussi est perdue, mon Dieu !

—Pardieu ! le patron est féroce sur les questions de service... En tout cas, je ne resterai plus à votre charge... Je vais chercher... me remuer... Ah ! cette dette, que je ne pourrai payer... jamais peut-être... enfin, je n'ai guère à me faire d'illusion... tout se sait... Après une pareille histoire, les places ne pleuvront pas... Pour moi, peu importe, je mourrai de faim... mais vous autres ! vous voilà rejetées dans votre pauvreté... Dieu ! quel misérable je fais !...

Il s'arrêta brusquement. La voix de Maritza l'appelait de la chambre voisine.

—Vite, va les rejoindre, dit Tiomane en retrouvant son ton d'autorité de grande soeur d'un si puissant effet sur lui, laisse-moi penser un ins-

tant, me reconnaître... Tout à l'heure, je prétexterai une course indispensable... Tu m'accompagneras... et nous causerons...

Une fois seule, elle demeura anéantie. Ainsi, tant d'efforts devaient aboutir là. A une catastrophe, plus terrible que toutes les autres. Et c'était lui, Guillaume, l'auteur de tout le mal. Un souper, le jeu! l'entraînement d'un instant... Il ne s'était même pas souvenu. Il n'avait pas eu pitié! Sa démençe les rejetait dans leur misère, une misère plus sombre encore après cette courte éclaircie, plus absolue qu'à leur arrivée à Paris, dénuées à cette heure de la dernière obole en réserve. Par surcroît, le goût des broderies asiatiques avait passé. Il allait falloir vivre, tous! avec la maigre rente de quinze cents francs, en attendant que le coupable eût retrouvé une situation; mais combien de temps la chercherait-il?

Cette dette surtout l'épouvantait, cette énorme dette de six mille francs, impossible à payer. Car personne pour les aider. Saocède lui-même, le dévoué Saocède, pauvre, ne pouvait rien. Son imagination terrifiée lui retraçait les conséquences les plus extrêmes. Avec le caractère de Guillaume, comment croire à sa patience en retour de l'outrage? Ne devait-il pas fatalement s'en venger dans un moment d'invincible fureur? Ou bien, incapable de résister à la honte, affolé par l'impuissance, dans l'exagération de ses sentiments et de ses sensations, s'il allait se tuer pour se défendre de tuer l'autre?...

L'entrée de la femme de ménage la surprit en ce débat atroce, Tiomane essaya de réagir. Tandis qu'elle s'efforçait de songer aux ordres à donner pour le dîner, la concierge, sans remarquer la physionomie altérée de la jeune fille, avait entamé son sujet favori, s'extasiant sur la voix merveilleuse qui étonnait toute la maison. Même, la veille au soir, pour l'entendre de plus près, le fameux locataire du premier, le grand professeur, avait grimpé quatre étages. Elle l'avait surpris en montant éteindre le gaz.

—Oui, oui, mademoiselle, cent mille francs de rente dans votre gosier... il en répond.

En pareil instant, ces paroles absurdes tombèrent sur Tiomane comme un trait de lumière. Sa voix valait de l'argent. Elle ne savait comment; elle ne cherchait pas à comprendre. Sa voix valait de l'argent, c'était tout! Sans plus approfondir, poussée par une idée unique, prête à tout entreprendre, à tout tenter, elle pria la bonne femme de descendre sur-le-champ, pour demander à M. Desgoffes un moment d'entretien. La concierge obéit et reparut bientôt avec une réponse affirmative.

XXI

Ce fut seulement quand elle se trouva dans une assez belle antichambre, meublée de quelques objets de prix, que Tiomane, ramenée à la réalité, se prit à trembler.

Un valet l'introduisit dans une vaste pièce où un homme, assis devant un piano à queue, se leva en l'apercevant.

Le visage n'avait rien d'avenant. Un front découvert, un nez d'aigle; une barbe grisonnante cachant le menton.

—Ah! ah! c'est vous, mademoiselle, qui poussez des sons pareils. Bigre! quel volume!! Eh bien! que comptez-vous faire de ça?

—Monsieur, balbutia-t-elle, je viens à vous, sans savoir... dans un moment de désespoir affreux...

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

—Bah! vraiment! dit-il en continuant à la dévisager narquoisement.

Elle reprit avec effort:

—La concierge prétend que ma voix peut rapporter de l'argent.

—Elle a raison, la concierge, répliqua-t-il en rajustant ses binocles par-dessus le marché, nous sommes belle fille... très belle fille... un fameux appoint pour le théâtre!

—Le théâtre! dit-elle en sursautant.

—Bon! ça vous effraye.

Il se rassit devant son piano.

—Vous connaissez la musique. Vous chantez mal mais on sent, néanmoins, que vous êtes une musicienne. Vous déchiffrez?

—Oui, répondit-elle, horriblement émue.

—Approchez-vous. Ma parole! je ne vous mangerai pas.—Tenez, poursuivit-il en ouvrant une partition, cela vient de paraître, et il est peu probable que vous ayez assisté à la première... hier justement... ajouta-t-il de son ton railleur,

Il plaqua les premiers accords.

Tiomane déchiffrait aisément. Mais elle chanta en chevrotant, le son coupé par l'émotion. Quand elle eut achevé:

—C'est mauvais, dit le maître. Mais nous connaissons ça... l'effet du trac... Voici "Faust", l'air des "Bijoux". Vous le savez certainement; d'ailleurs, la voix commence à s'échauffer.

Cette fois, elle s'en tira presque avec succès.

—Eh bien! voyons! reprit-il en lui montrant un siège en face de lui; maintenant, causons... Que voulez-vous de moi?

La pauvre fille était d'une pâleur effrayante. Son cœur battait à l'étouffer.

—Mon Dieu! monsieur, permettez-moi d'être très franche... de tout vous dire afin de vous faire mieux comprendre le but... insensé sans doute... de ma démarche..

D'un seul trait, elle raconta tout. Son nom, son origine, l'histoire romanesque de son adoption, son enfance à Smyrne, la catastrophe de leur ruine, et leur installation à Paris, les jours de détresse, l'embellie qui avait suivi. Enfin, en leur existence presque reconstituée, ce dernier, cet irréparable malheur. Guillaume, son frère Guillaume, apportant la ruine et le désespoir. Il devait six mille francs. Il se tuerait peut-être, faute de pouvoir se soustraire à la honte, à l'outrage.

Le maître avait écouté, très intéressé, amusé par instants.—Un vrai scénario! avait-il murmuré à diverses reprises.—Pour mieux savourer le récit, il avait pris place dans un fauteuil où, les jambes croisées, bien à l'aise, il faisait craquer les phalanges de ses doigts d'un geste machinal et habituel.

—Si j'ai bien compris, reprit-il après un court silence qui parut à Tiomane d'une solennité inexprimable, ce que vous voudriez ce sont d'abord ces six mille francs qui payeraient la dette du jeune joueur?

—Oh! monsieur, dit-elle, ses mains se joignant dans un geste de prière éperdue; je vendrais ma vie...

Le sourire caustique reparut dans la barbe rude, —Écoutez; il est certain qu'un barnum ferait avec vous une affaire superbe. Moi, je ne suis pas un barnum, mais je ne suis pas un philanthrope non plus. Ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre. Vous êtes intéressante, certainement, mais vous avez surtout une voix merveilleuse. C'est le mot de notre portière, qu'elle m'a volé, du reste. Je peux donc le lui reprendre. Il va sans dire que vous ne savez pas chanter; mais, ça s'apprend. Tout à l'heure, je vous ai vu faire un bond de cabri quand je vous ai parlé du théâtre. Maintenant je comprends un peu; moi-même, j'ai une fille... Avec votre éducation, pour votre famille adoptive... Néanmoins, c'est dommage. Enfin, n'en parlons plus; laissons le théâtre. Il reste les concerts. Et vous vous y ferez encore une fameuse percée.—Donc, poursuivit-il, tandis que, frémissante, elle buvait ses paroles, pour ne pas aller par quatre chemins, voici ce que je vous offre. C'est aujourd'hui dimanche, les banques sont fermées. Mais je vous promets demain matin vos six mille francs.

Tiomane bondit sur ses pieds.

—Oh! monsieur! monsieur!... murmura-t-elle.

—De plus, je vous servirai cent cinquante

francs par mois. Que diable! il faut bien manger, et ne pas vous éreinter au ménage... En revanche, votre mère adoptive me signera un engagement dans lequel il sera stipulé que vous me devez deux années de votre talent... une fois acquis. Je vais commencer par vous faire travailler. Tout dépendra de vos progrès. Quand je le jugerai opportun, je vous ferai débiter, à l'Eden, ou chez Colonne, par exemple. A dater de ce jour, vous me devez, je le répète, durant deux années, tout l'argent que vous gagnerez, comprenez-vous bien? ou plutôt, j'aurai le droit de vous produire tant en province qu'à Paris, sans autre rétribution pour vous que deux cents francs par mois, aidant à votre entretien. Est-ce entendu?

Tiomane suffoquait de bonheur.

—Comment m'acquitter jamais?... dit-elle, de douces larmes inondant ses joues.

—Soyez tranquille, r'posta-t-il en riant, j'en fais mon affaire. Encore une fois, ne me prenez pas pour un petit manteau bleu. Il est probable qu'en cette occurrence je suis très malin. Mais je vous tire d'embarras, après tout. Bref, demain matin, les six mille francs, en signant l'engagement, plus cent cinquante francs par mois pour aider à faire bouillir la marmite.

Avant de le quitter, elle implora de lui le silence sur cet égarement de son frère. En homme d'honneur, il permit d'oublier lui-même le triste secret.

Comment peindre la confusion, la reconnaissance de Guillaume? Il essaya de se soustraire à tant de générosité, mais elle le lui imposa comme son droit, son droit de grande sœur qu'elle entendait avoir suffisamment conquis. Elle comprit que les paroles attendries qui la remerciaient n'étaient pas de vaines promesses. La leçon avait été rude, mais définitive. Guillaume était de ceux que la gratitude lie, engage irrévocablement.

La journée devait s'éclairer jusqu'à la fin. Dans l'après-midi, Tiomane reçut un long télégramme de Sancède, remis confidentiellement par la femme de ménage qui flairait un événement.

Le brave garçon semblait avoir agi avec la double vue. Ayant constaté l'absence de Guillaume la veille au soir, l'heure du train passée, et ne recevant aucun avis qui l'avertit du motif de ce retard, il se méfiait de quelque sottise. Toutefois il avait pris sur lui d'inventer un prétexte auprès de son oncle. Il s'était dit chargé d'excuser son ami, retenu par une indisposition subite de Mme de Sorgues et suppliait Tiomane de renvoyer le déserteur au plus tôt.

De ce côté même, tout était sauvé.

La marraine garda facilement son ignorance. Le lendemain matin, elle signa l'engagement que lui présenta sa filleule, sans trop s'étonner qu'une si grave détermination eût été prise en dehors d'elle, et croyant simplement à une ambition très naturelle à ses yeux.

—Tu veux être une grande artiste, dit-elle, et je te conçois. Etre admirée! applaudie! Quoi de plus enviable au monde!

Tiomane, connaissant l'adresse du créancier de Guillaume, lui envoya les six mille francs. Après quoi, elle écrivit à "son frère" pour lui confirmer leur libération.

XXII

Desgoffes passait, parmi le petit monde canicnier du Conservatoire,—d'où il s'était retiré avec éclat à la suite d'une querelle célèbre,—pour entendre merveilleusement la science des affaires. Déjà, à diverses reprises, il avait tenté ce que l'on pourrait appeler: le lancement d'une "étoile", et toujours avec succès. On l'accusait d'être riche et avare, dur aux confrères malheureux, impitoyables aux élèves médiocres. Mais nul n'avait jamais songé à lui contester un talent hors de pair. Il possédait surtout l'entente approfondie de cet art particulier et très personnel de l'enseignement. Musicien consommé, habile, inventif, chercheur, il alliait fort bien ces deux passions: l'intérêt et le professorat. Dès qu'il rencontrait une nature, il s'y adonnait avec une ardeur tyrannique, attendant d'elle profit et gloire.

Tiomane ne pouvait tomber sous une fêrule mieux entendue. D'ordinaire il lui consacrait une heure chaque soir, après sa journée d'un labeur sans trêve et productif.—Alors, tous les deux seuls dans le grand salon, elle bien en face de lui assis au piano, afin qu'il pût suivre le mécanisme du gosier, la lutte commençait contre les mauvaises habitudes contractées par une méthode insuffisante, les tendances naturelles, la conformation de cet organe de la voix, qu'il s'agit de reconstruire, pour ainsi dire,—leçons purement plastiques tout d'abord, vraiment pénibles.

Le cinquième soir, Tiomane aperçut Mlle Desgoffes, que l'on appelait Natalia pour Natalie. Son maître lui avait déjà exprimé son idolâtrie pour cette fille unique qui le rendait fier. Premier prix de piano et premier accessit d'harmonie, elle comptait parmi les virtuoses, et l'on citait d'elle quelques compositions de valeur. Au milieu de la leçon, elle était entrée en coup de vent.

—Mademoiselle, dit-elle avec une aisance délibérée qui dénotait un caractère franc, primesau-

tier et indépendant, je vous admire derrière cette porte... j'ai voulu vous voir... A la bonne heure! Vous avez le visage de votre voix...

A vingt-deux ans, Natalia Desgoffes gardait l'apparence d'un gamin de dix-sept. Les cheveux châtain coupés court, frisés, ébouriffés autour d'une tête grosse comme un poing; un minois chiffonné, gentil de drôlerie, avec deux yeux marron clair, malins et effrontés; un petit nez spirituel, sans la moindre correction; un grand sourire qui communiquait l'entrain. S'étant rapprochée tout à fait :

—Mon père m'a conté votre histoire, ajouta-t-elle en tendant ses deux mains; vous êtes une créature sublime! Permettez-moi de vous embrasser.

—Bien volontiers, répliqua Tiomane, toute conquise à cette expansion.

—Nous serons amies, veux-tu? poursuivit Natalia. Père, c'est moi qui accompagnerai les morceaux.

Sa plaisante physionomie devenant soudain attentive, elle s'installa à cloche-pied sur une chaise, et se prit à écouter religieusement les exercices essayés par la chanteuse.

Les choses n'en devaient pas demeurer là. Le dimanche suivant, Natalia sonna sans façon à la porte de Mme de Sorgues. Guillaume et Sancède complétaient le cercle de famille. Mlle Desgoffes se présenta très gentiment à la maîtresse de la maison. Elle eut une réelle extase devant Maritza, et, du coup, Caïon lui fut acquis. D'ailleurs, elle parut à tous ce qu'elle était: un bon garçon, aux libres allures, sans aucune prétention féminine, tout entière à son art, spontanée dans ses sympathies, incapable de déguiser sa pensée, facilement rieuse, mais franchement bonne. Avec une façon d'humour qui lui était particulière, elle se mit à raconter ses petites affaires. Ayant perdu sa mère très jeune, maîtresse souveraine au logis paternel, incapable de soumettre sa volonté, elle entendait se suffire, et n'éprouvait nul embarras à se passer de chaperon. Une vieille femme de chambre, sorte de gouvernante qui dirigeait le ménage, l'accompagnait, pour la forme, dans ses sorties. Elle attendait avec impatience ses vingt-trois ans, qu'elle compterait tout haut pour vingt-cinq, afin de s'affranchir d'une tutelle inutile. Pais ce furent de gentils projets de voisinage. Tous les jeudis soirs on faisait de la musique chez son père. Ces dames ne pouvaient se dispenser de venir l'applaudir. Elle promit à Maritza un succès fou de beauté; mais, cette fois, Sancède plissa son front sévère.

En dépit des natures les mieux douées, l'art n'est jamais qu'une lente initiation. Cependant, grâce à son intelligence exceptionnelle et à une application sans défaillance, au bout de trois mois, Tiomane commençait à se dégager de ses langues. Elle s'appropriait les moyens. Son exigeant professeur exprimait hautement sa satisfaction.

—Si nous continuons ainsi, dans un an, nous serons en état de nous faire entendre, dit-il un soir.

Natalia, attelée à l'oeuvre de son père, et éprise, au moins autant que lui, de la voix de Tiomane, montait souvent l'aider à travailler.

Cette présence si allègre apportait la gaieté à tous. Quoi qu'elle dit, quoi qu'elle fit, Natalia ne pouvait se départir de sa drôlerie naturelle. Eaton, lui-même, s'oubliait à rire aux larmes en l'écoulant. Elle avait adopté d'emblée avec les deux garçons des allures de camarade qui entend affirmer son franc parler, les plaisantant tour à tour, attaquant, ripostant, toujours en verve. Avec Saneède, la partie était aisée; il lâchait dès la troisième réplique. Mais Guillaume s'obstinait. Et rien n'était plus plaisant que leurs escarmouches, l'un tâchant d'aculer l'autre, inventant les plus folles répliques, entassant les coq-à-l'âne, les calembours, acharnés à gagner le dernier mot, qui restait souvent à Natalia. Aussi le dimanche, après le déjeuner, si elle tardait, Guillaume dégringolait pour la chercher, et c'était une ovation à son entrée.

—Quel bon public vous faites! disait-elle en riant. Ah! si l'on avait cette chaleur à la salle Erard!

—Sans calembour? demandait Guillaume.

—Avec calembour. On y gèle parfois de coeur et des pieds.

De leur côté, le jeudi soir, les voisins descendaient au premier étage. Mme de Sorgues n'avait pu refuser ce plaisir aux jeunes filles. Sa rare beauté, quoique réellement atteinte par les larmes et les privations, produisait encore impression aux lumières, et, au fond de son être, la superbe Annigardait un certain orgueil inconscient de sa figure. Son entrée produisait toujours un mouvement de curiosité admirative. Maritza fixait tous les yeux. L'aisance relative avait permis pour elle l'achat d'une jolie robe de crépon rose; cette toilette lui donnait d'indicibles joies.

—Et je ne puis vous voir ainsi, moi! lui avait dit Saneède avec un soupir, quand elle lui avait montré son trésor.

—Eh bien! un de ces dimanches, je m'habillerai pour vous tout seul... là, êtes-vous content?

Depuis lors, il avait obtenu la permission de lui

envoyer, chaque jeudi, quelques roses dont elle se parait.

Tiomane travaillait dans le secret, son maître ne lui permettait pas de se produire avant l'heure. Mais elle suivait, elle sentait ses progrès, et son ardeur en redoublait.—La musique fait vivre d'une existence à part, créant un monde spécial, illuminé de toutes les splendeurs, peuplé de toutes les fantaisies, où chacun peut mettre sa propre chimère, où la couleur se conforme à chaque regard, chaque sensation à chaque tempérament; où rien n'est effort ni contrainte, aucun trait ne fixant la vision; où les plus exigeants trouvent encore au delà de leurs désirs, nulle limite ne bornant l'horizon; monde essentiellement idéal et physique qui procure aux initiés toutes les ardeurs, toutes les réalisations, toutes les ivresses.—Peu à peu les espérances qui l'entouraient la gagnaient, la pénétraient, l'exaltaient. Elle envisageait l'avenir qui l'attendait, cet avenir que Natalia lui dépeignait avec tant de flamme; des bravos, des acclamations frénétiques, l'adulation, l'adoration d'un public, l'incomparable prestige d'une cantatrice de talent.

—Vraiment, tu ne sembles plus habiter notre planète, lui disait Maritza avec une petite moue.

—Mais tout s'y passe si bien maintenant, sur notre planète! répliquait-elle avec un baiser.

En effet, l'existence matérielle était devenue facile et douce: la rente de Smyrne, celle de Desgoffes, les appointements de Guillaume... La semaine précédente, il lui avait même remis cinq cents francs d'excédent, le prix de besognes supplémentaires à l'usine pendant ces derniers mois, des heures de travail de nuit.

Oh! oui, il avait tenu, il tenait ses promesses. Chaque dimanche, il arrivait directement de Blinville à la rue d'Assas. La maison lui semblait devenue plus chère encore depuis sa terrible sottise. Autrefois il sortait de son côté, l'après-midi, ou les quittait le soir, bien avant l'heure du train. Aujourd'hui il paraissait avide des moindres moments, demeurant jusqu'à la dernière minute. Seule dans le secret de la faute et du repentir, elle goûtait particulièrement la joie de la conversion si complète.

Tout l'été s'était écoulé ainsi, dans cette fièvre de travail et d'espérance. On atteignait à l'automne.

Un soir, au commencement de la leçon, le maître annonça à Tiomane qu'il jugeait enfin l'heure sonnée, et il lui présenta le directeur de l'Eden venu pour l'entendre. Malgré la frayeur, l'audition fut favorable, la jeune artiste débiterait six semaines plus tard, dans la "Damnation de Faust".

Avant d'attaquer la partie, Desgoffes allait s'appliquer à rassembler les atouts. Répandu dans le monde de la presse, il avait su s'y créer de solides appuis. Nul ne s'entendait mieux, du reste, à "chauffer" un succès, à utiliser la publicité à outrance. Le nom de Tiomane parut bientôt sur tous les murs. L'habile metteur en scène avait tenu à cette appellation originale qui ne pouvait manquer d'éveiller les remarques. De nombreux articles de journaux racontaient des détails romanesques, composaient une personnalité exotique, étrange, tout à fait neuve. Ces effarouchements surtout de la jeune fille du monde pour le théâtre constituaient à la nouvelle "étoile" un attrait de plus. Bref, Paris, le curieux Paris, s'empara de la débutante, et, durant près d'un mois, elle défraya les causeries mondaines.

Pendant ce temps, Tiomane étudiait le rôle de "Marguerite". Tout dans sa vie disparaissait devant cette préoccupation unique: le début. Il s'agissait pour elle de rembourser au maître les sacrifices qu'elle lui avait coûtés, d'établir pour tous la sécurité d'existence, peut-être la fortune, en même temps que son orgueil d'artiste réclamait le triomphe révô.—Avec quel saisissement elle aborda les premières répétitions! Cependant, l'effet prodigieux de sa voix ne pouvait manquer de l'encourager. Natalia surtout la soutenait, inébranlable dans sa foi,

XXIII

Enfin, le grand jour s'est levé. Dès une heure, la salle de l'Eden est pleine. Tiomane!... ce nom court sur toutes les lèvres. A lui seul, il semble absorber le programme. On s'agite, on bavarde, dans les stalles et dans les loges. Chacun apporte son renseignement personnel, quelque racontar des répétitions. L'élève de Desgoffes est une grande artiste. Elle a émerveillé tous ceux qui ont pu l'entendre.

Les musiciens sont placés. Un grand silence s'établit, comme dans l'attente d'un événement. —Soudain, une porte du fond de la scène s'ouvre. Toutes les lunettes se braquent... Un murmure parcourt la salle... C'est elle! c'est Tiomane!...

Dans sa robe de cachemire blanc, la robe traditionnelle de "Marguerite", la débutante s'avance, un peu pâle, le regard mal assuré.—On la trouve jolie, très jolie, l'air distingué, très jeune, d'une élégance suprême dans sa taille haute et si bien prise, ses beaux cheveux blonds tombant en deux longues nattes vraies. C'est bien la figure idéale du rôle, éclatante de jeunesse et de fraîcheur, blanche et blonde, d'une beauté noble et harmo-

nieuse.—Elle a gagné le devant de la rampe entre les deux autres interprètes, son cahier de musique tremblant dans ses mains. Elle est ravissante de grâce modeste, et le courant sympathique achève de s'établir. Ses yeux se sont portés vers la baignoire d'avant-scène, où elle sent les coeurs palpiter avec le sien. Mais ses yeux ne voient pas; une sorte de voile les couvre.—A cet instant, la pauvre enfant croit mourir d'émotion. L'orchestre a attaqué l'ouverture...

C'est le tour de "Marguerite"; tous les souffles semblent suspendus à ses lèvres. Aux premiers sons hésitants, étouffés, succèdent des notes pures, vibrantes, d'une qualité de cristal, si l'on peut dire. Peu à peu la voix s'élançe, s'élève, pénétrante, enveloppante, remuant toutes les âmes. La diction est d'une science rare, en même temps que l'instrument magnifique allie la puissance à un charme incomparable. La salle contient difficilement son admiration. A chaque chute de phrase, les bravos menacent d'éclater.

Enfin, le premier couplet terminé, l'enthousiasme déborde, "Marguerite" s'incline, toute frissonnante, effarée de l'ovation, tournant involontairement son regard vers la baignoire du rez-de-chaussée, comme pour y offrir cette gloire: ils sont debout, les aimés, battant des mains avec ardeur, les physionomies transportées.

—Bis!... bis!...

C'est de tous les points de la salle que part ce cri. Le chef d'orchestre a fait un signe à la chanteuse; il reprend les premières mesures de l'air. Elle recommence. Et, cette fois, avec quelle perfection! Enhardie par la réussite, elle s'abandonne, se retrouve tout entière. Sa belle voix a recouvré sa sûreté, son amplitude, ses délicatesses naturelles et acquises. C'est la perfection de la nature et de l'art.

Durant les arrêts de sa partie, Tiomane, assise, ne peut détacher ses yeux de la baignoire du rez-de-chaussée. Elle sourit aux chers visages rayonnants. Le regard de Guillaume surtout étincelle, et le petit mouchoir de Natalia s'agite au fond de la loge, comme pour exprimer l'allégresse de tous.

L'oeuvre magnifique est achevée. Tiomane s'est soutenue jusqu'à la fin. Jamais cantatrice ne s'est imposée plus pleinement, plus irrésistiblement.

Mais sa vraie fête, à elle, l'attendait de l'autre côté du rideau. Le premier, Desgoffes s'élança. La victoire dépassait encore son attente. Il lui promettait une fortune, une réputation européenne, universelle. Mme de Sorgues l'embrassa chaleureusement, puis Maritza et Natalia, toutes les

trois à la fois.—Guillaume, interdit, osait à peine s'approcher.

—Eh quoi? lui demanda-t-elle en riant, tu ne me dis rien, toi?

—Je ne trouve rien... tu es si grande, si admirable!

Sanoède eut un mouvement charmant. Il saisit ses deux mains qu'il baisa l'une après l'autre.

—Vous m'avez enlevé jusqu'au paradis.

—Avec Maritza, par exemple.

On dînait chez les Desgoffes. Natalia avait imaginé une sorte de festin, la table couverte de marguerites. Elle avait cédé sa place à Tiomane, en face de son père.

Le repas fut étincelant de gaieté. Le maître rayonnait. Il ne se lassait pas de féliciter celle qu'il nommait: sa diva! Quant à elle, revenue à peine de son étourdissement, de tant d'émotions, de contrainte, d'efforts, elle commençait seulement à jouir de son triomphe.

XXIV

Tiomane était lancée. Les directeurs de concerts se la disputèrent, et Desgoffes pût imposer ses conditions. Devant le succès grandissant de la chanteuse, le maître fit acte de générosité, sûr déjà de bénéfices superbes. Il exigea que son "étoile" abandonna sa mansarde, descendit d'un étage pour élire domicile dans un appartement vacant du quatrière: un loyer de mille francs qu'il payerait, bien entendu. Du coup, une servante remplaça la vieille femme de ménage, en même temps que le nouveau logis s'augmentait d'un salon et d'une petite salle à manger.

L'hiver fut pour la jeune artiste une longue ovation. Son nom sur une affiche attirait la foule. Elle chanta un peu partout, dans les salles à la mode. Desgoffes la produisit même à quelques soirées du monde dont chacune lui rapportait, à lui, un cachet de cinquante louis.

Pour Tiomane, elle vivait dans le ravissement. Libérée envers son maître, l'aisance ramenée dans la maison, l'avenir offrant la perspective d'une fortune qu'elle serait si heureuse d'offrir, elle jouissait de sa gloire, émerveillée de son magnifique bonheur.

Chose étrange! Guillaume semblait échapper à l'impression de bien-être, de satisfaction de tous. À mesure que leur fortune grandissait, le joyeux garçon paraissait s'assombrir; son bon rire s'éteignait. Silencieux contre sa nature, presque pensif, on eût dit qu'il dérobaient quelque souci.

—Prends garde, tu tournes au beau ténébreux, lui disait parfois Tiomane en riant.

Un dimanche matin, tous les deux étaient seuls au salon; lui nonchalamment accoudé au piano, tandis qu'elle étudiait ses vocalises. Tout à coup elle s'interrompit au milieu d'une gamme, et le regardant avec quelque malice:

—A quoi songes-tu si profondément?

Il tressaillit.

Je t'écoute, répondit-il.

—Oh! pas le moins du monde.

—Mais si...

—Mais non... Ton esprit galope à travers les nuages.— Voyons! confesse-toi, poursuivit-elle avec son fin sourire retroussé, tu rêves un peu de liberté, hein? Aussi, tu exagères par trop de sagesse... pas le plus petit bout de promenade sans l'égide de notre tutelle... Et pourtant, n'as-tu pas suffisamment fait tes preuves pour qu' te livre un peu la clef des champs? Après tout, n'as pas ici, comme Sanoède, pour te retenir chaque minute à l'attache, un regard et des chemises mélangés d'or...

Sans savoir pourquoi, elle s'arrêta court sur cette parole, et tous deux rougirent légèrement. Elle reprit avec précipitation:

—Plaisanterie à part, ces longs dimanches en famille doivent te paraître bien lourds... un grand garçon comme toi a besoin d'autres distractions que d'entendre ressasser les airs d'une cantatrice.

—Mon Dieu! comme tu te trompes, Tiomane! répliqua-t-il doucement; comment ne vois-tu pas qu'il n'est pour moi d'autre bonheur que celui que je goûte dans cet intérieur charmant que tu nous as créé...

—Ah! par exemple, interrompit-elle en riant; sans reproche, il n'y paraît guère.

—Que veux-tu? riposta-t-il presque douloureusement, puis-je m'empêcher de souffrir de mon impuissance, de mon infériorité devant toi, si grande, si admirable, si au-dessus de moi qui me sens doublement petit à tes côtés?... toi, admirée, adulée, riche par ton talent...

—Bon, tu me jalouses à présent...

—Je te rends justice, voilà tout. Enfin, comprends donc mon supplice... J'ai beau m'ingénier, m'acharner au travail, je n'ai pu encore te rembourser entièrement cette malheureuse dette...

—Grand bêta, interrompit-elle avec sa générosité exquise, n'est-ce pas à toi que je la dois, ma situation actuelle?... A cet égard, je reste ton obligée.

En somme, il semblait dire vrai, à en juger par sa hâte, chaque dimanche, d'arriver dès le matin et d'attendre jusqu'à la dernière minute pour le départ. Sanoède lui-même, qui, grâce peut-être à certains aveux, avait obtenu de son oncle la per-

mission d'accompagner Guillaume toutes les semaines à Paris, assurait que le frère de Maritza outrepassait le zèle.

—Il n'en dort pas, ajoutait-il, de peur de manquer le train.

Seule l'irrésistible verve de Natalia l'emportait sur cette taciturnité. Ce même dimanche, justement, elle était conviée à dîner. Tiomane observa que la camaraderie de son amie avec Guillaume n'avait subi nulle atteinte; elle semblait même s'être augmentée d'un petit ton de confiance. A l'issue du repas, ils s'installèrent tous deux dans un coin et se mirent à causer avec animation. Tiomane ne put se défendre d'un léger pincement au coeur, qui ressemblait fort à une morsure de la jalousie. Aussitôt, comme dans un éclair, elle crut avoir tout compris: la raison des assiduités de Guillaume à la maison, son humeur mélancolique, inquiète; ses regrets de médiocrité: Natalia était riche!—Atterrée, elle se demandait comment elle n'avait rien vu jusqu'alors de ce sentiment né à ses côtés, se développant jour à jour sous ses yeux. Et pourtant, n'était-ce pas naturel? Durant cette dernière année, le travail l'avait absorbée au point d'annuler toute préoccupation étrangère.

Le reste de la soirée, elle demeura vaguement songeuse. Quand Guillaume prit congé, elle remarqua encore la forte poignée de main qu'ils échangeaient, et, de nouveau, elle sentit la même morsure au coeur.

Tiomane éprouva soudain comme un vide affreux dans son existence si brillante. Cependant, elle essaya de raisonner, ce qu'elle nommait sa sottise. Après tout, quoi de plus simple? Natalia pouvait paraître charmante avec sa mine de gamin, et elle cachait de solides qualités sous ses façons d'évaporée. Pleine d'esprit et de talent, sa générosité l'emportait sur sa richesse. Sa nature si vive, si étincelante, répondait particulièrement à celle de Guillaume; leurs caractères semblaient faits l'un pour l'autre. Bref, si c'était là vraiment un bonheur pour lui, ne devait-elle pas s'y associer de toute son âme? Enfin, n'était-il pas son frère?

L'été interrompant à Paris tout mouvement mondain, Desgoffes, qui n'entendait pas laisser chômer son "étoile", eut l'idée de profiter de la saison de Londres pour aller y donner une série de concerts. Il avertit donc Tiomane qu'il comptait l'emmener prochainement avec Natalia, chargée de la partie musicale.

Sur ces entrefaites, un événement prévu, du reste, apporta à tous une satisfaction très vive. Sancède, que son oncle venait d'élever en grade

avec un appointement annuel de douze mille francs se voyant ainsi muni d'une situation, osa risquer sa demande. La grande affaire, c'est que Mlle de Sorgues devrait habiter Blinville. A la vérité, Sancède promettait une petite voiture qui promènerait sa femme à travers le pays assez agréable. Il avait à l'usine la jouissance d'un cheval et sa nourriture. De plus, l'enfant gâtée garderait sa chambre au logis maternel, ce qui lui assurerait un pied-à-terre à Paris.

—Tu auras un bon mari, intelligent et aimable, dit Tiomane à Maritza.

Une dernière bouffée d'orgueil monta à cette jolie tête de linotte.

—J'étais née pour être princesse! murmura la fille du consul.

—Tu es née pour être heureuse, ce qui vaut mieux, répliqua Tiomane en étouffant un soupir.

Au fond, d'ailleurs, Maritza était décidée. Il fut convenu que la noce aurait lieu à l'automne.

XXV

Associé avec le directeur de "Covent Garden" pour une série de dix concerts, Desgoffes posait tous ses jalons à distance, piochant ferme la réclame, usant de tous les journaux de Londres, enfin préparant habilement le terrain, comme à son ordinaire.

Il partit un soir avec les deux jeunes filles et la gouvernante de Natalia. On avait choisi le dimanche, afin que la famille au complet pût accompagner à la gare. Guillaume se montrait particulièrement morose, faisant ainsi opposition plus vive à la gaieté des fiancés.

—Soyez tranquille, lui dit Natalia comme le train s'ébranlait et lui serrant une dernière fois la main par la portière, vous aurez bientôt des nouvelles...

En dépit de sa volonté, il semblait à Tiomane qu'une altération soudaine s'était glissée dans son amitié si tendre avec la fille de son maître. Elle avait beau se défendre, elle était jalouse, et il lui fallait des efforts constants pour dissimuler son irritation toujours prête à percer.

—Hein! devine... dit Natalia, en mettant pied hors du bateau et retrouvant d'emblée tout son entrain gâté par le malaise de la traversée, lequel des Parisiens déplore le plus notre absence?

—Je suis sûre que tu manques à tous, répliqua railleusement Tiomane.

—Je l'espère bien...

Il s'agissait d'un séjour de plusieurs semaines. En conséquence, on s'installa dans un "lodging". Les répétitions commencèrent dès le lendemain.

Le premier concert se donnait huit jours plus tard. Les billets s'étaient d'autant mieux enlevés qu'on avait doublé le prix des places. Bien que Desgoffes eût engagé pour la circonstance plusieurs artistes de valeur, Tiomane demeurait la "great attraction"; tous autres noms servaient surtout à encadrer le sien. Son succès dépassa encore les précédents. Auprès d'elle, pourtant, Natalia, qui exécuta avec orchestre un concerto de Beethoven et un trio de sa composition, recueillit de sincères applaudissements.

—Te voilà une fameuse narration sur les bras, dit-elle à Tiomane dans la voiture qui les ramenait; tu sais que l'ami Guillaume attend le récit de nos triomphes... d'abord, j'ai engagé ma parole...

—Et tu feras bien de la tenir, ma chère, riposta Tiomane presque sèchement.

En dehors des heures d'étude et des répétitions, tandis que le maître donnait quelques leçons à des prix fabuleux, les jeunes filles, chaperonnées par la gouvernante de Natalia, couraient la ville et ses alentours, Tiomane enchantée de diversions qui lui fournissaient des sujets d'entretien, en même temps que des occupations d'esprit. Sa gaieté un peu fébrile abusait complètement Natalia, qui l'accusait en riant d'avoir l'humeur voyageuse.

—Sois tranquille, ajoutait-elle, tu connaîtras le Midi après le Nord. Pendant plus d'une année encore, tu appartiens à papa; il aura le temps de te montrer au moins à toute l'Europe.

Les concerts ayant lieu deux fois par semaine, Desgoffes profitait à Londres comme à Paris, des soirées du monde où l'on s'arrachait son élève. Il touchait un double cachet pour Tiomane et pour Natalia, dont l'étonnante virtuosité trouvait aussi ses fanatiques.

Sur ces entrefaites, une aventure amusa fort les jeunes filles. Un matin, Desgoffes reçut la visite d'un Irlandais, fils d'un riche brasseur de Dublin, presque un "gentleman". Il avait vu, entendu Tiomane, et il la demandait en mariage, sans plus d'information.—Desgoffes, ayant présenté la requête à qui de droit, ajoutant que le soupirant n'était pas mal tourné malgré sa grosse bourse, fut acablé sous les lazzi et les éclats de rire.

—C'est égal! Tiomane, à ta place, je serais très fière, conclut Natalia.

—A ma place, dis-tu, répliqua Tiomane subitement agressive; je t'assure que tu n'as pas à me l'envier... Chez moi, c'est la chanteuse seule qui séduit... et à distance, comme tu vois...

Le surlendemain même de l'incident, Tiomane

reçut une lettre de Guillaume, la seconde seulement depuis l'arrivée en Angleterre, car elle n'avait pas daigné répondre à la première. Il se plaignait longuement de leur absence. Les comptes rendus des journaux lui apportaient l'écho de leur double succès. Avec tristesse, il enviait ce public privilégié, lui, si durement privé. Il retrouva son ton de plaisanterie pour parler de cette brillante proposition de mariage. Un fier coup de soleil à la patrie des brumes éternelles! Comment avait-elle résisté?...

Ce badinage, bien innocent, la froissa. Il lui parut que Natalia s'était égayée à ses dépens, et que Guillaume s'associait aux farces de cette toquée. Loin de savoir gré à l'absent de ses paroles aimables, elle s'exaspérait en relisant cette lettre, pourtant si pleine d'affectueux regrets. Mais quelle part lui revenait, à elle, dans ces protestations amicales? En réalité, ne s'adressait-il pas à Natalia, à laquelle il pouvait ainsi exprimer librement sa pensée en l'associant à celle qu'il nommait sa sœur? Et, d'ailleurs, quel besoin de chercher davantage? N'avait-elle pas vu?—Toutefois, elle prétendait demeurer en dehors de leurs petits complots, indignée contre ce rôle de complice qu'on lui imposait, malgré sa volonté.

—Quelle bavarde tu es! dit-elle au dîner à Natalia; c'est donc un journal de nos faits et gestes que tu adresses à Paris?

—A peu près, ma chère. Notre pauvre abandonné vit toutes nos impressions... je les lui envoie telles quelles, et à mesure...

—Parle donc des tiennes, alors, si bon te semble, reprit Tiomane sèchement. Quant à moi, je veux garder les miennes, et, à l'avenir, tu m'obligeras en te bornant à la gazette de tes affaires personnelles...

Il parut à Tiomane que Natalia souriait narquoisement, de ce sourire de son père qui prétendait percer les gens, jusqu'au fond. Son humeur redoubla de cette raillerie muette.

A quelques jours de là, un samedi, les jeunes filles rentraient d'une promenade à "Kew". En pénétrant dans le salon du "lodging", un même cri de surprise leur échappa.

—Guillaume! s'écria étourdiment Natalia, oubliant le "monsieur" dont elle avait coutume de faire précéder le nom.

Cette appellation familière frappa Tiomane comme une preuve nouvelle.

Il s'était levé, un peu embarrassé, mais le visage rayonnant.

—Non, décidément, ce n'est pas une ombre, reprit gaiement Natalia; que diable êtes-vous venu faire ici?...

—Tout simplement vous voir, répliqua-t-il en prenant affectueusement la main qu'elle lui tendait; savez-vous que la maison est affreusement vide et triste depuis votre départ... attendre encore un long mois pour vous retrouver, c'était impossible... je n'ai pu y tenir; j'ai obtenu quarante-huit heures de liberté... je repars demain...

Il avait hésité devant Tiomane, embarrassé de sa contenance, n'osant risquer son baiser fraternel. Comme pour contenir l'élan du jeune homme, elle avança la main d'un geste froid.

—En vérité, tu ne marchandes pas ta peine, dit-elle d'un ton de persiflage; c'est vraiment estimer bien cher la faveur de nous contempler!

—Je ne trouve pas, riposta Natalia.

Puis, quand il eut expliqué ses efforts pour obtenir ce congé si court, et les objections de sa mère, celles de Sanoède qui criait au gaspillage et à la fatigue, jusqu'aux remontrances de Maritza appuyant en tout son fiancé, Tiomane s'abandonna à un mouvement méchant.

—Ils avaient tous raison, dit-elle; c'est absurde, ce voyage!...

Elle ne vit pas les larmes qui montèrent aux yeux de Guillaume à cette dure parole. Mais Natalia s'était rapprochée du jeune homme:

—Eh bien! à moi, vous avez fait un très grand plaisir... c'est toujours ça...

Desgoffes avait pour principe de ne s'intéresser qu'à ses affaires, et s'abstenait même de réflexions sur celles d'autrui. La présence de Guillaume au concert du soir ne le gênait nullement; aussi fit-il bon accueil au voyageur, lui octroyant une place dans la baignoire de la direction.

Au souper qui suivit, le jeune homme, rabroué plusieurs fois par Tiomane, finit par s'en tenir à la causerie de Natalia, toujours si pleine d'entrain.

La pianiste avait pris à partie la dissimulation féminine qui croit cacher le désarroi des sentiments. A son avis rien n'était de meilleur augure que les dépités, les bouderies, les querelles.

—Allez, je m'y connais, ajouta-t-elle plaisamment, un garçon comme moi!...

Tiomane se prétendit fatiguée et se retira de bonne heure.

Le lendemain matin, comme elle entrait au salon, l'élève de Desgoffes surprit Guillaume et Natalia en tête-à-tête. A sa vue, ils firent silence.

—Bon! je vous dérange, s'écria-t-elle aigrement, soyez tranquille... je me salue...

Mais Natalia s'était déjà levée.

—Non, tiens compagnie à notre hôte... je vais m'habiller pour le déjeuner.

Sans prendre garde à la présence de Guillaume, Tiomane avait ouvert le piano. Il se rapprocha vivement.

—Tiomane, dit-il d'un ton très doux, que t'ai-je donc fait?...

—A moi?... répliqua-t-elle d'une voix brève, et que pourrais-tu bien m'avoir fait?...

—Je n'en sais absolument rien, et je m'interroge vainement... D'où vient ton changement à mon égard?... Déjà, à Paris, ces derniers temps, j'avais cru remarquer chez toi quelques signes d'éloignement... Ici, tu es presque dure... Voyons! parle.. exprime-moi tes reproches... j'aime mieux ça, je t'assure...

—Et moi, je t'assure que je n'ai aucun reproche à t'adresser, répondit-elle d'un ton glacé; tu te méprends absolument... je suis très occupée, absorbée par mon art... Si j'ai eu quelque mouvement d'humeur, à mon insu, il faut en accuser la surexcitation de ma vie actuelle... le métier d'artiste est parfois très dur, crois-le...

Après tout, l'excuse semblait plausible. Il hésita quelques minutes, pendant qu'elle feuilletait ses cahiers.

—Ainsi, reprit-il tout timide, cette brillante demande en mariage ne t'a pas tentée?

—Pas le moins du monde. Et pourquoi?

—Pourquoi? reprit-il, comme s'il cherchait anxieusement quelque éclaircissement; mais la fortune, l'indépendance...

—Mon cher, interrompit-elle d'un ton tranchant, mon indépendance d'artiste me suffit... elle vaut toutes les fortunes, sache-le. Maintenant, ajouta-t-elle en s'asseyant devant son piano, je te serai très obligée de me permettre de travailler, et, pour cela, j'ai besoin d'être seule.

Profondément blessé de cette froideur obstinée, Guillaume quitta la pièce, sans un mot.

Ils se retrouvèrent au déjeuner, chacun marquant à l'autre une sorte de dépit, de rancune. L'ingénieur partait presque aussitôt. En prenant congé de Tiomane, il sentit se fondre son ressentiment.

—Reviens vite, lui dit-il avec son bon sourire; sans quoi, je me sens capable de recommencer ce voyage... absurde... comme tu l'appelles...

Malgré elle, l'attendrissement alla-t-elle saisir, peut-être, lorsqu'elle surprit l'échange d'un coup d'oeil entre Guillaume et Natalia. Aussitôt elle se roidit, et de son accent le plus sec:

—C'est assez d'une fois, j'espère.

XXVI

En quittant l'Angleterre, Desgoffes et les jeunes filles touchèrent à peine Paris. Ils y passèrent

rent trois jours au milieu de la semaine. Tiomane marquait une hâte très vive de commencer la tournée de concerts organisée, pour le reste de l'été, en province et dans les villes d'eaux.

—A la bonne heure! quelle flamme! Quel feu sacré! disait le maître.

Natalia essaya vainement d'allonger l'étape jusqu'au dimanche. Son père et Tomane se ligèrent pour activer le nouveau départ. On ne vit pas Guillaume.

La jalousie obéissait à un sentiment bizarre et très humain. Elle goûtait une satisfaction âpre à les séparer, à empêcher, à entraver leurs réunions.

Par instants, il lui semblait que Natalia, si fine, si avisée, la devinait, et elle en ressentait une humiliation poignante. Un matin, à Aix-les-Bains, au lendemain d'une de ses plus chaleureuses ovations, comme elle s'était laissée aller à pleurer longtemps dans sa chambre, elle parut au déjeuner les yeux rougis.

—Eh! Seigneur! qu'as-tu donc? lui demanda Natalia; serais-tu souffrante?

Elle prétextait une affreuse migraine. Mais en sortant de table, Natalia glissa son bras sous le sien.

—Voyons! aurais-tu quelque chagrin, par hasard?

Ce mouvement de pitié la révolta. Elle se redressa fièrement.

—Un chagrin, moi?

—Ecoute, reprit Natalia en lui pressant doucement le bras, j'ai peur, ma grande raisonnable, que tu n'extravagues un peu, à tes heures...

Tiomane se dégagea brusquement.

—Ma chère, tu plaisantes agréablement; mais je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à te répondre. Excuse-moi; je suis très nerveuse, ce qui est parfaitement ridicule, je le sais.

Natalia la suivit dans sa chambre et, sans prendre garde à l'air maussade de son amie, prit place auprès d'elle sur le canapé.

—Gageons que je connais ton souci, s'écria-t-elle tout à coup; tu pleures ta conquête irlandaise... tu regrettes ta rigueur envers ce roi du "pal ale"... une boisson qui a ses mérites... En somme, ma très chère, nous autres femmes, nous rêvons volontiers des absents...

—Tais-toi, interrompit brusquement Tiomane.

—Non, mille fois non, poursuivit Natalia, je parlerai, malgré toi, malgré tout... C'est que je fais mes remarques sans avoir l'air d'y toucher. Eh bien! ma chère, tu sembles hantée par quelque lutin que ton John Bull appellerait: un "blue

devil". Tu es parfois d'une humeur masacrante, sans te le reprocher...

—Je suis de l'humeur qui me convient, voilà tout.

—Sans doute. Tu as des nerfs, comme tu dis; ce qui est un indice grave... Enfin, tu sembles avoir pris en grippe toute la gent mortelle, jusqu'à tes meilleurs amis... que tu éloignes... que tu fuais...

Tiomane tressaillit à cette attaque si directe.

—Quel conte à dormir debout! dit-elle en haussant les épaules; après cela, je suis peut-être très capricieuse... et puis, je hais les dérangements... Que sais-je encore?... Je deviens volontiers autoritaire, maniaque...

—Eh bien! un vrai conseil, ma chérie, qui sera le résumé de toute ma sagesse. Ne deviens pas vieille fille... et si quelque nouveau brasseur... ou autre... se présentait...

A ce qu'elle prit pour une ironie sanglante, Tiomane voulut répondre par la plus orgueilleuse des barvades.

—Mon Dieu! que nous sommes loin de compter! dit-elle, éclatant d'un rire nerveux; comme tu juges à côté, malgré ta fameuse science de pénétration! Ecoute, Natalia, veux-tu que je me confesse, sincèrement?

—Allons donc! tu y arrives enfin... dit Natalia d'un air triomphant.

—Voici... Certes, oui je me suis transformée... de façon excessive... Vois-tu, les succès m'ont grisée... Tel est l'effet sur moi des applaudissements. Je m'imagine que je suis une petite personne pêtée d'une autre pâte que le bon vulgaire... je crois à mon avenir, à ma fortune... j'ai des millions dans le gosier, comme d't ton père... Pour tout avouer, je suis devenue très, très ambitieuse. J'ai des visées de grande dame... Et puis, j'adore mon indépendance d'artiste... Pour l'aliéner, entends-tu? il me faut mieux qu'un brasseur, quelque riche soit-il... Ma chère, on a vu des rois épouser des bergères... Je connais des cantatrices qui vont en carrosse armorié... oui... j'en suis là...

Natalia écoutait, abasourdie. Le ton était si ferme, Tiomane jouait son rôle avec tant d'énergie qu'elle en arrivait réellement à pouvoir donner le change.

—Que tu es étrange! murmura la fille de Desgoffes, confondue par la surprise. Enfin, il n'y a rien à faire contre tes idées arrêtées... Après tout, chacun est libre d' envisager les choses à son gré... C'est égal! qui se fût douté d'un si prompt et si complet changement... Ah! les femmes! quelles terribles girouettes!...

XXVII

Quinze jours avant le mariage de Maritza, au milieu de septembre, Desgoffes et les jeunes filles avaient regagné la rue d'Assas. Tiomane se chargeait des préparatifs de la noce. Elle entendit céder sa place de demoiselle d'honneur à Natalia, Guillaume se trouvant forcément le gargon d'honneur de sa soeur.

—Ce n'est pas gentil pour mon frère, lui avait dit Maritza.

—Bah! ils s'entendent si bien, avait répliqué Tiomane; c'est leur laisser un double plaisir.

Natalia, d'ailleurs, commençait à espacer ses visites. Rebutée, sans doute, par l'humeur farouche de "l'étoile", depuis cette scène qui avait précédé le retour de Londres, la pianiste semblait s'être subitement détachée de sa compagne, ne prenant même pas garde de voiler son refroidissement et décochant volontiers quelque trait à l'ambitieuse.

—Un palais... sans le coeur... dit-elle un soir, bah! ça dépend des goûts. Mais ça peut bien finir par être assommant.

Une autre fois, elle raconta des prouesses de brutalité à l'actif de nobles étrangers, en "of" et en "ki", mariés à des artistes.

—Car ce sont surtout ces Cosaques-là qui s'éprennent de belles voix, ajouta-t-elle railleusement, et ils traitent leurs femmes comme leurs serfs... à l'occasion, ils tapent... mais, dame! c'est bien fait pour les vaniteuses...

Loïn de s'offenser, Tiomane se réjouissait de la méprise. Elle semblait ainsi rendre dédain pour dédain.

Pour la circonstance solennelle, l'oncle de Sancède avait cotroyé trois jours de congé à ses ingénieurs. Guillaume, très attristé, très aigri, lui aussi, les passa loïn de la maison. Tiomane rapporta cet éloignement à l'absence de Natalia qui finissait par ne plus paraître.

Cependant, la veille de la cérémonie, le dîner achevé, Guillaume était resté au salon avec les fiancés et Mme de Sorgues. Dans la salle à manger, Tiomane arrangeait des vases de fleurs pour le lendemain. Par la porte de communication grande ouverte, le jeune homme la regardait aller et venir. A un moment, comme saisi d'une irrésistible tentation, il se leva et se glissa dans la pièce voisine, dont il referma doucement la porte sur lui.

Debout devant la table où s'éparpillaient des bottes de chrysanthèmes, des glaieuls et des roses, elle garnissait une corbeille. L'avait-elle entendu?... Ses yeux ne se levèrent pas; aucun muscle de son visage ne bougea.

Lui continuait à la contempler, très ému.

—Les belles fleurs! dit-il, essayant de rompre ce silence pénible.

Elle ne répondit rien. On eût pu croire qu'elle ignorait sa présence.

—Cela fait du bien, la vue d'un bonheur! reprit-il en s'approchant. N'est-ce pas, Tiomane, que ce mariage est notre fête à tous?

—Sans doute, repart-elle, toujours sans lever les yeux, et affectant son ton le plus indifférent.

—Oui, poursuivit-il, s'efforçant de dominer son embarras, c'est un beau rêve réal sé! Cette petite gâtée de Maritza pourrait bien faire la meilleure des femmes. Je crois, ma parole! qu'elle aime très sérieusement son Oton... et toi?

—Assurément, c'est bien mon avis; Maritza a du coeur, et une affection si rare ne pouvait manquer de la toucher.

—Et qu'il est heureux, ce Sancède! reprit Guillaume en lui tendant, presque tremblant, quelques brins de fougère dont elle parsemait ses bouquets, —tout offrir à sa femme! la prendre pauvre, dénuée... la prendre pour elle seule, et lui apporter l'aisance... pourvoir à cette existence qu'elle vous accorde... fournir à tout ce qui est elle... assumer pour soi, enfin, toutes les charges d'une vie si chère...

—Dame! n'est-ce pas un peu le rôle de l'homme? riposta narquoisement Tiomane.

—Eh! oui, tu as raison, continua-t-il en s'animant, c'est bien là le rôle de l'homme; mais qu'ils sont favorisés, ceux que les circonstances servent en leur permettant de remplir cette obligation de nature et de coeur! Aimer une femme plus riche que toi, c'est un affreux malheur, Tiomane, ajouta-t-il.

—Je le crois, dit-elle sèchement.

De nouveau, le silence les enveloppa. Elle continuait à choisir parmi les tiges étalées devant elle, très appliquée à parfaire son élégante besogne. Il reprit, d'une voix pressante:

—Ainsi, c'est également ton avis. Tu n'admetts pas que, malgré la force, la sincérité, l'irrésistible, si l'on peut dire, de son attachement, un homme ose prétendre à une union disproportionnée... puisque la situation de la femme l'emporterait sur la sienne... Tu n'admetts pas qu'il espère en l'avenir pour prendre sa revanche de son infériorité, qu'il ait presque le droit d'avoir confiance en ses efforts, en son courage tenace, certain de soutenir toutes les luttes, d'affronter toutes les difficultés, animé de cette fièvre de réussite née de la plus noble des ambitions: s'élever jusqu'à elle! Tu n'admetts pas, non plus, que la femme trouve peut-être quelques dédommagement dans la puis-

sance, l'absolu de ce sentiment qu'elle inspire; que la grandeur de l'affection lui semble suppléer la médiocrité de la position; enfin, qu'elle puisse avoir pitié...

—Non, interrompit-elle durement, impatientée par les affirmations de cette tendresse qu'elle rapportait à une autre, et goûtant un âpre plaisir à enfoncer le poignard jusqu'au fond; si j'étais cette femme, il me viendrait à la pensée que ma misère eût été moins recherchée, sans doute, que ma richesse... malgré moi, je douterais de la dignité de l'homme qui condescendrait à ce rang subalterne dans le ménage... j'estimerai peut-être qu'il eût dû refrener un sentiment, après tout, profitable... qu'il eût été plus grand à lui de le taire, de le voiler... d'attendre, au besoin, qu'il eût conquis une situation égale, supérieure, à la mienne.. bref, mon impression, la voici résumée en quelques mots; un homme de coeur ne se met jamais sous la dépendance d'une femme..

A ces paroles implacables, Guillaume avait blêmi. Soudain, il se redressa, l'oeil brillant de rage et de douleur.

—Soit, dit-il. Tu es devenue cruellement sévère... Je veux espérer que, toutes, vous ne professez pas une si inexorable rigueur...

—Je te le souhaite, répondit-elle avec ironie.

Le lendemain, Guillaume avait recouvré pour la solennité de famille son entrain des meilleurs temps. Il oubliait peut-être un peu la joie, comme s'il eût cherché à s'étourdir, à vaincre quelque pensée importune. Il donnait brillamment la réplique à Natalia, tous deux étourdissants de saillies et de gaieté.—En ce jour de bonheur, Tiomane souffrit mille morts. Il lui sembla assister d'avance à une autre union. Mais elle fuirait au bout du monde pour n'en pas supporter la vue!..

Mme de Sorgues se trouva bien un peu seule après le départ de sa fille, qui avait dû suivre son mari à Blinville. Pour la distraire, Tiomane s'acharna à dompter ses soucis. Les efforts sincères et tenaces ne sont jamais vains. La jalousie commençait un peu à s'engourdir sous l'action soutenue de la volonté persévérante. Elle s'accoutumait à l'acceptation de sa vie brisée et se reprenait à la passion de son art. Engagée à l'Eden pour toute la saison, elle allait surtout incarner ses grandes héroïnes de Wagner, qui semblent dépasser toutes conceptions humaines.

D'autre part, un certain calme s'établissait. Natalia ne se montrait plus. Guillaume paraissait le moins possible à la maison, esquivant ces entrevues, qui semblaient devenues une égale contrainte pour tous deux. D'ailleurs, Mme de Sorgues allait volontiers passer de temps à autre quel-

ques jours auprès de ses enfants, le surcroît d'occupations de Sancède entravant souvent le voyage du dimanche à Paris. La chanteuse, retenue par son engagement, se trouvait naturellement dispensée d'accompagner sa marraine.

Le temps s'écoulait et, comme toujours, faisait son oeuvre. Si Tiomane gardait, au fond de son coeur, le plus amer des regrets, nul n'en avait soupçon, et cette confiance assurait au moins une consolation à son orgueil.

XXVIII

Le printemps revenait. Un dimanche, les Sancède et Guillaume avaient déjeuné à la rue d'Assas. Au cours du repas, il avait été question d'une grande affaire, une proposition magnifique de M. de Riez. Il s'agissait, à Smyrne, d'une importante concession de chemin de fer accordée à une Compagnie franco-turque dont le chancelier serait l'administrateur anonyme. Un comité de banquiers grecs fournissait les fonds. Ces anciens amis de M. de Sorgues s'étaient entendus pour reconstituer une situation à son fils. Ils lui offraient un des postes d'ingénieur sous-directeur des travaux, aux appointements de vingt mille francs par an, avec participation aux bénéfices futurs.

Cette aubaine semblait vraiment à Mme de Sorgues le retour définitif de la fortune. Elle se voyait déjà rentrant en son pays au bras de Guillaume. L'hiver, là-bas, sous son beau ciel ionien, respirant le parfum chéri de ses orangers, voguant sur la mer tiède et bleue;— l'été, en France, dans le village où Maritza possédait une coquette maisonnette, entre ses deux filles...

Mais l'ingénieur agréait assez froidement sa chance. A un moment, comme agacé de l'enthousiasme des siens:

—C'est rompre avec toutes mes habitudes, dit-il brusquement; je suis fait à Paris... j'y suis attaché... que ne me laisse-t-on brouter paisiblement où je suis...

Cette après-midi-là, il accompagna la famille au concert de l'Eden. A la sortie, les Sancède ayant parlé d'une visite boulevard Haussmann, il emmena en voiture sa mère et Tiomane. Rentrés à la maison, pendant que Mme de Sorgues se défaisait dans sa chambre, il suivit bravement la jeune fille chez elle. Etonnée de cette sorte d'intrusion, elle demeura debout, sans quitter son chapeau.

—Pardonne-moi, Tiomane, dit-il d'un ton résolu, si je te suis importun. En cette circonstance grave de ma vie, je sens le besoin de tes conseils,

et, comme autrefois, c'est toi que je supplie de me guider... dis, me refuseras-tu?...

Ainsi prise au dépourvu, elle resta quelques secondes tout indécise.

—En quoi puis-je bien t'être utile?... balbutia-t-elle.

—Je te le répète: en me conseillant.

—Comment?

—Voilà, répliqua-t-il en s'accoudant à la cheminée. Je me trouve placé dans cette alternative difficile: obéir à mon cœur ou à mon devoir. Je ne puis me dissimuler, n'est-ce pas, que mon devoir d'homme, de chef de famille, m'impose cet éloignement qui assure l'aisance de ma mère?

—Sans doute.

—Eh bien! c'est cet éloignement qui m'épouvante, reprit-il, ses yeux ardemment fixés sur les siens; d'un autre côté, je me dis aussi que la fortune s'offre à moi, qu'il m'est donné de gravir le premier échelon qui me mènera haut... je le veux... qu'une fois arrivé là, peut-être aurais-je mérité cette considération, cette pitié que tu m'as déniée si sévèrement un jour...

Sans qu'elle pût s'en défendre, ces paroles la troublaient. Devant cette attitude de prière tendre, devant ce regard qui semblait l'implorer, une étrange émotion la surprenait.

—Voyons, dit-il doucement, redeviens mon amie, ma sœur... comme autrefois... veux-tu?...

Elle sourit tristement.

—Je suis toute prête à te servir, répliqua-t-elle en se faisant une impérieuse violence pour assurer sa contenance et sa voix, tu me demandes un avis... le voici sans ambages... Quelque intérêt... de cœur... comme tu dis, qui te retienne à Paris... quelque arrachement que ce départ soit pour toi... quelque douleur, quelque désespoir qu'il te faille t'imposer... tu n'as pas le droit de te dérober aux charges de ta situation... à la tâche du fils... Et puis, pour toi-même, crois-moi, conquiers ton indépendance... avant tout... malgré tout...

Elle était douloureusement sincère, essayant, à cet instant, de ne considérer que le frère, et répondant loyalement à ce qu'il attendait d'elle. D'un élan qu'il ne put contenir, il tendit sa main. Elle donna la sienne.

—Eh bien! c'est dit! je t'obéirai, répliqua-t-il gravement.

L'acceptation officielle de Guillaume ayant suivi sa décision, une nouvelle lettre de M. de Riez lui adressa le contrat signé, et l'avis qu'il était attendu à Smyrne dans un mois.

Tiomane s'était crue plus forte. En face de la séparation irrévocable, une mélancolie l'envahissait, une angoisse nouvelle qui fondait tout son

courage. Ce dernier entretien avait dissipé leur froideur, ramené quelque chose des bonnes relations de jadis. Pourtant, elle voyait peu Guillaume, très occupé à mettre au courant son remplaçant à l'usine, à s'outiller pour le départ, et à visiter à Paris certains actionnaires importants.

Entre temps, sa jalousie, mal éteinte, s'était un instant réveillée. Un dimanche soir, les Sanoëda et Guillaume se trouvant rue d'Assas, Natalia était montée. On causait du départ prochain.

—Bah! il nous reviendra, avait dit la fille de Desgoffes avec son sourire conquérant.

Tiomane crut deviner sous cette parole l'intention définitive.

XXIX

La veille du départ était arrivée. Guillaume, rentré définitivement de Blinville le matin, avait dit adieu aux Sanoëda et à sa mère, restée auprès de Maritza pour quelques jours. Mme de Sorgues le rejoindrait à l'automne.

Tiomane l'avait à peine aperçu un moment au débarqué. Très préoccupé, très affairé, il lui avait demandé la permission de venir la voir dans la soirée, après avoir tout terminé des derniers apprêts.

Il était huit heures. Elle l'attendait, seule dans le petit salon, étreinte d'une indicible angoisse. C'en était fait! Demain il serait loin, affreusement loin!... A cet instant, elle mesurait vraiment la grandeur de son attachement, oubliant toutes ses mesquines rancunes. N'avait-il pas été sa première affection? le frère qui l'avait consolée, égayée, soutenue, protégée? On se méprend si étrangement sur soi-même! Elle avait pu se croire allégée par son absence... Quelle différence entre cette séparation définitive et ces visites plus ou moins espacées qui les réunissaient, malgré eux...

Le jour commençait à baisser, mais insensiblement, avec cette dégradation douce qui mêle très légèrement la demi-teinte à la lumière. Assise devant la fenêtre ouverte, le regard perdu, elle écoutait, anxieuse, le tic tac de la pendule; chacun de ces battements la rapprochait de l'entrevue suprême.

Soudain, elle reconnut son pas dans l'antichambre. Elle frémit tout entière. La porte s'ouvrit. Il entra.

Pendant quelques secondes, il demeura sur le seuil, hésitant. Enfin, il s'avança, et, sans un mot, vint s'asseoir de l'autre côté de la croisée.

L'émotion les paralysait. Très pâles tous les deux, évitant de se regarder, ils restaient là, en face l'un de l'autre, immobiles, ne trouvant pas

une parole quand leurs coeurs étaient si pleins! Et à mesure qu'il se prolongeait, ce malaise devenait plus oppressif encore, plus difficile à secouer... Les minutes s'écoulaient, lourdes, solennelles donnant une éloquence poignante à ce mutisme. Guillaume, les yeux baissés, paraissait suivre machinalement les dessins du tapis, tandis que Tiomane gardait obstinément son regard fixé sur le grand jardin désert.

Tout à coup, un sanglot retentit. Elle tourna vivement la tête. Il avait caché son visage dans ses mains.

— Guillaume? qu'as-tu?... s'écria-t-elle.

Mais d'un mouvement rapide il s'était levé, saisi de dépit contre lui-même.

— Je t'en conjure, reprit-elle, agitée d'un trouble inexprimable, réponds-moi... qu'as-tu?... qu'as-tu?..

— Ta me le demandes! répliqua-t-il avec emportement, toi! toi!... Mais ne comprends-tu donc pas que le sacrifice est au-dessus de mon courage?... Eh bien! oui... au dernier moment... malgré mes résolutions... je ne puis pas... non... je ne puis pas te quitter...

— Moi?... moi?... balbutia-t-elle éperdue, que dis-tu là?...

— Accuse-moi, moque-toi, poursuivit-il àprement; je suis faible, lâche, tout ce que tu voudras... mais la souffrance est la plus forte, à l'heure venue de cette séparation... éternelle peut-être... Que veux-tu? Ces dernières semaines, un espoir m'avait presque repris... je me sentais la puissance de conquérir une fortune, une renommée, pour venir te les offrir en te demandant d'avoir pitié... Mais j'étais fou, stupide... Pourquoi te retrouverais-je? Pourquoi m'attendrais-tu? toi, si recherchée, si adulée!... Et, d'ailleurs, ne l'as-tu pas déclaré assez nettement, assez irrévocablement... Oui, va, je sais tout... tu veux un nom... une opulence... Natalia m'a tout répété, entends-tu? de cette déclaration que tu lui as faite à Londres, si nette, si décisive... Ah! Tiomane, combien tu as été dure, impitoyable, et quelle âme dévouée, toute à toi, tu as torturée, broyée...

Elle écoutait, étourdie, foudroyée sous la révélation, osant à peine comprendre. Que disait-il, grand Dieu!... Toute chancelante, elle s'était appuyée à un fauteuil.

— Comment!... que signifie?... balbutia-t-elle. Est-il possible?... Tu n'aimes pas Natalia?...

Il la regarda avec une telle surprise que la vérité lui apparut tout entière.

— Non... je me suis donc trompée!

Et son coeur se dégonflant enfin, des pleurs ruisselèrent sur ses joues.

— Guillaume, mon frère, pardonne-moi, murmura-t-elle.

Il commençait à comprendre, lui aussi. Ce cri de son âme acheva de l'éclairer. Transporté, il saisit sa main.

— Dis-moi que je ne rêve pas... dis-moi que tu ne me chassais pas... que tu ne me haïssais pas... que tu ne me méprisais pas... oh! dis-le, je t'en conjure...

Le bonheur acablait la pauvre abusée, avec ce sentiment de repentir de s'être montrée si inexorable. Il l'avait forcée à se rasseoir, lui presque à ses genoux, gardant ses mains dans les siennes, et la contemplant avec un bonheur fou. Cette fois leurs yeux ne se fuyaient plus. Chacun pénétrait le secret maladroitement ignoré jusqu'alors. Ils lisaient clairement dans leurs deux âmes.

La nuit étant venue, l'entrée de la servante qui apportait la lampe les arracha à leur extase. Dès qu'elle fut sortie, Guillaume entraîna Tiomane sur un canapé, bien sous la lumière, et s'asseyant auprès d'elle:

— Maintenant, que je te regarde... longtemps... longtemps... j'ai besoin de retrouver tes bons grands yeux si bleus... ton cher sourire à toi... ton sourire si joli et si tendre.

Oh! oui, elle lui souriait... comme au sortir d'un affreux songe... plongée dans une joie si intense qu'elle effaçait presque le souvenir...

— Ainsi, dit-il, méchante! cruelle!... tu as pu douter de moi... tu as pu m'accuser... m'en vouloir... tu as pu nourrir une rancune si longue... ne voulant rien voir... quand la vérité aurait dû s'imposer.

— J'étais jalouse à en mourir... répondit-elle, je croyais que vous vous recherchiez, Natalia et toi... vous me paraissiez si bien d'accord, si enchantés d'être ensemble...

— Folle! chère folle adorée!... Natalia était ma confidente; elle m'avait deviné avant que j'eusse parlé, et croyant me servir, travailler à notre bonheur à tous deux. Aussi, comme elle t'en a voulu de tes vilaines paroles, t'accusant de manquer de coeur... Ne s'est-elle pas éloignée depuis lors?...

La double confession fut complète. Comme autrefois, dans leur chère intimité d'enfance, les aveux monterent à leurs lèvres, simples, entiers, sans le moindre détour. Chacun reprit, avec les longs détails, l'histoire de sa douloureuse méprise.

— Voyons! conclut-elle, son joli sourire plus gracieusement retroussé que jamais, n'es-tu pas coupable, toi aussi?... N'as-tu pas cru à mon ambition féroce?... à mon détachement, bien définitif?...

Ils se séparèrent à minuit sonné. Guillaume logeait dans un hôtel de l'autre côté des ponts. Quand il prit congé, un pacte avait été conclu. Le lendemain matin, il enverrait un télégramme à M. de Riez et ne quitterait Paris qu'avec sa femme. Désormais, Tiomane ne chanterait plus que pour les siens.

Comme on sait, les bonheurs viennent par séries. M. de Riez avait répondu par l'acceptation d'un sursis de plusieurs semaines. De son côté, Desgoffes avait gagné tant d'argent avec son élève qu'il ne pouvait guère ne pas la libérer de son dernier trimestre d'engagement.

Donc, vers la mi-juin, un grand départ avait lieu à la rue d'Assas. Le jeune ménage de Sor-

gues abandonnait Paris pour l'Orient. Tiomane emmenait sa chère marraine. De plus, l'usine de Blinville ayant obtenu la fourniture du matériel de la nouvelle entreprise, les Sancède se trouvaient du voyage. On peut imaginer la joie de tous. Seule, Natalia faisait effort pour dissimuler son chagrin.

Quelques jours avant son mariage, Tiomane avait tout avoué à la confidente peu habile, mais si bien intentionnée.

—Ce n'est pas possible! s'était écriée la fille de Desgoffes, confondue d'une si étonnante pensée; jalouse de moi! est-ce que je suis une femme?..

FIN

DANS LE NUMERO DE JUIN DE

La Revue Populaire

NOUS DONNERONS UN ROMAN COMPLET :

LA MEPRISE DE COLETTE

PAR EVELINE LE MAIRE

ainsi que la fin de

MA CONSCIENCE EN ROBE ROSE

PAR CHANTEPLEURE

 AYEZ SOIN DE RETENIR VOTRE NUMERO

UN ROMAN COMPLET

Ma Conscience en Robe Rose

Par GUY CHANTEPLEURE

I

Ayant posé sur le bureau l'écrin où les pistolets dormaient encore, enfoncés dans le velours, Bernard de Nohel — en littérature Jacques Chépart — s'approcha de la glace pour déterminer le point exact où la balle trouerait sa tempe.

Ennemi de l'allure débraillée des bohèmes, toujours élégant, correct en costume de sport et en veste de chambre comme en habit noir, que de fois, depuis dix ans, il s'était vu dans cette même glace!... Mais, un matin, n'ayant rien à faire, il y avait détaillé son visage fatigué d'homme de trente ans, le front déjà trop haut où les cheveux s'éclaircissaient, le pli amer de la bouche, l'expression désabusée des yeux... et il avait dit: "Finissons-en."

Bernard avait ce qu'on est convenu d'appeler de la fortune; très apprécié comme romancier, très recherché comme homme du monde, très adulé partout, il s'était toujours gardé, à travers la vie, de jouer son coeur, ou son nom, sachant bien qu'il faut peu de chose pour briser l'un ou pour tacher l'autre. Ce n'était donc ni la misère, ni l'insuccès, ni les affres d'un désespoir à la Werther, ni les dernières exigences d'une réputation compromise, qui le décidaient au suicide.

Non... Le dégoût, un découragement irrémédiable, tel était son mal mortel.

Depuis quelque temps déjà, il ne marchait plus qu'entraîné par la force de l'habitude, dans l'existence enfiévrée qu'il avait constamment menée et qui, bien qu'il n'en sût concevoir aucune autre, l'écoeurait maintenant. Là où, jadis, il avait trouvé des jouissances sinon le bonheur, il ne rencontrait plus qu'un étourdissement factice. Il avait perdu toute illusion, toute croyance; il était las des autres et las de lui-même; las du plaisir, las du travail.

Il écrivait cependant et sa manière était en grande vogue, le moindre mot de sa plume était attendu par un public de délicats aux aspirations duquel répondaient ses fines études... Mais, comme il déversait sur les pages blanches le fiel de son coeur, la genèse de toute oeuvre issue de son cerveau surchauffé, lui était presque douloureuse.

Psychologue averti, anatomiste doucement cruel, il éprouvait une angoissante volupté à glisser lentement son scalpel dans les chairs vives. Comme ces montreurs dont le métier est d'exhiber des exagérations de la nature normale il s'appliquait à recueillir les cas étranges, phénomènes psychiques, curiosités du domaine

moral qu'il savait démêler sous le vernis banal et uniforme de la mondanité. D'ailleurs, il méprisait les oripeaux et le clinquant, les grands faits et les grandes phrases. La vie réelle, la vie parisienne surtout, offrait un champ assez vaste à son imagination qui, plus subtile que brillante, se dépensait moins à resserrer les noeuds d'une intrigue compliquée, qu'à saisir les nuances infinies d'un caractère ou d'un sentiment. Le drame tout entier se déroulait dans un cœur d'homme ou, plus souvent, dans un cœur de femme; car Jacques Chépart connaissait ou croyait connaître en maître "l'éternel féminin".

La touche violente des réalistes blessait son goût délicat. Il affectionnait les demi-teintes, et ses livres, écrits dans un style délicieux avaient l'attraction de ces fleurs exotiques dont la senteur, trop longtemps respirée, est un poison. On les lisait à la lueur mystérieuse des lampes intimes, dans l'atmosphère parfumée des boudoirs. D'abord, on les traitait de livres utiles, puis de livres dangereux; mais on y revenait sans cesse, comme on revient à l'éther, à la morphine, à tous ces endormeurs perfides qu'on appelle, d'abord pour se guérir, ensuite pour s'enivrer. Aussi quelles tentations avaient pu éveiller à l'âme des êtres inquiets qui errent souvent de par le monde, minés par la désespérance et l'inaction, ces œuvres infiniment séduisantes avec leurs sophismes enchanteurs; de quelles défaillances elles avaient pu être la cause première et insoupçonnée avec leur troublant parfum de perversité!

Cependant, même à l'heure suprême, Bernard de Nohel ne pensait guère aux victimes possibles de son talent fascinateur; il ne songeait pas

d'avantage aux femmes qui, après avoir admiré le romancier, avaient aimé l'homme; celle-ci par une sorte de curiosité, pour pénétrer le mystère que recélait ses yeux d'acier aux profondeurs d'abîme; celle-là par une sorte d'ambition, pour être l'inspiratrice d'un écrivain à la mode; quelque autre, par un sentiment mal définissable, pour être étudiée et comprise par un artiste, avide de compliqué...

Oui, elles étaient oubliées toutes, les curieuses, les ambitieuses, et même les sincères!

Rien des années qui venaient de s'écouler, n'élevait plus la voix dans l'esprit surexcité du jeune homme.

Ce qu'il revoyait seulement, c'était une figure très pâle, aux lignes indécises, celle de sa mère qu'il avait à peine connue; c'était la silhouette d'un château, perché sur les rochers de la côte bretonne, celle du château de Nohel, qu'il avait quitté à sa majorité, et que, maître de son patrimoine, il avait fait vendre.

Ce visage émacié s'était penché sur son berceau, cette vieille demeure avait été l'impassible témoin de son enfance, de sa première jeunesse...

Lentement, Bernard s'éloigna de la glace et s'assit, repoussant l'écrin des pistolets, pour s'accouder à la table.

Maintenant, des souvenirs affluaient dans sa mémoire, tristes et doux comme le parfum des fleurs séchées qu'on retrouve au fond des tiroirs, entre les feuillets des lettres jaunies. Il

Il se rappelait ses rêveries dans la solitude des plages, rêveries que berçait la voix continue et solennelle des flots; il se rappelait les bois pleins de légendes, où il avait peur quand le soir tombait, et les arbres séculaires du parc embroussaillé, auxquels il ra-

contait ses projets d'avenir en bégayant des vers.

Elevé par son père, un ancien viveur devenu misanthrope, et son précepteur, un vieux prêtre plus familiarisé avec les Pères de l'Eglise qu'avec les hommes de sa génération, il avait souffert parfois de son isolement. Alors, il avait lu beaucoup, n'importe quel livre, et il avait trop songé, bâissant dans sa tête d'enfant ardent et impressionnable plus de romans que Jacques Chépart n'en aurait jamais écrit.

Ni M. de Nohel, sombre et indifférent, ni le bon abbé, toujours absorbé par d'étroits et interminables travaux d'exégèse, n'avaient su diriger l'intelligence et le coeur de ce petit être à l'imagination malade, puis, de cet adolescent, occupé déjà à s'écouter sentir, à rechercher l'abstraction en toute chose, à juger spontanément et selon ses instincts, ce qu'il voyait, entendait, ou devinait par une intuition étrange.

Bernard s'était fait lui-même, puis il avait fait sa vie, d'après le type très faux qu'il s'était créé du bonheur: vie et bonheur artificiels, les seuls peut-être que pût concevoir un enfant de ce caractère, sevré d'affection et livré à sa propre initiative.

On lui avait enseigné l'honneur, le respect du nom, l'amour filial dans ce qu'il y a d'austère, et ces différents devoirs lui étaient toujours apparus comme des lois inviolables; mais les joies du coeur étaient restées pour lui lettres mortes, et le mot de foyer n'évoquait à son esprit que les tristesses d'une maison silencieuse d'où les baisers étaient absents.

Il ignorait l'abandon des confidences, les conseils donnés entre deux caresses; il ignorait surtout l'influen-

ce bénie, le rôle sérieux et charmant de la femme dans la famille, la femme épouse et mère, la femme tendre et chaste, adorée et respectée.

Cependant, une personne avait disputé à l'ivraie les sentiments généreux et aimants qui naissaient, malgré tout, dans le coeur du futur écrivain.

C'était Loyse, la nourrice de Bernard—morte maintenant, comme l'abbé, comme le père.

Tandis que M. de Nohel, grave faiseur de formules, énonçait, le sarcasme aux lèvres, les conclusions sceptiques de ses méditations; tandis que l'abbé, trop dogmatique au contraire, citait les textes sacrés, la bonne Loyse parlait simplement et sans détour.

"Fais ceci, parce que c'est bien ! Ne fais pas cela, parce que c'est mal !"

Telle était sa morale philosophique, et sa morale religieuse était plus rudimentaire encore: "Mon petit enfant, disait-elle, ne chagrine jamais ni le bon Dieu qui est au ciel, ni ta mère qui est auprès de lui."

Bernard se souvenait de ces paroles ingénues, il entendait encore la voix franche de la paysanne.

Dans la chambre de l'enfant, en face de son petit lit, un portrait au pastel avait été placé, celui d'une aïeule, peinte toute jeune et très jolie, au temps de la reine Hortense. Cette grand'mère de seize ans, si fraîche dans sa robe de gaze rose à rubans vert pâle observait soi-disant et jugeait ensuite les faits et gestes de son petit descendant.

"Vois-tu, Bernard, tu as été méchant; la mère-grand est fâchée!" grondait Loyse, en montrant au petit garçon la bouche sérieuse du portrait.

Mais quand la journée avait été bonne, quand l'obéissance et l'appli-

cation n'avaient rien laissé à désirer, c'était une fête.

"La mère-grand est bien contente!" s'écriait la nourrice. Et Bernard, tout fier, regardait les yeux de l'aïeule, qui riaient toujours, doux et malicieux sous leurs cils bruns.

Des puérités qui vous font sourire!... Elles faisaient pleurer Jacques Chépart, qui n'était pas un naïf pourtant. Le romancier s'attendrissait sur les enfantillages du petit Bernard, et il pensait: "Personne, depuis ce temps-là, ne m'a grondé quand j'étais méchant, ou encouragé quand j'aurais voulu être sage... J'aurais dû l'emporter à Paris, le portrait de ma petite mère-grand."

Et il lui revenait encore d'autres réminiscences: des images falotes et comme effacées, ratatinées par les siècles, passaient.

C'était l'image de Jean-Marc, le jardinier de Nohel, qui souvent avait porté Bernard sur ses épaules, le haussant jusqu'à l'arbre où les cerises se balançaient à l'extrémité des bouquets de feuilles, tentantes dans leur chair rouge et parfumée... Brave Jean-Marc! quand son jeune maître était parti, il avait hoché la tête avec des larmes... Maintenant, il n'était plus, sans doute.

C'était l'image de "tante Armelle", une cousine de Vannes presque âgée déjà, à laquelle M. de Nohel avait un jour conduit son fils, et qui avait conté au petit cousin de si merveilleuses histoires!

"Tante Armelle, avait dit Bernard dans un bel élan, quand vous viendrez à Nohel, j'irai vous cueillir un bouquet d'algues au fond de la mer..." Bernard n'avait pas cueilli le bouquet d'algues, et mademoiselle Armelle n'avait passé à Nohel que quelques

jours. Puis, elle s'en était allée à Lille, pour rejoindre sa soeur dont le mari était mort et Bernard ne l'avait plus revue. Bonne tante Armelle! où vivait-elle à présent? A Lille ou à Vannes? Vivait-elle encore seulement?

"Où sont-ils tous ceux qui m'ont aimé, les plus humbles, les meilleurs peut-être?" répétait amèrement le jeune homme.

Toujours appuyé au bureau, la tête cachée dans ses mains brûlantes, il songeait, ayant au coeur le poignant regret de ceux qui disent: "J'ai manqué ma vie", et se figurent qu'il est trop tard pour la recommencer.

Il était décidé, oh! bien décidé à mourir, car rien ne le rattachait à la terre. Des parents? Il n'en connaissait plus. Des amis? Il n'y croyait pas. Des amours? Il en était dégoûté.

Le bonheur, selon l'un de nos philosophes modernes, c'est "le dévouement à un rêve ou à un devoir."

Des devoirs obligatoires, ceci manquait encore à Jacques Chépart, et il était incapable de s'en créer de facultatifs. Quant au "rêve"... quelle dérision!

Non, vraiment, il en avait assez des êtres et des choses du monde, il était tout prêt à dire, comme Byron dans une heure mauvaise: "Maintenant, j'ai vécu, bonsoir!..."

Mais avant de presser la gâchette de l'arme qui reposait là dans le velours à la couleur sinistre, il voulait revoir les vieilles pierres de la côte bretonne et la grève et la mer chantante, et, dans la chambre de la tourelle, le portrait de la petite mère-grand.

Le château, vendu une seconde fois, était habité par des étrangers, Bernard demanderait aux nouveaux possesseurs la faveur de le visiter encore...

puis, quand il aurait remué les souvenirs trop longtemps assoupis, quand il aurait dit adieu au seul coin de terre auquel il devait des impressions saines et réconfortantes, il ouvrirait la boîte aux pistolets.

II

C'était le soir, presque la nuit, une nuit d'été chaude, alourdie de parfums capiteux...

Etouffant ses pas comme un voleur ou un amoureux, Bernard était entré dans le parc de Nohel par la grille entrouverte; debout, appuyé au tronc d'un acacia somptueux dans sa neigeuse floraison comme un bouquet de mariée, il contemplait le château à la clarté de la lune qui pâlisait les murs.

Toute la journée, il avait grelotté la fièvre et, seul dans le wagon qui l'emportait vers la Bretagne, il s'était dit, douloureusement étonné : "Je croyais qu'il était plus facile de mourir!..." Car, souvent, il avait vu la mort en face, et jamais, la veille d'un duel, il n'avait ressenti l'angoisse qui l'étreignait à cette heure.

Arrivé tout près de la tombe, il regardait en arrière, et les années écoulées ne lui inspiraient que le mépris des hommes et de lui-même; il n'espérait plus rien et pourtant... Pourtant, il était dur de partir ainsi, sans avoir goûté l'illusion, sinon la réalité, d'une joie pure de tout alliage. Et il se souvenait de deux vers du poète charmant des "Intimités".

On ne peut demander de bonheur à la vie

Qu'une minute exquise et sur-le-champ ravie...

Ah! cette minute exquise dont la fugacité est peut-être une séduction,

que n'aurait pas donné Jacques Chépart pour la savourer une fois!

Mais la Grande Cruelle lui avait refusé même cette lueur trop tôt pâlie même cet instant de paradis dont il eût pu emporter le reflet en retombant sur terre. Allait-il la prier encore? A quoi bon! puisqu'il ne lui était pas permis de reprendre le livre à la première page, de retrouver, en naissant à nouveau par un prodige, la confiance et l'ardeur d'autrefois. A cette idée d'un prodige, Bernard avait souri. Sur les mousses des bois de Nohel, un filet d'eau pleurait, que les paysans avaient nommé la "Fontaine de madame Marie." Dans le vieux temps, disait la tradition populaire, une goutte de cette eau donnait la jeunesse à qui s'en mouillait en état de grâce. Mais il était bien loin le vieux temps! En ce siècle de "struggle for life", il n'existe plus d'eau de Jouvence.

A la station de Plourné, Nohel est descendu du train, et, machinalement, il a marché jusqu'au château.

Maintenant, devant la demeure qui a été sienne, il ressasse encore son existence perdue, l'isolement dans lequel il a vécu parmi la foule de ceux qui s'aiment. Et peu à peu une tristesse pesante l'écrase.

Quand on l'aura trouvé, affaissé dans une mare de sang, la tête misérablement fracassée, le corps déjà rigide, qui donc pleurera?

Oh! certes, ce suicide-là ne passera point inaperçu. Quelle occasion de faire de la réclame et de noircir du papier!

La photographie de Jacques Chépart, exposée aux vitrines des papetiers, se vendra couramment, et, dans les journaux, des chroniques paraîtront, déplorant la mort tragique du romancier, relatant ses débuts et sa

brillante carrière, analysant son talent "si finement réaliste, si essentiellement moderne".

Ce tapage durera quelques jours...

Puis on s'empressera de lancer de nouvelles éditions des oeuvres de Jacques Chépart, avec un portrait de l'auteur.

Un certain monde les relira passionnément, et on les discutera en papotant, au "cinq à sept" de madame X... ou à la quinzaine de madame Z...

Cet enthousiasme durera quelques semaines.

Mais après?

Ce portrait, acheté curieusement, un regard humide le contempera-t-il jamais, dans ces extases muettes où l'âme s'absorbe, revivant, seconde à seconde, les bonheurs inoubliés?

Cette tombe, saluée un jour par le "Tout-Paris" des grandes premières, une main l'embaumera-t-elle, choisissant, par une coquetterie, les fleurs préférées du cher disparu?...

Non, cent fois non!

Après ce bruit, après ces regrets de commande, le silence planera profond sur cette mort mystérieuse dont le début d'un acteur ou le procès à scandale d'un financier aura détruit déjà l'actualité poignante.

Le nom de Jacques Chépart subsistera peut-être... celui de Bernard de Nohel, personne ne le prononcera plus!

— "Et je n'ai jamais été méchant, pourtant!" s'écria-t-il tout à coup, dans une révolte.

Non, il n'avait jamais été méchant; mais jamais non plus il n'avait livré son coeur et sa pensée; jamais il ne s'était donné tout entier, lui tel que la nature l'avait formé, faible, imparfait, mais bon, mais sincère!... Sans être aucunement comédien, il avait, pres-

que inconsciemment, joué un personnage dans le monde. Insouciant et fier; un sourire sceptique aux lèvres, il avait passé, n'inspirant, en fait d'amitiés, que des engouements, flatterie qui ne le trompait guère; en fait d'amour, que des passions, feux de paille auxquels il ne se brûlait pas.

Hommes et femmes n'avaient été pour lui que des sujets. La grande loi qu'il s'était imposée et qu'il avait prêchée aux autres, l'indifférence, érigée par lui en principe initial de toute existence raisonnable, le punissait maintenant par où il avait péché.

Ah! poser sa tête incendiée par la fièvre sur un coeur qui battrait pour lui! Sentir sur ses yeux des lèvres attendries qui y boiraient ses larmes! Pouvoir se dire surtout: "Je n'ai pas le droit de mourir; une vie dépend de ma vie!"

Les mains de Bernard s'agitaient d'un mouvement convulsif qu'il ne savait plus maîtriser; les pensées qui se heurtaient dans son esprit, lui causaient un mal presque physique...

Et il regrettait maintenant d'être venu à Nohel. Faible, incertain, il en arrivait à douter de la résolution que, d'abord, il avait si fermement embrassée.

— Je ne vois pas quelle serait l'horreur d'un sommeil sans rêves! se répétait-il.

Mais toute réflexion philosophique sur la mort qui en elle-même n'effrayait pas Bernard, ou sur l'immortalité à laquelle il ne croyait pas, restait stérile. Follement, dans un rêve de poète, il se prit à souhaiter un avertissement surnaturel, une voix qui s'élèverait dans la nuit pour lui dire: "Meurs!" ou: "Vis!"... La voix de sa mère, la voix de la petite mère-grand,

Du haut des étoiles qui riaient si claires dans le ciel, toutes deux, la mère et l'aïeule, plaignaient-elles leur pauvre enfant?

« Hélas! tout se faisait... même les oiseaux qui dormaient, alanguis de chaleur sous la feuillée, même la brise qui s'était évanouie dans un dernier souffle, aux approches du soir... Seul, l'Océan, qu'on ne pouvait voir, gémissait aux pieds des falaises, et c'était lugubre comme un "De profundis!"

Jacques Chépart écoutait en vain ce calme oppressant.

Ses yeux se troublaient, ses jambes fléchissaient; il lui semblait que sa tête trop remplie devenait lourde pour ses épaules.

Il savait que, bientôt, il allait tomber à terre, et il n'avait pas la force de lutter contre l'anéantissement qui l'engourdissait peu à peu. Ah! si ç'avait été la mort au moins!...

Brusquement, un vide se creusa dans son cerveau et sous ses pieds. Alors, il éprouva la sensation vague d'un choc de tout son corps, puis une souffrance très vive, puis... plus rien...

Depuis quelques minutes déjà, Bernard gisait inerte au pied des acacias en fleurs... La porte du château s'ouvrit et se referma pour laisser passer quelqu'un qui descendit prestement les cinq marches du perron.

Le nouveau venu était un petit homme d'une soixantaine d'années, vêtu d'une redingote assez longue et coiffé d'un large chapeau de paille.

Dans la main droite, il serrait une canne dont la pomme brillait aux rayons de la lune qui éclairaient prestigieusement la grande place sablée et donnaient à la pelouse des reflets de neige.

Il fit quelques pas rapides et, presque aussitôt, une exclamation lui échappa. Il avait aperçu, au bord du gazon, le corps de Bernard, effrayant sous la clarté blafarde qui le baignait. Il se pencha vivement, appuya son oreille sur la poitrine du jeune homme, puis se redressa avec un soupir de soulagement.

Un pas se faisait entendre du fond des allées, le pas de deux sabots qui écrasaient pesamment le gravier.

Le petit homme se releva et d'une voix vibrante, la voix du maître ou d'un ami bien intime de la maison:

—Hé! Jean-Marc! cria-t-il.

On répondit de loin encore, puis le pas se rapprocha peu à peu en se pressant, et Jean-Marc parut dans l'encadrement des arbres, une lanterne à la main.

Ses yeux effarés allèrent du corps affalé sur le sol, au personnage qui l'avait hélé.

—Ce n'est qu'un malade, fit ce dernier répondant au regard anxieux du jardinier, mais du diable si je sais comment il est arrivé là... Nous allons le porter au château; seulement, je crois utile de prévenir mademoiselle de Kérigan qui va se mettre l'âme à l'envers.

—Voyez donc, monsieur le docteur, dit Jean-Marc, c'est un monsieur, un jeune monsieur... comme il est pâle!

Le vieil homme se baissait un peu, inclinant sa lanterne pour mieux distinguer les traits de l'inconnu... Tout à coup, sa main lâcha l'anse de fer et il se mit à trembler sur ses jambes affaiblies.

—Mon Dieu, balbutia-t-il, est-il possible que ce soit lui!

—Qui, lui, imbécile? s'écria le docteur avec une impatience inquiète.

—Monsieur Bernard... Monsieur Bernard de Nohel... Ah! Sainte-Anne, conservez-le-nous!

III

Bernard de Nohel est bien malade.

Depuis huit jours, il n'a conscience ni du lieu où il se trouve, ni des soins qu'il reçoit. Dans l'exacerbation du délire, il attribue une cause tout extérieure aux douleurs aiguës qui lui traversent la tête. Il croit qu'un ouvrier invisible enfonce, à coups espacés, un long clou dans sa tempe gauche... La pointe pénètre lentement, déchirant les chairs, fendant les os avec des craquements. C'est atroce!

Puis, d'inquiétantes visions l'obsèdent qui maintiennent son esprit dans une surexcitation dangereuse.

Tantôt, c'est l'écrin aux pistolets qu'un être fantastique et hideux lui appuie sur la poitrine, en ricanant sinistrement; tantôt, ce sont des ombres noires qui passent dans la chambre silencieuse, un doigt sur la bouche... Il veut les interroger, elles le regardent fixement sans répondre, et continuent, toujours muettes, leur mystérieuse promenade...

Parfois enfin c'est sa propre image qu'il aperçoit, navrante telle qu'elle lui est apparue à Paris, dans la glace, le jour où il a résolu de se tuer. Alors, il réclame à grands cris l'eau de Jouvence de la "Fontaine de Marie", ou, par un revirement subit, il supplie la mort de l'endormir enfin, de ce "sommeil sans rêves" qui serait le suprême bien.

—Je veux mourir... Ce sera bientôt fini... mais, ôtez-moi cette image, ôtez-la! sanglote-t-il.

Une nuit, un peu calmé par une dose de morphine, il venait de s'assoupir,

quand soudain il crut s'éveiller entre les quatre planches d'un cercueil.

Ses yeux, agrandis par la peur, s'ouvrirent éperdument, fouillant l'obscurité... Il vit qu'il se trouvait dans la chambre de la tourelle.

Les meubles, du style Empire avaient presque tous gardé leur ancienne place, et l'on eût dit que, depuis dix ans, les rideaux de la fenêtre n'avaient pas été changés, tant c'étaient encore les plis un peu raides, la teinte un peu terne de jadis. En face du lit, le portrait de la petite mère-grand, éclairé par la veilleuse, se détachait, frais et lumineux, sur la boiserie sombre.

Était-ce encore une illusion? Bernard ne se le demanda pas. Chimère ou réalité, la présence du riant pastel lui était bienfaisante... Il souffrait moins.

La nuit s'acheva paisible; la fièvre était prête à s'éteindre, puis, dans la journée, le jeune homme retomba dans les mêmes divagations où revenaient obstinément les pistolets, la glace et les spectres noirs.

Oh! ce clou, ce clou qui torturait son front!

—Je veux mourir... répétait-il.

Et, avec une douleur déchirante, il s'adressait au portrait de l'aïeule.

—C'est mal, oh! je sais bien que c'est mal... mais je suis si malheureux... J'espérais que vous m'apprendriez jamais que j'étais mort ainsi... Comment m'avez-vous reconnu? J'ai tant changé!... Pardonnez-moi... ma disparition ne chagrinerait personne au monde... Je n'ai plus de force pour vivre, oh! laissez-moi mourir!...

La voix sifflante, saccadée, s'évanouit brusquement dans un soupir qui ressemblait à un râle.

Assis tout droit sur son lit, les mains crispées, les yeux hagards, Nohel regardait, affolé, dans toute la chambre.

Il eut une hallucination étrange.

Dans la trainée du jour pâle qui glissait sur le tapis par l'entre-bâillement des rideaux croisés, la petite mère-grand, descendue de son cadre, s'avavançait à pas légers.

Oui, c'était bien elle! C'était la robe rose à rubans vert pâle; c'étaient les cheveux blonds et crépelés relevés en boucles sur la tête; c'étaient la bouche sérieuse et le petit cou blanc, souligné d'un velours noir...

Seulement, le gracieux visage avait perdu son incarnat et les yeux bleus s'étaient voilés.

Le jeune homme contemplant le fantôme.

Maintenant l'aïeule jolie était près du lit, relevant les oreillers affaissés et disant, de cette manière tendre qu'on prend pour consoler les enfants:

—Non, vous ne mourrez pas... Je ne veux pas que vous mouriez... J'en aurais beaucoup de chagrin, moi... Ne parlez pas, essayez de dormir...

Il répondit faiblement, d'une voix gémissante de malade, en s'abandonnant sur la toile rafraîchie.

—J'ai si mal, ma tête est si chaude, grand'mère!

A ces mots, un tout petit sourire éclaira les lèvres de la mère-grand, sourire si tôt né, si tôt disparu, qu'en le saisissant au passage, Bernard pensa soudain à ces étoiles filantes qu'on voit d'un seul regard scintiller, puis s'évanouir dans l'azur des soirs d'été.

—Pauvre enfant! murmura maternellement et sans raillerie l'organe musicale de l'aïeule, tandis qu'une main veloutée se posait sur le front brûlant de Nohel.

—Merci... balbutia-t-il, délicieusement soulagé.

Et, sous ce contact caressant, ses paupières s'abaissaient comme magnétisées. Une impression de bien-être l'envahissait, délassant son corps brisé par l'insomnie; un sentiment d'ineffable quiétude se fondait dans son cœur.

Que pouvait-il redouter encore, protégé par cette main compatissante? L'ouvrier avait cessé son horrible travail, l'image terrifiante, les ombres avaient fui. Bernard se sentait fort, Bernard se sentait sage!... Mais il avait peur qu'elle ne le quittât, la chère consolatrice. A l'idée que, peut-être, elle remonterait, immobile et muette, dans le cadre, il éprouvait une de ces angoisses exagérées que les moindres préoccupations causent aux malades.

—Ne partez pas... ne partez pas... implora-t-il, se décidant à parler.

—Je resterai si vous dormez, répondit le fantôme, avec son autorité de mère.

—Je vais dormir, soupira Bernard tranquilisé.

Et, presque aussitôt, ses yeux se fermèrent. Une respiration plus régulière souleva sa poitrine...

Une détente salutaire s'était produite; il était sauvé.

Le lendemain soir, il crut sortir d'un long rêve, tant sa tête était pleine de souvenirs bizarres et confus, lorsqu'il s'éveilla.

D'un coup d'oeil circulaire, il embrassa la chambre que ne hantaient plus les épouvantements de la fièvre: une lampe coiffée d'un abat-jour bleu l'éclairait discrètement. Près de la porte, un vieux monsieur à lunettes d'or — des lunettes d'or qui avaient l'air bon enfant — causait avec une

vieille dame en bonnet de dentelles— des dentelles qui avaient un air évaporé.

—Maintenant, je réponds de lui, mademoiselle... Le pouls est excellent, la température normale... J'avais toujours espéré cette brusque amélioration. Avec ces natures-là, c'est sur les coups de foudre qu'il faut compter.

—Quel bonheur, mon Dieu! Ce pauvre Bernard! Ce cher petit!

Et, voyant que le vieux monsieur riait:

—Eh bien! quoi, docteur? Il avait dix ans quand je l'ai connu!... Certes, il a grandi depuis lors, mais il a gardé sa jolie tête fine, qui vous charme bon gré mal gré, aujourd'hui comme autrefois.

—Une jolie tête pas trop bien équilibrée, je le crains fort.

—Voulez-vous insinuer par là qu'il soit atteint de folie?

—Atteint de folie, je ne dis pas cela... mais un peu fou... ça ne m'étonnerait guère.

—Il vous a donc raconté de bien étranges choses, quand il avait le délire et qu'il prenait cette voix d'outre-tombe qui m'a toujours fait fuir à l'autre bout de la maison.

—Non, non... c'est une simple supposition de ma part...

Le jeune homme écoutait cette conversation qui avait lieu à voix basse et ne le renseignait qu'imparfaitement.

Le monsieur à lunettes, c'était le docteur, rien de plus aisé à comprendre; mais qui était la vieille demoiselle? Où Bernard avait-il déjà vu, moins ridé, ce visage aux traits mignards, moins blancs ces bandeaux ondulés couvrant une oreille menue? Où avait-il entendu, plus claire, cette voix blan-

che, aimable dans sa monotone douceur?

Son cerveau, lucide maintenant, ne parvenait pas cependant à résoudre le problème. Il murmura, un peu énervé par une tension d'esprit trop fatigante pour lui:

—Qui est là, où suis-je?

Vive comme la poudre, la demoiselle au bonnet de dentelles se précipita vers le lit, mais le docteur l'arrêta d'un geste calme, en passant devant elle.

—Où suis-je? redisait Bernard avec une insistance fiévreuse.

—Ne vous agitez pas, mon cher monsieur, lui fut-il répondu très amicalement. Vous êtes au château de Nohel, chez votre cousine, mademoiselle Armelle de Kérigan.

—Mademoiselle de Kérigan... Armelle... répéta Nohel d'une voix pensive et comme s'il était frappé d'un souvenir.

—Il y a dix jours, comme je sortais du château où j'avais dîné, continua le docteur, je vous ai trouvé dans le jardin, terrassé par une syncope. Mademoiselle Armelle, aussitôt avertie, s'est empressée d'ouvrir sa maison au cher malade qui lui tombait ainsi du ciel et que Jean-Marc, le vieux jardinier, avait déjà reconnu.

—Jean-Marc?... mais je rêve, je rêve...

—... Puis vous avez été très souffrant, nous avons tous plus ou moins tremblé pour vous... et grâce à Dieu vous voilà convalescent.

—Grâce à Dieu et aussi un peu à vous, docteur, répondit languissamment Bernard.

Puis soudain il tourna la tête vers mademoiselle de Kérigan qui ne le quittait pas des yeux et son visage s'illumina.

— Tante Armelle, balbutia-t-il, tante Armelle, est-ce bien vous?

— Oui, c'est bien moi, répéta tante Armelle, c'est bien moi, Bernard; vous vous souvenez de votre cousine? Quelle gentille mémoire vous avez!

Il reprit:

— Vous avez été une des bonnes fées de mon enfance... Ah! si j'avais pu me douter!... j'ai pénétré dans l'enceinte du château comme un malfaiteur, figurez-vous! Une soif m'avait pris de revoir mon vieux Nohel... Ah! si j'avais su, si j'avais su...

La physionomie de mademoiselle de Kérigan rayonnait.

— Quelle aventure! dit-elle... mais oui, je l'ai toujours adoré votre château, il est si romantique! Cependant on m'aurait bien surpris, en m'annonçant qu'un jour il cesserait d'appartenir aux Nohel... qu'il m'appartiendrait surtout.

— Quand j'ai quitté la Bretagne, vous habitiez Lille, fit Bernard de la même voix dolente, y êtes-vous restée longtemps?

— En tout douze ans, mon enfant, pas moins!... J'y avais été appelée à la mort de mon beau-frère, M. de Thiaz, vous savez... ma soeur était seule! Et elle attendait un enfant, la chère femme! J'ai reçu ce bébé-là dans mes bras et je suis devenue sa seconde mère... Hélas! je n'ai regagné que trop tôt ma belle Bretagne. La peuvre Claire a rejoint son mari... Et c'est alors que j'ai acheté le château, à ceux à qui vous l'aviez vendu...

Elle s'arrêta une seconde, puis elle dit encore:

— Vous rappelez-vous ce séjour que vous avez fait à Vannes? Je vous ai mené au Pardon... Etiez-vous gentil ce jour-là!... Un vrai petit prince

avec vos cheveux bouclés et votre blouse de velours bleu?

Ah! certes, Bernard se rappelait la visite à Vannes... Et les macarons que "tante Armelle" lui avait offerts au Pardon, et la jolie histoire de "Belle-Etoile" qu'elle lui avait racontée en rentrant, le soir... Il se rappelait même que mademoiselle de Kérigan avait admiré ses belles boucles châtaines et sa blouse de velours, et qu'il s'en était montré flatté, le petit orgueilleux!... Un enchantement, ces heures passées chez la généreuse cousine, dans l'antique maison où il y avait tant de livres d'images, d'armoiries et de recoins pleins de châteteries! Le nom et le visage ami de la vieille demoiselle qui avait tout d'abord causé à Bernard une impression d'étonnement mêlée de ressouvenir, réveillaient maintenant dans sa mémoire toutes ces choses d'autrefois qui y avaient dormi longtemps.

Et il admirait l'enchaînement des circonstances qui l'avait conduit chez cette respectable parente, un peu originale, mais bonne dans l'âme, au moment où il déplorait son isolement absolu.

Heureux de revoir une figure familière, il souriait, comprenant bien qu'on ignorait Jacques Chépart à Plourné et que Bernard de Nohel était demeuré dans l'esprit de mademoiselle Armelle, le petit prince habillé de velours du Pardon de Vannes... Un petit prince plus intéressant peut-être depuis qu'il avait grandi, un petit prince qui avait dû traverser bien des aventures de par le monde, et qui, arrivé au château comme un héros de roman, s'y était encore poétisé du charme de ceux que la mort a frôlés.

Lui donnerez-vous encore des macarons, ma cousine? Il n'en a plus goûté depuis Vannes. Lui raconterez-vous "Belle Etoile?" On a perdu le secret des contes bleus à Paris!

Parlez, parlez, mademoiselle Armelle! C'est le petit Bernard qui vous écoute; Jacques Chépart n'en saura rien.

Cependant, le docteur se fâchait.

—Assez causé! disait-il en grondant. C'est très mauvais pour les malades les "jadis" et les "autrefois"!

Mais il se trompait, le brave homme! les vieux souvenirs sont comme les vieilles chansons: ils bercent et reposent. Ce qu'il fallait redouter pour Bernard à l'égal d'un poison, c'étaient les heures solitaires, favorables aux rentrées en soi-même, aux idées sombres, aux regrets. A peine seul avec le domestique qui devait le veiller dans la chambre voisine, le jeune homme oublia son contentement naïf de l'instant précédent.

Trop faible encore pour songer d'une façon précise au suicide et repêcher le cours des pensées qu'avait interrompues sa maladie, il s'abandonna à cette tristesse vague, et comme sans objet, que recherchent les découragés, parce qu'ils y découvrent une sorte de jouissance morbide.

Quoiqu'il n'eût plus de fièvre et n'éprouvât aucun malaise défini, il dormit mal. Dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille, il attendait la venue de la petite mère-grand.

Une angoisse inexprimable faisait battre son cœur trop vite. Les yeux fermés, remuant les lèvres dans une supplication muette, il croyait par moments sentir sur son front la petite main de l'aïeule, puis, déçu, il fixait le portrait d'un regard intense, comme pour l'animer de sa propre vie... Hé-

las! la chère vision s'était enfuie avec la fièvre.

Blêmi par l'insomnie, très abattu par un ennui oppressant, Bernard eut un soupir de soulagement, quand le docteur Le Jariel entra, vers neuf heures, dans sa chambre.

A peine assis au chevet du lit, ce dernier fronça les sourcils.

—Les malades ne guérissent qu'autant qu'ils le veulent bien, monsieur de Nohel, dit-il, cette nuit vous vous êtes fatigué la tête, je le devine, avec un tas de soucis malsains, que vous auriez bien dû laisser à Paris...

Nohel répondit par un geste lassé.

—J'ai passé des heures affreuses, docteur!... Cependant je me sens plus fort qu'hier... Quel a été mon mal, en somme? N'ai-je pas le genou bandé?... Depuis dix jours, je ne me rends compte de rien!

—Vous avez eu une fièvre cérébrale... et vous avez encore, au genou, une contusion, résultat de votre chute sur le gravier... Le tout ne sera bientôt qu'un souvenir, si vous suivez mes prescriptions: le repos et un calme complet.

—Hélas! docteur, où trouver de tels remèdes? murmura Jacques Chépart.

—Ici, pour le moment, monsieur de Nohel, dans le château où vous êtes né, chez mademoiselle Armelle de Kérigan.

—La plus digne et la meilleure des femmes, n'est-ce pas, docteur? fit Bernard avec un sourire... Mon père l'aimait beaucoup et je me souviens bien d'elle.

—Votre père avait raison de l'aimer... Je ne lui connais qu'un travers et bien inoffensif, son amour exagéré des romans. Elle discute toute la soirée ceux qu'elle a lus toute la

journée avec mademoiselle Louise, sa demoiselle de compagnie... quitte à en rêver encore toute la nuit, comme une jeune fille... Mais elle n'en est pas moins serviable et moins dévouée. Vous savez qu'elle a tout quitté pour sa soeur dont elle a élevé la fille ? Elle a été un peu aussi la bonne marraine de mon neveu Pierre, dont la mère était souvent souffrante, et elle réserve à la charité les heures de loisir que toute provinciale convaincue donne à la médisance... Ici, tout le monde l'aime et l'estime infiniment, moi le premier... et bientôt, vous ferez comme tout le monde.

—J'en suis persuadé... et, quoi qu'il arrive, croyez bien, docteur, que je n'oublierai pas les soins que j'ai reçus ici... dit le jeune homme d'une voix un peu tremblante.

—Allons, du sentiment, à présent! s'écria M. Le Jariel, avec un sourire clair sur son visage ridé.

Et il fit mine de se lever pour s'en aller bien vite.

D'un geste de prière, Bernard le retint.

—Oh! docteur, ne me laissez pas seul!... Parlez-moi encore, parlez-moi beaucoup pour m'empêcher de penser.

Les cheveux tout blancs, le front bombé, le nez correct, la bouche gracieuse avec je ne sais quoi de malicieux, les yeux un peu petits, mais brillants comme des escarboucles sous des cils encore bruns, M. Le Jariel offrait le type si séduisant du vieillard qui, resté affable et devenu indulgent avec les années, sait toujours se rappeler qu'il est vieux, sans jamais oublier qu'il a été jeune...

Il avait repris son fauteuil près du lit, et tandis que, pour complaire au convalescent, il causait au hasard de

mademoiselle Armelle, de Plourné, du château, de Jean-Marc et de lui-même, Bernard observait avec intérêt cette physionomie fine et bienveillante.

Le docteur connaissait bien Paris où il avait fait ses études de médecine et passé ses années d'internat, il aimait la grande ville et son mouvement perpétuel, mais il aimait aussi Plourné, le petit coin poétique, et la mer, sa vieille amie! S'ennuyait-il parfois dans ce pays perdu où les relations sociales comme les ressources intellectuelles manquaient absolument? Ma foi, non!... Un vilain personnage, l'ennui! Et d'ailleurs, règle générale, il n'y a pas de vies ennuyeuses, il n'y a que des gens ennuyés, autrement dit, des esprits nuls ou de mauvaises consciences.

La besogne quotidienne, la musique, un jardin! Il y aurait là de quoi remplir des journées de quarante-huit heures!... Puis le docteur avait des amis, ce qui vaut mieux que des relations. Les uns, très humbles, s'appelaient Kadio ou Yvonne, Loïc ou Dinorah... c'étaient les pêcheurs de la côte. Les autres, très grands, s'appelaient Pascal ou Corneille, Molière ou Victor Hugo... c'étaient les grands penseurs, les écrivains de génie...

—Tout cela ne m'empêche pas de regretter Paris, quelquefois... mais on ne choisit pas sa vie; la grande affaire est de se contenter de celle qu'on a.

En prononçant ces derniers mots, M. Le Jariel avait attaché ses yeux vifs sur Bernard qui, saisi d'une idée subite, demanda:

—J'ai beaucoup parlé dans mon délire, n'est-ce pas?

—Oui, beaucoup, répondit le docteur sans manifester aucun étonne-

ment. Vous disiez d'assez vilaines choses: que vous vouliez mourir, vous tuer!... C'est souvent ainsi quand on a la fièvre... Se tuer! bel acte de courage! Il avait raison le bonhomme Franklin: "Un commandant ne doit pas désertier son poste, et le poste de l'homme, c'est la vie!" Il faut vivre, jeune homme, bien vivre!... Et, ma foi, on s'en tire encore sans trop de peine, si l'on a seulement un peu de ciel bleu dans le coeur!

—C'est sans doute l'Idéal, que vous appelez ainsi? demanda le romancier pessimiste, avec quelque ironie.

—Oui, mon cher monsieur, c'est l'Idéal... Je suis de la vieille école, moi!... On ne lit pas Schopenhauer en Bretagne!... Oh! ce n'est pas que j'aime les songeurs inactifs, ceux qui, sous le prétexte de je ne sais quelle manie contemplative, marchent sans regarder à terre, les yeux perdus dans l'azur, au risque de se casser le cou!... Vivent les lutteurs et les braves, monsieur de Nohel!... Mais, où est le mal, je vous prie, si on lutte avec un rêve dans l'âme, une sainte ambition dans l'esprit... si, de la réalisation d'une conception noble et belle, on fait le but de sa carrière?... Voyons, jeune homme, est-on jamais un grand artiste, un grand poète, si l'on ne s'est pas créé un type du beau? Un grand savant, si l'on ne croit pas à la science? Un philosophe bienfaisant, si l'on ne croit pas à la vérité? Un homme, oui, tout simplement un homme, dans la superbe acception du mot, si l'on ne croit pas au bien, à l'honneur? si l'on n'a pas conscience de sa propre personnalité, même très humble, dans l'univers très grand; si l'on ne se dit pas que chaque vie humaine doit être pour quelque chose dans l'avancement général de l'humanité!... Eh bien, le

Beau, l'Utile, le Vrai, le Bien qu'on rêve d'atteindre, guidé par le sentiment de la dignité humaine, voilà ce que j'appelle l'Idéal!... Faire tendre vers ce but les efforts de toutes ses facultés, voilà ce que j'appellerai donner une raison d'être à sa propre existence. Et, maintenant, dites ce que vous pensiez tout à l'heure, que je suis un vieux fou.

Nohel eut un sourire et tendit la main au docteur.

—S'il y avait dans le monde beaucoup de fous comme vous, personne n'aurait plus envie de le quitter.

—Phrase ambiguë qui ne signifie aucunement que vous me trouviez sage.

—Je vous crois très sincère et très bon... et il y a des folies sublimes.

—Eau bénite de cour, mon cher malade! Vous me traitez tout bonnement de provincial qui n'a rien vu!... Ecoutez-moi pourtant... Si arriéré que je puisse paraître, c'est à Paris, la ville pensante et agissante, que j'ai appris à agir et à penser, vous pouvez vous fier à mon expérience: les hommes ne sont pas si mauvais qu'ils le disent, si "décadents" qu'ils le croient, si impuissants qu'ils voudraient l'être... Le malheur, c'est qu'ils cultivent la désespérance... un mot nouveau, mais une vieille plaie, dont on guérit si on le veut bien... Tenez, je voudrais pouvoir vous fondre avec mon neveu Pierre... cet alliage de monsieur Tant-Pis avec monsieur Tant-Mieux donnerait deux hommes parfaits ou près de l'être... Ah! voilà un heureux vivant!... Rien ne l'étonne, rien ne l'inquiète. Tout est beau, tout est bon, tout est vrai... Il a encore moins d'idéal que vous celui-là, allez!

—Est-ce que votre neveu habite Plourné, docteur?

—Pierre est marin; il y a plus de trois ans que je ne l'ai vu... Il reviendra prochainement, je pense, pour...

Le docteur s'arrêta, puis acheva:

—Pour nous retrouver tous... Et maintenant, adieu, monsieur de Nohel, je ne sais trop si je vous ai distrait... Que voulez-vous, j'ai la manie de la santé: drôle pour un médecin, n'est-ce pas? Et j'aime les âmes bien portantes et les intelligences saines, autant que les tempéraments solides et les corps vigoureux.

—A demain, docteur, et merci... murmura le jeune homme.

Il était bien loin d'être convaincu, mais les idées du docteur l'avaient réconforté, ainsi que l'air vivifiant des plages ranime un instant les malades, sans les guérir. Somme toute, il était vaguement satisfait de rencontrer chez un homme d'esprit les illusions qu'il avait considérées jusque-là comme puériles et presque sottes.

—Une figure sympathique, ce philosophe sans le savoir! pensa-t-il. Si j'avais un fils, je le lui confierais... Il en ferait très probablement un Don Quichotte, mais à coup sûr, un honnête homme et, qui sait?... peut-être un homme heureux.

IV

Le surlendemain, Jean-Marc demanda comme une grande faveur la permission de saluer celui qu'il nommait encore son jeune maître.

Le jardinier de Nohel avait vieilli depuis le temps où Bernard cueillait des cerises. Sa taille s'était courbée, ses cheveux avaient grisonné, sa peau brune et desséchée, prenant des tein-

tes de terre, s'était étendue sur la charpente osseuse de son visage, mais les mêmes yeux, pleins d'une sorte de candeur sereine, brillaient au fond de ses orbites plus creuses; un sourire de bonhomie franche égayait sa bouche dégarnie.

Il ne voulait pas s'asseoir, le vieil homme! Debout, son chapeau à la main, il parlait à Bernard, disant comme mademoiselle Armelle, ce mot ravi de ceux qui se retrouvent après de longues années: "Vous rappelez-vous?" Et Bernard se rappelait.

Mais en dix ans, bien des choses avaient changé; la petite-fille de Jean-Marc, une contemporaine de Bernard, avait épousé l'un des pêcheurs de la côte... Le fidèle serviteur était arrière-grand-père, maintenant! Combien on les aime ces petits, qui viennent quand on est déjà tout près de s'en aller!

—Et vous, monsieur Bernard, est-ce que vous ne nous amènerez pas un de ces jours une belle jeune dame et de gentils marmots?

Bernard sourit, en secouant la tête.

—Non, mon pauvre ami, je ne suis ni marié, ni désireux de l'être jamais. Ça vaut autant pour la femme que j'épouserai, va... Fais mes compliments à ta petite-fille, je lui souhaite tout le bonheur possible et à toi aussi.

—Oh! le bonheur, fit simplement Jean-Marc, le bonheur, c'est ça: la santé, une bonne femme qu'on aime, des enfants qui grandissent bien, du travail, et puis, plus tard, quand on est vieux, des mioches qui vous appellent grand-père... Je l'ai eue ma part de bonheur, allez! Et si parfois la besogne a été rude, si l'on a souffert de l'hiver, si l'on a eu des tourments—qui n'en a pas!—eh bien! on ne s'en

est pas trop plaint, et on a remercié Notre-Dame tout de même.

“Allons, pensa Nohel, encore un philosophe; bien humble celui-là!... Encore un être qui a son petit coin bleu dans le coeur!”

—Donnez-moi la main, Jean-Marc, fit-il à voix haute, tu es un bien brave homme, mon vieux.

Et le jardinier s'éloigna sans savoir pourquoi il était un si brave homme d'avoir été heureux.

A ce moment, mademoiselle Armelle entra, le visage auréolé d'un grand chapeau cabriolet, les épaules serrées dans une écharpe de crêpe de Chine puce... Trop ridée, trop maigre, trop exsangue, ce n'était pas, à vrai dire, une jolie vieille que mademoiselle Armelle. Mais le blanc bleuâtre de ses bandeaux donnait un éclat à ses yeux noirs, et son sourire, aux dents encore blanches, avait le charme indéfinissable d'une grande bonté.

Une grande bonté, tel était en effet le fonds de cette nature ingénue, tel avait été le principe inspirateur de toute la vie de mademoiselle Armelle.

Née avec un coeur aimant, bercée dès la prime jeunesse par les exaltations passionnées et le rythme enchanteur des “Méditations”; très romanesque, ainsi que toutes les jeunes filles de sa génération, elle avait aimé, à dix-huit ans, un jeune homme simple et bon comme elle, Louis Le Jariel, le frère aîné du docteur, mais le pauvre amoureux n'ayant pour toute fortune qu'une place de comptable chez un négociant de Vannes, M. de Kérigan lui avait refusé sa fille... et les années s'étaient enfuies.

Louis n'avait pas oublié Armelle, cependant il avait fait un beau mariage, il avait épousé la fille de son patron, une brave jeune fille qui méri-

taut son affection. Un adieu aux rêveries sentimentales, ce mariage, une entrée dans la vie positive! Armelle resta dans le coeur de Louis, comme une image très fine et presque immatérielle, comme un symbole de sa jeunesse devant lequel son souvenir aimait à se prosterner, mais il fut heureux avec sa femme, il adora ses enfants.

Mademoiselle de Kérigan, elle, n'avait pas eu le courage de renoncer à son idéal; pour lui rester fidèle, elle avait éconduit tous les épouseurs. Le mariage raisonnable seulement, le mariage sans un amour infini qui le conclue entre deux âmes avant qu'un contrat le consacre aux yeux du monde, lui inspirait une invincible horreur. Elle préféra vouer son coeur au rêve qui ne s'était pas réalisé.

Quand elle revint de Lille, déjà vieille, ayant donné à sa soeur douze années de sa vie—douze années de cette tendresse exclusive qui était le parfum de son âme passive—des relations très amicales s'établirent entre elle et le ménage Le Jariel qu'elle avait d'abord perdu de vue. Elle aima madame Le Jariel qui était faible et délicate; elle aima Berthe et Pierre, les enfants nés du mariage qui avait détruit toutes ses espérances, et elle trouva cela très simple. Plusieurs années après, M. Le Jariel mourut, et quand madame Le Jariel s'éteignit à son tour, ce fut en recommandant ses enfants au docteur et à mademoiselle Armelle. La vocation de Berthe et celle de Pierre étaient alors depuis longtemps arrêtées. L'une entra au couvent, l'autre fut marin, mais mademoiselle de Kérigan les suivait du coeur dans leur nouvelle vie; elle remplaçait la mère qui n'était plus.

Chose étrange, aucun chagrin, aucune déception n'avait aigri cette âme de femme! Séparée de celui qu'elle aimait, puis presque oubliée, presque trahie, Armelle croyait encore aux amours éternelles, elle avait un beau sourire sans amertume, lorsqu'elle rencontra dans la campagne deux amoureux qui se tenaient par la main. A soixante ans, elle se formait encore, de la vie, la même idée qu'à seize. La vie, à ses yeux, c'était un joli roman où, au dénouement, tout le monde devait être heureux. Les romans, le docteur l'avait bien dit à Bernard, étaient la faiblesse de mademoiselle Armelle; son imagination avait su lui créer, dans les fictions dont elle recherchait le charme, une seconde destinée plus clémente que la première, et elle jouissait d'un vrai bonheur et elle pleurait de vraies larmes avec les héros dont on lui contait le malheur ou la félicité.

Mais, cette double existence dans le domaine du faux et du conventionnel autant que les dispositions naturelles du caractère de mademoiselle de Kérgan avaient fini par annihiler, chez cette excellente personne, le peu qui lui avait été départi de sens pratique applicable à la direction générale de la vie; l'esprit romanesque, s'il n'est pas contenu par la raison, est un danger, le docteur le savait bien et il avait pu le constater une fois de plus, et il en soupirait dans son amitié pour la vieille demoiselle... dans son amitié pour ceux qu'elle aimait surtout. Bernard, qui était moins bien renseigné que M. Le Jariel et qui allait moins au fond des choses, s'amusait au contraire de cette fraîcheur d'imagination qui avait survécu à la soixantième année et il admirait que quelqu'un pût se désintéresser mo-

mentanément de la réalité d'une façon assez complète pour vivre au pays des nuages, dans un contentement presque absolu.

Il aimait la figure distraite et souriante de "tante Armelle"; en voyant la vieille cousine s'avancer dans le petit salon où il était autorisé à passer quelques heures sur un fauteuil, il eut un regard joyeux et fit instinctivement le mouvement de se lever.

—Restez, restez, par grâce, mon enfant! s'écria-t-elle.

Et elle continua, parlant comme toujours très vite et à bâtons rompus:

—Vous avez encore pauvre mine, Bernard, et vous avez maigri terriblement... Comme vous voilà changé par dix jours de maladie!... Le docteur trouve que vous avez besoin de distractions... il veut qu'on vous tienne compagnie, qu'on cause avec vous. Il a raison, mais voyez le contretemps, voilà que j'ai promis une visite à la soeur de monsieur le curé... Enfin, je vais vous envoyer Janik; elle fait une tournée de pauvres; je pense qu'elle va rentrer... Jeanne de Thiaz, vous savez, la fille de ma soeur. C'est une bonne petite fille. Ah! bien plus pratique que sa tante!... En attendant, voulez-vous un livre?... "Dette de haine..." C'est de monsieur Ohnet? (Elle prononçait Ohnette,) un peu scabreux... mais bien intéressant! conclut-elle en interrogeant Nohel du regard.

—Mon Dieu, ma cousine, je tâcherai de ne pas trop m'en effaroucher, répondit le jeune homme avec un grand sérieux, et, bien que je regrette infiniment cette promesse à la soeur du curé, je vous remercie de votre attention dont je profiterai volontiers.

Mais il n'avait nulle envie de lire ni le roman de M. Ohnet, ni aucun autre

roman... Aux premières pages, il posa le volume et essaya, vainement aussi, de penser au roman qu'il écrivait lui-même. Son cerveau se refusait à tout travail; involontairement il songeait au portrait de la petite mère-grand, dont l'apparition restait pour lui un mystère.

Car enfin, Bernard avait vu, bien vu, et toute jeune, toute jolie, sa trisaïeule, l'arrière-grand-mère de la vieille demoiselle Armelle! Il lui avait parlé, elle avait répondu; et il se rappelait cette conversation, comme un fait réel... Était-il possible qu'une hallucination laissât un souvenir si net? Qu'une simple illusion eût emprunté tant de vie à la fièvre?

Plusieurs fois, le jeune homme avait été sur le point de tout raconter au docteur Le Jariel et de lui demander la confirmation scientifique d'un incident qui paraissait presque surnaturel; la crainte d'être traité de visionnaire l'avait arrêté. Il se jugeait bien naïf d'attacher tant d'importance à une chimère de malade, et, cependant, il ne parvenait pas à analyser l'impression complexe, insaisissable, qu'il éprouvait encore, quand il dévorait du regard pour l'interroger, ce portrait, cette chose insensible qui ne pouvait pas lui répondre.

On frappait à la porte.

—Entrez, dit-il distraitement.

Mais il restait plongé dans sa méditation inquiète. Mentalement, il parlait à la riante image:

«Si vous saviez, petite mère-grand, combien je vous aime, et quel bien vous me feriez si vous viviez encore, jeune et ravissante comme vous voilà! Vous me diriez sans doute ce que me disait l'autre jour monsieur Le Jariel, mais ce ne sont pas les plus vieux curés qui prononcent les meilleurs

sermons, et votre voix plus tendre que la sienne me persuaderait mieux! Ah! petite mère-grand, petite mère-grand, si vous reveniez encore!»

Puis, par hasard, au milieu de cette invocation, Nohel tourna la tête; un cri à peine étouffé lui échappa...

C'est que la petite mère-grand était là, debout, dans la pièce ensoleillée, avec sa robe rose à rubans vert pâle.

Vaguement, Bernard pensa qu'à force de concentrer sur le même point son esprit énervé, il retrouverait le délire des jours de fièvre... Les poètes, les artistes, tous les êtres impressionnables ne traversent-ils pas des crises déconcertantes?...

Mais la sensation avait été trop inattendue et trop vive; au moment même où la petite mère-grand allait lui parler, Nohel s'évanouit...

L'odeur astringente du vinaigre lui fit ouvrir les yeux. Une voix lui disait:

—N'ayez pas peur, je vous en prie, monsieur de Nohel... Je ne suis pas un fantôme, je suis Jeanne de Thiaz, Janik, votre cousine, voilà tout!

—Jeanne de Thiaz! murmura-t-il. Oh! pardon, mademoiselle... je suis plus faible qu'un enfant.

Il essayait de sourire, et il regardait la jeune fille, tout en pensant au portrait de l'aïeule qui riait dans son cadre Empire.

—Ne vous excusez donc pas, reprit la petite voix claire. Un malade qui s'évanouit, rien de plus naturel. Mais je suis désolée, moi!

Doucement, Bernard avait pris des mains de Janik le mouchoir imbibé de vinaigre, et il se le passait lui-même sur les lèvres et sur le front.

—Êtes-vous mieux maintenant?

—Mieux, beaucoup mieux... merci!

—Vous voilà moins pâle, c'est bon signe!

Il y eut un silence. Maintenant, Bernard détaillait curieusement le costume d'aïeule de Jeanne... Etait-ce bien un costume d'ailleurs?

Les modes modernisées de l'Empire et du Directoire étaient en grande vogue, et, depuis plus d'un an, Bernard avait rencontré dans les rues de Paris quantité de jeunes filles dont les robes longues, les hautes ceintures et les manches bouffantes ne l'avaient nullement surpris.

Non vraiment, elle n'avait rien d'étrange pour un homme lucide, cette robe de mousseline rose garnie de rubans; c'était une robe d'été très gentille, rien de plus!

—Si vous vouliez me dire... m'expliquer? demanda-t-il.

Mademoiselle de Thiaz se mit à rire d'un rire gai.

— Vous expliquer ma robe de grand'mère qui vous préoccupe encore! bien volontiers... Ma tante Armelle a toujours trouvé que mes traits rappellent un peu ceux de Jeanne de Nohel, notre aïeule, et, la mode aidant cette année, elle s'est donné le plaisir de rendre la ressemblance plus frappante, en copiant pour moi le costume du portrait. Voilà tout le prodige, et c'est très innocemment que j'ai joué un rôle parmi les visions que vous suscitait la fièvre. Mon tort est de ne pas avoir pensé aujourd'hui que votre convalescence est bien récente et qu'ainsi vêtue je pouvais encore vous causer de l'effroi.

—De l'effroi, mademoiselle! répondit Bernard. Mais figurez-vous que votre première apparition a été le salut pour moi. Il m'a semblé que, bien réellement, la petite grand'mère du portrait descendait du cadre pour me

guérir et me consoler... et je l'aimais tant, quand j'étais enfant, ce portrait!... C'est qu'il était un peu ma conscience...

—Votre conscience? répéta Janik étonnée.

—Une invention de ma nourrice, qui tirait parti de mon imagination très vive...

Et le jeune homme raconta le rôle important qu'avaient joué, dans son éducation première, les lèvres doucement sévères et les yeux rieurs de la petite mère-grand.

—Croyez-moi, mademoiselle, ajouta-t-il moitié sérieux, moitié railleur, ne la regrettez pas votre jolie robe rose, vous qui venez de visiter les pauvres et qui aimez à faire la charité... ne la regrettez pas, elle a rendu un homme à la vie. Est-ce une bonne oeuvre qu'elle a accomplie là? je ne sais... mais peut-être, après tout, était-ce Jeanne de Nohel elle-même qui vous envoyait vers moi...

Janik s'était assise en face de Bernard; elle écoutait, les mains croisées sur ses genoux.

—Je le crois, répondit-elle. Et, si notre aïeule m'a choisie pour vous faire du bien, j'en suis très heureuse, monsieur de Nohel.

Elle ne semblait nullement embarrassée de la gratitude enthousiaste de ce grand jeune homme, dont la voix mâle lui parlait si affectueusement. On lui avait appris à plaindre ceux qui souffrent et Bernard souffrait. Elle avait donné à ce front brûlant la fraîcheur de sa main, à cet esprit chagrin la pitié de son coeur, et elle n'éprouvait aucune gêne de ce qu'elle avait fait si simplement, dans sa bonté juvénile où déjà des instincts de mère s'éveillaient.

Cependant, Nohel s'étonnait, peu accoutumé à cette candeur tranquille; la petite mère-grand restait pour lui une créature à part, et il se surprenait à lire en elle, comme en un livre grand ouvert.

Blonde, fine, avec des yeux bleus dont l'expression égayait parfois tout le visage sans que la bouche s'en mêlât, Jeanne de Thiaz ressemblait beaucoup au portrait de l'aïeule, mais, bien que son teint fût rose et son corps très frêle, on sentait qu'elle avait dépassé l'âge indécis de seize ans. Sous la douceur du regard, on devinait une pensée profonde; la bouche, toute petite, exprimait la fermeté. Des paroles jeunes, sincères, toujours sages et droites, pouvaient seules entr'ouvrir ces lèvres mignonnes, si nettement dessinées.

Cette enfant de vingt ans était sans doute très réfléchie et très bonne, soumise aussi, mais un peu indépendante, comme tout être vraiment intelligent. Quelles qu'eussent été les influences qui s'étaient exercées sur elle et qu'elle avait probablement subies dans une certaine mesure, Janik avait dû dégager sa propre personnalité du chaos des conseils et des exemples d'autrui: voilà ce dont Bernard était convaincu... Et combien la jeune fille lui semblait jolie avec cet air qu'elle avait d'ignorer son charme! Charme si pénétrant et si doux qu'on avait peur de l'écraser, en le décorant de ce grand mot: beauté.

—Vous avez été une vraie soeur pour moi, dit encore Bernard, et je suis si peu habitué à la sollicitude, que je ne sais comment vous en exprimer ma reconnaissance, mademoiselle.

—Je ne veux pas de votre reconnaissance, que je n'ai pas méritée, mon cousin Bernard, répondit-elle.

Donnez-moi plutôt votre amitié en échange de la mienne... voilà ce que j'accepterai de tout mon coeur...

Elle souriait toujours des yeux et aussi des lèvres, et Bernard comprit que c'était bien, en effet, de tout son coeur qu'elle disait: soyons amis!

Depuis ce jour, la guérison avançait à grands pas. A cause de son genou blessé, Bernard était encore condamné à l'immobilité, mais il ne s'en plaignait pas et l'affection que lui témoignait mademoiselle Armelle lui semblait si sincère, que ses premiers scrupules de faire un aussi long séjour chez la vieille demoiselle s'étaient rapidement évanouis.

A demi couché dans une bergère, faible et docile comme un enfant, il se complaisait dans une sorte de passivité qui était un repos. Dans le salon, autour de lui, mademoiselle de Kérigan et sa lectrice travaillaient pour les pauvres. M. Le Jariel, debout, le chapeau à la main, retardait son départ, avec d'interminables causeries; et Janik glissait d'un bout à l'autre de la pièce, offrant au docteur une chaise qu'il refusait énergiquement, dévidant l'écheveau de la tante Armelle, ramassant les ciseaux de mademoiselle Louise ou préparant l'ouvrage qu'elle allait coudre elle-même, de ses petits doigts qui voltigeaient en tirant l'aiguille.

Le ciel pur et comme lavé de soleil avait des douceurs opalines... Par la fenêtre ouverte, la brise apportait des parfums de fleurs, mêlés d'effluves salins... On entendait, très bas, le bruit de la mer; et c'était comme un accompagnement en sourdine, au pépiage des oiseaux dans les arbres.

Calme et silencieux, jetant un regard presque heureux sur ce cercle familial dont lui, l'inconnu d'hier, il

était devenu le centre, Bernard goûtait le plaisir intraduisible des convalescents, cette impression de bien-être qui les envahit peu à peu et augmente insensiblement en eux comme si la vie pénétrait, distillée goutte à goutte, dans leurs veines; cette langueur délicieuse qui les enveloppe, cet émerveillement qui les ravit devant la lumière, cette joie gourmande qu'ils trouvent à respirer l'air qui les grise!... Plaisir purement sensuel— du moins Bernard le pensait ainsi, puisqu'il savait qu'au moment même où son être physique jouissait de recouvrer la vie, son être moral aspirait encore au néant, — plaisir instinctif, mais très subtil, très étrange, séduisant comme un paradoxe, pour ce dégoûté de l'existence!

Avant de se mettre à coudre, Janik s'approchait du jeune homme, plaçait un coussin sous sa tête et repoussait légèrement le battant de la fenêtre, qui pouvait gêner ses mouvements.

Il la regardait s'acquitter de ces soins, la remerciant des yeux.

—Etes-vous bien ainsi?

—Très bien... ah! si bien! soupirait-il les yeux demi-clos.

Et il pensait:

"A demain la désespérance! Puisque la terre nous réservait encore quelque chose de doux, de nouveau, d'inconnu, savourons cette dernière coupe: la mort après!"

La mort après!... En attendant, les heures lui semblaient charmantes, dans le vieux salon jonquille dont chaque meuble, chaque bibelot d'étagère, lui devenaient familiers.

Le babillage de mademoiselle Armelle le distrayait, la conversation du

docteur, dont les idées très arrêtées étaient une source de discussions continues, l'intéressait sans le fatiguer.

Puis surtout il y avait Janik.

La maladie n'avait pas étouffé le psychologue en Bernard; il étudiait la jeune fille. Etude bien peu compliquée que celle-là; mais attachante pourtant et pleine de révélations délicieuses pour ce blasé de Jacques Chépart.

Auparavant, chaque fois qu'il avait tenté de comprendre un caractère de femme, il avait remarqué qu'un intérêt de lutte s'était mêlé peu à peu à l'intérêt philosophique qu'il avait recherché d'abord. Le sujet sollicité s'était dérobé à son observation ou, plus souvent, avait essayé de la dérouter... Avec Janik, rien de semblable. La petite mère-grand, dont les joues roses et veloutées comme une pêche ignoraient la poudre de riz, ne fardait pas plus sa pensée que son visage. Et d'ailleurs, qu'eût-elle caché de son âme toute blanche?

A mesure qu'il connaissait mieux M. Le Jariel, Nohel s'expliquait l'influence bienfaisante qu'avaient pu exercer sur le caractère de mademoiselle de Thiaz, les idées du vieux philosophe.

Sans doute, c'était l'excellent docteur qui avait fortifié chez sa petite amie cette belle santé du coeur et de l'intelligence, qu'il estimait à l'égal de celle du corps; c'était lui qui avait développé dans l'esprit de la jeune fille le mélange d'enthousiasme et de raison, de suave poésie et de saine prose, qui en faisait le charme et la supériorité.

Janik aimait les beaux vers et la belle musique, la nature bretonne et les chants infinis de la mer; elle aimait les rêveries calmes à la nuit tombante, dans le parc endormi; elle

aimait la fontaine de madame Marie et les mystérieuses légendes du pays, le mysticisme passionné des poèmes armoricains où l'amour et la religion parlent le même langage... Mais elle savait admirer les étoiles sans les chercher ensuite en plein midi. Comme une petite plante vivace, elle tenait à la tête, tout en balançant sa jolie tête au vent du ciel.

Mademoiselle Armelle lui reprochait un peu d'être "pratique"; elle l'était en effet, mais non pas au sens mesquin au mot. Le positivisme de Janik n'allait pas au delà d'un bon sens très fin. Elle raisonnait beaucoup, sans être aucunement raisonneuse, et ses jugements dénotaient une sorte d'optimisme serein, fait d'indulgence pour les autres, d'espoir en la vie et de confiance en Dieu.

Elle semblait heureuse, contente surtout dans son existence monotone. En la suivant dans le cours de ses occupations journalières, Bernard se redisait cette pensée de Renan qu'il s'était amèrement répétée devant la boîte aux pistolets: "Le bonheur dans la vie, c'est le dévouement à un devoir ou à un rêve!"

C'était l'accomplissement d'un devoir ou plutôt d'une série de devoirs tout simples, qui faisait le bonheur paisible de cette enfant.

Entourer d'affection sa vieille tante et le docteur Le Jariel qu'elle aimait comme un père, égayer la maison de fleurs et de chansons, soulager les malades, aider les pauvres, être la lumière et la gaieté du coin de terre où s'épanouissait sa jeunesse, telle était la vie de Janik!

Mais avait-elle un "rêve"?

C'était peut-être le seul secret de ce front pur, et Bernard le respectait. Il respectait aussi la bienheureuse

quiétude morale de mademoiselle de Thiaz. Mais, chose étrange, autant il évitait lui-même les conversations qui eussent donné accès à sa verve de pessimiste, autant la jeune fille semblait les rechercher.

Bravement, elle se heurtait aux doctrines désespérées, les combattant avec les arguments tout spontanés que lui inspirait son cœur de femme bonne et honnête. Nohel l'écoutait avec patience. Elle était bien toujours la petite mère-grand, grondeuse ou souriante, et, parfois, Jacques Chépart se figurait n'avoir plus qu'un souci au monde: ne point attrister cette bouche enfantine, mettre un rayon dans ces yeux bleus!

Un jour, à propos d'un livre qu'avait raconté mademoiselle Armelle, Janik, avec une exagération juvénile, traita d'acte méprisable le suicide du héros que sa tante avait porté aux nues... Bernard, oubliant que mademoiselle de Thiaz n'ignorait peut-être pas les douloureux projets qu'il avait révélés au docteur dans le délire, la contredit très posément, comme si la question n'avait eu pour lui qu'un intérêt banal.

Un peu pâle, les narines frémissantes, la jeune fille s'anima:

—Mais c'est une lâcheté, s'écria-t-elle. Et vous excusez cela!

—J'excuse l'homme qui se débarasse volontiers d'une vie inutile, oui.

—Une vie inutile? Qu'appellez-vous une vie inutile d'abord? Est-ce que chaque existence n'a pas son utilité, comme toute chose en ce monde, comme le plus humble des animaux et la plus frêle des plantes?... Mais, la mission consciente ou instinctive ou assignée à chaque être, l'effet demandé à chaque cause, il me semble

à moi que c'est le principe de la sagesse divine, la grande loi de l'univers!

Cette ardeur amusait le jeune homme.

—Je vois qu'en bonne chrétienne, vous voudriez me ramener tout doucement à Dieu, et peut-être même à notre sainte Anne d'Auray, n'est-il pas vrai, ma petite cousine?

Elle rit gaiement avec lui.

—Qui sait, mon grand cousin!... Mais, quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous dire qu'en parlant d'un but proposé ici-bas à tout être, ce n'est pas uniquement au point de vue religieux que je me place... au point de vue chrétien encore bien moins!... Car, je crois qu'un Hindou, ou même un sauvage du Congo, a sa mission comme vous et moi... seulement c'est une mission en rapport avec ses facultés et l'état de civilisation de son pays. De toutes les idées religieuses, plus ou moins contestables, je ne garde en vous parlant ainsi que celle de Dieu, parce que, sans elle, il n'y a plus ni bien, ni mal, ni morale, ni conscience, ni rien!... Vous croyez bien à la conscience, mon cousin?

—Dans une certaine mesure, oui.

—Comment cela, dans une certaine mesure?

—Je crois que la conscience, c'est-à-dire l'idée du bien et du mal, est une sorte de convention tacite dont les conditions diffèrent selon les pays, les climats, la race et la civilisation des peuples. En un mot, je crois que la conscience de votre sauvage du Congo n'est pas du tout faite comme la mienne.

—Comme la vôtre! ah! j'aimerais bien savoir comment elle est faite, la vôtre?

—Oh! le mieux du monde, je vous assure!... Elle est blonde, très jolie,

et porte à ravir une robe couleur d'aurore.

—Quelle folie!

—Elle est très douce et très sage, elle me parle d'honneur et de devoir... Ah! ce n'est pas elle qui me conseillera d'imiter les habitants d'un pays dont parle je ne sais plus qui!... des hommes très bien intentionnés, qui tuent leur père, dès qu'il est vieux!... C'est l'usage... Que dites-vous de cet usage-là, Janik?

—Je dis, mon cousin, qu'il est possible d'aboutir au mal en cherchant le bien... Ces pauvres sauvages veulent éviter à ceux qu'ils aiment les tourments de la vieillesse; le sentiment qui les pousse à un meurtre odieux est le même qui nous inspire les soins et les respects dont nous entourons nos parents... Ce qu'on ne peut nier, c'est l'idée plus ou moins juste, mais innée chez tous les hommes, du bien qu'on doit réaliser, du mal qu'on doit combattre... la loi morale enfin!... Mais vous m'éloignez toujours de mon sujet!

—Allez, allez, petit philosophe.

—Je ne vous raconterai point de vilaines histoires de sauvages, moi, mais plutôt je vous citerai le bon Gourville, le secrétaire du prince de Condé, si je ne me trompe. Il disait, lui, dans sa simplicité franche, que les hommes, comme les plantes, "ont leurs propriétés particulières et que le bonheur pour eux est d'avoir été destinés eux-mêmes, aux choses pour lesquelles ils étaient nés"... N'y a-t-il pas une grande science de la vie, dans cette petite phrase?... Vous m'accordez bien qu'il y a des différences de caractères, de goûts, d'appétitudes, entre les hommes? Pourquoi ces facultés, ces "propriétés particulières", comme dit Gourville, nous

ont-elles été confiées, si ce n'est pour que nous travaillions, chacun selon notre pouvoir, en vue de l'intérêt de tous; si ce n'est pour que nous trouvions, dans la voie pour laquelle nous sommes créés, ce sentiment du devoir accompli, qui donne une satisfaction profonde, à défaut de bonheur?... Non, mon cher cousin, il n'y a pas de lâcheté permise; les inutiles, ce sont les égoïstes ou les paresseux... Donc, personne n'a le droit de se tuer!... Vous voyez qu'il ne s'agit là, ni d'une religion, ni d'une autre, mais seulement de l'avenir de la société et de la civilisation, du progrès matériel que réalise chaque jour celle-ci, du progrès moral que pourrait réaliser celle-là!... Allons, vous croyez bien au progrès, Bernard? demanda mademoiselle de Thiaz en riant.

—Je vais vous révolter: qu'appellez-vous "progrès"?... Est-on plus heureux aujourd'hui qu'il y a quatre mille ans?

La jeune fille secoua la tête.

—Vous êtes incorrigible! Je vois que vous ne croyez à rien, Bernard!

—Si, répliqua-t-il, je crois en vous.

—Belle croyance!

Alors il devint sérieux, et, regardant Janik:

—Ne riez pas, dit-il, j'ai trente ans et vous êtes la première femme à laquelle j'ai dit cela... C'est une victoire que vous remportez sur l'esprit du doute!

De telles conversations ne laissaient pas, Noël moins sceptique en matière philosophique; ses idées s'appuyaient sur des bases trop anciennes pour être aussi facilement ébranlées par une enfant ignorante.

Cependant, cette petite phrase: "Je crois en vous" était bien, en effet, une conquête de Jeanne.

Dans le Paris élégant où il avait vécu, le romancier s'était trouvé à même d'étudier le monde des jeunes filles, et, comme il en avait observé attentivement quelques-unes, il avait cru pouvoir les juger toutes.

Avec une assurance un peu présomptueuse de psychologue, il s'était créé une opinion sur ces petites personnes, qui d'ailleurs ne l'intéressaient que médiocrement.

Il y a, pensait-il, deux sortes de jeunes filles: les fausses Agnès, très nombreuses, et les véritables Agnès, beaucoup plus rares.

Les premières cachent, sous un masque d'innocence paisible ou hardie, des curiosités malsaines. Elles ont beaucoup lu ce qu'on lit en cachette; elles ont beaucoup causé avec leurs petites amies, tout bas, dans les coins; et comme elles ont respiré le fruit défendu, comme elles en aiment le parfum, il est probable que, devenues femmes, elles voudront en connaître le goût.

Les secondes, plus sévèrement surveillées, ou moins développées surtout, sont sincères avec leur mine ingénue... Elles ne lisent que des romans anglais et des feuilletons de journaux de modes, elles ne récoltent pas les confidences des petites amies... En un mot, elles ignorent tout du monde et s'ignorent elles-mêmes... Mais, un jour, brusquement, on les jettera dans la vie, comme de pauvres soldats désarmés dans la bataille. Alors, qu'advient-il?

Un sourire sarcastique était la conclusion de ces réflexions de Jacques Chépart.

Depuis longtemps, il avait voué aux femmes en général une sorte de mépris indulgent. Il les avait considérées comme de faibles êtres, mobiles, in-

conséquents et mal équilibrés toujours, vertueux ou pervers, innocents ou coupables selon le tempérament, le jeu des circonstances ou, tout simplement, l'occasion.

Mais, Janik avait paru.

Elle ne posait pas à la pensionnaire, Janik! elle ne rougissait pas à tout propos, elle baissait rarement les paupières pour voiler son regard; mais comme elle était bien "jeune fille" dans ses paroles, dans sa contenance! En rencontrant ses yeux qui rayonnaient d'une pureté sercine et pour ainsi dire consciente d'elle-même, Bernard se disait,—et c'était spontané, presque involontaire: "Cette enfant sera une honnête femme! Bonne, aimante, loyale, elle restera, quoi qu'il arrive, la paix, la joie et l'honneur de son foyer!"

...Oui, la petite mère-grand avait remporté une grande victoire!... Car, croire en la femme c'est croire en l'amour et en la famille; c'est croire au bonheur dans le devoir; c'est presque croire en Dieu!

...Et c'étaient encore avec Janik des causeries plus douces, moins tendues, des lectures... les idées nouvelles, les formules encore inaccomplies de la pensée moderne, que Bernard expliquait à la jeune fille tandis qu'elle l'écoutait attentive, les yeux pleins d'une interrogation confiante... puis des échanges d'impressions et de surprises joyeuses en s'apercevant que parfois elle et lui sentaient de même!... Si bien qu'un matin, quand M. Le Jariel qui allait partir pour Bordeaux où l'appelait une affaire, eut conseillé à son malade les longues promenades au grand air qui achèveraient sa convalescence, Bernard s'étonna que cette convalescence se fût

trouvée si vite en passe d'être achevée...

—Nous irons à la "Fontaine de Marie", s'écria mademoiselle de Thiaz.

VI

Dans les champs, les genêts embaumaient brillant au milieu du feuillage comme des reflets du soleil... Un berger jouait du biniou sur les bords du chemin pierreux où croissaient des bruyères, tandis que les petites vaches fines et nerveuses de son troupeau paissaient autour de lui, calmes, les yeux ternes, faisant tinter à chaque mouvement de leur tête une clochette dont le son grêle s'enfuyait au loin porté par la brise de la mer.

Près d'une chaumière, à quelques pas de la Fontaine, deux enfants jouaient "à la procession"... Leurs cheveux blonds, couronnés de pâquerettes, nimbaient des visages rieurs: ils marchaient d'un pas drôlement solennel dans le sentier jonché de fleurs effeuillés, l'un pressant dévotement croisé un chapelet de Sainte-Anne, l'autre portant dans la main droite un long pissenlit bien ouvert, dont la tige toute droite et coiffée de jaune ardent, simulait un cierge allumé... Bernard et Janik s'arrêtèrent, tous deux gagnés par l'influence douce de cette nature bretonne un peu primitive dans sa mélancolie, de cette scène gracieuse un peu mièvre dans sa poésie inconsciente.

—Le printemps qui passe! s'écria Bernard.

Et, avec une gravité souriante, il se découvrit.

Les pleurs de madame Marie tombaient goutte à goutte dans une vasque naturelle enjolivée de plantes aquatiques... Un grand rayon d'un

vert doré tombait des arbres comme d'un vitrail d'église.

—Voici l'eau de Jouvence, Bernard: voulez-vous en éprouver la vertu? demanda mademoiselle de Thiaz.

Pour toute réponse, Nohel s'agenouilla sur la mousse, et sa main plongea dans l'eau limpide dont il rafraîchit son front et ses yeux.

Pendant un instant, la fontaine, troublée, ne refléta plus que vaguement la teinte foncée du feuillage et le bleu clair du ciel. De petites rides, nombreuses et serrées, brouillaient les contours et trompaient les yeux... Puis, tout se calma, et dans le miroir redevenu clair, le jeune homme aperçut son image.

Une barbe châtaine, très soyeuse, encadrait son visage, qui avait pris, en s'émaciant, je ne sais quelle grâce attendrie. Ses traits étaient reposés, sa bouche avait perdu le pli amer des désenchantés; dans ses yeux agrandis, une lueur brillait... quelque chose comme un reflet de la chaude lumière qui avait ranimé son coeur.

Le Bernard de la "fontaine" ne ressemblait guère à celui que Jacques Chépart avait vu à Paris. Cependant, Nohel tressaillit, poigné par un souvenir.

Alors la tête blonde, de la petite mère-grand, qui se penchait au-dessus de lui, vint se dessiner à côté de la sienne, dans la fontaine apaisée.

—Le charme opère-t-il? dit-elle.

Bernard se leva vivement et saisit les deux mains de la jeune fille.

—Le charme, c'est vous? s'écria-t-il.

Elle avait rougi. Sans brusquerie, mais fermement, elle dégagea ses mains de celles qui les étreignaient.

—Comme vous voilà bien, Bernard! Toujours un peu fou, dans vos meil-

leurs moments, fit-elle. Le charme dont vous parlez, ce sont les contes bleus de vos premières années, que vous avez retrouvés ici et qui vous ont rafraîchi l'esprit, comme de belles brises printanières! C'est l'atmosphère d'affection dans laquelle vous vivez à Nohel... C'est peut-être aussi le portrait de la tourelle qui vous fait de la morale quand vous n'êtes pas sage...

—Oui... mais qui me sourit quand je le suis... Janik, vous avez la bouche des jours où le petit Bernard était méchant... Pourquoi?

Soudain, elle pâlit un peu.

—Vous vous trompez, dit-elle.

—Est-ce parce que je vous ai dit que vous m'avez fait du bien?

—Non, Bernard.

—Vous m'avez prêché de si gentils sermons, Janik, que maintenant, je me prends à concevoir la vie, fière, laborieuse, utile, que vous rêvez. Vous m'avez parlé de bonheur, et, depuis, mon coeur a des élans de joie qu'il ne connaissait plus... Enfin, vous avez un peu essayé de me convertir, ma petite providence et... tenez, dimanche, à l'église, quand vous étiez à genoux, le front courbé, les mains jointes, il m'a semblé que je priais... Ne méprisez pas votre oeuvre!

Il parlait avec des inflexions infiniment douces, dans sa voix un peu basse. Ses yeux d'acier, qui pouvaient être tour à tour si durs et si tendres, enveloppaient la jeune fille d'un regard suppliant, dont la grâce câline se mouillait comme d'une larme, prête à couler; c'était presque un regard d'enfant et pourtant le regard d'un maître!

Mademoiselle de Thiaz détourna la tête.

—Si, vraiment, je vous ai fait du bien, Dieu est bon, dit-elle.

Elle se baissa pour cueillir parmi les touffes d'herbe humide une petite fleur qu'elle glissa dans sa ceinture, puis elle reprit d'un ton tout autre :

—Comme le vent est frais sous bois ! Ce n'est pas le moment de faire des imprudences, puisque le docteur est absent... Voulez-vous que nous descendions jusqu'à la plage ? là nous ne serons plus qu'à un quart d'heure du château.

Au bord de la mer ils échangèrent quelques paroles avec la fille de Jean-Marc, qui raccommodait les mailles d'un filet en surveillant son enfant ; puis ils se reposèrent un instant sur les rochers garnis d'algues qui émergeaient du sable.

La fillette du pêcheur construisait un bastion avec des galets.

Maigre, hâlée, pauvrement vêtue, mignonne pourtant avec ses yeux de gazelle et ses cheveux embroussaillés, elle ramassait des coquillages ou attrapait délicatement les crabes qui clopinaient autour des flaques, puis, insouciant de qui l'entendrait, elle chantait en patois breton, s'interrompant pour babiller aux mouettes.

Janik suivait ces jeux d'un sourire indulgent.

—Vous aimez beaucoup les enfants, dit Bernard.

—Oh ! oui, répondit-elle, mettant toute son âme tendre dans ce mot.

Ses bras se fermèrent sur sa poitrine comme pour encercler une chère couvée, et ses yeux se perdirent sur l'horizon bleuâtre où la mer se confondait avec le ciel.

La marée montait. Chaque instant rapprochait un peu la ligne hérissée d'écume des vagues qui sautillaient, en se pressant, pour atteindre la plage.

—Je suis sûr que vous êtes le bon ange de tous les mioches de la côte... ils doivent vous adorer ! reprit Bernard.

—Ils m'aiment bien, oui !... Pauvres petits !

—Est-ce que vous les grondez, quelquefois, eux aussi ?

Le flot avançait toujours ; la mer se couvrait de voiles blanches qu'escortaient, haut dans le ciel pâle, de grands vols de mouettes et de goélands. Un vent perfide commençait à souffler et gémissait dans les excavations de la côte. Déjà les vagues mouraient aux pieds même de Janik, qui les regardait accourir promptes et rageuses, bouillonner en nappes d'écume et se replier majestueusement. Elle aimait ce spectacle jamais lassant, du flux et du reflux ; elle aimait la voix rude qui la berçait depuis des années.

Et, tandis que Janik contemplait l'étendue glauque, Bernard contemplait Janik. Il admirait son fin profil, sa taille frêle et un peu longue, ses mains croisées sur ses genoux dans une pose familière, ses petits pieds qui se cambraient hors de sa robe, comme pour défier le flot.

Mais, tout à coup, un appel déchirant domina le bruit de la mer et Nohel se leva, brusquement attaché à sa rêverie.

La fillette aux pieds nus ne jouait plus autour de la forteresse submergée ; debout sur la plage, la femme du pêcheur se tordait les mains.

Elle vit le mouvement de Bernard, elle s'élança vers lui.

—Ma petite, ma petite !... dit-elle.

Et elle pleurait, ne pouvant achever.

Le jeune homme comprenait le drame. L'enfant avait voulu se rire

de la mer, elle avait fait un faux pas sans doute, et la grande impitoyable, l'enroulant du manteau glacé de ses lames, l'avait entraînée en se retirant.

D'un geste rapide, il jeta à terre son chapeau et sa veste... Mademoiselle de Thiaz eut un cri d'angoisse:

—Bernard, vous êtes encore malade, vous ne pouvez pas...

Mais, ce ne fut qu'un éclair de révolte; elle fit un grand effort et ses beaux yeux brillèrent:

—Allez! dit-elle...

—Merci, oh! merci, monsieur!

La petite fille de Jean-Marc serre dans ses bras crispés son enfant sauvée, le cher trésor que Nohel a disputé au flot. Ah! la mer a bien cru tenir sa proie! La pauvre petite épave soulevée, ballottée en tous sens, a échappé plus d'une fois aux mains qui voulaient la saisir. Aussi la lutte a été rude. Le froid de l'eau suffoquait Bernard; très faible encore, étourdi par le mugissement des vagues, aveuglé par la mousse qui lui jaillissait au visage, il s'est senti défaillir plus d'une fois durant ce court sauvetage! Mais, grâce à Dieu, l'enfant inerte et toute ruisselante que la pauvre femme emporte, est bien vivante!... Les pêcheurs, accourus sur la plage, veulent serrer dans leurs mains calleuses la main fine du jeune homme. "Ces Parisiens, c'est courageux tout de même!"

Et le père de la petite est là, livide et parlant à peine.

—Oh! merci, merci, monsieur!

Cependant, au milieu de cet enthousiasme, Bernard n'avait qu'une pensée: Janik.

Pâle, très pâle, elle lui tendit les mains.

—Bernard... murmura-t-elle.

Et elle n'en dit pas plus: mais ses yeux éclairaient son front blême, ses yeux souriaient, biefs et transparents comme des saphirs. Elle était contente, la petite mère-grand!

Quand Bernard sortit de la cabane où il avait revêtu les habits qu'on était allé chercher au château et que le vieux Jean-Marc lui avait apportés en pleurant de reconnaissance, mademoiselle de Thiaz l'entraîna vers la rampe qui escaladait la falaise.

—Rentrons vite, dit-elle.

Mais au bout de quelques pas, elle s'arrêta pour reprendre haleine.

—Oh! Bernard! s'écria-t-elle, un peu remise. Que c'est beau ce que vous avez fait! Affaibli comme vous l'êtes, vous risquiez deux fois votre vie!

Puis, enveloppant son cousin d'un regard inquiet:

—Vous ne vous sentez pas malade! Dites-moi la vérité?

—Malade! ah! bien au contraire... Bon Jean-Marc! comme il m'a embrassé!... Et cette pauvre femme, comme elle sanglotait!... Ah! tenez, cela fait du bien de penser qu'au moins "une fois" on a été un peu utile!

—Un peu! répéta Janik avec reproche... Vous n'avez pas froid?

—Aucunement... Comme vous êtes bonne pour moi!

—Parce que je vous demande de vos nouvelles, quelle idée!... ah! j'ai eu si peur!

—Vous avez eu peur, très peur, oui, mais... je ne sais pas vous dire ce que j'ai éprouvé en vous voyant... Toutes les femmes à votre place auraient pleuré et supplié, vous, vous êtes restée calme, et si simple, si grande! Vous étiez pâle, vos mains

tremblaient; cependant, vous m'avez dit: "Allez!..." Janik, vous ne serez pas seulement une bonne mère, vous serez aussi une vraie Française, une vaillante, vous saurez garder les yeux secs à la veille d'une bataille et dire à vos fils: Faites votre devoir!

Mademoiselle de Thiaz se taisait; Nohel reprit:

—Je ne vous ai pas raconté une chose touchante... Comme je quittais sa maison, le père de la petite fille m'a donné un chapelet de Sainte-Anne: "retenez-le, monsieur, m'a-t-il dit, c'est tout ce que je possède, mais quand vous aurez des enfants, ça leur portera bonheur!"

—Pauvre brave homme! fit mademoiselle de Thiaz, un peu moqueuse. Il ignore vos théories d'esprit fort! Un chapelet à vous!

—Un chapelet à moi, oui, Janik! Et je le garderai toujours, ce chapelet.

—Pour vos enfants?

Bernard regarda la jeune fille, puis, grave, il répondit:

—Oui, Janik, pour mes enfants.

Le soir, après dîner, Nohel se sentait très calme et très heureux, en prenant sa place habituelle dans le salon jonquille où mademoiselle de Kérigan se faisait raconter pour la dixième fois au moins les prouesses de son petit cousin.

—Vous êtes un héros, Bernard, s'écria-t-elle.

Et mademoiselle Louise répéta comme un écho:

—Oui, un héros, monsieur de Nohel, un héros!

Seulement, mademoiselle Armelle regrettait que la fille du pêcheur, au lieu de six ans, n'en eût pas eu seize; elle se serait inmanquablement éprise de son sauveur qui, bravant les sots

préjugés du monde, l'aurait épousée à Pâques fleuries! Quelle délicieuse idylle!

La vieille demoiselle était en veine de bâtir des romans, elle avait passé sa journée à lire la dernière oeuvre d'un auteur en vogue, une de ces oeuvres entraînant qu'on ne sait guère quitter avant d'avoir atteint la page finale.

Le chapitre du sauvetage de la petite fille épuisé, elle éprouva le besoin de faire partager ses admirations à Bernard, avec lequel elle causait souvent littérature, au grand amusement du jeune homme.

—"Juliane!" voilà le titre de ce chef-d'oeuvre, pontifia-t-elle. L'auteur est un romancier parisien, que vous connaissez sans doute: Jacques Chépart?

Mademoiselle de Kérigan parlait très innocemment. Entre le nom du livre et celui de l'auteur, Nohel avait eu le temps de se remettre.

Il tenait à conserver le secret de sa personnalité littéraire, inconnue au château. Jusqu'à son retour à Paris, il voulait être uniquement le neveu de tante Armelle et le cousin de Janik, le petit-fils soumis de la mère-grand aux yeux bleus! Jacques Chépart, le romancier las de vivre, l'être compliqué, d'essence moderne, était resté dans la grande ville; il ignorait le château de Nohel, la fontaine de Marie et les réminiscences dont on rit le regard ému.

L'homme auquel souriait le portrait de la tourelle avait un coeur très simple; il aimait les contes bleus, il passait des heures à causer avec une jeune fille et un vieux philosophe... il était presque heureux! Et ce fut lui qui répondit à tante Armelle:

—Si je connais Jacques Chépart, ma tante? oh! très peu.

—Quel génie! s'écria l'enragée li-seuse avec conviction... Ce doit être un affreux mauvais sujet... Moi, je l'adore, ce garçon-là!

Le jeune homme se mit à rire.

—Un génie! Comme vous y allez! Et un génie mauvais sujet!... Et un mauvais sujet que vous adorez!... Vous adorez les mauvais sujets, tante Armelle?

—Comme toutes les femmes, mon neveu... Seulement, à soixante ans on ose le dire, tandis qu'à vingt, on se contente de le penser... Ah! vous connaissez Jacques Chépart? Il est jeune, n'est-ce pas?

—Trente ans, je crois.

—J'en étais sûre... Il fait des passions, hein?

—Il ne m'a jamais honoré de ses confidences.

—Tant pis, mon cher Bernard... Ah! c'est mon romancier de prédilection!... Mais je ne le permets pas à Janik... c'est tout au plus si elle a lu un ouvrage et quelques vers de lui... Ces livres-là sont perfides comme le péché!

Janik cousait sous la lampe. Silencieuse, elle souriait d'un sourire doux, presque indulgent, aux enthousiasmes de sa tante.

—Si tu t'en allais un instant prendre le frais sur la terrasse, ma mignonne, mademoiselle Louise pourrait me lire le dernier chapitre de "Juliane", fit soudain la vieille demoiselle. Je suis si anxieuse du dénoûment! Vous permettez, Bernard?

—Oh! tante Armelle!...

Docilement, mademoiselle de Thiaz gagna la terrasse et Bernard l'y suivit.

Le vent s'apaisait. La nuit était très bleue, criblée d'étoiles. La jeune fille s'accouda, rêveusement, à la balustrade enguirlandée de vigne vierge.

Tout se faisait autour d'eux, sauf la voix basse de la mer. Bernard demanda:

—Que pensez-vous de Jacques Chépart, Janik?

Alors, elle tressaillit, arrachée à elle-même.

—Jacques Chépart? répéta-t-elle. Oh! je l'ai lu si peu!

—Vous avez lu l'un de ses romans et quelques vers de lui, c'en est presque assez pour le juger... Quelle a été votre impression?

—Mon impression! Elle vous surprendra peut-être, Bernard... En lisant Jacques Chépart, j'ai ressenti un malaise étrange de l'esprit et de la conscience... J'étais mécontente des autres et de moi.

—Voilà tout?

—Non, car je jouissais infiniment de cette prose charmeuse. Quel dommage pourtant: avoir un si grand talent et l'employer si mal!... Il peint les hommes sous de tristes couleurs, votre ami!

—Oh! il n'est pas mon ami! objecta Nohel, qui ne croyait pas si bien dire. Mais je pense, ma pauvre enfant, qu'il peint les hommes tels qu'il les a vus.

—Tant pis pour le monde où il a vécu!... Allons, Bernard, vous ne me direz pas qu'il y a sur la terre rien de bon, de noble et de vrai?

—Non, Janik... je vous accorde qu'il y a de rares exceptions.

—Alors, pourquoi les laisse-t-on de côté, ces rares exceptions?... Pourquoi n'est-ce pas elles qu'on met au jour, comme de grands exemples... Si l'on vous confiait un enfant à éle-

ver, Bernard, vous lui reprocheriez ses fautes, mais vous constateriez aussi ses bonnes actions, n'est-il pas vrai? Lui répéteriez-vous sans cesse qu'il est menteur et méchant par nature, et que ses efforts et les vôtres seront impuissants à le corriger? Non, cent fois non; car vous vous rappelleriez une vérité que les romanciers modernes oublient; vous vous diriez que, pour marcher au bien, il vaut mieux être réconcilié avec soi-même, que sévère et découragé... Eh bien, où serait le mal si dans les livres on les embellissait un peu, ces pauvres hommes; si on essayait de les relever à leurs propres yeux, en leur montrant ce qu'ils pourraient être... et non ce qu'ils sont? Mais bah! au lieu de cela, on leur prouve, à grands renforts d'arguments scientifiques, qu'ils sont pervers et corrompus; bien plus, on leur présente le mal comme une plaie inguérissable, on les traite d'êtres irresponsables, on fait d'eux les esclaves de leurs passions! quand ce n'est pas de leurs hérédités!

—Ma chère Janik, c'est très raisonnable ce que vous dites, mais les romanciers ne se piquent pas d'être des éducateurs. Puis, il est rare, l'homme qui écrit ce qu'il veut, comme il le veut! La plupart du temps, ce sont des impressions personnelles qu'on jette sur le papier... Et, quand on se sent triste, abattu, quand on ne croit plus à grand'chose, on ne peut qu'exhaler sa désillusion.

—Alors, Bernard, qu'on n'écrive pas... Un mauvais livre, c'est une mauvaise action... Tandis qu'un bon livre, un livre loyal, sincère, ah! c'est si beau!... C'est peut-être une présomption bien naïve, Bernard, mais au récit d'un trait généreux, d'un grand dévouement, on s'enflamme, en

se disant: "Pourquoi ne ferais-je pas ce qu'un autre a fait?" Et la cause du bien n'y perd pas!... Quand vous étiez écolier et que vous lisiez Corneille, ne sortiez-vous pas de votre lecture plus fort et comme grandi? Le génie du poète vous avait porté si haut que vous planiez au-dessus des mesquineries de la réalité quotidienne: votre coeur s'élargissait pour embrasser tout un monde de devoirs héroïques; vous étiez fier d'être "un homme", et tout votre coeur s'élançait vers je ne sais quel idéal superbe... que vous auriez peut-être atteint, si un tel charme pouvait durer!

—O rêveuse enthousiaste! fit Nohel en souriant.

Et il admirait Janik, délicieuse avec ses yeux ardents, son visage mobile, qui parlaient autant que sa voix. Il buvait les paroles qu'elle prononçait en s'animant toujours; peu à peu, il se laissait aller à penser comme elle, à vouloir ce qu'elle voulait. Soudain il dit:

—Oui, vous avez raison, Janik! Certains livres sont de mauvaises actions. Vous avez raison. Consoler, reconforter, donner confiance en la vie, en l'humanité, ce serait meilleur, ce serait plus louable que de verser goutte à goutte le poison des désillusions et des amertumes! De quel droit Jacques Chépart fait-il porter aux autres le poids de ses propres fautes? De quel droit leur fait-il goûter le fruit de sa triste expérience? Pauvre Jacques Chépart! Vous ne le connaissez pas... et on dirait que vous le haïssez!

Nohel avait prononcé ces mots tristement; mademoiselle de Thiaz le regarda, étonnée, puis, s'étant un instant recueillie:

—Non, Bernard, dit-elle, je ne le hais point... il me fait de la peine et m'attache, sans que je puisse définir par quel charme... Je pense que son enfance a été malheureuse, que peut-être il n'a pas connu sa mère, qu'aucune soeur bien tendre n'a partagé ses jeux!... S'il a été privé des affections de la famille, doit-on lui reprocher d'en ignorer le prix?... Plus tard, on l'aura mal aimé; il aura vécu sous le joug d'influences pernicieuses, contre lesquelles nulle main chère ne le défendait... Il faut quelquefois si peu de chose pour éloigner une pensée mauvaise... Un regard, une pression de main... moins encore, une voix, un parfum, qui évoque un souvenir... On m'a raconté l'histoire d'un jeune homme de Plourné qui, se trouvant à Monte-Carlo, fut pris du désir fou de jouer, de jouer de l'argent qui n'était pas à lui... Déjà, il ouvrait son portefeuille... une petite fleur en tomba, c'était une bruyère du pays que lui avait donnée sa fiancée... Les larmes lui montèrent aux yeux... et il s'enfuit. Peut-être qu'aucune espérance, qu'aucun souvenir ne gardait Jacques Chépart.

Bernard écoutait toujours, attentif; soudain, il redressa la tête, et, la voix émue:

—Je voudrais, murmura-t-il, que Jacques Chépart pût vous entendre. Plus tard, quand je le reverrai, je lui dirai ce que vous m'avez dit... Vous avez raison de le plaindre... ce n'est pas un méchant homme, non, c'est un homme à qui l'on n'a pas su enseigner la vie; c'est, comme vous le disiez, un homme qu'on a mal aimé et qui n'a jamais aimé personne, un homme qui a vécu dans un monde néfaste et qui, se jugeant sévèrement lui-même, s'est cru le droit de juger

les autres, impitoyablement. Il a souffert beaucoup, non pas de ces douleurs grandes et saines qui trempent, mais d'un mal lent, écoeurant, qui le conduisait à l'abîme, en lui laissant le sentiment de sa déchéance... Oui, il a souffert, je vous assure, il a souffert, riche, envié, autant peut-être qu'un misérable abandonné... Il était si seul dans la foule! Rien ne l'attachait à la terre!... Si vous saviez, un jour, il a voulu se tuer!...

Il y eut un long silence; puis Nohel dit très bas:

—Janik, voulez-vous me donner cette fleur que vous avez cueillie à la "Fontaine de Marie"?... Je la porterai à Jacques Chépart, et je lui dirai qu'elle s'est fanée sur le coeur loyal et pur d'une jeune fille qui le plaignait...

Mademoiselle de Thiaz avait écouté, palpitante: ses yeux s'ouvraient très grands, comme remplis d'une lumière nouvelle. On eût cru qu'un cri allait s'élançer de ses lèvres... mais, soudain, sa main qui déjà cherchait la fleur pour la tendre à Bernard, retomba:

—C'est une idée de rêveur, et je ne connais pas Jacques Chépart! dit-elle doucement.

Elle quitta la terrasse, mais Nohel y resta longtemps après elle, plongeant ses regards dans les lointains mystérieux du parc. A dix heures, quand on se sépara, il regagna la tourelle.

Il chancelait, la tête perdue... une ivresse lui gonflait le coeur. Il contempla ardemment le portrait qui ressemblait à Janik. Ah! comme elle était adorable, comme il l'adorait!

Oui, il aimait! Lui, Jacques Chépart, il aimait comme on aime à vingt ans, d'un amour spontané, irrésistible,

qui défiait l'analyse; d'un amour qui riait et pleurait à la fois dans tout son être, et qu'il eût voulu crier au monde entier! Il aimait, pour la première fois et, pour la première fois, il espérait, il était heureux, il était jeune!

Il ouvrit la fenêtre toute grande, et respira avidement l'air chargé de parfums, croyant entendre des voix joyeuses chanter, pour lui seul, dans la nuit tiède!

Et il avait songé à se tuer, l'insensé! Se tuer, quand on peut donner sa vie, être deux et n'être plus qu'un, exister, penser, souffrir ensemble et toujours, toujours ainsi!

Bernard ne se demandait pas s'il était aimé: la soudaine révélation de son amour lui avait semblé si douce qu'elle avait effacé pour lui toute préoccupation de l'avenir. Dans la minute de délice, où il s'était dit: "J'aime!" il avait oublié qu'un désespoir naît souvent de cette joie d'aimer que Goethe a si bien définie: "La félicité suprême du sentiment."

Bernard ne pouvait dormir. Il s'assit à sa table et travailla. Depuis quelques jours, il avait entrepris une histoire simple, écrite en prose... une prose qui n'était pas de la prose poétique, et qui était pourtant la prose d'un poète. C'était un roman très court, dont les mots vivaient, où le rire et les larmes étaient sincères, où l'on humait le parfum frais des bois et l'air salé des plages, où l'on entendait chanter la brise et les grandes vagues!

Toute la nuit, Jacques Chépart se sentit porté par sa plume.

Il trouvait des harmonies ravissantes pour écrire la langue tendre; car c'était à Janik qu'il pensait; c'était pour elle qu'il se faisait si doux; c'était pour elle qu'il s'accoutumait à tracer, avec des respects infinis, ce

mot "amour" qui, jadis, grimaçait sous sa main.

Au matin seulement, il relut son oeuvre; puis il la cacheta sous bande, à l'adresse d'un grand journal de Paris.

Bientôt Janik lirait ces pages écrites sous le regard bienveillant de la petite mère-grand: elle se dirait peut-être que, par une intuition mystérieuse, Jacques Chépart avait deviné ses paroles, qu'il en avait profité.

Mais Janik, elle non plus, n'avait pas dormi... Quand elle était entrée dans sa chambre, toute vibrante, le visage fiévreux, avec une lueur nouvelle au fond de ses prunelles extasiées, elle avait aperçu une lettre cachetée, qu'on avait dressée, bien en évidence, sur le bureau contre l'encrier, et, devant l'adresse d'une bâtarde correctement soulignée de grands traits, elle avait blêmi.

Ses mains, soudainement saisies d'une agitation convulsive, ouvrirent maladroitement l'enveloppe et en arrachèrent le papier... puis elle lut. Alors un sanglot souleva sa poitrine et elle tomba à genoux.

— Oh! mon Dieu, murmura-t-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas éclairée plus tôt sur lui, sur moi-même?... Que va-t-il penser de moi!

VII

Dès neuf heures, Nohel se rendit au village pour expédier son envoi; puis il revint lentement, à travers la campagne...

Recommencer la vie pour Janik et avec Janik! Il se demandait si ce n'était pas un bonheur impossible. Et pourtant... Pourtant, cette dernière journée pleine d'émotions, la timidité

subite de mademoiselle de Thiaz à la Fontaine de Marie, son angoisse sur la plage à l'heure du danger: tout laissait croire à Nohel qu'une révélation s'était faite dans le coeur de la jeune fille. Le même moment lui avait dit qu'elle aimait Bernard et que Bernard l'aimait! Et elle consentirait, la chère créature, à être le délice de celui qu'elle avait rattaché à la vie, elle consentirait à rester le bon ange de Jacques Chépart.

... Alors, il l'emporterait dans son vieux Paris. De l'appartement jadis trop grand et trop vide, il ferait l'écrin de cette beauté fine, un nid embaumé de roses et de violettes, où les étoffes, les couleurs, la lumière, seraient douces et veloutées, où, mieux qu'ailleurs, on s'aimerait, on pourrait causer, l'un près de l'autre, la voix basse...

Là Jacques Chépart imaginerait de beaux livres.

C'est dans les yeux de "sa femme" qu'il chercherait le mot hésitant sous sa plume, et, quand Janik se pencherait, curieuse, pour lire par-dessus son épaule la page ébauchée, il sentirait sur sa joue la caresse de ses cheveux blonds...

Souvent, bien souvent, il lui parlerait de ses travaux, et elle répondrait de sa petite voix claire. Ainsi, il ferait d'elle la secrète collaboratrice de tout ce qu'il écrirait; plus tard, en lisant l'oeuvre parue, elle dirait: "C'est ensemble que nous avons pensé cela!" Et tous deux aimeraient ces livres: Bernard, parce qu'il y retrouverait Janik; Janik, parce qu'elle y retrouverait Bernard. Pour eux seuls, un poème chanterait entre les lignes; chaque mot évoquerait un souvenir qu'on se raconterait en souriant, les mains unies...

Bernard rêvait ainsi, et il se raillait lui-même, très doucement, en baisant une fleur, qu'il avait cueillie sur la terrasse, pendant que Jeanne parlait.

Comme il traversait le jardin baigné d'un soleil clair et tout perlé encore de la rosée de la nuit, Jean-Marc, qui émondait les rosiers, d'un grand massif, l'arrêta au passage.

— Ah! monsieur Bernard, s'écria-t-il, il faut pourtant que je vous remercie encore; quand on pense que sans vous la petite scraït... enfin que nous pleurerions tous, quoi!... Ah! c'en aurait été fini de la joie... Il faut quelquefois si peu de chose et si peu de temps pour que le bonheur s'en aille...

Bernard serra la main du vieillard.

— J'ai fait ce que n'importe qui aurait fait à ma place, mon brave Jean-Marc; si tu m'en aimes un peu plus, tant mieux, mais n'en parlons pas davantage... Est-ce que mademoiselle de Thiaz a déjà arrosé ses fleurs?

— Mademoiselle Janik, oh! elle est matineuse... il y a longtemps que ses plantes ont à boire... elle arrange des fleurs dans le salon... même qu'elle n'avait pas trop bonne mine, ajouta le bonhomme d'un ton mécontent.

Bernard tressaillit.

— Est-ce qu'elle avait l'air malade!

— Pas malade, non, mais les jeunes filles c'est si délicat, si fragile, est-ce qu'on sait jamais?... ah! elle est mignonne celle-là!

Nohel était resté pensif, il s'éloigna sans répondre, se redisant machinalement une phrase du jardinier: "Il faut quelquefois si peu de chose et si peu de temps pour que le bonheur s'en aille..."

Jean-Marc le suivit un instant du regard.

—Pour sûr que ce serait un gentil mari pour mademoiselle Janik, fit-il entre ses dents; seulement, voilà, je crois bien que la patronne a dans l'idée monsieur Pierre...

Mademoiselle de Thiaz faisait des bouquets dans le salon jonquille.

Légalement penchée, elle mêlait, sur les bords d'un vase plein d'eau, des fleurs de genêt et des branches d'acacia rose. Au bruit de la porte, elle se retourna; alors Nohel faillit jeter un cri.

Non, ce n'était plus Janik, ce n'était plus la riieuse petite mère-grand! Des yeux cerclés de bistre, des yeux qui avaient pleuré et qui n'avaient pas dormi, donnaient maintenant à ce jeune visage une expression navrée... La bouche, contractée, tremblait un peu.

—Qu'y a-t-il? dites-moi vite... vous avez pleuré?

Bernard avait pris les deux mains de Janik, elle se dégagea doucement.

—Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-elle.

—Rien! mais je vois que vous avez pleuré, mais je sens que vous avez du chagrin...

—Du chagrin, oh! ne croyez pas cela, Bernard... J'ai reçu, hier soir, une lettre qui m'a un peu émue et j'ai passé une mauvaise nuit; voilà tout...

Il l'interrogeait encore des yeux. Gênée par ce regard incrédule, elle quitta la table, où les fleurs coupées gisaient entre-croisant leurs tiges, et elle s'approcha de la fenêtre. Elle s'assit, la tête baissée, puis, après un instant, elle dit très bas, et péniblement, comme si les mots s'arrêtaient dans sa gorge:

—Il y a quelque chose que vous ne savez pas, Bernard... Déjà, j'aurais dû vous le dire, puisque vous êtes de la famille. Depuis quatre ans, je suis fiancée au neveu du docteur Le Jariel.

Nohel crut que le sol croulait sous lui.

—Vous êtes fiancée, vous!

Il sentait qu'il devenait blême et que ses traits se tiraient comme ceux d'un mourant. Mais, dans la douleur qui le poignait, il y avait aussi de la colère, une colère sourde, implacable.

Janik fiancée! Et rien dans ses paroles ou son attitude ne l'avait laissé pressentir à Bernard. Janik fiancée! Et il l'avait aimée, sans soupçon, sans remords... Ah! Dieu! l'avait-il aimée!... Il le comprenait à cette heure... Et voilà que de tous les rêves du matin, il ne restait plus qu'une inguérissable amertume. Le vieux Jean-Marc avait raison: il faut bien peu de temps pour que le bonheur s'en aille!

Cette ingénue, c'était donc une coquette? C'était donc une femme comme les autres femmes, cette créature idéale dont les yeux semblaient n'avoir jamais menti?

Affolé par son désespoir, Nohel oubliait le caractère fraternel de l'affection que lui avait toujours témoignée Janik. Avait-il jamais lui-même prononcé une parole qui pût autoriser la jeune fille à se croire aimée d'amour?

Janik, coquette, parce qu'elle avait entouré de soins un convalescent dont elle avait eu pitié, parce qu'elle avait essayé de redresser un esprit faussé, de consoler un coeur chagrin; parce qu'elle avait parlé du devoir humain et de la volonté divine, à celui qui n'y croyait plus? Une coquette bien étonnée, alors, et presque invraisemblable, à force de perfidie.

Mais Bernard ne raisonnait pas; il souffrait; après avoir entrevu le ciel il venait d'être rejeté violemment sur la terre; après avoir rêvé le bonheur, le bonheur à deux, il se retrouvait seul dans la vie, ayant au coeur une blessure que la main ne panserait pas. Il ne raisonnait pas et il éprouvait, dans sa grande douleur, un désir méchant et bien humain de torturer celle qui le torturait ainsi. Par un suprême effort de volonté, il contint son chagrin; sa voix, prête aux sanglots, s'accéra, mordante.

—Vous êtes fiancée ? répéta-t-il. Toutes mes félicitations, ma cousine; voilà une grande nouvelle dont je ne me doutais guère! Comment l'homme que vous aimez peut-il vivre loin de vous?

Janik parut surprise de ce ton railleur, mais elle répondit avec un douceur calme:

—Pierre Le Jariel est marin... Il y a trois ans qu'il est absent pour son service. Hier j'ai reçu une lettre datée du Caire; dans quelques jours il sera ainsi...

—Mon Dieu! quel bonheur pour vous, ma chère enfant!... Les séparations sont si dures, quand on s'aime!

La voix de Nohel était âpre, ses paroles sonnaient mal. Janik se tut, mais ses yeux se levèrent pleins de reproches. Alors le jeune homme reprit, plus gravement et très bas:

—Pourquoi ne m'aviez-vous rien dit?

—Je ne sais pas... murmura-t-elle. Ah! ne croyez pas que j'aie manqué de confiance en vous...

—Il y a... il y a longtemps que vous êtes fiancée?

—Presque quatre ans... nous nous sommes connus tout jeunes, lui et moi... Nous nous voyions souvent...

Ses parents habitaient Vannes où ma tante avait conservé des relations : puis le docteur s'était installé à Plouriné, et Pierre passait les vacances chez son oncle... Nous nous aimions bien, comme des amis, comme des frères ; nous causions, nous nous promenions ensemble; tante Armelle et monsieur Le Jariel se souriaient en nous voyant et nous appelaient Paul et Virginie... Un jour—j'avais seize ans—on m'a demandé si je consentirais à être la femme de Pierre, et j'ai dit oui... Il me semblait jouer encore au petit mari et à la petite femme. Le docteur, lui, hochait la tête, il trouvait que c'était une folie de lier ainsi deux enfants... Il avait raison peut-être ! Mais, à cette époque, je pensais qu'il se trompait et que nous serions très heureux, Pierre et moi.

Les doigts de Bernard se crispèrent sur la paume de sa main.

—Vous l'aimiez, vous l'aimiez?

Mademoiselle de Thiaz eut un sourire triste.

—A vrai dire, je n'en sais rien... J'aimais en lui toute sa famille, si bonne, si heureuse, j'aimais les traditions de loyauté, de travail, de sainteté patriarcale, dans lesquelles il avait été élevé. Je me disais que ce serait beau d'être la joie de cette chère maison où la bienvenue me riait partout... puis monsieur et madame Le Jariel sont morts à un endroit d'intervalle, leur fille est entrée en religion, et Pierre est parti.

—Il a pu vous quitter! Son amour n'était donc pas digne de vous?

—Il m'a quittée pour faire son devoir, ce qui était digne de lui, et digne aussi de moi, Bernard!... Il m'a quittée, ayant foi en ma parole, comme j'ai confiance en la sienne. C'est

le plus brave, le plus honnête, le meilleur des hommes...

—Mais vous ne l'aimez pas, mais vous avez compris que cette affection de jadis n'était qu'une affection fraternelle, et, pour que vous ayez compris cela, il faut...

—Non, Bernard!

Janik avait ébauché un geste brusque, comme pour lui fermer la bouche; il continua en s'animant:

—Non ? pourquoi dites-vous non, avant que j'aie parlé... Vous avez donc deviné ce que j'allais dire ?... Oui, vous l'avez deviné... Si vous comprenez "maintenant" que vous n'aimez pas Pierre Le Jariel, c'est que vous en aimez un autre, c'est... Ah! Janik, Janik, ne dites plus non...

Nohel cherchait désespérément le regard de la jeune fille. Elle se leva, affreusement pâle.

—Vous vous méprenez, Bernard, dit-elle en étouffant un peu. Je n'ai jamais aimé, je n'aime personne de l'amour auquel vous faites allusion...

Quand j'ai été séparée de Pierre, j'étais une enfant; depuis, j'ai grandi, j'ai réfléchi, et j'ai mieux vu en moi, voilà tout!... J'ai eu tort de m'engager si vite, sans saisir la portée de l'engagement que je contractais et, peut-être en cela ne suis-je pas seule fautive: on m'a beaucoup influencée!

J'ai eu tort ensuite d'envisager cet avenir prévu comme une chose trop lointaine... Je n'ai pas assez pensé à mon fiancé. Son retour, notre mariage, ne m'apparaissaient que dans un brouillard vague... Tellement vague que... oh ! c'est étrange!... mais c'est hier que j'ai eu pour la première fois l'idée de vous en parler. Une sottise timidité m'a arrêtée, et j'étais décidée à prier ma tante de vous annoncer mes fiançailles, que vous deviez

connaître, si peu officielles qu'elles fussent, lorsque cette lettre est arrivée... On l'avait posée dans ma chambre où je l'ai trouvée le soir. J'ai été étonnée, saisie... C'était bien naturel, n'est-ce pas? Comme j'étais un peu énervée, contre mon habitude, j'ai pleuré sans savoir pourquoi... Mais je serai fière d'être la femme de Pierre Le Jariel et... et j'aimerai mon mari.

—Et si vous ne pouvez pas l'aimer?

D'un mouvement inconscient, Bernard avait joint les mains; il reprit, la voix suppliante:

—Réfléchissez. Tant que cet odieux mariage n'est pas accompli, vous êtes libre... réfléchissez!

—Nous sommes de la même famille, Bernard, on a dû vous apprendre, comme à moi, qu'une parole donnée est un engagement... Je ne suis plus libre.

A ces mots, Bernard changea de visage; un rire cassant lui échappa.

—On ne m'a rien appris à moi, ma chère... J'ai toujours conduit ma barque au gré de mes désirs... C'est pourquoi j'ignore totalement la mesure et la pondération qui font les vies calmes et sages... Mais, si j'ai souvent meurtri ceux qui m'aimaient, du moins, je n'ai jamais trompé personne.

—J'ai donc trompé quelqu'un, moi ?

C'était dit fièrement, comme un défi.

—Vous m'avez caché que vous êtes fiancée... c'était agir sans franchise. N'avez-vous donc jamais pensé... enfin, c'eût été possible... Nous sommes jeunes tous deux, vous n'ignorez pas que vous êtes jolie... je vous croyais libre... N'avez-vous jamais

pensé que... je pourrais vous aimer, moi?

Janik tressaillit, mais cette fois encore, son regard croisa sans honte celui de Bernard et elle répondit :

— Non, je ne l'avais jamais pensé.

Et elle disait vrai : Non, elle ne l'avait jamais pensé. avant la veille, avant ce moment où Bernard, la voix émue, le regard tendre et dominateur, lui avait dit : "Le charme qui m'a rendu à la vie, au travail, à l'espérance, c'est vous!"

Jusque-là, simple et confiante, elle s'était abandonnée à un sentiment qu'elle n'analysait pas, précisément parce qu'elle était très droite, parce qu'il ne lui venait pas à l'esprit qu'elle pût jamais éprouver de l'amour pour un autre que Pierre Le Jariel.

Ses fiançailles lui étaient choses si peu nouvelles, qu'elle n'avait pas songé à en faire part à son cousin plus qu'aux autres relations de sa famille qui devaient les ignorer jusqu'au retour de Pierre... D'ailleurs il semblait presque à Janik que tout le monde savait, sans qu'elle eût besoin de le dire, qu'elle épouserait le neveu du docteur... une fois.

N'avait-elle pas toujours vécu elle-même, ne vivrait-elle pas toujours avec cette perspective lointaine qui resterait éternellement : l'avenir?

Elle parlait peu de son fiancé, elle lui écrivait des lettres de soeur que mademoiselle Armelle lisait et auxquelles Pierre répondait par des récits de voyage, où jamais ne se glissait un mot de tendresse... c'était tout.

Et Nohel était venu, très différent du jeune marin, très différent des hommes que connaissait Jeanne. Il l'avait intéressée un peu comme une énigme et beaucoup comme un mal-

heureux; elle avait pris à tâche de le sermonner un peu, de le consoler, parce qu'elle était bonne. Puis, cette tâche l'avait absorbée, cette oeuvre bienfaisante s'était emparée de son esprit et de son coeur, en avait chassé insensiblement toute autre pensée; et soudain, quelque chose de suave, de douloureux, d'ineffable, s'était fondu en elle; elle avait compris qu'elle était aimée, qu'elle aimait!

Alors elle n'avait pas eu le courage immédiat de dire : "Je ne suis plus libre!" Elle avait eu la faiblesse de vouloir jouir un jour de son rêve, encore si vague, si délicieux... et la lettre de Pierre l'avait brusquement réveillée. Mais elle n'avait trompé personne, ni Bernard, ni Pierre, elle le sentait bien; maintenant, elle ferait son devoir. Elle souffrait beaucoup; pourtant, ce qui lui brisait le coeur, ce n'était pas sa propre angoisse, c'était l'idée que Bernard souffrait aussi, et qu'il souffrait à cause d'elle.

Mademoiselle de Thiaz avait quitté le salon, elle s'était accoudée à la terrasse, tristement, la tête dans ses mains. Bernard l'apercevait par la porte entr'ouverte. A cette heure, il ne pouvait définir la douleur qui l'accablait lui-même. C'était comme si elle lui était venue d'une grande lassitude qui prostrait son corps et d'un vide immense qui se creusait dans son coeur... Les choses ambiantes n'avaient plus pour lui qu'une forme indécise. Il était incapable de faire un mouvement, sa vie en eût-elle dépendu.

Des idées traversaient son cerveau, mais incomplètes et si fugitives que sa mémoire n'avait pas le temps de les arrêter au passage. Quelquefois, l'une d'elles se dessinait plus nette, et c'était toujours la même.

—Qu'est-ce que je vais devenir, maintenant?

Il ne savait plus s'il en voulait encore à Janik; il ne doutait pas d'elle; quelque chose de tout-puissant sanctifiait sur le front de cette enfant les paroles que prononçait sa bouche. Elle avait dit: "Non, je n'avais pas pensé que vous eussiez pu m'aimer..." Il la croyait. Et il se figurait les fiançailles de cette innocente qui, sans rien connaître de la vie, avait engagé sa vie.

La coupable, c'était mademoiselle Armelle qui, naïvement, avait paré la réalité d'un reflet des romans idylliques de son imagination sentimentale.

—Pauvre Janik! pensait le jeune homme.

Mais il pensait aussi et surtout:

—Pauvre Bernard!

Car il se disait que Jeanne était jeune, qu'il y avait en elle une fraîcheur d'impressions, une volonté de bonheur qui triompheraient d'une première déception.

L'avait-elle aimé, lui, Nohel?

Non, mais, vaguement, elle avait senti qu'il l'aimait et son coeur vierge en avait battu un peu plus vite. La révélation d'une passion jusque-là inconnue l'avait un instant troublée; pendant cet instant, elle avait aimé l'amour... Ce n'était pas Bernard qu'elle avait aimé.

Et elle aimerait son mari, franchement, sincèrement, parce qu'une femme "doit" aimer son mari, et aussi, parce qu'il y avait en elle un grand besoin d'aimer, qui chercherait fatalement sa satisfaction.

Maintenant, Nohel raisonnait froidement et logiquement, comme s'il se fût agi de la destinée fictive d'un personnage de roman.

Mais soudain, — ce fut une sensation étrange, poignante, — il se rappela

la que cet homme à qui on allait arracher sa dernière chance de bonheur, un faible petit coeur de femme sur lequel il avait concentré toutes ses espérances, que cet homme qui souffrait tant: c'était lui! Et il entrevit qu'il serait au-dessus de sa force de supporter que Janik, sa Janik, appartint à un autre! L'idée seule de cette monstruosité le brûla comme un fer rouge, il crut qu'il allait devenir fou... Alors une lumière se fit dans son esprit, le sourire d'autrefois, le sourire de Jacques Chépart, tordit sa lèvre, quelque chose de sombre brilla dans son regard empreint, tout à coup, d'une sérénité terrible et il se dit:

—Je peux mourir!

.
Au même instant un cri jaillit, éperdu.

—Bernard, vous pensez encore à vous tuer?...

Devant le jeune homme, Janik était là, très pâle...

Il balbutia:

—Comment savez-vous que j'aie jamais songé à me tuer?

Elle suffoquait.

—Je le sais... vous l'avez dit pendant votre maladie... dans votre délire... Je le sais... et quand vous parliez de mourir, vous aviez ces yeux-là, vous aviez ce sourire-là! Oh! Bernard, que c'est mal!...

Elle joignait les mains. Mais lui n'était pas touché de cette supplication. Il se révoltait plutôt, car il n'admettait pas qu'on devinât ainsi ses pensées, ni qu'on plaignt son déchirement.

Dur, amer, il s'écria:

—J'ignorais que vous fussiez si bien renseignée... Cependant, vous vous êtes trompée, si vous avez jamais cru que j'abandonnais le désir et la résolution d'en finir avec la vie.

Elle essaya de protester, il l'interrompit.

—Oh! je sais ce que vous allez dire: le suicide est une lâcheté morale que l'homme n'a pas le droit de commettre... C'est votre opinion, ce n'est pas la mienne. Vous n'êtes pas sans avoir lu Werther, vous qui avez tant lu? Je crois me rappeler que ce héros déraisonnable fait, en certain passage, le plus juste des raisonnements: "Personne, dit-il, ne conteste à l'homme qui souffre par la maladie, le droit de prendre le remède qui lui donnera la guérison; donc, personne ne devrait contester à celui qui souffre par la vie, le droit d'avoir recours au seul remède capable d'enrayer son mal: la mort."

—Si vous voulez comparer la mort à un remède. Bernard, il faut la comparer aux remèdes des êtres sans courage, à l'opium, à l'absinthe, à ceux qui donnent l'oubli des douleurs et non pas la guérison.

—L'oubli! Mais, ma pauvre enfant, l'oubli, c'est le suprême bien! L'oubli profond, complet, mais c'est le plus enviable des bonheurs négatifs... qui sont eux-mêmes les seuls que l'homme puisse sagement chercher.

Nohel s'arrêta, essayant en vain de se calmer, puis il reprit:

—Vous ne me connaissez pas, Janik, non, vous ne me connaissez pas! Hier, nous avons parlé d'un romancier dont le talent, selon vous, a beaucoup nui, en coupant méchamment les aîlés aux illusions les plus saintes... Moi, je vous ai dit: "Pardonnez à cet homme, ce n'est pas un mauvais cœur, c'est un esprit mal fait à qui le sens vrai de la vie a manqué". Alors, vous avez plaint Jacques Chépart et vous avez saisi quelque chose de ses tristesses, mais ce que votre candeur n'a

pu concevoir, c'est le découragement d'un être qui se sent fatalement poussé à agir mal et qui n'a pas la force de lutter; c'est la désespérance de celui qui n'a même plus l'intérêt, je dirais presque, la consolation du doute! Eh bien, ce Jacques Chépart, ce personnage malfaisant, cet heureux mortel plus misérable avec sa fortune et sa brillante notoriété que le plus pauvre des ouvriers travaillant, au jour le jour, pour sa femme et ses enfants, ce pessimiste, ce cruel, ce destructeur de rêves; c'est moi!

—Je le savais, Bernard... je l'ai deviné, quand vous m'avez demandé cette fleur, répondit mademoiselle de Thiaz.

Et, affermissant sa voix brisée, elle continua:

—Si le devoir de la vie n'était pas imposé également à tous les hommes, je vous dirais encore: Jacques Chépart est tenu de vivre, car son intelligence est un bienfait dont il doit compte, car son talent, puissant pour faire le mal, le serait aussi pour faire le bien!

—Je vous remercie pour Jacques Chépart... et je vous envie ce jugement impeccable, cette rectitude absolue d'idées qui vous fait négliger les exceptions et passer sous silence les conjectures où le devoir de certain homme pourrait ne pas être rigoureusement semblable au devoir de tel autre!... Mais, ne pensez-vous pas que la femme, elle aussi, doit accomplir sa mission sur terre, et cette mission n'est-elle pas de consoler les malheureux, de ramener dans le droit chemin ceux qui s'en sont écartés?

—Le devoir d'une femme, c'est, avant tout, de se dévouer à son mari, d'élever ses enfants, de faire de ses fils des hommes, et de leur apprendre

qu'il y a contre la douleur d'autre recours qu'un coup de pistolet.

Bernard n'eut pas l'air de comprendre.

—Voilà, répliqua-t-il toujours ironique, un devoir qui ressemble singulièrement au bonheur!

—Vous ne croyiez pas si bien dire, Bernard, répondit Janik avec un sourire triste. Oui, le bonheur est quelquefois un devoir... le devoir des femmes justement... car, presque toujours, le bonheur de ceux qui nous entourent dépend du nôtre.

—Soyez donc heureuse, ma cousine, ... et que Dieu vous protège!

Nohel eut un mauvais rire, puis il sortit de la pièce. Au déjeuner, il parla de son départ très prochain, en s'excusant d'avoir déjà trop abusé de l'hospitalité cordiale de mademoiselle Armelle. L'excellente personne protesta vivement.

—Encore une semaine au moins, Bernard, ou je douterai de votre amitié!

Il allait résister, mais elle ajouta:

—Janik a dû vous parler de ses fiançailles, que nous allons pouvoir annoncer à tous nos amis... Je désirerais que vous connussiez Pierre Le Jariel...

Il s'écria dans une bravade:

—Je resterai, ma cousine, je resterai... ma seule crainte était de troubler une réunion de famille; mais je serai trop heureux de prendre ma part de votre joie.

Il parla beaucoup, déploya une verve qui émerveilla la vieille demoiselle, puis, quand on fut sorti de table, il monta dans la chambre de la tourelle, et, mordant son oreiller pour ne pas être entendu, il sanglota.

VIII

Bernard pensait: "Si l'enfer n'est pas un mythe, on doit y souffrir ce que je souffre!" Mais il avait l'orgueil de sa douleur, il voulait qu'elle restât insoupçonnée de mademoiselle Armelle, il voulait que Janik n'en pût mesurer l'étendue. Pour dérober aux deux femmes son visage décomposé, son front creusé d'un pli, ses yeux pleins d'une sorte d'éperdument, il s'enfuit, loin dans la campagne, demandant à la brise de mer un peu de fraîcheur, à la paix des champs une accalmie passagère. Il refit ainsi sa promenade du matin, sans en avoir la notion exacte, car les choses qu'il voyait maintenant ne ressemblaient plus guère à celles que son ivresse avait embellies d'un tel éclat.

Tout à l'heure encore, dans la tourelle où il cachait ses larmes, il s'était juré de lutter, de disputer Janik à l'homme dont on lui imposait l'amour. A moitié fou, il s'était dit:

—Pierre Le Jariel ne l'aime pas... Est-ce que j'aurais pu vivre trois ans sans elle, moi? Est-ce que j'aurais pu renoncer à la voir, à l'entendre, à respirer le même air qu'elle?... Non, il ne l'aime pas, moi seul je l'aime... Et malgré ce sentiment fraternel qui l'a un instant abusée, malgré ce préjugé de conscience qui la lie au fiancé de son enfance, elle m'aimera parce que je veux qu'elle m'aime, parce que la puissance de cette volonté de tout mon être fera passer en elle quelque chose de l'amour qui m'a brisé, plus fort que la raison, que le devoir, que tout... Alors, oh! alors, je défierai l'univers entier, et personne ne pourra me la prendre...

Mais, avec la fièvre du désespoir, cette exaltation était tombée, remplacée par le mal sourd d'une tristesse,

sans violences, comme sans espoirs.

Nohel savait que Janik n'était pas femme à s'étourdir de sophismes. Elle aimerait peut-être celui qui l'aimait tant, mais, si elle se considérait comme engagée à Pierre Le Jariel, rien ne le lui ferait oublier. Le sentiment du devoir, du devoir "quand même" inhérent à sa nature, la défendrait victorieusement contre les arguments spécieux. Alors, elle souffrirait et sans se plaindre pour ne pas attrister, les heureux...

—Non, je ne veux pas, ma pauvre enfant, ma pauvre Janik!

Bernard croyait presque parler tant sa pensée était intense, et, dans ce langage muet, il disait:

—Non, je ne veux pas que tu m'aimes! Mon amour est funeste, et je ne veux pas ton malheur. Ton fiancé est jeune comme toi; comme toi il a la jeunesse du cœur. La grande existence des marins, l'éternelle contemplation d'un spectacle sublime, un contact fréquent et toujours attendu de la vie, de la pleine santé avec la mort, épure l'âme. Rien n'a pu enlever à l'ami de ton enfance ces candeurs que tu aimes tant... et qu'on perd toujours, et qu'on ne retrouve jamais, quand on a connu la vie sous certains aspects décevants. Mieux que moi sans doute il comprendra tes enthousiasmes de rêveuse un peu mystique, mieux que moi il te parlera de "l'Idéal", il prononcera ce mot au sens infini, qu'on peut concevoir, mais qu'on n'explique pas!... Oui, il vous aimera mieux que moi, Janik, car il vous aimera pour vous, tandis que je vous aurais aimée pour moi; et son amour, paisible et serein, vous donnera un bonheur que ma passion inquiète vous aurait peut-être refusé toujours. Moi, je disparaîtrai... et, près de votre

mari, vous ne songerez pas à me pleurer.

Mourir, enfin mourir!...

L'idée avait repris Jacques Chépart, et, maintenant, ni vains regrets, ni fugitifs espoirs, ne la chasseraient plus!

En méditant ainsi, il avait beaucoup marché. Les paysans, occupés aux champs, s'étonnaient de voir passer, pâle et furtif comme une ombre, cet homme jeune et élégant qui ne remarquait pas leur salut.

Où allait-il? Lui-même l'ignorait. Et d'ailleurs que lui importait?

Le soir tombait déjà très bas sur la plaine, les contours des objets commençaient à se perdre dans la brume, l'air était d'un calme oppressant. Soudain, Nohel se trouva devant la Fontaine de madame Marie, qui pleurait toujours de sa petite voix douce... Et Janik aussi était venue là. Fatiguée par l'insomnie de la nuit précédente, elle s'était assise à terre, près de la source et, tandis que sa tête alanguie s'appuyait à la margelle de mousse et de gazon, le sommeil l'avait prise.

Elle dormait encore, avec des larmes au bord des yeux. Bernard s'arrêta, à peine surpris, car, pour lui, Janik était partout, et il la contempla à longs regards: dans cet abandon de son être lassé, elle semblait plus délicate et plus faible; si délicate et si faible que le cœur du jeune homme se fondit, ému de cette pitié attendrie qu'on ressent à voir souffrir un enfant.

Il eût tout donné pour essayer ces larmes dont il voyait la trace. Pourquoi avait-il effrayé cette sensitive, pourquoi avait-il rudement évoqué à ses yeux le spectre du suicide? Maintenant, un désir le tourmentait de demander pardon, de s'agenouiller près de sa petite cousine et de baiser, là,

dans l'herbe humide, l'ourlet de sa robe ou les rubans de son soulier.

—Ah! si vous m'aviez aimé, pour tant! Si vous m'aviez aimé, Janik!

Et il enveloppait la jeune fille d'un regard fou où il y avait de l'amour et surtout de la douleur... Un espoir suprême le grisait; soudain il lui semblait qu'entre les lèvres entr'ouvertes de Janik, un nom allait glisser, et que ce nom serait le sien. Il n'osait plus respirer, son cœur battait à se rompre...

Mademoiselle de Thiaz ébaucha un mouvement, puis... ce fut à peine un mot, mais Bernard l'entendit: "Pierre..." murmura-t-elle, et elle ouvrit les yeux.

Lui restait sans force. Tout était donc bien fini cette fois! C'était donc vrai, qu'il n'avait plus qu'un recours: le néant.

A la vue de Nohel, Janik avait tressailli.

—Vous! fit-elle.

Il expliqua humblement:

—C'est le hasard qui m'a conduit ici... et j'allais vous réveiller. Comme vous êtes imprudente!

—Je me suis endormie sans le savoir, dit-elle, en se levant toute frissonnante.

Et elle ajouta avec un sourire forcé:

—Je suis un peu folle.

—C'est la joie!

Bernard avait parlé avec une ironie malveillante... mais il regretta vite son sarcasme, et se baissant précipitamment, il ramassa l'écharpe blanche qui gisait aux pieds de Janik. La jeune fille se laissa passivement envelopper dans les plis de l'étoffe soyeuse.

—Je ne veux pas que vous ayez froid, je ne veux pas que vous preniez du mal, disait Bernard d'une voix sans expression, comme s'il n'eût pas eu

conscience du sens de ses paroles. Venez maintenant... bien vite... tante Armelle va vous gronder.

Pendant quelques minutes, ils marchèrent sous bois, se taisant instinctivement dans cette obscurité, puis ils débouchèrent dans la plaine; le ciel leur apparut tout à coup, comme un dôme magnifique, constellé de points d'or, et Bernard murmura:

—Je vais bientôt partir... Qui sait si nous nous reverrons jamais?... Vous ne m'oublierez pas tout à fait, dites... Janik? Quelquefois... quand vous serez seule... quand vous lirez un des livres que nous avons lus ensemble, quand vous entendrez le chant clair de la Fontaine de Marie... vous me donnerez une pensée, n'est-ce pas?

Elle balbutia:

—Je ne vous oublierai pas. Je...

Mais elle sentit que la voix lui manquait, elle se tut.

Ils avaient franchi la grille du château, qui se détachait en grandes lignes dans la nuit bleue. Un parfum étrange, fait de mille parfums qui se confondaient dans les mêmes effluves, montait des plates-bandes ou tombait des arbres en fleurs.

Bernard se rappela son arrivée à Nohel et cet instant de délire où, seul sous le ciel radieux d'étoiles, il avait appelé l'âme de la mère-grand.

Elle était venue, la bénie consolatrice et la vie du jeune homme, soudain rassérénée, avait changé. Par les yeux doux et gais qui lui avaient si souri, il avait appris l'espérance, presque le bonheur... Tout ce passé encore si proche, tous ces efforts, tous ces rêves, pour que Jacques Chépart se retrouvât, un soir, le même homme, à la même place, avec la mort dans le cœur...

(SUITE ET FIN A' PROCHAIN NUMERO)



LE CHENIL

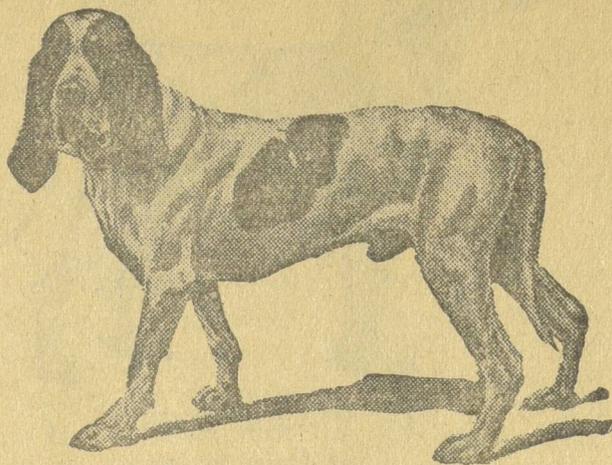


LES CHIENS BRIQUETS D'ARTOIS

Les Races Françaises les plus populaires

Le chien d'Artois proprement dit, ayant disparu depuis déjà très longtemps, on a, par l'introduction du sang étranger, constitué la race qu'on

Le Briquet d'Artois est donc un beau et bon chien ; il est de taille moyenne, sa tête est courte, large en haut, avec la peau plissée ; elle est assez carrée, avec le nez un peu court et légèrement retroussé ; les yeux sont saillants, l'oreille épaisse, pas trop longue, tournée en dedans vers le bout. Cette tête rappelle celle du chien Normand. Le rein est large, so-



CHIEN BRIQUET D'ARTOIS

Race française la plus populaire.

désigne aujourd'hui sous le nom de Briquet d'Artois. Cette race ne le cède en rien à l'ancienne, elle possède un nez exquis, une gorge superbe, et une intelligence supérieure. A la piste elle n'a pas son égale. Ces chiens fort appréciés par les chasseurs d'expérience devraient se trouver dans tous nos chenils canadiens qui s'occupent de la chasse.

lide, la queue basse, descendant un peu plus bas que le jarret, fortes ossatures des membres, avec de grosses pattes. Leur robe est le plus souvent blanche, à manteau noir marqué de feu aux pattes, au museau et au-dessus des yeux.

Le Briquet d'Artois est, sans contredit, un des meilleurs chiens de chasse français, il est supérieur à

beaucoup de chiens de chasse de race étrangère.

LE BRAQUE DUPUY

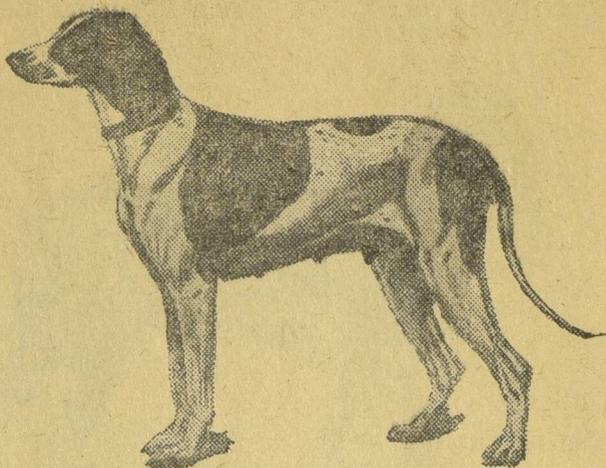
Chien d'arrêt Français

Le Braque Dupuy, est d'une ancienne race de Braques Français blancs à taches marron. D'après M. de la Rue, cette race aurait été, depuis près de deux cents ans, conservée pure chez les marquis de la Rochelambert.

M. Dupuy y aurait retrouvé la race qu'il croyait perdue, et qu'il a perfec-

assez long, épaule oblique, musculieuse. Poitrine assez large, profonde, le coude atteignant le bas du corsage, côtes légèrement arrondies, reins solides, ventre un peu lenetté, pattes longues, sèches, fines et nerveuses, la cuisse bien musclée, quoique peu gigotée, pied allongé, fouet attaché très bas, très fin, couleur blanche, avec grandes taches marron, poil fin, taille 23 à 26 pouces, apparence générale chien léger et gracieux.

Ce chien possède une finesse de nez extraordinaire, ce qui en fait un chien



LE BRAQUE DUPUY

Chien d'arrêt français.

tionnée avec une rare intelligence. Certains auteurs prétendent qu'il a du sang du Levrier, d'autres disent que non. Il est donc probable que cette question ne sera jamais résolue. Ce chien est originaire du Poitou.

D'après M. Mégnin à qui nous empruntons cette description, le Braque Dupuy a la tête fine, longue et sèche, le museau long et fuyant; les oreilles de moyenne longueur, fines, un peu plissées, se détachant bien de la tête, oeil un peu petit, brun, nez brun, cou-

d'arrêt sans reproche, et très populaire. Il est très en vogue en France, même à l'étranger.

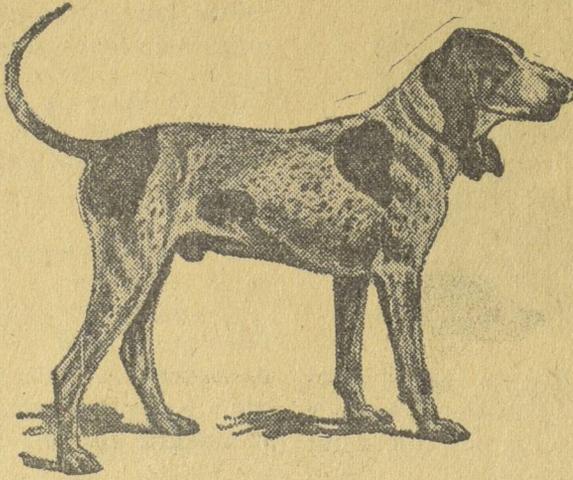
LE CHIEN BLEU DE GASCOGNE

Le chien Bleu de Gascogne est un des plus grands des chiens de meute, sa taille allant jusqu'à atteindre 27 pouces, à l'épaule. C'est un animal magnifique, d'apparence un peu osseuse, mais d'un grand caractère. Il est un peu plus massif que le fox

hound, il n'est pas très rapide, mais en revanche il a un odorat exquis et un fond de premier ordre. Il a la tête forte, un peu longue, le nez extrêmement large, les oreilles très longues, fines et très papillottées, le rein long, la côte bien faite, la poitrine profon-

Quelques auteurs la font descendre de la race de Saint-Hubert (Bloodhound) dont les chiens blancs croisés avec les noirs auraient donné cette belle couleur bleue.

Albert PLEAU.



LE CHIEN BLEU DE GASCOGNE

Chien de meute.

de, le fanon épais et tombant, le pied ferme et bien fait. Son poil est d'un gris bleu ou blanc moucheté de noir, avec de grandes taches noires, très souvent marqué de feu au-dessus des yeux ou aux pattes. On en voit, aussi, qui ont des taches de lie de vin. Cette race est très ancienne, Henri IV avait une meute de ces excellents chiens.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, Albert Pleau, 1066 rue Saint-Hubert, Montréal.

HUMOUR BERLINOIS

Voici le sens d'une des dernières chansonnettes en vogue dans les cabarets chics de Berlin.

Un viveur arrive à son bar préféré, et en réglant son chauffeur, il laisse tomber un billet de 100 marks sur la chaussée. Un mendiant passe sans le ramasser, malgré le signe l'y invitant. Un deuxième miséreux dédaigne à son tour le banknote, puis un troisième...

Impatienté, le dandy interpelle cet homme— qui répond placidement:

"Me baisser pour prendre ce chiffon ? Je n'y pense guère! J'ai fait cette sottise avant-hier et, de la sorte, un bouton s'est détaché de mon pantalon. Pour le remplacer, il m'a fallu payer 200 marks..."



Une femme perdra un temps infini à rêver à une vieille flamme, durant ce temps un homme aura fait une demi-douzaine de nouveaux flirts.

* * *

Une femme d'esprit met un grain de sucre dans tous les compliments qu'elle adresse à un homme et un grain de sel dans tous les compliments qu'un homme lui adresse.

* * *

Il faut qu'une femme soit la bonne étoile d'un homme, mais il ne faut pas qu'elle soit tout son système solaire.

* * *

La femme n'a pas de plus mortelle ennemie qu'une autre femme.

* * *

Une femme préférera un voyou qui lui fera la cour à un homme du monde qui ne la lui fera pas.

* * *

La femme est née pour aimer et elle ne peut rien faire de mieux.

CARNET DE FEMMES

Combien de jeunes filles rejetteraient leur cavalier si elles savaient qu'une de leurs amies ne le prendrait pas.

* * *

L'amour à 60 ans c'est comme un rhumatisme: rien ne le guérit.

* * *

On demande: une femme pouvant faire un steak d'une main, se poudrer le museau de l'autre et bercer le bébé avec son pied pendant qu'elle s'accompagne sur une harpe.

* * *

A son deuxième mariage, une femme ne porte pas de voile. Elle veut voir ce qu'elle prend.

* * *

Lorsqu'une femme a expliqué à une autre femme que son mari ne peut pas la comprendre, elle commence à croire que c'est vrai.

* * *

Les célibataires ressemblent à des bas de soie. On n'a jamais les moyens d'avoir les plus beaux.

* * *

Une femme n'est jamais aussi tendre avec son mari qu'après que celui-ci l'a trompée.

* * *

La femme est le miroir qui doit refléter le bonheur du mari.

CELIBATAIRES

HOMMES

Un rêve et une jolie fille ne se caressent pas de la même façon.

* * *

Le Vampire est un débiteur qui nous promet toujours mais qui nous rend toujours à plus tard.

* * *

Lorsqu'on dit à une femme qu'elle est jolie, la femme nous croit toujours, même lorsqu'elle sait que nous mentons.

* * *

Lorsqu'un célibataire parle amour à une jeune fille, la jeune fille comprendra plus rapidement que le célibataire ne pourra parler.

* * *

Il n'existe pas d'homme assez myope pour ne pas voir l'admiration qu'une femme peut avoir pour lui.

* * *

On demande toujours un baiser, un seul, on sait que tous les autres viendront sans même qu'on les demande.

* * *

Adam fut le premier mari à ne pas comprendre sa femme.

* * *

Il faut qu'un célibataire aime plusieurs femmes à la fois, s'il veut rester célibataire.

* * *

Le mariage ressemble à une maison illuminée que l'on aperçoit au bout d'un chemin après une longue route. C'est beaucoup plus joli du dehors qu'à l'intérieur.



Un mari ingénu est un monsieur qui croit encore sa femme jolie après l'avoir vue faire sa toilette.

* * *

Il existe deux âges où un homme ne craint pas le mariage; à vingt ans lorsqu'il ne sait pas ce qui l'attend, et à quatre-vingts ans lorsqu'il se fiche de tout ce qui peut lui arriver.

* * *

Lorsqu'une femme nous demande notre opinion sur elle, elle est toujours désappointée si nous sommes francs.

* * *

Il existe des jeunes filles si jolies qu'on leur accorde de l'esprit avant même qu'elles aient ouvert la bouche.

* * *

Il y a plus de gens qui veulent être aimés qu'il en existe qui veulent aimer.

* * *

En ménage il n'y a que deux maris qui sont aimés de leur femme: le mari qui est mort et celui qui fait le mort.



M. ALBERT THOMAS AU CANADA

Le voyage de M. Albert Thomas au Canada lui aura, malgré sa brièveté, rapporté plus d'une forte impression. Il n'a fait que traverser les principales villes de l'Est: Ottawa, Montréal, Québec et Toronto. Mais, dans ses conversations avec les principaux personnages politiques, avec les propriétaires ou rédacteurs des grands journaux, avec les chefs des organisations patronales et ouvrières, il a pu apprendre en quelques jours la matière de bien des livres. Parmi les impressions qu'il a rapportées, je n'en retiendrai, pour les lecteurs français, que quelques-unes.

De son séjour à Ottawa, il gardera particulièrement le souvenir de sa conversation avec le premier ministre fédéral, M. Mackenzie King.

M. Mackenzie King est un homme jeune. Sa physionomie énergique donne l'impression d'un chef, et c'est un chef qui a pu dire: "Dans les affaires humaines comme dans celles des nations, c'est l'exemple qui a toujours eu le plus d'influence." Son autorité s'est affirmée rapidement dans ces dernières années. Sa philosophie, toute d'action réfléchie et résolue, est celle de la majorité de l'élite canadienne. Il l'a exprimée dans ses ouvrages, et en particulier dans son livre "Industry and Humanity". Il s'est prononcé pour une politique de collaboration

entre tous les éléments de la production, collaboration non pas théorique et lointaine, mais directe, permanente. "Les relations industrielles, a-t-il écrit, ont, comme les relations internationales, leur origine dans des contacts de personne à personne..." Les réformes sociales lui apparaissent comme le corollaire nécessaire de la prospérité économique. "Les revendications humaines sont supérieures aux exigences du gain national", dit-il — et ailleurs: "La paix dans l'industrie ne peut être fondée que sur la justice."

Or, le Canada est le pays du monde, proportionnellement, le plus riche. Il a d'immenses ressources en plein développement. Ses chemins de fer, son industrie, sa production agricole, en font aujourd'hui un des pays industriels les plus importants du globe. M. Mackenzie King s'est donné pour tâche d'accroître, au bénéfice de tous, la prospérité du Canada. Ses compatriotes lui sont reconnaissants d'y avoir jusqu'ici réussi.

Aussi bien, dans ses conversations avec ses divers interlocuteurs, le directeur du bureau international du travail aura pu se convaincre que les questions sociales ne se posent guère au Canada. Ouvriers et patrons sont animés du même désir: "To get money". Les salaires sont élevés. L'industrie ne connaît guère de chômage. A Toronto, beaucoup d'ouvriers pos-

sèdent leur maison, et le nombre des Ford est tel que l'on arrive à croire que l'on en use comme en Europe d'une bicyclette.

Toutefois, le manque de main-d'œuvre et le dissentiment latent entre les intérêts des cultivateurs et des industriels constituent une menace pour l'avenir du Canada. Je suis peu tenté d'évoquer ici le premier de ces deux problèmes, il est trop compliqué pour un profane. Du second, je ne dirai, pour des raisons semblables, que quelques mots.

A Toronto, dans la capitale d'Ontario, la lutte entre fermiers et industriels prend autant d'importance que les discussions traditionnelles entre Canadiens français et Canadiens anglais. Il serait intéressant de revenir sur le passé, et de rapporter comment les fermiers canadiens—dont la situation sociale rappelle par tant de côtés celle de nos paysans français—ont réussi à s'organiser en coopératives d'achat et de vente; puis comment ils se sont groupés en un parti politique, pour arracher au gouvernement jusque-là trop peu soucieux de leurs revendications, l'abaissement des tarifs douaniers, dont ils ont besoin pour pouvoir exporter leurs produits sans courir le risque de représailles.

Au "Farmer Sun", l'organe des fermiers d'Ontario, le rédacteur en chef m'a raconté cette épopée moderne, bien plus passionnante à ses yeux que les plus belles conquêtes du prolétariat romain. Il m'a décrit la détresse d'autrefois, les durs travaux du défrichement, puis, après la joie des premières récoltes, l'oppression des "compagnies". Le fermier devait vendre son blé aux conditions fixées par "l'élévateur" le plus proche, et s'il se révoltait, il lui était impossible de trou-

ver un wagon pour transporter ses produits à la ville la plus voisine. Aujourd'hui, les fermiers sont les maîtres. Les dernières élections pour lesquelles ils s'étaient enfin organisés, leur ont valu plus de sièges au Parlement provincial qu'ils ne l'espéraient. Ces sortes de soudaines conquêtes sont périlleuses. Obligés de partager avec le "labour", les responsabilités du pouvoir, les fermiers n'ont pas pu, faute de chefs expérimentés, réaliser toutes leurs ambitions. Ils font néanmoins de leur mieux, et ne se sont pas montrés inférieurs à leurs prédécesseurs dans l'exercice du gouvernement.

Si intéressantes que soient les constatations d'un Français curieux d'étudier les mouvements politiques et sociaux d'un pays si jeune et déjà si vigoureux, elles n'ont pas cependant pour lui l'intérêt de la découverte qu'il est amené à faire des Français du Canada.

On avait dit un peu rapidement à M. Albert Thomas qu'il risquerait d'entendre, en allant dans la province de Québec, un langage éloigné du nôtre, et qu'il pourrait lui arriver de ne pas toujours bien comprendre. Mais ni lui ni les siens n'ont eu d'effort à faire pour goûter la langue savoureuse qu'on parle à Montréal ou à Québec. Le français du Canada n'a rien d'étrange pour qui a vécu quelques années de sa vie dans une de nos provinces de l'Ouest.

Il en est des esprits et des coeurs, au Canada français, comme du langage. Peut-être, au premier abord, est-on frappé de la vivacité de certains sentiments, peut-être même a-t-on peine à comprendre certains des arguments mis en avant par les plus combattifs parmi ceux qui luttent pour le

maintien et la diffusion de leur race et de leur religion, mais l'esprit de mesure et de modération, de bon sens et de gaieté de notre pays, se retrouve et nous enchante dans ce pittoresque Québec, où les Américains, lassés de leurs villes trop modernes, vont chercher un reflet de notre vieille Europe. Car, s'ils viennent en touristes nombreux passer l'été sur les bords du St-Laurent, ce n'est pas seulement pour admirer le paysage dont je n'ai pu goûter le charme estival, mais dont j'ai compris l'austère beauté, sous la neige: c'est aussi pour se délivrer de ce que le matérialisme américain doit avoir, à la longue, de pesant, dans un pays où les forces de l'idéalisme et du sentiment discipliné ont subsisté dans la fraîcheur de notre dix-huitième siècle français.

Un dimanche matin, nous avons quitté Québec, en laissant derrière nous s'égrener le son des cloches des églises, pour aller dans la campagne silencieuse et déserte entendre la leçon de ce peuple qui voulut rester fidèle à son passé. Les champs, sous la neige, n'étaient marqués que par des pieux reliés de fils de fer qui rappelaient, sous le ciel bas, les champs de bataille de l'Artois pendant l'hiver. Nous arrivâmes, à trois lieues de la ville, dans une maison du pays angevin, aux murs solides comme ceux d'une forteresse, et qu'habitait, avec le souvenir des visites de Montcalm, celui de plus d'un combat entre Français et Anglais.

Ayant franchi la porte ouverte par un vieillard à la peau tannée, nous avons vu, berçant un bébé posé sur ses genoux, Maria Chapdelaine, qui s'est levée, un peu confuse, à notre entrée.

Puis visitant la maison peuplée d'enfants et d'images de piété, nous avons

pensé que là même avait vécu l'un des soixante mille paysans de France laissés à leur sort par leur roi. Et songeant que de ce toit étaient partis tant de gars depuis des générations, fidèles à leur parler et à leur religion, songeant au dur travail de l'été trop court, à la vie immobile des hivers trop longs, nous n'avons pu qu'admirer la noblesse de nos frères abandonnés, et les remercier d'être restés si près de nous malgré l'espace et malgré l'absence.

Tandis que nous revenions, remués par cette visite qui nous laissait un peu la tristesse d'un remords, le souvenir me revenait des vers de Paul Morin, le poète canadien, et de la visite que lui recommandait de faire son père, à l'inverse de la nôtre:

Mon fils, je veux qu'un jour, frémissant et pieux,
 Dans l'ombre froide des grands hêtres,
 Tu ailles au cimetière silencieux
 Ecouter la voix des ancêtres.

Tu leur diras, lisant les noms que le soleil
 A ternis sur les croix austères,
 Que nous gardons ce sang, durant leur long sommeil,
 Pur, et sans tare, et sans mystère;

Que je fus toujours droit, et mon père avant moi,
 Et tendre à l'humaine souffrance,
 Et que j'ai mis en toi le travail et la foi,
 Et l'amour sacré de la France.

De toutes ses impressions canadiennes, M. Albert Thomas n'en a pas rapporté de plus forte, sans doute, que celle de sa promenade, un dimanche, aux environs de Québec.

(Le Figaro)

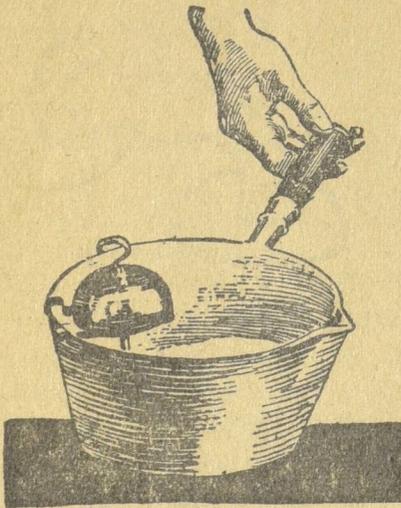
Jacques PREGNY.



CROSES ET INVENTIONS NOUVELLES

CLOCHE D'ALARME POUR CASSE- ROLE

Si l'on pouvait là-dessus dresser des statistiques, il serait curieux, stupéfiant peut-être, de constater la quantité de lait qui se perd, se gâte ou se brûle en le faisant bouillir plus longtemps qu'il ne faut. La cloche à lait



que vous avez sous les yeux vous sera par conséquent d'une grande utilité.

L'instrument comprend une cloche ordinaire fixée au bout d'un tube lequel contient une composition fusible qui passe de l'état solide à l'état liquide à une température égale au point bouillant du lait, soit 154 degrés Fah-

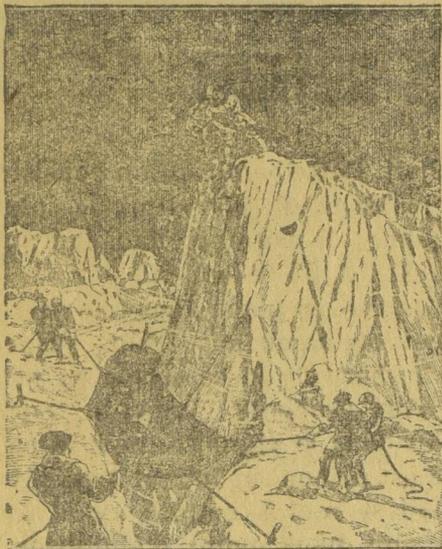
renheit. Cette composition consiste en un mélange de bismuth, de plomb, d'étain et de cadmium dans la proportion de 50, 24, 14 et 12.

Le tube est placé dans une casserole contenant du lait froid, suspendu sur le bord de la casserole au moyen de deux crochets, comme vous le voyez dans la vignette, puis la casserole est placée sur le feu. Aussitôt que le lait se met à bouillir ou a atteint son plus haut point d'ébullition, la composition fusible passe à l'état liquide et permet à la roue d'engrenage de la montre de marcher. Un ressort tire alors le frappeur le faisant ainsi frapper la cloche. Le cuisinier n'a plus qu'à retirer sa casserole.

UN SIMPLE INCIDENT DE VUES ANIMÉES

Les artistes de l'écran qui interprètent les rôles de ces grands films à épisodes où fourmille l'action et où des aventures toutes plus risquées les unes que les autres s'enchaînent pendant des heures entières, ont besoin d'avoir une bonne dose de courage et d'audace. Il fallait être audacieux en diable pour accepter, comme l'a fait Miss Marvin, dans un film prodigieux, d'entreprendre l'ascension du Mont Hood et de se laisser tomber du som-

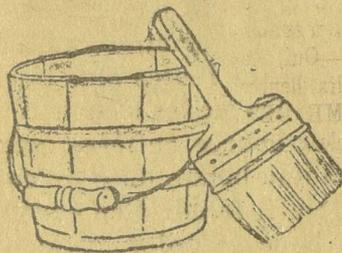
met dans une crevasse, fermée naturellement par un filet que tenaient dix hommes solides. Mais, elle eut tout de même à faire une chute de près de 100 pieds risquant avant de tomber dans le filet de se briser la tête contre le roc



de glace. Avant que la prise de vues fut parfaite et donnât pleine satisfaction au metteur en scène et au directeur, elle dut accomplir cet exploit trois fois de suite.

LE BADIGEONNAGE DES MURS

C'est à l'automne tout particulièrement que doivent être badigeonnés ou blanchis à la chaux les murs des



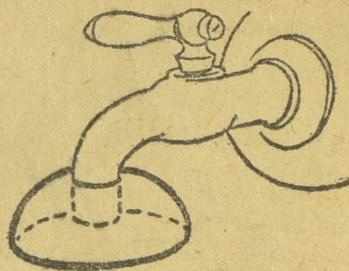
cours, des bâtiments et des sous-sols. Le blanchissage à la chaux n'est pas

dispendieux. Tout ce qu'il requiert se résume à du lait de chaux, à un sceau —le plus grand possible— et à un gros pinceau. Les murs ainsi blanchis refléteront la lumière au lieu de l'absorber. Quant à la chaux, vous l'obtiendrez d'un entrepreneur, d'un quincaillier ou d'un peintre en bâtiments.

On sait que dans les maisons la chaux fait beaucoup de dégâts, mais facilement réparables.

POUR EPARGNER LA VAISSELLE

Il arrive chaque jour que des ménagères brisent de la vaisselle en la frappant contre le robinet en métal sous lequel se trouve la cuvette. L'un des moyens les plus simples de prévenir cette casse est de protéger la bouche



du robinet avec un tampon fait d'une balle en caoutchouc ordinaire. Ce tampon est simplement passé dans l'extrémité du robinet à peu près de la même manière qu'on adapte un boyau d'arrosage à une chantepleure.

Coupez en deux morceaux une balle de caoutchouc. En perçant un trou dans le centre de l'une des demi-sphères obtenues, le caoutchouc est renversé et enfilé dans le robinet. Ayez soin cependant de bien renverser le caoutchouc, comme il est montré dans notre dessin.



JEAN VEUT PARTIR

SKETCH INEDIT EN UN ACTE



PERSONNAGES

Monsieur Pierre de Val Brillant 35 ans
 Madame Gilberte de Val Brillant 30 ans
 Jean, domestique des de Val Brillant ... 40 ans

Le décor représente un salon ultra-moderne chez un jeune ménage dont les père et mère se sont enrichis trop vite. Large canapé, fauteuils et chaises, clavecin, table, bibelots ici et là, tout le salon est encombré dans un superbe mauvais goût.

Au lever du rideau, madame de Val Brillant, gentille poupée blonde, lymphatique, mollement étendue sur une chaise longue près d'une petite table prend une tasse de thé. Elle est vêtue d'une magnifique toilette d'intérieur sur laquelle le soleil vient se jouer. Elle est seule en scène lorsque la toile se lève.

SCENE I

MADAME DE VAL BRILLANT, (rejetant au loin un magazine.) Comme c'est ennuyeux d'être seule. Voilà une demi-heure que personne n'est venu. Pierre devrait être ici; que fait-il donc à son bureau à cette heure. Ah! Comme les maris sont oublieux après dix ans de mariage. Ah! Dieu. (Elle pousse un long soupir.)

SCENE II

JEAN, MADAME DE VAL BRILLANT

(Jean est d'une tenue impeccable. Rien ne cloche chez lui. C'est le bon domestique de grande maison qui se rappelle encore les bonnes manières d'autrefois que ses maîtres ont oubliées.)

MADAME DE VAL BRILLANT.—Ah! Jean, quelle heure est-il?

JEAN.—Il est exactement six heures moins vingt-trois minutes et demi, madame.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Alors, je n'ai plus besoin d'attendre, il ne viendra plus personne, n'est-ce pas, Jean?

JEAN.—Hum. Peut-être vaudrait-il mieux patienter encore quelques instants. Jeudi dernier, Madame se rappelle: madame du Tremblant...

MADAME DE VAL BRILLANT.—Oui, elle est venue à six heures. Vous avez raison, Jean. Cependant, je suis horriblement fatiguée. Combien de dames sont venues me rendre visite aujourd'hui?

JEAN.—Vingt-cinq, madame, plus madame Casavant.

MADAME DE VAL BRILLANT.— Pourquoi la comptez-vous à part les autres?

JEAN.—Mais... elle ne fait pas partie du monde de Madame.

MADAME DE VAL BRILLANT.— Non, évidemment, mais elle est déterminée à en faire partie un jour. Y a-t-il quelque chose de particulier que vous ayez à me dire, Jean?

JEAN.—Madame aimerait-elle à voir le menu pour le dîner de demain soir?

MADAME DE VAL BRILLANT.—Vous savez bien, Jean, que je ne me fatigue jamais la tête avec ces choses-là.

JEAN.—La carte des vins ne vous intéresse pas non plus?

MADAME DE VAL BRILLANT.—Pas davantage. Pourquoi venez-vous me demander tout cela? Vous savez que vous avez la liberté la plus absolue sur ces questions-là. Depuis dix ans, c'est vous qui veillez à ce que nous nous retirions toujours à la même heure, le soir, vous voyez également à notre réveil le matin. Vous choisissez vous-même notre nourriture. Vous dirigez notre existence. Et voilà près de dix ans que vous êtes avec nous, n'est-ce pas, Jean?

JEAN.—Oui, madame, il y a eu dix ans, ce matin à dix heures et douze minutes.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Il faudra que je parle de cela à mon mari lorsqu'il entrera.

JEAN.—Ah, je n'ai pas dit cela dans ce but, madame.

MADAME DE VAL BRILLANT.— Evidemment, Jean, mais lorsqu'un domestique a servi une famille pendant dix ans aussi fidèlement que vous l'avez fait, lorsqu'un domestique est devenu, si j'ose m'exprimer ainsi, un membre de cette fa-

mille, il n'est que juste que l'on récompense son dévouement et que l'on reconnaisse ses services.

JEAN.—Madame est trop obligeante. Mais peut-être...

MADAME DE VAL BRILLANT.— Qu'est-ce que c'est, Jean?

JEAN.—Il ne faut pas que madame me considère comme un ingrat, mais, je... c'est excessivement difficile à dire à madame.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Que craignez-vous? Vous savez que nous n'avons que de l'estime pour vous.

JEAN.—Précisément; voilà ce qui complique la difficulté. Voilà ce que j'ai à dire à madame... hum... je suis forcé de vous faire part de mon intention de...

SCENE III

M. DE VAL BRILLANT, JEAN, MADAME DE VAL BRILLANT

(Monsieur de Val Brillant entre. Il est grand, élégant, très bien mis. Jean fait un geste de découragement et se retire.)

SCENE IV

M. DE VAL BRILLANT, MADAME DE VAL BRILLANT

MADAME DE VAL BRILLANT.—Ah, Pierre, enfin te voilà. Comme tu es en retard. Assieds-toi et prends une tasse de thé avec moi. (En voyant que son mari ne l'embrasse pas.) Bonjour, toi.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Ah! Excuse-moi, comment ai-je pu oublier? (Il embrasse sa femme.)

MADAME DE VAL BRILLANT.—Et maintenant prends une tasse de thé et causons gentiment.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.— Non, merci, pas de thé pour moi ce soir. Nous sommes trop près du dîner. De plus, je suis harassé; un travail de chien au bureau. Je vais m'habiller pour le dîner.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Mais pourquoi travailles-tu si fort? Tu t'épuises, tu ne penses donc qu'à toi. Ah! Les hommes sont ingrats.

MADAME DE VAL BRILLANT.— Surtout lorsqu'ils travaillent pour quelqu'un qu'ils aiment. Mais, je croyais que tu m'avaies promis d'être une petite femme sérieuse, une vraie femme.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Mais c'est ta faute. Au lieu de prendre le tramway pour

être plus rapidement rendu au foyer conjugal, tu marches comme un pauvre diable, et... j'ai tant de choses à te dire.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Que voulais-tu que je vienne faire ici, aujourd'hui que tu avais ton jour et que tu recevais tes "barbes".

MADAME DE VAL BRILLANT.—Oh ne sois pas méchant pour ces pauvres femmes. Après avoir fêté nos nocés d'aluminium il y a dix jours.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Nos nocés d'aluminium; de fer-blanc, veux-tu dire?

MADAME DE VAL BRILLANT.—Comme tu es vitux jeu. Oh, mais cela me rappelle... Voilà dix ans aujourd'hui que Jean est à notre service.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Ce n'est pas possible? Ce brave Jean. Je me demande ce que nous serions devenus si nous n'avions pas eu Jean avec nous?

MADAME DE VAL BRILLANT.—Je me le demande aussi.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Nous ne saurions pas qui inviter et qui ne pas inviter.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Où aller en été, où ne pas aller en hiver.

MADAME DE VAL BRILLANT.— Quels comptes payer et quels comptes ne pas payer.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Si nous le perdions, la perte serait irréparable. Bénissons le ciel qu'il n'ait pas plus l'intention de nous quitter que nous de le renvoyer.

SCENE V

JEAN, M. DE VAL BRILLANT, MADAME DE VAL BRILLANT

JEAN.—Madame a sonné?

MADAME DE VAL BRILLANT.—Non, Jean, cependant, je suis heureuse que vous soyez venu. Je disais justement à monsieur de Val Brillant qu'aujourd'hui se trouve être le dixième anniversaire de votre entrée à notre service.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—C'est avec plaisir, Jean, que je vous signalerai un chèque ce soir.

JEAN.—Hum, Monsieur. Si vous voulez me permettre. Lorsque vous êtes arrivé j'étais sur le point de dire à madame...

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.— Quoi donc, Jean?

JEAN.—Je voulais l'informer de mon désir de vous quitter.

LES DEUX, (anéantis).—Nous quitter?

JEAN.—Je regrette d'avoir à vous dire, monsieur, qu'il me faut un changement.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Vous ne nous direz pas que vous avez l'intention de quitter notre service?

JEAN.—Je regrette, madame, mais je le dis.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Mais pourquoi? Pourquoi? N'avez-vous pas toujours été traité avec considération?

JEAN.—Oh, certes, oui, madame.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Vos gages ne vous satisfont pas?

JEAN.—Oh, monsieur, ma conscience m'interdirait d'accepter un sou de plus.

MADAME DE VAL BRILLANT.—L'un de nous vous aurait-il froissé par inadvertance?

JEAN.—Non, madame.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—La liberté que nous vous avons donnée vous a-t-elle été retirée?

JEAN.—Pas un instant, monsieur.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Alors, pourquoi?

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Oui, pourquoi nous quitter?

JEAN.—Si vous le permettez, je préfère ne pas le dire. Ne pas vous donner la raison.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Mais j'insiste.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Nous insistons.

JEAN.—Je crains de froisser madame.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Me froisser?

JEAN.—Oui, madame. Mais puisque monsieur insiste...

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Oui, j'insiste. Parlez. Pourquoi voulez-vous partir?

JEAN.—Je regrette, monsieur, mais je suis fatigué de voir la figure de madame.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Comment. Vous dites?

JEAN.—J'ose croire que madame me pardonnera, mais je suis fatigué de voir sa figure.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Comment osez-vous dire?

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Allons, Jean, expliquez-vous.

JEAN.—Pardonnez-moi, monsieur. La figure de madame est jolie, très jolie même! mais après dix ans, la plus jolie figure... vous me comprenez, monsieur, vous qui êtes marié.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Hum... Hum... Continuez, Jean.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Comment, Pierre, tu me laisses insulter de la sorte?

JEAN.—Pardonnez-moi, madame, mais je parle avec tout le respect qui vous est dû.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Jean, expliquez-vous, encore une fois.

JEAN.—Depuis dix ans que je suis à votre service, monsieur, je me suis toujours tenu debout derrière votre chaise, à table et je n'ai eu devant moi que madame, madame et toujours madame, et, soit dit sans vouloir offenser personne, j'ai besoin d'un changement.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Et voilà la raison pour laquelle vous voulez nous quitter.

JEAN.—A titre de domestique je crois qu'il est de mon devoir de quitter une maison lorsque je suis fatigué de voir la figure de ma patronne. Mettez-vous à ma place, monsieur.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Hum. Hum.

MADAME DE VAL BRILLANT, (en pleurs).—Pierre, tu vas renvoyer Jean à l'instant.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Un instant, Gilberthe.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Pierre, je croyais que tu m'aimais un peu, mais je constate que je me trompais. Peut-être aimerais-tu même que je quitterais la maison aussi?

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Allons, allons, ma chérie, tu n'as pas l'air de comprendre la différence entre un mari et un domestique. (A Jean.) Avez-vous une autre place en vue?

JEAN, (hésitant).—Oui, monsieur.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Chez qui?

JEAN.—Chez madame Casavant.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Ah, la vi-père. Elle est venue cette après-midi. Si j'avais su...

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Et vous croyez que vous ne vous fatiguerez pas de la figure de madame Casavant?

JEAN.—Non, monsieur, pas pour quelque temps du moins.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Ah, je comprends.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Pierre, tu es une brute.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Voyons, ma chérie, sois raisonnable et comprends bien la situation. (A Jean.) Et c'est votre seul grief pour nous quitter? Il n'y a rien autre chose, Jean?

JEAN.—Non, monsieur, rien autre chose.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Et moi, vous n'êtes pas fatigué de ma figure, à moi?

JEAN.—Non, monsieur. Voyez-vous à table je suis placé derrière votre chaise.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Eh bien, il y a peut-être moyen de s'entendre et je crois que vous pourriez atteindre votre but sans être forcé de nous quitter. Que diriez-vous si je vous proposais de vous placer à table derrière la chaise de madame de Val Brillant, comme cela vous verriez ma figure au lieu de la sienne? Ce serait un changement.

JEAN.—J'y avais songé, mais je n'osais pas vous le proposer.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Si je vous faisais cette proposition?

JEAN.—Alors ce serait différent.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.— Et toi, ma chère?

MADAME DE VAL BRILLANT.—Oh, ne t'occupe pas de moi; je ne compte pas.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Au contraire, c'est précisément parce que tu comptes que je veux ton opinion.

MADAME DE VAL BRILLANT.—Fais ce que tu veux. Tu es le maître.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.— Alors nous pouvons considérer la difficulté résolue. A l'avenir, Jean, vous vous placerez derrière la chaise de madame et vous laisserez errer vos yeux sur ma figure, quoique vous y perdiez au change et que vous ayez un bien mauvais goût. La solution est-elle satisfaisante?

JEAN.—Tout à fait, monsieur.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Et toi, ma chère Gilberthe?

MADAME DE VAL BRILLANT.—Je suis ton esclave.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.— Je n'en attendais pas moins de toi. Alors tout va bien. Jean, tout à l'heure vous viendrez dans mon cabinet de travail pour le chèque dont je vous ai parlé.

JEAN.—Monsieur est trop bon.

MONSIEUR DE VAL BRILLANT.—Encore un mot, Jean. Si jamais vous deveniez fatigué de ma figure, ne vous gênez pas, revenez prendre votre place derrière ma chaise. Vous pourrez voyager aussi souvent qu'il vous plaira.

JEAN.—Je remercie, monsieur, de tout mon coeur. Vous êtes bien bon. Et maintenant, je dois prévenir monsieur et madame que le dîner est prêt.

(Le rideau tombe pendant que monsieur de Val Brillant prend le bras de Gilberthe pour la conduire à la salle à manger.)

L'ANNIVERSAIRE DE LA CARTE POSTALE

Il y a exactement cinquante ans qu'existe chez nous la carte postale. Ne laissons pas passer cet anniversaire sans le mentionner.

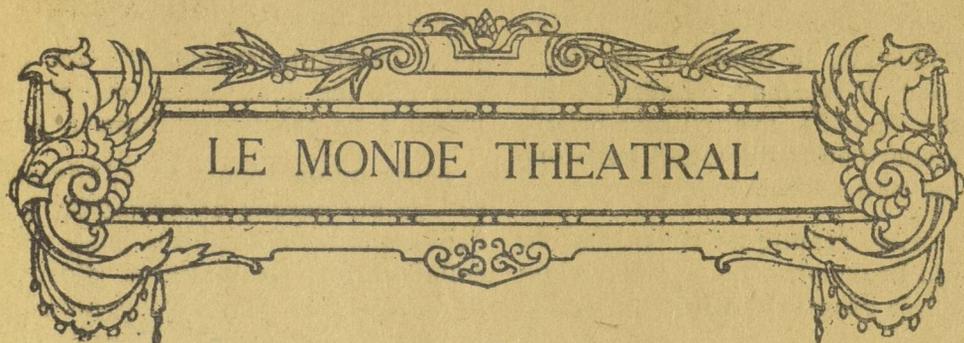
Elle est née en Autriche, en 1869. On en doit l'idée à un professeur viennois nommé Hermann.

Dès le début de l'année 1870, l'Angleterre créait sa "postcard" de un demi-penny. Quelques mois plus tard, dès les premiers jours de la guerre franco-prussienne, M. de Bismarck promulguait au delà du Rhin, un décret autorisant la carte postale. Les soldats partis pour la guerre, en firent un grand usage; et quelques-uns y tracèrent en marge des croquis de nos provinces qu'ils traversaient. Ces précurseurs ne se doutaient pas du succès qu'aurait plus tard la carte illustrée dont leurs correspondances de guerre contenaient en germe l'idée.

L'administration française n'adopta la carte postale qu'au début de 1873—la date initiale de la mise en service est le 14 janvier.

Chose curieuse, ce nouveau procédé de correspondance fut accueilli d'abord d'assez mauvaise grâce. Il répugnait à la vieille délicatesse française. On trouvait généralement peu courtois d'écrire à ses amis et connaissances sur ce carton que tout le monde pouvait lire. Aussi la carte postale était-elle peu employée dans les correspondances privées. Elle n'eut quelque succès qu'au point de vue commercial.

Depuis lors, heureusement, elle a fait son chemin dans le monde.



L'AMI FRITZ

Cette pièce de théâtre, due à la collaboration d'Alexandre Chatrian et d'Emile Erckman, qui fut jouée par M. de Féraudy, en octobre dernier, a été accueillie avec une certaine indifférence par le public montréalais qui, toutefois, la connaissait, le théâtre National l'ayant mise à l'affiche dès l'année 1901. En général, la pièce ainsi que ses auteurs sont peu connus. Lisez donc bien ces quelques notes sur ce sujet.

Le 20 mai dernier, la Comédie-Française a célébré le centenaire d'Emile Erckmann, le collaborateur d'Alexandre Chatrian, en donnant une représentation solennelle de l'"Ami Fritz", l'oeuvre la plus connue des deux collaborateurs. Erckmann et Chatrian étaient tous deux de nos Marches de l'Est. C'est une raison pour qu'ils nous soient particulièrement chers et, bien que leurs romans ne trouvent plus, de nos jours, le même public qu'au temps du Second Empire, il est juste, dans une occasion comme celle-ci, qu'on les remette en mémoire.

Emile Erckmann était né en 1822, à Phalsbourg. Alors que, jeune étudiant, il se trouvait en convalescence, il eut l'idée d'écrire. Son ancien pro-

fesseur de rhétorique, ayant lu ces essais, mit le jeune homme en relations avec Alexandre Chatrian, alors humble répétiteur de collège. Une très vive amitié se noua entre eux et, accablant leurs deux noms en une seule signature, ils commencèrent aussitôt à tenter la chance.

Des journaux locaux, comme le "Démocrate du Rhin", publièrent leurs premiers contes sans grand succès. Le théâtre de Strasbourg leur loua une pièce, "l'Alsace en 1814", qui fut interdite dès la seconde représentation. Les deux collaborateurs résolurent alors de venir à Paris. Là, grâce à l'esprit ingénieux de Chatrian, ils forcèrent les portes des grandes revues. Ils présentèrent, en effet, à Arsène Houssaye, directeur de "l'Artiste", un conte intitulé: "Le Bourgmestre en bouteille", comme traduit d'un certain Erckmann, célèbre en Allemagne. Il n'en fallut pas plus pour qu'on trouvât ce conte admirable et pour qu'on le publiât. Il ne plut pas moins aux lecteurs. Les deux collaborateurs, avouant alors leur supercherie, virent aussitôt leurs oeuvres acceptées partout facilement.

La popularité, cependant, ne leur vint que peu à peu. Après quelques romans sans grand nom, ils ne trouvèrent leur véritable veine qu'avec la

série des "Romans Nationaux": "Madame Thérèse, le Conscrit de 1813, l'Invasion, Waterloo". Enfin ce fut l'apogée en 1864, avec "l'Ami Fritz", paru d'abord en feuilleton et transformé plus tard en comédie.

Comment s'expliquer ce succès? Je crois qu'Erckmann en a défini lui-même très exactement le sens. quand il a dit:

—Nous avons toujours eu pour but, Chatrian et moi, de répandre dans le peuple le sentiment de ses droits et de ses devoirs. C'est en cela que consiste notre oeuvre, et c'est en cela seulement que nous serions heureux d'avoir réussi.

On sait peut-être qu'une fatale querelle divisa, vers la fin de leur vie, les deux collaborateurs. Mais nous n'avons pas à tenir compte de cette séparation amenée par de vils calomniateurs et que les deux anciens amis regrettèrent jusqu'à leur mort. Dans l'histoire de la littérature, le double nom d'Erckmann-Chatrian restera intact, tel qu'il fut créé.

LES IDEES D'ALFRED CAPUS SUR LA COLLABORATION

Tout le monde sait qu'Alfred Capus écrivit "L'Adversaire" en collaboration avec Emmanuel Arène et "L'Attentat" en collaboration avec M. Lucien Descaves.

L'amitié qui liait Emmanuel Arène et Alfred Capus les invita naturellement à écrire une pièce de compagnie: pendant de longs mois, mais à bâtons rompus, ils s'entretenaient du sujet, enrichi de détails à chaque conversation. Les prières d'un directeur

et d'une comédienne désireux de les jouer hâtèrent l'exécution d'un dessein que les deux amis avaient pris plaisir à ne préciser que peu à peu.

Alors qu'on répétait "L'Adversaire", je me permis de demander à M. Capus quelles étaient ses idées sur la collaboration en matières d'oeuvres théâtrales. J'ai conservé les notes que je pris en le quittant. Et voici quelques-uns des propos qu'il me tint:

—Vous me prenez de court... Mais je vous répondrai. Je ne passerai pas en revue avec vous les diverses variétés de collaborateurs: elles sont trop nombreuses. On rencontre,—si j'en crois les on-dit! — le collaborateur qui n'écrit pas, celui qui écrit tout: le collaborateur qui trouve des sujets, celui qui trouve des détails; le collaborateur qui construit un acte, celui qui fabrique des mots... Aussi bien ne saurait-on les énumérer tous, pas plus qu'on ne peut, en écoutant une pièce, affirmer si tel concours fut précieux et tel autre d'un médiocre apport. Lorsqu'un auteur tel que Labiche a, durant toute sa vie de producteur, collaboré, on est en droit d'estimer qu'il fut, dans la longue succession de ses pièces, le collaborateur "essentiel;" mais, pour chaque oeuvre considérée en particulier, qui nous autorise à croire cela? Nul ne peut s'écrier: "Je le sais!"

"Chaque collaborateur, même, ne peut, sachant ce qu'il a fait, savoir de quelle importance précisément est ce qu'il a fait. Non seulement, s'il est honnête homme, il se taira sur le labeur de son collaborateur, mais il reconnaîtra l'impossibilité où il se trouve d'en juger la puissance ou d'en mesurer l'étendue."

LE RETOUR DES CENDRES DE L'«AIGLON»

Un comité vient de se former à Paris pour obtenir que l'Autriche rende à la France les cendres de l'Aiglon. Ce comité se défend de vouloir faire de la politique; c'est une pure question de sentiment qui le guide. Et je serais bien surpris si son initiative ne trouvait pas un écho dans beaucoup de coeurs français.

Depuis quatre-vingt-dix ans la figure douloureuse du petit prince qui fut Autrichien malgré lui, n'a pas cessé d'émouvoir tous les coeurs sensibles. Il avait trois ans quand sa mère, quittant un pays qu'elle n'avait jamais aimé, abandonnant un époux qu'elle n'avait pas su admirer dans sa gloire et qu'elle était indigne de consoler dans le malheur, l'emmena en Autriche.

Du moins, l'aimait-elle, son fils ? Jamais elle n'avait su le caresser ni l'amuser. La vraie mère de l'enfant, c'avait été Mme de Montesquiou, sa gouvernante, "Maman Quiou", comme il l'appelait.

Du jour au lendemain, tout est bouleversé dans l'éducation, dans la vie du jeune prince. Il ne s'appelle plus Napoléon, il s'appelle Franz. On l'empêche de parler français; il ne doit plus savoir que l'allemand. Il n'est plus roi de Rome; il est duc de Reichstadt.

Pour réaliser la "germanisation" du petit prince, rien n'est négligé. On l'entoure d'Allemands. Tout ce qui peut évoquer en lui le souvenir du passé, la gloire de son père, l'idée de son pays, est soigneusement évité. Une nuée d'espions l'entourent. Tout ce qui vient de France est éloigné de sa présence.

Et pourtant, d'instinct, le jeune homme aime la France et se passionne pour tout ce qui la représente à ses yeux. Tout jeune, il sait que son père est exilé et il parle d'aller le délivrer là-bas, dans l'île lointaine où on le tient prisonnier.

Mais lui-même n'est-il pas prisonnier comme son père, et plus étroitement surveillé? Sous ce régime d'espionnage, de perpétuels soupçons qui pèsent sur lui, on le voit s'étioler. A vingt et un ans, il meurt de consomption, victime de la politique, sacrifié et abandonné par sa mère qui, dans les bras de Neipperg, oubliait qu'elle avait été la femme de Napoléon.

On lui fit une longue et pompeuse épitaphe dans l'église des Capucins de Vienne, où il repose. Mais dans cette épitaphe, il manque une chose: le nom du mort. On y lit: Joseph-Charles-François. Or, il s'appelait Napoléon.

Le tombeau de Marie-Louise est auprès du sien... En vérité, ne serait-il pas plus logique et plus juste qu'il dormit son dernier sommeil près du père glorieux qui l'aima, plutôt que près de cette mère indigne qui l'abandonna et le livra à l'étranger?

—o—

LE PAYS DES MILLIONNAIRES

C'est celui des Soviets. En effet, la dernière statistique publiée par la presse russe nous apprend que le papier-monnaie circulant actuellement en Russie se monte au chiffre fantastique de 417 trillions de roubles!

Certains ouvriers, en particulier, dans les bassins miniers, touchent une solde mensuelle de 270 millions... Ce qui ne les empêche pas de mourir plus ou moins de faim. Pauvres millionnaires!

LA PIERRE PHILOSOPHALE

**Un savant qui change le plomb en or,
l'or en plomb et l'or en radium.—
Deux voleurs à qui il en coûte de
s'aventurer dans le domaine de la
science.—Une fin tragique.**

—Psst, vieux! Nous y voilà! C'est ici que le vieux professeur fabrique son or; ça va être facile de lui en voler une pleine brouette. Tiens, les fenêtres ne sont pas fermées.

Comme il disait ces mots, le cambrioleur pénétrait à pas de loup dans la première pièce et faisait signe à son compagnon de le suivre.

—Allons donc, raille ce dernier à voix basse, tu ne me diras pas que c'est de l'or véritable qu'il cache ici, cet homme. Il fermerait au moins ses fenêtres. Tout ça, c'est de la blague.

—Moi, je te dis qu'il n'y a pas de meilleur or au Klondyke qu'il y en a dans cette maison. J'en ai des preuves. C'est le vieux docteur Romingot qui le fait lui-même et comme il peut en fabriquer comme ça des chars et des barges, il ne songe pas à prendre des précautions pour le mettre en sûreté. A part cela, il est convaincu que personne autre que ses quelques employés n'a le secret de l'endroit où il garde ses richesses. Il ignore que quelques-uns de ses hommes l'ont trahi. Mais, attention! J'entends du bruit. Glissons-nous derrière ces boîtes-là, dans le coin.

Les deux aminches eurent tout juste le temps de se mettre à l'abri; le docteur Romingot et son aide entraient.

—Oui, mon cher Silas, disait le savant, poursuivant une conversation engagée sans doute depuis quelque temps, oui, j'ai découvert la pierre philosophale que les alchimistes d'autan cherchèrent vainement, la pierre capable de transmuier en or ou en argent tous les métaux.

—Maître, je vous écoute, parlez-moi de cette découverte que je ne puis encore comprendre, bien que je mette toute mon intelligence à vous assister dans la partie matérielle de vos travaux.

—La transmutation des métaux grossiers en or n'est qu'une partie de ma découverte. Je ne donnerais pas l'ongle de mon petit doigt pour cent tonnes d'or. Que me font toutes ces richesses? Cette chambre est remplie d'or solide jusqu'à son faite, eh bien cet or, je vais le transmuier en plomb.

—Comment en un plomb vil, l'or pur va-t-il se changer? demanda l'aide du savant qui connaissait ses classiques.

—Revenons à la prose, répondit le professeur en souriant. Un atome d'or est rien moins qu'un atome de plomb débarrassé de deux atomes d'hélium. Enlevez l'alpha du plomb, vous obtenez le mercure; enlevez le beta du mercure, vous avez le thallium. Enfin, enlevez une autre particule alpha du thallium et vous obtenez l'or.

—Ceci est clair comme de l'eau de roche, pensa le jeune assistant.

—Ainsi donc, je dis que tout l'or de cette pièce sera changé en plomb.

—Et comment allez-vous vous y prendre pour opérer cette transmutation?

—Vous le verrez tout à l'heure. Je détruis cet or, parce qu'il me damnerait et causerait peut-être la perte de plusieurs de mes semblables.

—Et pourtant, dit le jeune homme, ne m'en donneriez-vous pas un petit peu avant de le détruire. Je suis pauvre et mes poches sont toujours vides.

Le professeur se moqua de lui et lui fit toute une dissertation très longue et un peu ennuyeuse qui fatiguerait notre bon lecteur. Il essaya de lui faire comprendre que l'or est loin d'être le métal le plus utile dans la nature — que le plomb a sa valeur, très grande d'ailleurs. Il lui expliqua sa façon de transmuter l'or en plomb, puis s'échauffant petit à petit, s'humanisant en quelque sorte, il lui déclara qu'au lieu de changer l'or en plomb, il le changerait en radium pour que l'humanité souffrante tout entière en bénéficiât.

—J'ai ce qu'il faut pour cela, acheva-t-il, cette porte métallique que vous avez là devant vous conduit à une chambre où mon radium est mis sous preuve. Il y a dans cette pièce du radium en si grande quantité que l'or du monde entier ne pourrait l'acheter.

Là-dessus ils quittèrent la pièce tous les deux.

—Enfin, dit l'ainé des voleurs à son compagnon, ils sont partis. Faisons vite. Je commençais à trembler derrière ma boîte. Mais, bon sang, je suis heureux d'apprendre que le radium vaut mille fois l'or. Et avec ça que c'est plus facile à emporter. Voici la grosse porte dont parlait le professeur. Tiens, c'est comme pour les fe-

nêtres, la porte n'est pas même fermée.

Une minute plus tard, les deux cambrioleurs étaient dans la chambre à radium et examinaient des piles de grosses boîtes de différentes grandeurs.

—J'ai mon affaire, dit l'un, en s'emparant d'une boîte métallique sur laquelle était écrit: Radium—trois livres.

—Garde-la, dit l'autre ; moi, je m'occupe de l'or.



Les deux cambrioleurs pénétrèrent dans le laboratoire du savant.

—Mais, pauvre fou, les trois livres de radium valent plus que tout l'or que tu pourrais emporter.

—Est-ce vrai? Voyons un peu.

—Pas moyen, la boîte ne s'ouvre pas.

—Laisse faire, je vais l'ouvrir, moi!

Et celui qui venait de se vanter de cela, décrocha du mur une hache d'incendie et à grands coups il réussit à faire sauter le couvercle. Et comme

ils se penchaient tous les deux, ils poussèrent un grand cri—un seul—et tombèrent sur le parquet, sans vie.

Le professeur Romingot reconduisit son aide quand il entendit sonner violemment son alarme de radium, une alarme qu'il avait inventée. En grande hâte, le professeur endossa un appareil à l'épreuve du radium en tout semblable aux appareils des scaphandriers et se dirigea vers la chambre. Il poussa la lourde porte et vit tout simplement au milieu de la chambre deux corps carbonisés, deux squelettes pour mieux dire, autour d'une boîte de radium ouverte. Les émanations de radium les avait brûlés complètement en une seconde.

—o—

LES POETES SONT AU-DESSUS DES LOIS . . .

La semaine dernière, des agents cyclistes en tournée nocturne dans le quartier de la Concorde, à Paris, trouvaient, couché dans un ruisseau de la rue Godot-de-Mauroy, un gentleman qui chantait à tue-tête. Son attitude et ses propos confus ne laissèrent aucun doute aux représentants de l'autorité que leurs rondes dans Paris ont accoutumé à de telles rencontres. Ils constatèrent que le gentleman divaguait.

Nous n'aurions jamais été amené à parler ici de cet incident banal, n'étaient le tumulte fait aujourd'hui autour de lui et la qualité du héros de l'affaire.

Au commissariat, le buveur, qui n'avait point su se modérer, déclara, d'une langue épaisse, se nommer Serge Essenine. Or, on sait, ou l'on ne

sait pas, que M. Essenine est russe et mari de Mme Isadora Duncan, dont les villes capitales ont admiré jadis l'art plastique et l'école de danse.

Mme Isadora Duncan, lors de son récent voyage à Moscou, a ramené avec elle M. Serge Essenine, jeune poète bolchevisant. Il devint le compagnon de ses jours et de ses randonnées.

Le voyage de noces se fit en Amérique et le jeune ménage est de retour à Paris depuis peu.

M. Essenine semble n'avoir pas su résister aux ivresses de Paris, et sa dernière aventure en est la preuve. Elle eût, certes, passé inaperçue si la fougueuse danseuse n'avait cru devoir prendre la défense de son jeune mari en des termes énergiques et rares qui révèlent la forme d'une déclaration : "The Fate of poets is marked with tragedy", écrivait, hier, la Tanagra moderne aux journaux américains qui avaient relaté le fait divers de la rue Godot-de-Mauroy. Une longue épître accompagnait cette constatation, où la danseuse se fait l'avocat du poète et l'épouse le défenseur du mari offensé.

—Le malaise de Serge, assure Mme Isadora Duncan, n'était pas dû, comme on a pu le croire, à l'alcool; il est le résultat du grand choc de la guerre, des terribles privations endurées pendant la révolution russe. Serge est, au surplus, une des nombreuses victimes de l'Amérique sèche et des boissons falsifiées de là-bas, qui l'ont empoisonné. Mon mari, lorsqu'il est dans son état normal, est un fort bel esprit. Gorky a dit de lui qu'il était, après Gogol et Pouchkine, le plus grand poète de ce temps. Hélas! Gogol est mort fou et Pouchkine a été tué! Le destin des poètes, donc, est marqué par la tragédie!

LE CINEMA SANS FIL

Comment, du coin de la cheminée, nous pourrons voir tout ce qui se passe, à la minute même, sur toute la surface du globe.

Quand, il y a quelques années, nous apprîmes qu'un savant allemand avait trouvé le moyen de photographier à travers un mur de pierre et de reproduire sur un cliché le squelette, si l'on peut dire, d'un être vivant, le public du monde entier, les savants mêmes eurent le sourire. On se moqua bel et bien de cette invention, jusqu'au jour où il fallut à tout prix la prendre au sérieux. Aujourd'hui, la radiographie est comprise par tout le monde et l'on s'étonne même que cette découverte n'ait pas été faite, tellement elle paraît simple (comme l'oeuf de Colomb), il y a des centaines de siècles.

Après la radiographie, ça été la télégraphie sans fil. L'étonnement fut grand, mais pas du tout comparable à celui que suscita la première de ces découvertes. Le public, comme le sage, ne s'étonne plus de rien. Il s'attend à tout. C'est ainsi que la téléphonie sans fil fut acceptée très froidement. Il n'y a plus moyen que les savants nous épatent, pour employer un mot nouveau...

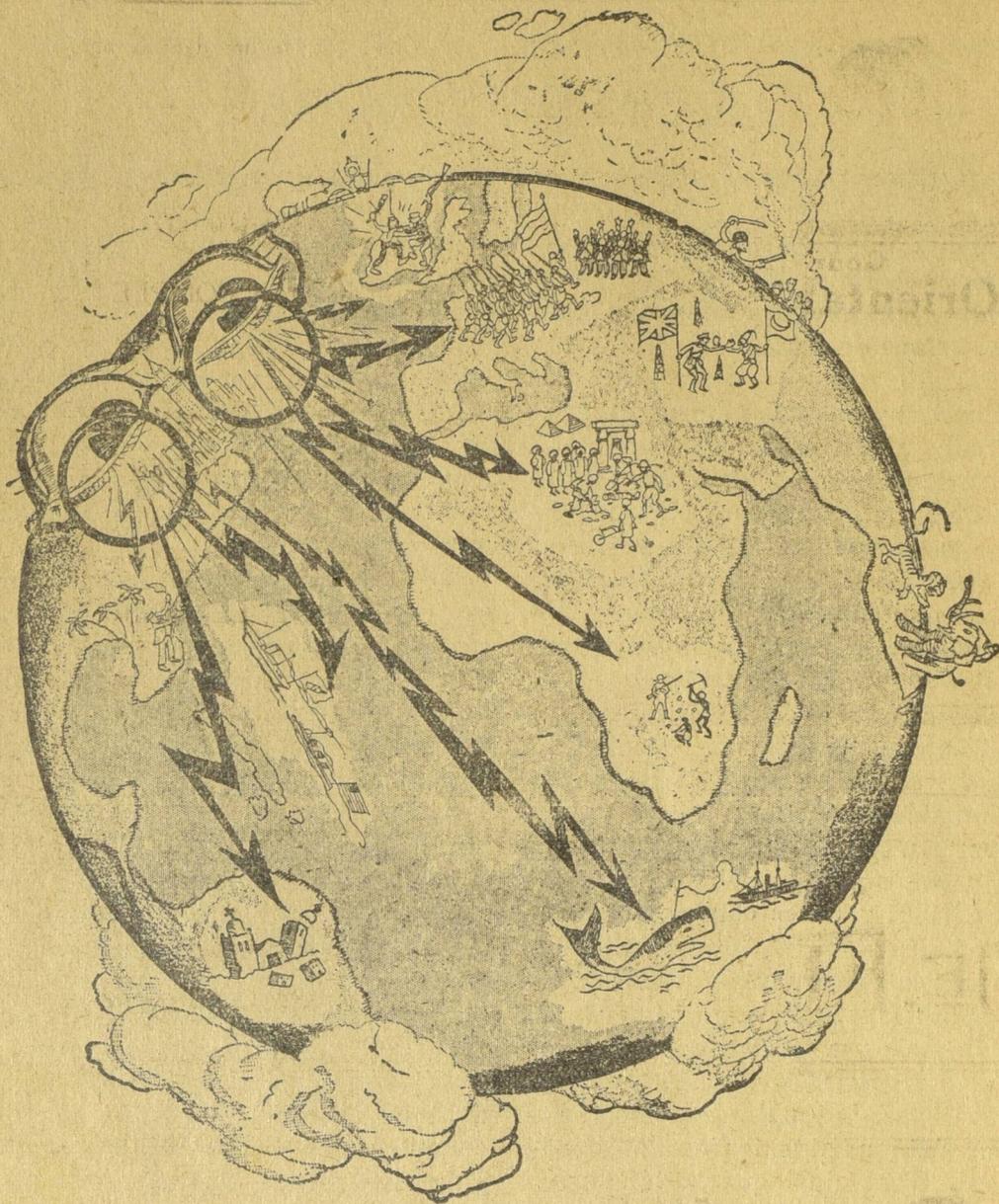
Maintenant, c'est un savant français, Edouard Belin, qui fait connaître au monde entier qu'il peut, au moyen d'un appareil de son invention dont il donnera plus tard le secret, voir ce qui se passe dans n'importe quelle partie de l'univers. Cette fois, si l'invention

de Belin se répand, nous n'aurons qu'à nous mettre des écouteurs aux oreilles et des récepteurs de sans fil aux yeux et nous entendrons en même temps que nous verrons ce qui se dit et se fait de l'autre côté de l'océan. Nous assisterons à une bataille qui se livrera à Constantinople comme si nous étions dans une rue de cette ville même.

Ce sera pratiquement du "cinéma" sans fil. Des vues animées se dérouleront devant nos yeux, non pas des vues prises plusieurs semaines auparavant par un opérateur en tournée, mais des vues qui se déroulent à la minute même à des milliers de milles.

—Le rêve qui a été poursuivi si longtemps, dit M. Belin, la chimère qui semble supprimer l'espace pour toujours sera bientôt réalisée. Nous pouvons maintenant transmettre des photographies par télégraphie sans fil, à preuve la photographie du nouveau pape qui fut transmise, le soir de son élévation au trône de Saint-Pierre, de Rome à New-York. Voir à distance, comme on entend à distance, n'est plus que l'affaire de quelques années. Le perfectionnement de ce que l'on appelle la télévision supprimera aussi complètement l'espace que la téléphonie sans fil l'a fait pour l'oreille.

La méthode grâce à laquelle ce professeur espère tenir sa promesse et rendre possible la vision à distance n'est jusqu'ici connue que de lui seul. Il y a quelque temps, il déclara qu'il avait réussi à transmettre la lueur d'une chandelle par fil à une distance



Ce que chacun pourra voir avec son appareil domestique de cinéma sans fil.

de 500 verges, un tiers de mille, et la reproduire sur un écran. Après avoir accompli cet exploit scientifique, Berlin se sent de taille à déclarer qu'avec du temps et de la patience il donnera bientôt le cinéma sans fil.

C'est le sélénium en cellules de sélénium qui est à la base de cette in-

vention. Le sélénium transforme les ondes lumineuses ainsi que les ondes électriques. Supposez qu'on veuille transmettre à Montréal une photographie d'un couronnement qui se fait à Londres. Une immense plaque sera placée tout près des objets qu'on veut photographier. Cette plaque sera com-



**Gouraud's
Oriental Cream**

a apporté depuis 80 ans la Joie et le Bonheur aux nombreuses femmes qu'elle a rendues plus belles. Cette crème est de plusieurs sortes; employez celle qui vous permettra d'harmoniser votre teint avec votre genre de beauté. Nous avons maintenant les nuances

RACHELL ET CHAIR
aussi bien que **BLANCHE**

Envoyez 10c pour boîte d'essai
Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal

N'oubliez pas de lire dans le numéro
de JUIN de

**La Revue
Populaire**

LE ROMAN COMPLET

QUI AURA POUR TITRE

**LA MEPRISE DE
COLETTE**

PAR

EVELINE LE MAIRE

Relenez d'avance votre prochain numéro

ACHETEZ

MAINTENANT A

LE FILM

10 cents l'exemplaire

DANS TOUS LES DEPOTS



15% D'ESCOMPTE A LA LUNETTERIE

BEAUMIER

L'OPTICIEN SPECIALISTE POUR LA VUE

266-EST, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

(Résidence: 492-est, rue Sainte-Catherine. Ouvert le soir.)

EXAMEN DE LA VUE GRATIS

posée de milliers et de milliers de minuscules cellules de sélénium. Il faut que ces cellules soient en nombre considérable. En d'autres termes, cette plaque sera comme un très grand crible de petites cellules dont chacune sera chargée de ses rayons particuliers. Chacune de ces cellules, chargée de ses rayons particuliers, communiquera à un fil, lequel sera relié au poste de transmission. Une lentille s'empare de l'objet extérieur ou de l'image et la livre à cette myriade de cellules. Puis cette onde de lumière est transformée en une onde électrique proportionnée à la lumière. La scène qui se déroule devant la plaque est fragmentée en petits carrés, en une sorte de mosaïque, de diverses lumières et ombres, chaque ombre, chaque nuance, affectant directement la cellule de sélénium. Alors toute la scène est transmise à Montréal au moyen de l'antenne du poste transmetteur. Une plaque de même composition reçoit les ondes d'électricité et les transforme en ondes de lumière et c'est ainsi que la scène peut se projeter sur un écran.

EN HONNEUR DE FLAUBERT

De la patrie de Salammbô, une colonne de marbre est en route pour le musée Flaubert, à Rouen.

La Société des Normands de Tunisie, qui a pour président, M. Lucien Saint, a voulu que des fouilles qui sont faites actuellement à Carthage, un bel objet fût distrait pour orner le jardin de la petite maison de Croisset où "Salammbô" fut écrite.

Et c'est ainsi qu'a été embarquée sur un cargo à destination de Rouen une colonne de marbre qui s'érigait peut-être dans un des jardins d'Hamilcar.

L'HOMME TRUQUE

Réflexions sur une expérience récente

Décidément, la greffe humaine fait des progrès.

Nous avons déjà les glandes interticielles du docteur Voronoff. Et voici qu'un chirurgien vient de greffer un oeil de porc à un enfant.

Jusqu'où ira-t-on dans cette voie? Il est assez curieux et assez piquant d'imaginer les progrès que l'on y peut faire. Vous verrez (vous, ou vos enfants, ou vos arrière-petits-enfants) que l'on finira par greffer à l'homme tous les organes par lesquels il vit.

Le poumon de monsieur est malade? On va le lui remplacer. Le foie ne fonctionne plus comme il le devrait? Vite, un foie de veau ou de cheval, ou de quel autre quadrupède. Et monsieur n'aura plus le teint jaune et ne sera plus obligé d'absorber chaque jour plusieurs grands verres d'eau minérale. On nous remplacera de la sorte l'estomac, la rate, l'intestin, et les glandes salivaires, la langue et la moëlle épinière.

Et qui nous dit qu'on ne parviendra pas à fabriquer de toutes pièces, par la vertu combinée de la physique et de la chimie, des organes à peu près inusables qui rempliront, au lieu et place des nôtres, toutes les fonctions digestives, respiratoires et autres, nécessaires à la vie d'un individu?

Nous aurons alors l'homme artificiel, l'homme truqué, inusable et incassable.

Et peut-être découvrira-t-on alors le moyen—comme cela se voit dans un conte délicieux de Pawlowsky—de substituer à notre cerveau un cerveau mécanique qui nous évitera désormais tout effort, même celui de penser.

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

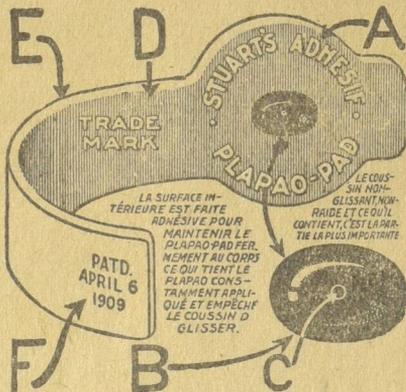
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.



L'obésité vaut souvent une fortune

La plupart des grosses personnes, hommes ou femmes, se servent de leur poids extraordinaire pour faire fortune.— Combien d'artistes de théâtre, de cinéma et de cirque doivent tout leur talent à leurs 300 livres. Mais, par contre, l'obésité à ses inconvénients.— Les gens démesurément gros ont bon caractère.

Toutes les femmes extraordinaire-ment grandes et grosses ne sont pas dans les cirques. La plus forte de toutes les femmes d'Amérique et peut-être du monde est au théâtre, là où sans doute on s'attend le moins à la trouver. Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est dans un théâtre sérieux du Broadway que joue Florence Morrison. Cependant, il n'y a pas de chaises, pas de fauteuils, pas de tables ordinaires qui puissent lui convenir. Elle écrase les hommes de sa hauteur; à côté de cette colossale Amazone, ils ont l'air de pygmés. Impossible pour elle aussi, ou à peu près, de se servir de taxi-auto. C'est chaque fois toute une sensation dans la rue et les chauffeurs donnent toute sorte de prétextes pour ne pas l'avoir pour cliente en dépit des généreux pourboires qu'elle offre.

Mesurant près de six pieds, pesant 300 livres, parfaitement proportionnée, Mlle Morrison n'a besoin ni de chaperon, ni de chevalier servant; elle peut se débrouiller toute seule dans n'importe quelle circonstance.

Elle peut se dire que pas un seul jeune blanc-bec ou un vieux monsieur

ne l'embêtera—du moins deux fois. Beaucoup de petites femmes se diront sans doute que ce doit être très agréable d'avoir une pareille taille et une pareille assurance. Mais, cette artiste ne pense pas tout à fait de même. Sa taille fait sa fortune au théâtre, sans doute, mais à part cela...

“Un matin, nous a-t-elle raconté, un taxi-auto que j'avais commandé m'attendait à la porte de mon hôtel. C'était un matin froid, très froid, du mois de février dernier. Le trottoir et la chaussée étaient glissants comme une patinoire. Le chauffeur, après avoir jeté sur ma personne un regard oblique, ouvrit la porte de sa voiture. Comme j'allais poser le pied sur le marche-pied de l'auto, l'autre pied me glissa. Pour me garer, je me cramponnai désespérément au taxi. Le chauffeur, comme mû par un ressort, bondit de son siège, et je sentis que la voiture céda sous mon poids. Elle inclinait de mon côté. J'eus à peine le temps de lâcher prise. L'auto capota et il s'en fallut de quelques minutes qu'il ne m'écrasât. Une foule énorme de badauds s'était rassemblée et chacun, en riant aux éclats, me demandait si j'avais eu du mal. Tout le monde se moque des grosses personnes comme moi!” Mais Mlle Morrison a bon caractère et elle ne fait pas beaucoup de cas de ce qu'on peut dire d'elle.

“Plus que ça, nous dit-elle encore, ma taille fut cause un jour que je fus soupçonnée de tentative de meurtre. Cela se passa dans le tournage d'un film où je jouais avec un certain Ed-

“IL Y A SIX MOIS”

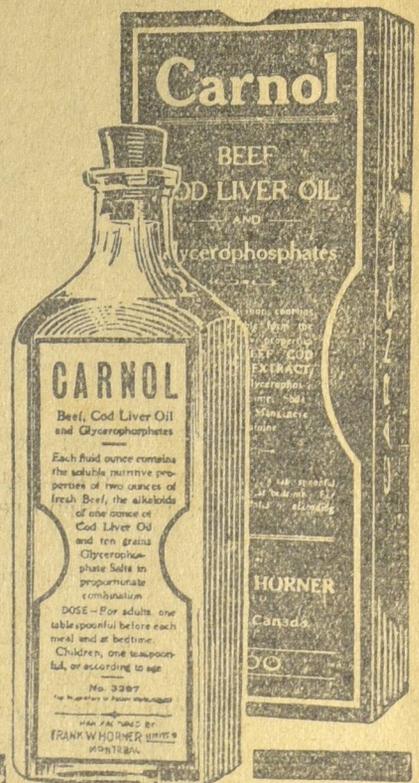
**PERSONNE NE CROIRAIT A ME VOIR SI BIEN, QU'IL Y A SIX MOIS JE
POUVAIS A PEINE MARCHER**

“Je n'ai jamais été très forte, et la grande chaleur l'été dernier, m'a beaucoup fatiguée. Ceci ajouté à ce que mon mari était sans travail me forçant à travailler moi-même jour et nuit pour vivre avait ruiné ma santé. Par bonheur mon mari put trouver une bonne place le jour même où je dûs me mettre au lit. J'essayai tout pour rattraper mes forces, mais il semblait au contraire que je m'affaiblissais tous les jours. Je n'étais plus qu'un squelette. Je ne pouvais plus ni manger ni dormir, et ma faiblesse était telle qu'un jour en voulant marcher, je tombai sur le plancher. J'étais si malade et si faible, que je ne m'inquiétais plus de savoir si j'allais vivre ou mourir. C'est alors que j'entendis parler de cette préparation : Le Carnol ! Une de mes amies l'avait employé et en avait obtenu des résultats merveilleux. Puisqu'il lui avait fait tant de bien, je décidai de l'essayer à mon tour. Les résultats furent vraiment miraculeux. Au bout de deux semaines j'étais capable de me lever et de me promener dans la maison. Mon appétit était revenu et je mangeais de bon cœur, pouvais dormir quand je me mettais au lit, ce qui m'a été impossible pendant des mois. J'ai déjà pris six bouteilles de Carnol et je continue à en prendre. Je pèse aujourd'hui plus que je n'ai jamais pesé dans ma vie. Je dors comme un enfant. Je ne me fatigue pas sans raison, et mon teint est aussi clair et mes joues aussi roses que ceux d'une jeune fille. Je bénis le jour où j'ai connu Carnol.”

Mme K., de Toronto.

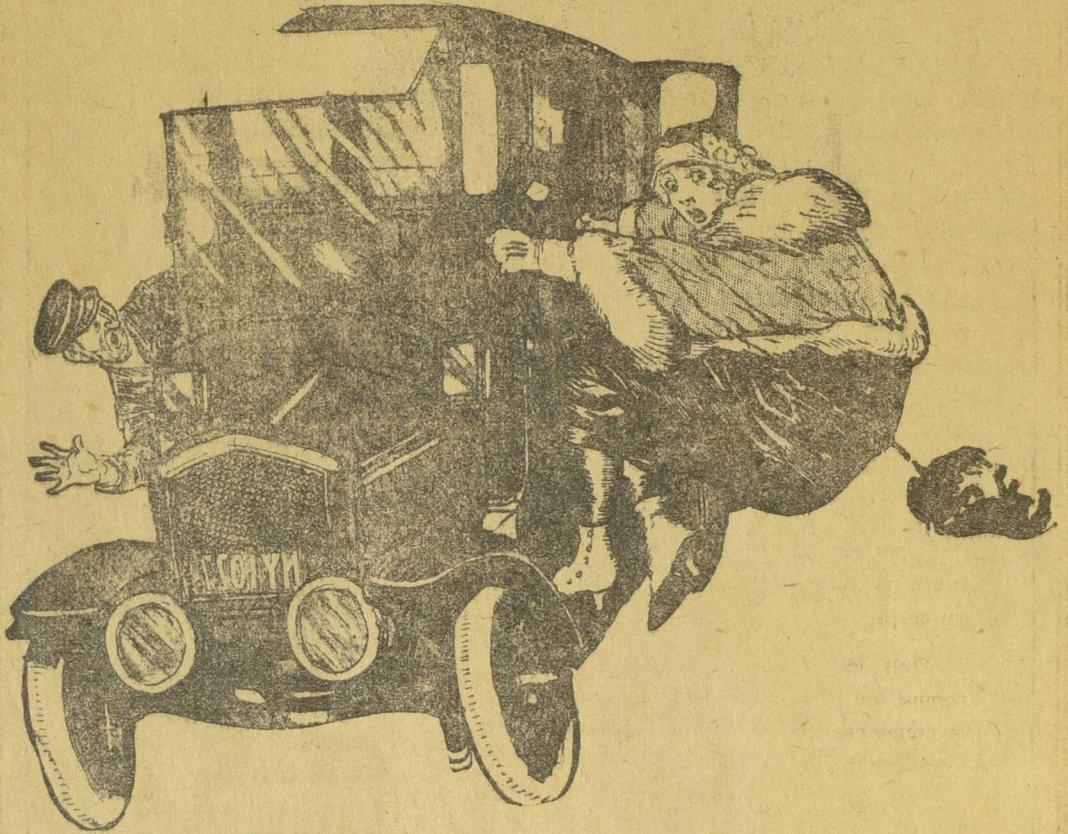
Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien, et il vous rendra votre argent.

3-122



wards qui passait pour comédien. Je devais le prendre dans mes bras et le porter ainsi dans une ile. Le photographe avait braqué son appareil sur nous et criait: "Tenez-le bien!" A ce moment, des cris de désespoir se firent entendre. J'en fus tellement surprise et effrayée que je lâchai l'homme que

nuis. C'est dans le tramway que l'humanité se montre le moins élémentaire pour les travers et les infirmités du prochain. Tous ces gens qui ne se connaissent pas et se dévisagent de chaque côté des banquettes n'attendent qu'une occasion pour pouffer de rire. Et ces occasions ne manquent pas.



C'est toute une sensation dans la rue chaque fois qu'elle monte dans un auto-taxi.

Je portais et me dirigeai du côté de la personne qui appelait au secours. C'était tout simplement l'enfant du comédien qui criait: "Cette grosse femme va noyer papa!"

L'homme eut quelques contusions et voulut me faire des misères. Tout s'arrangea. Mais c'est surtout dans les tramways que cette femme a des en-

Or, chaque fois que la bonne mais trop grosse Mlle Morrison monte dans le tramway, il lui arrive une aventure. C'est fatal. Une fois, elle se frayait un chemin parmi les voyageurs pour sortir pendant qu'une toute petite femme essayait de son côté d'en faire autant. Mais il n'y avait pas du tout moyen que ces deux personnes passent en



Le Sang Pauvre est semblable au Lait Ecrémé

DE même que le lait est un aliment parfait, ainsi le sang est la nourriture parfaite des cellules et des tissus du corps.

Mais le sang pauvre, aqueux, est comme du lait pauvre, plein d'eau, avec la crème enlevée, et vous ne retirez pas grande nutrition du lait écrémé.

L'action du coeur affaiblie est un des premiers résultats de la condition affaiblie du sang. Il y manque d'haleine, la circulation du sang n'est pas normale, vous vous fatiguez rapidement et vous souffrez d'indigestion.

Le coeur est un travailant infatigable et prodigieux aussi longtemps qu'il est approvisionné de beaucoup de sang

riche et pur pour remplacer sa propre perte.

Pour surmonter ce mauvais état de l'organisme, il est nécessaire de fournir du sang sous une forme condensée et d'une assimilation facile, des éléments de la nature qui fournissent directement la nutrition au sang.

Ces ingrédients se trouvent dans le bon composé de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. D'une action très douce et puissante à la fois, ce traitement reconstituant nourrit le sang et par l'intermédiaire du sang met une énergie et une force nouvelles dans chaque cellule et tissu de l'organisme. L'action du coeur est renforcée et les sensations de fatigue et d'épuisement disparaissent.

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50c la boîte chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd, Toronto.

15

même temps. La petite femme se fâcha et interpella l'artiste. C'était en plus petit l'histoire que tout le monde connaît et qu'on raconte sur l'entrée de l'éléphant et de la puce dans l'Arche de Noé, alors que la puce furieuse apostropha l'éléphant en le priant de ne pas tant pousser!

Agacée à la fin et voulant mettre un terme à cette scène disgracieuse, Florence Morrisson empoigna la petite femme et l'élevant au-dessus des autres voyageurs, la sortit en même temps qu'elle dans la rue où toutes les deux voulaient descendre. La petite dame prit très bien la chose et comprit que ce n'était là que le seul moyen d'en sortir.

Nous n'en finissons pas d'ailleurs d'énumérer les embêtements que son poids apporte à cette femme. Mais tout cela ne lui importe que très peu, car, c'est grâce à lui qu'elle mène une vie facile.

—o—

MURAT A DUSSELDORF

—

A Dusseldorf, l'autre jour, il y a eu de violentes manifestations aux cris de "A bas la France! Mort aux Français!"

Et, pourtant, Murat fut jadis grand-duc de Clèves-Berg et régna — ou presque—sur Dusseldorf. Les habitants l'adoraient, pour sa fière allure autant que pour sa bonté. Quand il partit, toute la ville se mit en deuil.

Mais on oublie vite, surtout en Allemagne. Et quand, au retour de la campagne de la Russie, les survivants de la Grande-Armée traversèrent Dusseldorf, une seule voix osa crier: "Vive la France!" C'était celle d'un enfant qui s'appelait Henri Heine.

POUR QUE LES AVEUGLES LISENT

—

Il n'est bruit dans le monde scientifique que de l'optophone, une nouvelle machine inventée par un médecin de Londres, et qui a pour objet de permettre aux aveugles de lire sans avoir recours aux méthodes Braille ou Moon, basées sur le principe des lettres en relief. Il suffit d'adapter un livre ou un journal à l'appareil, suivant une position donnée, et de placer un récepteur contre l'oreille. La machine fait le reste.

Le principe essentiel repose sur l'emploi du sélénium, ce métalloïde dont la conductibilité électrique varie suivant l'intensité de la lumière à laquelle il se trouve exposé. Les vibrations lumineuses d'une petite ampoule placée sur un disque perforé et tournant, produisent des notes de modulation et de longueur variées, et ces notes sont transmises par le récepteur, au fur et à mesure que la lumière passe sur les lettres imprimées. Les séries de sons entendus par le lecteur-écouteur sont de l'échelle musicale ordinaire. A chaque lettre de l'alphabet correspond un son déterminé, et lorsque l'aveugle a appris le nouvel alphabet musical, il peut lire n'importe quel texte. La lecture est susceptible d'être accélérée ou ralentie, suivant l'accoutumance du lecteur.

Espérons que cette ingénieuse invention apportera un peu de bonheur à nos chers aveugles de guerre, et d'une manière générale, assurera une vie intellectuelle plus ample à tous ceux que la fatalité a privés des bienfaits de la vue.

—o—

Les faux malins excellent à gagner du temps—et à perdre le reste.

TENEZ-VOUS A LIRE UN VRAI MAGAZINE ?

SI OUI, PROCUREZ-VOUS TOUT DE SUITE LE PLUS INTERESSANT
DE TOUS LES MAGAZINES DU CANADA,

Le Samedi

**UNE OCCASION
UNIQUE**

Un dollar de lecture
PAR SEMAINE pour
quatre dollars par année.

qui chaque semaine, apportera la joie dans
votre maison. — Cinquante pages de lecture
gaie, sentimentale et instructive. — Un ma-
gnifique roman. Maintenant que nous avons
réduit d'un dollar le prix de l'abonnement,
personne n'est excusable de ne pas recevoir
"LE SAMEDI". Abonnez-vous tout de suite,

si vous voulez bénéficier de notre OFFRE SPECIALE —

Abonnement d'un an, \$4.00 (au lieu de \$5.00) — Six mois, \$2.00
Trois mois, \$1.25

EMPLOYEZ LE COUPON CI-DESSOUS

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE SAMEDI", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Ci-inclus \$4.00 pour un abonnement d'un an au magazine "LE SAMEDI";
\$2.00 pour six mois; \$1.25 pour trois mois — suivant le cas.

Nom

Adresse

ÊTES-VOUS UN FERVENT DES VUES ?

DEUX MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES D'ART DE RODOLPH VALENTINO ET MARY PICKFORD **GRATIS**

DEUX PHOTOGRAPHIES
D'ART DE

Rod. VALENTINO
ET
MARY PICKFORD

sur papier de luxe seront
données GRATUITEMENT
contre tout abonnement
d'un an au magazine

" L E F I L M "

"LE FILM" est le seul magazine COMPLET de vues animées publié en langue française tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il vous entretient de tout ce qui intéresse vos artistes favoris — étoiles populaires ou étoiles de moindre grandeur. Des articles attrayants, des histoires passionnantes, de la première à la dernière page. — Abondamment illustré. Pour quelque temps seulement, moyennant la somme ridicule de \$1.00 nous vous enverrons "LE FILM" pendant toute une année — 12 numéros complets et deux magnifiques photographies d'art de RODOLPH VALENTINO et MARY PICKFORD, faites pour être encadrées. Employez ce coupon.

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

" L E F I L M ", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Envoyez-moi GRATUITEMENT vos deux magnifiques photographies d'art de Rodolph Valentino et de Mary Pickford, imprimées sur papier de luxe. Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement d'une année au magazine "LE FILM".

Nom

Adresse

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

LES MÉDECINS L'APPROUVENT



Les médecins recommandent le Lait Eagle!

Ils connaissent par expérience le mérite incontesté de cet aliment infantile!

Ils savent

—que depuis trois générations il a rendu force et santé aux bébés rachitiques

—que c'est un produit de confiance
—qu'il se conserve facilement, est facile à préparer et facile à digérer

—qu'il est le meilleur aliment, quand le lait maternel fait défaut. La vie du bébé dépend de son régime alimentaire.

Sans doute l'alimentation au sein est le meilleur; mais quand cet aliment fait défaut, n'hésitez pas, donnez le Lait Eagle.

Demandez le "Bien-être de Bébé" et "Le Plus Beau Bébé", deux livrets qui intéressent toutes les mères. Franco sur demande à: Dept. E.W.,

The Borden Company, Limited,
Montréal.

Borden's
EAGLE BRAND
CONDENSED MILK

Entered March 23 1908 of the Post Office of St. Albans, Vt, U. S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879